



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

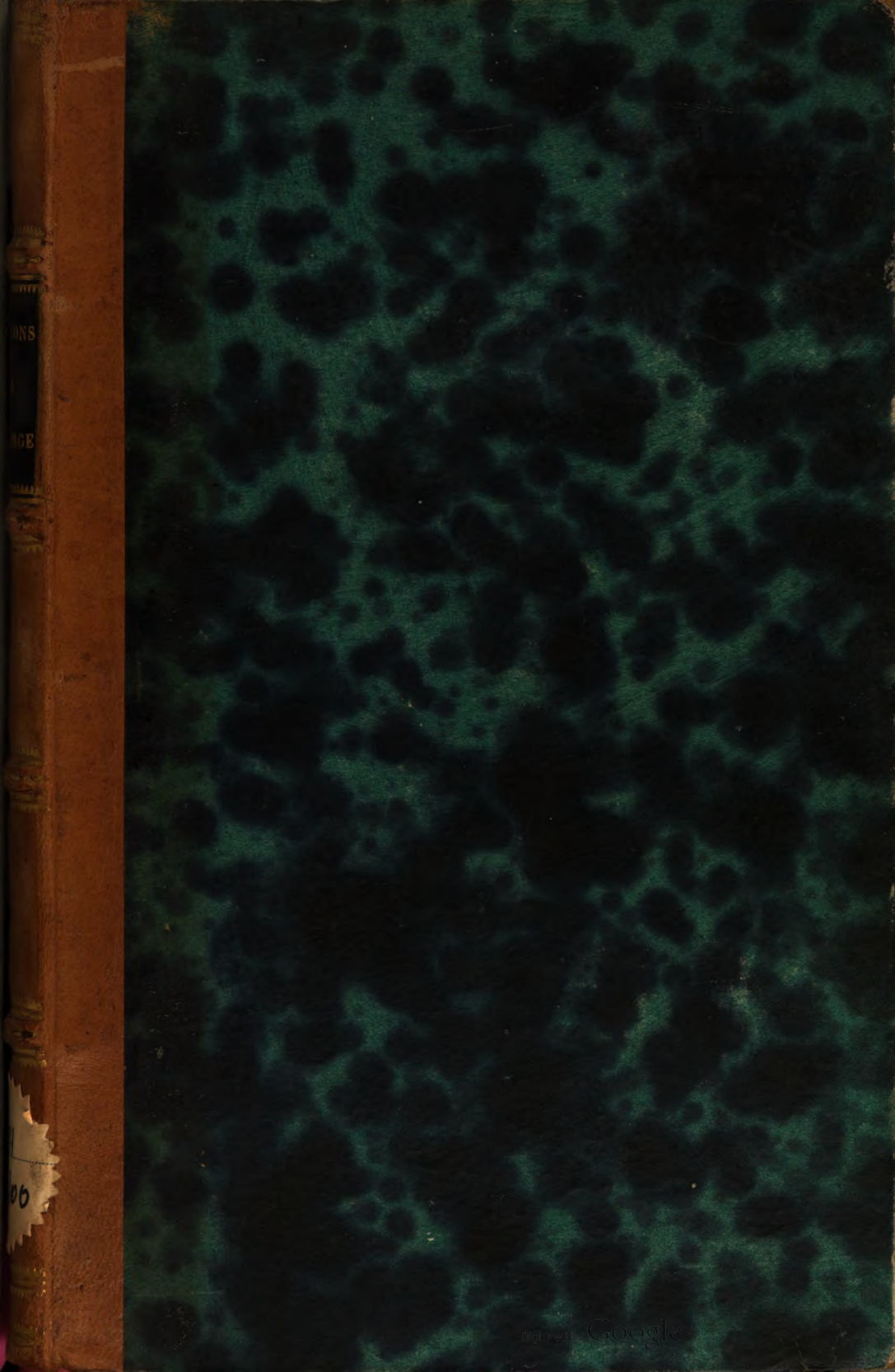
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

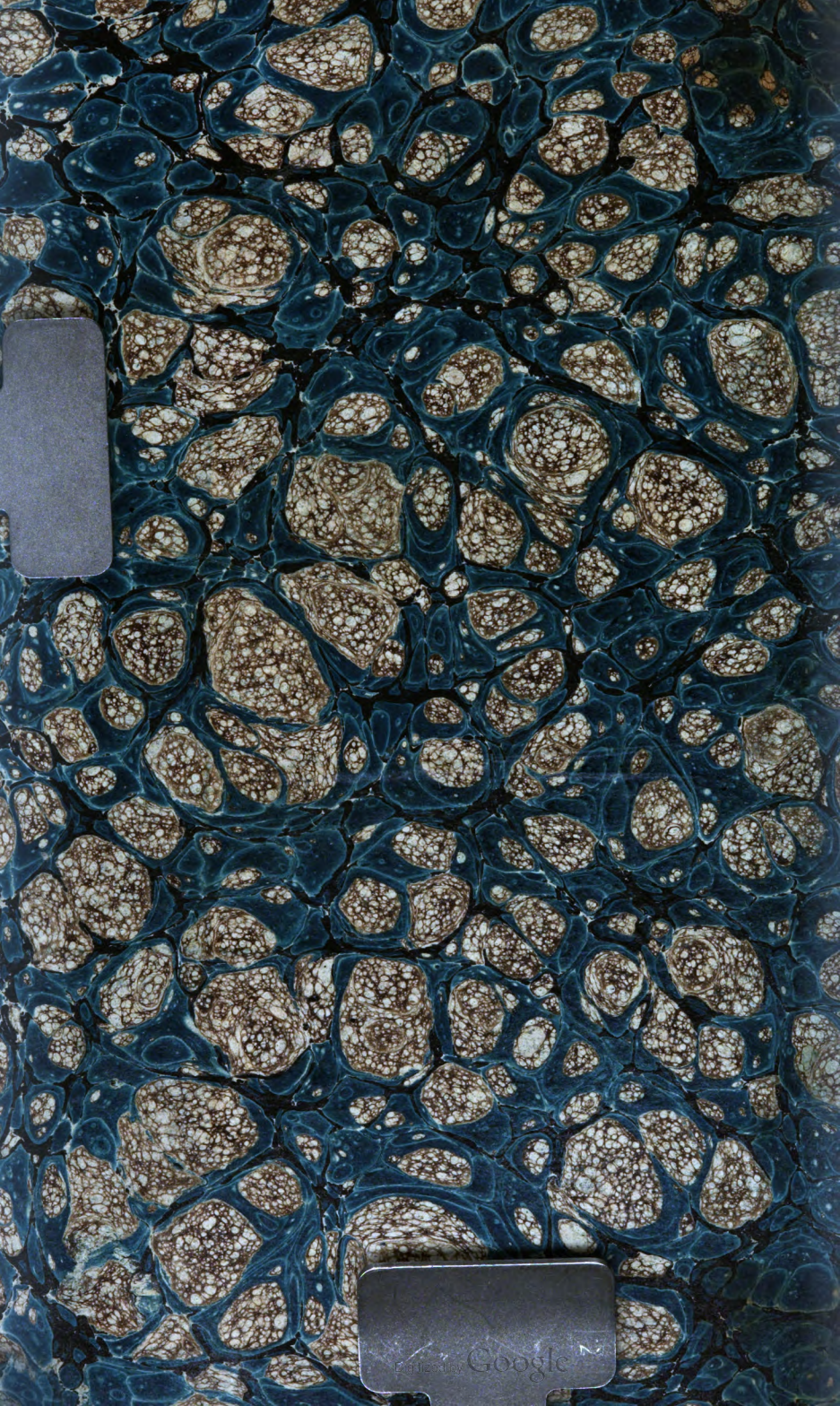
Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>







APPARITIONS ET RÉVÉLATIONS
DE LA
TRÈS SAINTE VIERGE

Depuis l'origine du Christianisme jusqu'à nos jours.

Paris.—Imprimerie Cosson, rue du Four-Saint-Germain, 43.

APPARITIONS ET RÉVÉLATIONS

DE LA

TRÈS SAINTE VIERGE

DEPUIS L'ORIGINE DU CHRISTIANISME

jusqu'à nos jours ;

PAR M. PAUL SAUSSERET,

Curé du canton de Dampierre de l'Aube, chanoine honoraire de Troyes.

Ah ! c'est Elle-même que j'ai vue, oui, Monsieur,
Elle-même, en réalité, comme je vous vois là!...

Paroles de M. Alphonse Ratisbonne, au général Chlabowski
après l'apparition merveilleuse de la sainte Vierge au
même M. Ratisbonne dans l'église d'Ara-Coeli, à Rome.

Sæpe, dum Christi populus eruentis
Hostis infensi premeretur armis,
Venit adjutrix pia Virgo cœlo
Lapsa sereno.

Prisca sic Patrum monumenta narrant;
Templa testantur spoliis opimis,
Clara votivo repetita cultu
Festa quotannis.

Souvent on a vu, quand un ennemi redoutable pressait
le peuple chrétien, la Vierge compatissante descendre
du haut de son bienfaisant empire et venir au secours de
ses enfants de la terre.

Ainsi l'attestent de nombreux monuments de l'antiquité ;
ainsi le prouvent beaucoup de temples illustrés par de
riches dépouilles opimes ; ainsi le proclament encore les
fêtes qui se célèbrent chaque année dans l'Église, en mé-
moire de ces miraculeuses et salutaires apparitions.

Breviarium romanum, in Festo B. M. V. titulo
Auxilium Christianorum : Hymn. 1 Vesper.

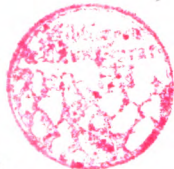
TOME SECOND.

PARIS,

CHEZ LOUIS VIVÈS, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

RUE CASSETTE, 23.

1854.



APPARITIONS ET RÉVÉLATIONS

DE

MARIE MÈRE DE JÉSUS.



I

Apparitions à Pierre du Puy, au bienheureux Accursius, à Pierre Fernandès, à Gonsalve d'Amaranthe, à Rudolphe de Faenza, à Rudolphe d'Erford et à Boniface de Lausanne.

Pierre du Puy était entré dans l'Ordre de Saint-Dominique, où il avait vécu en parfait religieux. Aussi lui fut-il donné, à son heure suprême, de voir la bienheureuse Vierge venir à lui et l'appeler au séjour du parfait et éternel bonheur. Il la salua, avertit de sa présence ceux qui étaient là, et mourut aussitôt, c'est-à-dire que son âme alla, à la suite de Marie, dans la vivante cité de Dieu (1).

Accursius appartenait, lui, à l'Ordre des Frères

(1) *Negot. sæcul. M.*, p. 185. *Bzovius*, anno 1255, n. 1. *Leand.*, lib. 5. *Chron. SS. Deip.*, p. 29!.

Mineurs. Il s'y distinguait surtout par une grande charité à l'égard des malades. Il en donna un jour une preuve éclatante, et voici à quelle occasion. Il était en oraison à l'infirmierie : la Mère de Dieu lui apparut avec saint Antoine de Padoue et saint Placide ; elle s'entretint avec lui, et, par cet entretien, elle remplit l'âme d'Accursius d'une suavité toute céleste. Cette conversation si douce pour lui durait encore quand un malade l'appela. Le bon infirmier, préférant au plaisir, quelque pur qu'il fût, l'exercice de la charité, quitta soudain son aimable et glorieuse interlocutrice pour aller à ce malade et lui rendre le service dont il avait besoin. Cette intelligence de l'esprit du christianisme et cet empressement à s'y conformer furent si agréables à Marie qu'elle en récompensa le bienfaisant Franciscain par une seconde apparition dont elle le favorisa quelque temps après (1).

Pierre Fernandès, arrivé à la fin de sa carrière, vit aussi la sainte Vierge avec saint Jean l'évangéliste ; et l'un et l'autre déposèrent sur la tête du moribond une couronne signe et prélude de celle dont la main de Dieu allait orner à tout jamais son front (2).

(1) *Negot. sæcul. M.*, p. 186. Bzovius in *Annalib. Minor.*, anno 1258. Antoninus, 3 parte, titul. 24, cap. 9, § 5. *Chron. SS. Deip.*, p. 262.

(2) *Negot. sæcul. M.*, p. 187. Bzovius, anno 1259, n. 8. Ferdinand. Castillioneus.

Gonsalve d'Amaranthe s'était fait Dominicain d'après l'avis et le conseil que lui en avait donné la sainte Vierge elle-même, qui lui avait apparu et lui avait ordonné d'entrer dans l'institut de saint Dominique, parce qu'on y commençait et qu'on y finissait l'office divin par l'invocation de Marie.

A la fin de sa vie, Gonsalve vit de nouveau la Mère de Dieu environnée d'un chœur d'esprits célestes, et il l'entendit qui l'appelait, lui Gonzalve, aux joies du paradis. Il fit, dit-on, plusieurs miracles avant et après sa mort (1).

Rudolphe de Faënza, qui avait été confesseur et confident intime de saint Dominique, étant un jour fort en peine de ce que plusieurs des Frères Prêcheurs avaient quitté cet institut, Jésus-Christ lui apparut avec sa sainte Mère et saint Nicolas; et, lui passant affectueusement la main sur le front, il lui dit : « Sois sans crainte et sans inquiétude; tant que » ma Mère s'intéressera à l'Ordre des Dominicains, » il ne manquera pas de disciples (2). »

Bzovius dit de ces trois derniers serviteurs de Jésus-Christ qu'ils échangèrent en mourant la terre pour le ciel.

Ce fut dans le même temps que la sainte Vierge enleva en extase un autre Rudolphe, évêque d'Ere-

(1) Idem ac suprà, insuper Poiræus, Tripl. cor., t. 2, p. 610.

(2) Idem.

ford en Thuringe, et qu'elle lui fit voir l'Ordre des Franciscains couvert de la protection toute-puissante de Jésus-Christ; ce qui détermina ce vénérable prélat à quitter le bâton pastoral du pontife pour entrer dans l'institut du bienheureux François (1).

Tous ces dévots clients de la Mère de Dieu eurent pour contemporain Boniface, mort évêque de Lausanne, et qui avait auparavant été religieux dans l'Ordre de Cîteaux.

Éminemment pieux envers la Mère de Dieu, il avait toujours désiré avec une vive ardeur de pouvoir, dès cette vie, contempler ses augustes traits. Ses vœux furent remplis; car, un jour, cette Reine du ciel se présenta à lui au milieu d'une grande clarté. Boniface était alors malade dans son lit; et, en apercevant sa divine et céleste Mère, il descendit de sa couche, et, se prosternant à ses pieds, il s'écria : » O ma Reine, ô ma Dame, ô sainte Marie, » guérissez-moi et surtout sanctifiez mon âme. » Elle lui répondit : « Je t'ai sanctifié et je te sanctifierai encore. » Puis elle disparut. Une autre fois (c'était le jour de l'octave de saint Jean-Baptiste), comme Boniface était en oraison, la glorieuse Souveraine des élus lui apparut encore ayant une couronne sur la tête, un manteau d'or sur les épaules,

(1) *Negot. sæcul. M.*, p. 185. B. Antoninus, 3 parte, titul. 24, cap. 9, § 4. Leander Albertus, lib. 5. Bzovius, anno 1255.

une robe de diverses couleurs, et marchant à la tête d'une troupe de vierges parées de colliers, de bracelets et d'autres ornements tels que les ont au ciel les épouses de l'Agneau. Saint Jean-Baptiste que distinguait un vêtement plus blanc que la neige, faisait aussi partie de ce merveilleux cortège, qui resta avec Boniface une partie de la nuit et ne disparut qu'au lever de l'aurore. Un jour de Noël que Boniface était encore malade, il ne put se lever pour aller, avec ses frères, chanter l'office de la nuit. Il resta donc sur son lit et dans son humble cellule l'âme fort triste et le cœur vivement affligé. Il répandit ses plaintes, et exhala ses douleurs dans le sein de Marie; il se plaignit à elle de l'isolement pénible auquel il était condamné. Alors, pour le consoler, cette Vierge lui apparut portant dans ses bras son Fils enveloppé de langes, et elle le déposa sur le lit du malade. Puis l'Enfant-Dieu, tirant de dessous ses langes une de ses petites mains, détourna une espèce de voile qui lui couvrait la figure et fit voir au religieux la beauté de cette face que les anges ne contemplent qu'avec ravissement. L'heureux malade s'écria : « Quand même il n'y aurait au ciel que cet adorable visage à contempler à tout jamais, le ciel » mériterait que nous souffrissions pour lui tous les » maux imaginables (1). »

(1) *Negot. sæcul. M.*, p. 187. Chrysost. Henriquez, in *Fæ-*

Souvenons-nous de ces paroles et prenons ces sentiments quand la maladie nous cloue sur un lit de souffrances ; et méritons, par la patience et la résignation, de voir nos douleurs d'ici-basse changer en éternelles et infinies béatitudes.

II

Apparitions aux bienheureux Paul de Lucques, Gontelin, Henri d'Heisterbach, Henri d'Hemmenrode, Herthinod et Baudoin d'Axelle.

Quiconque parcourt les annales religieuses du moyen âge et surtout les chroniques particulières des monastères, tant d'hommes que de femmes, qui alors couvraient l'Église, rencontre à chaque pas une apparition de Marie à quelqu'un de ses enfants plus dévoué que les autres à son culte hyperdulique. Sans cesse on la voit descendre de son céleste trône pour venir ici-bas au secours de quelque âme en peine, tantôt affermir une vocation chancelante, tantôt guérir une maladie désespérée, tantôt briser une chaîne d'esclavage, tantôt soutenir et fortifier un agonisant, et toujours accorder un bienfait signalé.

Les Annales de Cîteaux sont, comme nous avons déjà eu souvent occasion de le voir, surtout riches et fécondes en traits de cette nature.

cicul. SS. Cisterc., p. 371. Hoc est parte 1. Distinct. 32, cap. 7. Chron. SS. Deip., p. 365. Miræus, in Fastis Belgicis 17 Februarii.

Vers l'an 1365 vivait dans le monastère de Lucques, dépendant de cet Ordre, un frère convers nommé Paul. Ce fidèle serviteur de Dieu et de Marie, étant à ses derniers moments, se mit (ce qui n'est pas ordinaire aux mourants) tout à coup à sourire d'un sourire vraiment angélique, et son visage rayonna de joie et de bonheur. Les assistants lui ayant demandé le motif d'une allégresse si subite et si peu naturelle dans un pareil instant : « Comment, » s'écria Paul, comment ne serais-je pas rempli de » contentement quand je vois près de moi la Mère » de mon Dieu qui vient recevoir mon âme au sortir » de ce corps de mort? » En disant ces mots il mourut; et nul doute que la douce Vierge qu'il avait aimée et servie avec zèle et persévérance n'ait elle-même introduit son âme dans la société des élus. Césaire, qui raconte cette vision, ajoute : « ce vers du poète latin, *incipi, parve puer, risu cognoscere matrem*, petit enfant en apprenant à connaître ta mère, apprends à lui sourire; ce vers eut son accomplissement en la personne de ce bon et fervent religieux; car il était enfant par l'innocence de ses mœurs, et il était petit par son humilité et par sa mansuétude; et il n'y a pas non plus de doute qu'en se faisant voir à lui, Marie ne lui ait montré un visage souriant; car un regard sévère cause et produit la frayeur et non pas le sourire et l'allégresse (1). »

(1) Chron. SS. Deip., p. 266.

Le même Ordre de Cîteaux pouvait, dans le même temps, se glorifier de compter parmi ses religieux un nommé Gontelin qui était le modèle et l'exemple de ses frères, et qui avait été tout spécialement l'objet des bontés de Marie; car ce fut elle qui l'affermir dans la pensée de servir Dieu selon la règle de Cîteaux. Aussi lui promit-il de vivre sous l'empire de cette règle jusqu'à la fin de sa vie. Voici comment Hélinand raconte ce fait : Un jour, dit-il, que Gontelin, alors novice, était à la chapelle de la maison, et qu'il était tourmenté par l'idée de sortir de la communauté pour rentrer dans le monde, il aperçut tout à coup une troupe de bienheureux, vêtus de robes blanches et assis au fond du sanctuaire. Au milieu d'eux était la Mère de miséricorde, dont la beauté les effaçait comme l'éclat du soleil fait pâlir les étoiles. Saint Benoît s'approchant d'elle lui dit : « Bénissez. » Elle répondit : « Que le Seigneur bénisse plutôt lui-même. » Puis Benoît ajouta : « Auguste Reine, voici un novice que vous m'avez ordonné de vous amener. — Faites-le approcher, dit Marie. » Gontelin étant donc venu jusqu'aux pieds de la Vierge, elle lui dit : « Veux-tu, comme tu me l'as promis, rester dans ma maison et m'y servir fidèlement tous les jours de ta vie? — Oui, répondit Gontelin. — Jure-le-moi donc sur cet autel, reprit la Reine du monde, et engage-toi par vœu à demeurer ici jusqu'à la fin de ta course. » Gontelin

ayant fait son serment : « Reconduisez-le à la place » où vous êtes allé le chercher, dit la sainte Vierge à » saint Benoît. » Ce bienheureux obéit, et Gontelin fut toute sa vie un digne fils de saint Robert (1).

Il en faut dire autant du pieux Henri, abbé du couvent d'Heisterbach. Avant d'arriver à ce poste, Henri avait eu, dans le siècle, de très grandes richesses qu'il avait abandonnées pour embrasser volontairement la pauvreté de Jésus-Christ. Il avait été amené à prendre ce parti par une vision dans laquelle la glorieuse Reine des anges, se présentant à lui, lui avait remis en main une crosse abbatiale et lui avait amené un certain nombre de religieux auxquels elle le donna pour chef. Par là elle lui faisait entendre qu'il serait un jour abbé et qu'il aurait autorité sur plusieurs de ses frères. Ce qui arriva en effet. Elle lui révéla aussi, dans une autre vision, la gloire qui l'attendait au ciel (2).

Un autre cistercien nommé aussi Henri vivait à la même époque dans le monastère d'Emmenrode. Il se signalait surtout par sa tendre piété envers la sainte Vierge. Aussi cette bonne Mère daigna-t-elle le visiter en la manière que voici et qu'il raconta lui-même : « Ayant été, disait-il, ravi en extase, je

(1) Chron. SS. [Deip., p. 266. Helinandus in Chron. apud Vincentium in Speculo exempl. Henriquez 13 sept.

(2) Chron. SS. Deip., p. 270. Menol. Cisterc., 11 novembr.

vis une dame d'une beauté telle que rien n'en approche ici-bas. Elle marchait précédée d'un grand nombre de personnages appartenant à divers Ordres, et elle venait à ma rencontre. Sur sa tête était une couronne pareille à l'arc-en-ciel, et elle portait un voile comme en ont les femmes juives. Quand elle fut auprès de moi, elle me toucha de sa robe comme par nécessité; et telle fut la vertu qu'elle me communiqua, que je me sentis soudain changé et fortifié de telle sorte que, depuis ce moment, ce qui m'était le plus pénible dans l'accomplissement de la règle m'est devenu non-seulement facile, mais agréable et délicieux (1).

Saint Herthinod vivait à l'époque dont nous parlons. Nous ne savons de lui rien autre chose si ce n'est que N. S. s'étant fait voir à lui dans l'état où il fut lors de son crucifiement, Hertinod demanda à voir aussi la sainte Vierge. Cette grâce lui fut octroyée, et cette seconde vision adoucit singulièrement, au dire des auteurs, la peine qu'il avait ressentie de la première (2).

Un pieux Dominicain nommé Baudoin d'Axelle reçut aussi dans le même temps et de la même

(1) Chron. SS. Deip., p. 273. Chrysost. Henriquez in Menol. Cisterc., 21 aprilis.

(2) Negot. sæcul. M., p. 189. Chron. SS. Deip., p. 265. Jos. Pamphil. Episc. Sign. in Chron. Ord. Eremit. S. Augustin. Bzovius, n. 9.

source une faveur du genre de celle que nous venons de voir accorder à Gontelin; car, comme ce religieux, cédant à une mauvaise tentation du démon, se disposait à quitter l'habit de saint Dominique, il voulut pourtant, avant de désertir le drapeau sous lequel il combattait, aller prier Marie et prendre congé d'elle. Mais cette bonne Mère, qui ne voulait pas que Baudoin perdît la brillante couronne qui l'attendait s'il continuait à servir dans la milice des Frères Prêcheurs, cette bonne Mère lui envoya un doux sommeil dans lequel elle lui apparut tenant en chacune de ses mains une coupe symbolique qu'elle lui fit goûter. La première représentait la vie séculière, et elle était nauséabonde; la seconde figurait la vie religieuse, et elle était délectable. Instruit et éclairé par là, Baudoin résolut de rester, et resta en effet jusqu'au terme de sa carrière dans l'Ordre où il était entré et dont il fut, aux yeux de Dieu, une des gloires les plus pures (1).

O Marie, reine du clergé et des Ordres religieux, affermissez pareillement, de nos jours, et dans ces temps pleins d'orage, toutes les âmes qui chancellent dans l'état sacerdotal ou dans l'état religieux qu'elles ont embrassé. Ramenez dans la bonne voie les âmes qui l'ont quittée; entourez de protection et préservez de chûtes celles qui y marchent d'un pas ferme, afin

(1) Arnold. de Rasse in Auctor. sanctorum Belgii. Negot. sæcul. M., p. 189.

que, sous votre sauvegarde, toutes arrivent, sans encombre, vers ce que saint Paul appelle *bravium supernæ vocationis*, le prix, ou le but d'une vocation supérieure aux autres vocations. (Philip., 3, 14.)

III

Apparitions aux bienheureuses Marguerite de Hongrie, Marguerite de Rome et Gertrude d'Isleben ou Islèbe.

Nous touchons à la fin de ce treizième siècle qui nous a fourni tant de traits de la bonté de Marie et tant de preuves de sa vigilante et active tendresse pour les siens. Fermons la longue série des apparitions ou révélations dont la Mère de Dieu a daigné récompenser cette époque de ferveur par les apparitions ou révélations dont elle a honoré et gratifié trois de ses filles et servantes en Jésus-Christ, à savoir sainte Marguerite de Hongrie, sainte Marguerite de Rome et sainte Gertrude d'Islebe, lesquelles allèrent au ciel dans les dernières années du siècle qui avait vu partir aussi pour la céleste patrie saint Dominique, saint François d'Assise, saint Thomas d'Aquin et saint Bonaventure.

Sainte Marguerite était fille de Béla, roi de Hongrie, sœur de sainte Cunégonde, reine de Pologne, nièce de sainte Elizabeth, duchesse de Thuringe, petite-nièce de sainte Edwige, duchesse de Pologne; elle descendait en droite ligne de saint Etienne, de saint Emery et de saint Ladislas, qui avaient tous les

trois porté successivement la couronne de Hongrie, et elle avait, avec le sang de cette noble race, reçu le germe des vertus qui en faisaient alors, aux yeux du ciel et de la terre, la plus belle famille du monde. La dévotion à l'auguste Mère de Jésus-Christ était surtout héréditaire dans cette illustre maison, et la jeune princesse Marguerite fut loin de dégénérer. Elle n'avait que trois ans et demi quand ses parents la mirent, pour y être élevée et formée à la vertu, dans un monastère de Dominicaines, à Weisbrunn, en Strigonie; et telle fut la précocité de son intelligence et de son ardeur pour les choses de Dieu, qu'avant la fin de sa quatrième année, et par conséquent dans l'espace de six mois, elle parvint à pouvoir dire l'office de la sainte Vierge avec les religieuses. En quelque lieu qu'elle vît ou rencontrât une image de la sainte Vierge, elle tombait à genoux et saluait la sainte effigie par les paroles de l'ange. Elle ne vivait que de pain et d'eau les veilles des fêtes de la Vierge, et elle fit placer sous les auspices et sous le nom de cette Mère de Dieu le monastère de l'Yle-sur-le-Danube que son père avait fondé. Toutes les fois qu'elle entendait prononcer le nom de Marie, elle ajoutait : *Mère de Dieu et mon espérance*. A toutes les fêtes de la sainte Vierge et tous les jours de leur octave, elle récitait mille fois la Salutation angélique et faisait à chaque fois une gémulation. Enfin elle rendait à la sainte Vierge mille autres hommages

dont parlent Spinellus dans son *Traité des Vierges*, Vincent Charron et Balinghem dans leur *Calendrier*, et Poiré dans son ouvrage de la *Triple couronne*. Ce dernier auteur ajoute : « Cette admirable princesse étant presque réduite à l'extrémité, la sainte Vierge vint à elle accompagnée d'une troupe innombrable de saints et de bienheureux esprits, et, après l'avoir saluée, lui mit la couronne sur la tête. Elle vit en même temps une échelle qui donnait jusque dans le ciel, par laquelle il lui sembla que la sainte Vierge montait, et qu'elle la suivait pas à pas avec une allégresse indicible, à cause de la couronne de gloire qu'elle portait sur sa tête (1). »

Donnons à cette religieuse princesse une compagne digne d'elle en la personne de la bienheureuse Marguerite, de l'illustre et puissante famille Colonia, l'une des premières de Rome. Dès l'âge le plus tendre, Marguerite éprouva et témoigna un grand amour de la pureté, et fit vœu, en conséquence, de rester toujours vierge et d'ignorer à tout jamais les voluptés sensuelles. Elle eut beaucoup à souffrir par suite de cette résolution, mais elle se montra invincible; caresses, menaces, mauvais traitements, rien ne put la fléchir : tout la trouva inébranlable. Après Dieu, elle

(1) Negot. sæcul., p. 191. Chron. SS. Deip., 269. Spinellus Tract. de Virginib., n. 63, p. 837. Vincentius Charron et Balinghem in Calendar. 28 januarii. Poiræus, Tripl. coron., tract. 3, cap. 7, § 5. n. 46, et Tract. 3, cap. 13, § 2, n. 20.

honorait et priait surtout Marie, vierge des vierges ; elle ne passait pas un jour sans lui offrir quelque hommage, sans se recommander à elle et sans se réfugier sous son aile de mère. Aussi, une nuit que Marguerite dormait paisiblement, la sainte Vierge lui apparut dans un char éclatant, et elle lui dit : « Marguerite, j'ai entendu ta prière ; sois ferme, persévère, et tu m'auras pour appui. » Cette vision remplit Marguerite d'une ineffable joie, et le sentiment de bonheur qu'elle laissa en elle fut si vif que cette servante de Dieu fut deux jours sans prendre de nourriture. A partir de ce moment, elle sentit encore augmenter en elle le mépris et le dégoût qu'elle éprouvait déjà pour les plaisirs du monde ; sa piété s'accrut d'une manière notable, et, pour récompenser ses nouveaux progrès dans le bien, la bonne Mère des chrétiens apparut une seconde fois à sa fille bien aimée et lui fit voir petit à petit et par degrés l'éclatante et céleste beauté de son visage, le plus beau qui soit au ciel après celui de Jésus-Christ. Dire avec quelle ivresse Marguerite reçut cette insigne faveur n'est pas chose possible ; nous savons seulement que, dans son ravissement, elle ne trouva rien de mieux que de s'écrier, en prenant le langage des livres saints : « Quelle est donc celle-ci qui vient à moi, belle comme l'aurore, brillante comme la lune, radieuse comme le soleil ? » Cette seconde vision eut, comme la première, pour effet d'ajouter encore à sa

dévotion, et ce nouvel accroissement de ferveur eut, ajoute-t-on, dès ici-bas pour récompense une troisième apparition qui fut accompagnée des plus abondantes bénédictions(1).

A ces deux nobles épouses du Roi des rois nous en associerons une qui, sous tous les rapports, est digne de cet honneur ; c'est sainte Gertrude d'Allemagne , fille du baron de Hackuborn, religieuse bénédictine du monastère de Rodersdorf et qu'il ne faut pas confondre avec sainte Gertrude de l'Oost et avec une autre Gertrude qui vécut du temps de Pépin. Celle dont nous avons à parler ici mourut en 1290. Dans les nombreuses révélations dont Dieu la favorisa , il est souvent question de la bienheureuse Vierge, avec laquelle elle était pour ainsi dire en relations intimes et familières, en usant avec Marie comme une fille de la terre en use avec sa mère. Elle la consultait avec la plus entière confiance dans toutes ses affaires, et elle l'invoquait dans tous ses embarras et toutes ses difficultés comme sa constante protectrice. On dit que N. S. imprima sur son cœur les stygmates sacrés de ses plaies. Dans une des visions extatiques dont elle fut favorisée , il lui fut montré comment la très débonnaire Vierge reçoit sous sa protection les pécheurs qui recourent à elle ; car elle vit

(1) *Negot. sæcul. M.*, p. 195. *Wadinghus in Annalib. Minorum*, t. 2, *Chron. SS. Deip.*, p. 274.

des animaux de toute espèce qui accouraient, pleins de confiance, sous le manteau royal de la Mère de Dieu, et qu'elle accueillait avec une extrême bonté ; or les animaux sont bien la figure des pécheurs, marqués au front du caractère de la bête. Un jour de la Nativité de la sainte Vierge, au moment où l'on chantait à l'église ces paroles : « Abaissez vers nous un regard plein de miséricorde , » Gertrude vit la divine Mère de J. C. toucher amicalement le visage de son Fils, appeler les regards de ce même Fils, et abaisser les siens vers la terre ; et elle dit en parlant du regard de Jésus : Cesont là les yeux pleins de bonté que je puis faire tomber sur tous ceux qui m'invoquent , et qui leur procureront le fruit abondant et précieux du salut éternel. » Lorsque Gertrude fut à ses derniers moments, la Mère de Dieu, suivie d'une troupe de bienheureux , vint prendre son âme très pure et l'emmener triomphante au ciel (1).

(1) *Negot. sæcul. M.*, p. 197. Arnoldus Wionius, lib. 5. *Ligni vitæ*, cap. 89. Spinellus, *Tract. de Virginib.*, n. 63. Vincent. Charron, in *Calend.* 17 novembr., n. 13. *Insinuationes divinæ*, passim. S. Liguori, *Vertus de Marie*, p. 180. Le même, *Pouvoir de Marie*, p. 93. Pascal, *Recherches édifiantes, etc.*, p. 141 et 144.

IV

Apparitions aux bienheureux Dominique de Portugal, Jacques Bianqui, Scot, Joachim, Conrad et Nicolas de Tolentin.

Les premières années du quatorzième siècle se sentaient nécessairement de la piété, de la ferveur et de la dévotion qui avait signalé le treizième. Aussi en étudiant les souvenirs historiques des bienfaits de Marie, nous la voyons, pour ainsi dire, prodiguer ses apparitions à ses clients, à ses clientes, durant la première période de l'âge qu'illustrèrent saint Bernardin de Sienne et saint Laurent Justinien.

Ainsi en 1300 mourut, dans l'Ordre des Frères Prêcheurs, un religieux d'une grande sainteté appelé Dominique et surnommé le Portugais du lieu de son origine. Les pères de l'Ordre se trouvant réunis en assemblée provinciale, il leur fit toutes les instances possibles, afin d'être déchargé de l'office de Prieur. Mais ils tinrent bon et refusèrent de condescendre à ses désirs. « Eh bien, s'écria-t-il, ils ne » veulent pas avoir pitié de ma faiblesse, et me dé- » charger du fardeau sous lequel elle succombe; » mais le chef des pasteurs sera plus indulgent; » car, avant peu de jours, il me délivrera et de la » charge qui me pèse et même de la vie. » La chose arriva comme il l'avait prédite; car, à peu de temps de là, Dominique tomba malade. La sainte Vierge, qu'il avait toujours servie et honorée avec un grand

respect, lui apparut dans cette maladie. Elle tenait entre ses bras son adorable Fils; elle encouragea le mourant à franchir chrétiennement le terrible passage; elle le bénit; puis disparut; mais ce fut elle qui introduisit son âme dans la gloire (1).

Le même Ordre des Frères Prêcheurs perdit, l'année suivante, un autre de ses sujets les plus éminents en vertu. C'était Jacques Bianqui, particulièrement remarquable par sa dévotion envers la sainte Vierge. Aussi cette bonne Mère daigna-t-elle se faire voir à lui huit jours avant sa mort en compagnie de saint Georges et de saint Dominique. Elle lui révéla le jour et l'heure de son trépas; et elle lui promit qu'elle viendrait en personne l'assister au moment suprême; ce qu'elle fit en effet. Jacques Bianqui mourut le jour de l'Assomption (2).

Un autre Ordre, celui des Frères Mineurs, vit, en 1304, passer de cette vie à celle des Élus le bienheureux Scot, un de ses membres les plus distingués. Dans sa première jeunesse il avait eu très peu de facilité pour l'étude. Ce n'était qu'avec beaucoup de

(1) Michael Pius in Vitâ ejus; Bzovius, in Annalib, n. 29. Balinghem ac Vincentius Charron, 20 Aprilis. Poiræus, Tripl. Coron., tom. 3, p. 197. Chron. SS. Deip., p. 293. Negot. sæcul. M., p. 201.

(2) Negot. sæcul. M., p. 201. Chron. SS. Deip., p. 293. Poiræus, tract. 3, c. 13, § 2, n. 19. Bzovius, n. 11. Leander Albertus. Michael Pius.

peine qu'il pouvait apprendre quelque chose. Son travail était opiniâtre ; et ses progrès étaient fort lents et presque nuls. Dans le chagrin amer qu'il en éprouvait en son âme, il ne cessait de s'adresser à la suprême et toute-puissante dispensatrice des dons de Dieu. Ce ne fut pas en vain ; car un jour qu'il s'était retiré à l'écart, et que, prosterné sous un arbre , il priait avec ferveur et même avec larmes celle que l'Eglise nomme *la maîtresse des Docteurs*, lui demandant avec instance un esprit apte à la science, cette Vierge lui envoya un sommeil à la faveur duquel elle lui apparut et lui promit qu'à l'avenir les sciences n'auraient plus pour lui rien d'épineux et surtout rien d'inaccessible. En retour de ce bienfait elle ne lui imposa d'autre condition que d'employer, toutes les fois qu'il en aurait l'occasion, ces mêmes sciences à la gloire de celle à qui il les devrait. Quand il fut réveillé , le jeune étudiant se livra et s'abandonna à la joie la plus vive ; cette vision le remplit d'un contentement ineffable ; son intelligence s'ouvrit ; une lumière soudaine l'éclaira ; et, à dater de ce jour, il marcha à pas de géant dans la carrière où, jusque-là, il ne s'était trainé qu'avec une lenteur extrême. Mais sa piété envers Marie égala toujours ses talents (1).

(1) Wadinghus, Annal. Min., ad annum 1304. Chron. SS. Deip., p. 295.

Maintenant c'est l'Ordre des Servites que Marie va visiter et honorer en la personne du bienheureux Joachim, natif de Sienne en Toscane, et en qui la piété envers la sainte Vierge sembla avoir, pour ainsi dire, commencé avec la vie ; car, dès l'âge le plus tendre, il s'habitua à aller visiter trois fois chaque jour la belle église de l'Annonciade et à y saluer trois fois la croix de Jésus-Christ et l'image de Marie recevant la visite de l'Ange. Dès son enfance encore il contracta l'habitude de ne faire, les samedis, (toujours en l'honneur de la sainte Vierge) que deux repas, composés seulement de pain et d'eau. Ces mêmes jours de samedi, ainsi que les mercredis, il donnait, par le même motif de respect envers Marie, aux pauvres et aux indigents tout ce que ses parents mettaient à sa disposition. Plus tard celle qu'il aimait d'un amour si filial lui conseilla elle-même de renoncer au monde, de quitter tout à fait le siècle et d'entrer dans l'Ordre de ses serviteurs ou Servites. Il pratiqua tant de vertus dans cette société, et il y devint si exemplaire, qu'il mérita d'être quatre fois visité par la sainte Vierge accompagnée d'esprits célestes. Enfin, après trente-trois ans d'une profession irréprochable, se trouvant dans l'église de Sienne, un jour de vendredi Saint, au moment où l'on chantait ces paroles de la Passion *et inclinato capite tradidit spiritum*, Joachim fut averti que son heure était venue. Puis toute l'église fut remplie, pendant quel-

ques instants , d'une clarté surnaturelle; et quand cette lumière disparut, Joachim rendit l'âme et alla contempler au ciel Jésus et son auguste Mère (1).

L'année suivante les disciples de saint François d'Assise firent une nouvelle perte en la personne du bienheureux Conrad, un des ornements de leur Ordre. Il fut un modèle constant de la perfection religieuse et un sévère observateur de la règle qu'il avait embrassée. La sainte Vierge l'honora d'une de ses apparitions. Elle se montra à lui au milieu d'une grande clarté un jour qu'il était en prières au pied de son autel à Notre-Dame des Anges. On ajoute que, de son côté, Dieu, pour le récompenser aussi, même dès cette vie, lui accorda la grâce de ressusciter cinq morts. Il ne quitta cette terre que pour aller prendre place parmi les bienheureux (2).

Nous en dirons autant de saint Nicolas de Tolentin, l'une des principales gloires de l'Ordre des Ermites de saint Augustin. Plein d'une tendre piété envers la sainte Vierge, il jeûnait au pain et à l'eau tous les samedis de l'année en l'honneur de cette Mère de Dieu; et du pain et de l'eau dont il usait alors, il ne prenait que le strict nécessaire. On lit dans la bulle

(1) Michael Servita in Chron. Ordin. Serv. Bzovius. Adam. 1305, n. 6. Gononus in Vitis Patrum Occidentis et in Chron. SS. Deip., p. 295.

(1) Cossignian., lib. 12. Chron. SS. Deip., p. 296.

même de sa canonisation, publiée par le pape Eugène IV, qu'étant tombé malade et se trouvant en proie à une fièvre violente, la sainte Vierge lui apparut et lui dit de prendre du pain frais, de le tremper dans l'eau et d'en manger un peu, lui promettant que cet aliment le guérirait. Nicolas obéit; il guérit; et avec le reste du pain auquel il devait sa guérison il rendit la santé à un grand nombre de malades. De là vient, dit-on, la coutume qu'ont les Pères Augustins de bénir des pains à la fête de ce saint, et de les distribuer au peuple. Quand saint Nicolas de Tolentin fut sur le point de mourir, Jésus-Christ vint le visiter. Ce Roi du ciel lui apparut appuyé sur sa sainte Mère et sur saint Augustin, et, d'une voix pleine de bonté et d'amabilité, il dit au moribond : « Fidèle et bon serviteur, viens dans la joie de ton Dieu. » A ces mots, l'âme du juste brisa ses liens mortels et s'envola dans la terre de véritable liberté (1).

Nous l'avons déjà dit, et nous éprouvons le besoin de le redire encore : de nos jours, un grand nombre, pour se fortifier ou s'étourdir dans leur indifférence impie, dans leur paresse, dans leur torpeur et dans leur insouciance pour ce qui est de Dieu et des devoirs qu'il impose, vont sans cesse répétant : « Des apparitions, des visions et des révélations, c'était

(1) *Negot. sæcul. M.*, p. 203. *Chron. SS. Deip.*, p. 296. *Poiré*, tom. 3, p. 187. *Sambucy, Nouv. Mois de M.*, p. 354.

» bon pour les siècles d'ignorance , de fanatisme et de
» superstition ! Mais de nos jours..... jours de science
» et de lumière..... on ne croit plus à tout cela ; on
» ne voit plus rien de tout cela..... »

Ah ! imitons la conduite et les actions des saints de ces âges de foi. Honorons comme eux Dieu et sa très sainte Mère ; et nous reverrons les prodiges que virent les anciens temps..... Et nous serons l'objet des faveurs dont le Très-Haut récompensa autrefois la ferveur, l'humilité, les jeûnes et les austérités des saints. Le bras de Dieu n'est pas raccourci ; le cœur de Marie n'a rien perdu de son antique bonté. Si le ciel semble de bronze, c'est que la terre est de glace ; qu'elle se réchauffe, et les trésors de la divinité s'ouvriront pour elle comme aux jours les plus favorisés et les plus bénis de Dieu.

V

Apparitions à sainte Mectilde et à sainte Claire de Montfaucon.

Sainte Mectilde était sœur de sainte Gertrude dont nous venons de raconter, quelques pages plus haut, les relations intimes avec l'auguste Reine des Anges. Née du même sang, nourrie, dans son berceau, du même lait, élevée dans les mêmes principes, formée avec les mêmes soins et par les mêmes exemples que Gertrude, Mectilde marcha dans la même voie, tendit au même but, pratiqua les mêmes

vertus, s'éleva à la même perfection et reçut du ciel les mêmes faveurs que son aînée. L'abbesse des monastères de Diessen et d'Edelstetin fut avec Jésus-Christ et avec la sainte Vierge dans les mêmes rapports que la supérieure des couvents de Rodersdorf et d'Elpédian. Un jour, elle demanda avec instance à Jésus-Christ de lui enseigner une formule de salutation qui fût agréable à Marie. Le Sauveur, se rendant à ses pieux désirs, lui dit : « Si tu veux plaire » à ma Mère et lui offrir un hommage qui la flatte, » salue son cœur virginal dans l'abondance de tous » les biens dont il est un abîme pour les mortels ; » salue ce cœur dans sa pureté, qui inspira à Marie » de faire le vœu, jusque-là sans précédent, de » perpétuelle virginité ; salue-le dans son humilité, » qui lui fit surtout trouver grâce devant Dieu et la » rendit digne de concevoir du Saint-Esprit ; salue- » le dans ses ardents soupirs, par lesquels elle eut » la puissance de m'attirer en elle ; salue-le dans son » immense charité pour Dieu et pour le prochain ; » salue-le dans sa fidélité extrême à conserver la » grâce et à se souvenir de tout ce que je fis et dis » dans mon enfance et toute ma vie ; salue-le dans la » compassion avec laquelle elle prit part à toutes mes » souffrances qui percèrent et déchirèrent cruellement son âme ; salue-le dans sa soumission à la » volonté de Dieu, soumission par laquelle elle » sentit à me sacrifier, moi son fils unique et bien

» aimé, pour le salut du monde ; salue-le dans la sol-
» licitude toute maternelle avec laquelle elle pria
» sans interruption pour l'Église naissante ; et enfin
» salue-le dans ses oraisons incessantes par lesquelles,
» en vertu de ses mérites , elle obtient , pour les
» hommes , toutes les grâces qui leur sont faites. »

Un autre jour la sainte Vierge elle-même apparut à Mecthilde, et celle-ci lui demanda de lui faire connaître quelle espèce d'honneur elle pourrait lui rendre ce jour-là même. Marie lui répondit : « Rappelle-
» moi la joie que j'ai eue lorsque le Fils de Dieu, sem-
» blable à un époux qui quitte sa couche nuptiale ou
» à un géant qui s'élance à grands pas dans la voie
» qu'il a à parcourir, sortit du sein de son Père pour
» venir dans le mien ; félicite-moi encore du bon-
» heur ineffable dont j'ai été remplie quand ce même
» Fils naquit de moi, et quand je le vis et le pressai
» entre mes bras de mère. »

Un jour de samedi , au moment où l'on chantait l'introït de la messe de la bienheureuse Vierge, Mecthilde dit à la Mère de Dieu : « J'aimerais et je dési-
» rerais, ô très gracieuse Reine du ciel, vous adres-
» ser la plus agréable salutation qui vous ait jamais
» été faite. » Aussitôt la glorieuse Vierge se pré-
senta à elle, ayant, écrite sur le cœur en lettres d'or,
la Salutation angélique, et elle lui dit : « Jamais au-
» cune créature ne m'a rien dit de plus agréable , et
» jamais on ne pourra rien trouver ni me dire qui
» me plaise davantage. »

Un autre jour encore, après Matines, elle se mit à penser, pendant son oraison, que, la veille, elle n'avait peut-être pas dit les Complies de l'office de Notre-Dame. Ce doute la tourmentait beaucoup ; et, dans la pensée de cette regrettable omission, elle en demanda vivement pardon à Dieu et se mit à réciter la partie de l'office qu'elle croyait avoir omise. Après quoi elle dit cinq *Ave Maria* comme elle avait coutume de le faire avant ses communions. Aussitôt elle sentit que la sainte Vierge était près d'elle et qu'elle l'embrassait ; et comme alors elle se plaignit et s'accusa amèrement de sa coupable négligence, Marie lui dit : « Puisque tu doutes si tu as fait ton devoir, » c'est, aux yeux de mon Fils, comme si tu ne l'as » vais pas rempli. Agis donc en conséquence. »

Comme elle s'accusait, une autre fois, de n'avoir pas suffisamment aimé la sainte Vierge, Jésus lui dit : « Pour cette faute et pour la réparer, loue d'abord et » honore ma Mère dans la fidélité avec laquelle elle » a soumis, dans toutes ses actions et pendant toute » sa vie, sa volonté à la mienne ; en second lieu loue » et honore l'empressement avec lequel elle a pourvu » à tous mes besoins temporels et compati, dans son » cœur, à tout ce que j'ai pu endurer dans mon corps ; » enfin, et en troisième lieu, exalte-la de ce qu'elle » m'est très dévouée dans le ciel en m'attirant les » pécheurs, en les convertissant à moi et en délivrant des peines et des flammes du purgatoire »

» une multitude d'âmes auxquelles son intercession et sa puissante intervention ouvrent plus tôt le séjour où elles me glorifieront durant toute l'éternité. »

Enfin, le P. Poiré ajoute : « Je ne sais quelle faute avait un jour commise la bienheureuse sainte Mechthilde ; mais ce que je sais, c'est que la Reine des anges, sa bonne maîtresse, se fit voir à elle avec un visage courroucé et ayant à la main un fouet d'or dont elle la menaça en cas qu'elle y retombât une autre fois, voulant par-là lui faire entendre que si elle corrige les siens, c'est néanmoins avec la verge de bonté et de charité, représentée par l'or, et qu'elle veut leur amendement plus qu'elle ne se réjouit de leur peine (1). »

A sainte Mechthilde associons sa glorieuse contemporaine, Claire de Montfaucon, dont tant de témoignages prouvent et constatent la dévotion envers la sainte Vierge et le généreux retour dont cette Vierge payait les hommages de sa servante. Dès l'âge de quatre ans, elle récitait, à genoux, les mains jointes et les yeux élevés vers le ciel, l'Oraison dominicale, la Salutation angélique et plusieurs autres prières avec tant de ferveur et de recueillement qu'elle faisait l'admiration de tous ceux qui la voyaient. Dans

(1) Gononus, in *Vitis Patrum Occid.*, lib. 4, et in *Chron. SS. Deip.*, p. 294. Poiré, *Tripl. cour.*, tom. 3, p. 150 et 483. D'Argentan, *Grandeurs de Marie*, tom. 3, p. 409. S. Liguori, *Vertus de Marie*, p. 75.

une maladie qu'elle fit, un ange lui étant apparu, elle lui dit : « Ange de Dieu, va prier la très sainte » Vierge de m'appeler au ciel ; car je languis sur la » terre. » Peu de temps avant sa mort, le ciel s'ouvrit à ses regards, et elle vit la sainte Vierge qui lui tendait les bras avec toutes les marques de la tendresse et de la joie. Après sa mort, son corps ayant été ouvert, on trouva dans son cœur l'empreinte des mystères de la Passion du Sauveur aussi parfaite que si on l'eût sculptée ou gravée à la main (1).

VI

apparitions à Pierre Favier, chartreux, à Gui Pétramala, évêque d'Arezzo, et à Jean Firman.

« Comme il n'est point de moment, dit, dans son Mois de Marie, M. l'abbé Letourneur, depuis évêque de Verdun, comme il n'est point de moment où nous ayons un plus grand besoin du secours du ciel que celui de la mort, puisqu'il est décisif pour notre éternité, et que les ennemis de notre salut font tous leurs efforts pour nous perdre, il n'en est point aussi où les serviteurs de la sainte Vierge ressentent plus visiblement les effets de sa protection. L'histoire des Chartreux nous en fournit un bel exemple. L'an 1313, un saint religieux de cet Ordre, fort dévot à la Mère

(1) Isidor. Moscovius in Vitâ ipsius. Chron. SS. Deip., p. 296. Negot. sæcul. M., p. 203. Balinghem in Calend., 17 Augusti, n. 2. Poiré, tom. 3, p. 201.

de Dieu, fut attaqué d'une maladie dont il mourut. Dans ses derniers jours, il fut vivement tourmenté d'une tentation de désespoir, le démon s'étant présenté à lui avec un livre où étaient écrits tous les péchés qu'il avait commis, ce qui l'effraya tellement qu'il en demeura comme hors de lui-même. Lorsqu'il se croyait perdu, la Reine du ciel se fit voir à lui et lui adressa ces paroles qui calmèrent le trouble de son âme : « Que craignez-vous ? Doutez-vous de ma » tendresse pour vous et que je veuille vous assister » au besoin ? Pour vous en donner des preuves, je » vous apporte mon Fils ; et soyez assuré que vos » péchés vous sont pardonnés. » A ces mots, ce saint religieux se trouva dans une tranquillité parfaite, comblé d'une joie et d'une consolation qui étaient un avant-goût du bonheur dont il allait jouir ; car, peu de temps après, lorsque l'on récitait les litanies que l'on a coutume de dire pour les moribonds, et que l'on fut venu à ces mots : *Omnes sancti et sanctæ Dei, orate pro eo*, il s'écria : « O vous ! bienheureux que je vois et qui êtes ici présents, priez pour moi. » Et après ces paroles, il expira. »

Ce religieux s'appelait Pierre Favier, et il avait été d'abord prieur du monastère de Sainte-Croix et ensuite procureur de son Ordre auprès du pape, qui alors résidait à Avignon (1).

(1) Chron. SS. Deip., p. 299, Negot. sæcul., p. 205. Poiré,

Ce fut vers ce temps que naquit l'Ordre des Olivétains. Il eut pour fondateur Bernard Tolémée ou Ptolémée. C'était un des membres les plus distingués du sénat de la ville de Sienne : il était docteur ès-arts. Un jour qu'il donnait à l'Académie une leçon publique de philosophie, il perdit tout à coup l'usage de la vue. Dans son malheur il eut recours à la Mère de Dieu et la pria avec instance de lui venir en aide. Elle le fit; et il guérit, non sans une évidente intervention de cette Vierge. Mais, en agissant sur son corps, elle agit aussi sur son cœur, et en lui rendant la lumière physique, elle éclaira son âme d'une lumière spirituelle qui fit soudain naître en lui la généreuse résolution de rompre avec le siècle. En conséquence, étant remonté dans sa chaire, il y parla si bien du néant des choses de la terre, il exhorta si fortement et si éloquemment ses auditeurs au mépris de ce qui passe et à l'amour de ce qui est éternel, que tous les assistants eurent honte et rougirent d'eux-mêmes et de leurs affections terrestres. Quelques-uns s'attachèrent même à Bernard et se retirèrent avec lui sur une montagne peu éloignée de la ville de

totm. 3, p. 223. Nouveau Mois de Marie, p. 217. Arnold. Bossius de viris illustrib. Petrus Sutor, de Vitâ Carthus. Dorlandus, in Chronico Carthus., lib. 4, c. 19. Bzovius, anno 1313, num. 32. Vincentius Charron, in Calend. 8 Augusti, n. 1.

Sienne , appelée le mont Olivet , et qui fit donner au nouvel institut le nom d'Olivétains. Mais il ne se fait guère d'entreprise utile et sainte , que le démon ne cherche à la traverser et à lui susciter des obstacles. Inspirés et poussés par lui , quelques-uns dénoncèrent au pape , qui alors avait fixé sa résidence à Avignon , les nouveaux religieux comme auteurs et fauteurs de nouveautés. Le pape les manda donc ; et , malgré les préventions qu'on avait cherché à lui inspirer , il les reçut fort bien et leur dit quelles accusations étaient portées contre eux. Ils les repoussèrent si bien et se justifèrent avec tant de succès , que le chef de l'Église les regarda comme innocents de toutes les inculpations qu'on avait dirigées contre eux , et qu'il les renvoya à Gui Pétramala , évêque d'Arezzo , dans le diocèse duquel était le mont Olivet , avec des lettres apostoliques par lesquelles il mandait à ce prélat de donner à Bernard Ptolémée et à ses compagnons l'habit religieux et une règle approuvée. Tandis que ces pieux disciples de J.-C. retournaient en Italie , le ciel veillait sur eux ; car celle qui en est la reine , la bienheureuse Vierge , apparut , au milieu d'un cortège d'esprits célestes , à l'évêque d'Arezzo ; elle lui recommanda la nouvelle congrégation , lui prescrivit de lui donner l'habit blanc et la règle de saint Benoît. Le souvenir de cette miraculeuse apparition était encore , dit-on , conservé à Arezzo dans les peintures de l'église de la Sainte-

Trinité, dans les premières années du dix-septième siècle (1).

Wading, l'annaliste des Frères Mineurs, raconte, à la gloire d'un des membres de cet Ordre, une autre apparition de la Mère de Dieu qui eut lieu à la même époque. Jean Firman, autrement dit Alvernicoles, avait souvent éprouvé et exprimé à Dieu, avec de vives instances, le désir de voir la sainte Vierge, non dans la majesté et la splendeur dont elle jouit au ciel, mais dans l'état humble et pauvre qu'elle eut dans les jours de sa vie mortelle. La bonne Mère de Dieu se rendit à ses vœux; et, un jour qu'il était en oraison dans sa cellule, elle lui apparut avec le vêtement et dans le même extérieur qu'elle avait ici-bas. Cette vision dura tout le jour; et pendant cette heureuse et ineffable journée, la Reine des anges accorda à son fidèle serviteur d'innombrables et précieuses grâces, et elle lui révéla des secrets et des mystères qu'il ne fit jamais connaître à personne (2).

(1) Chron. SS. Deip., p. 301. Platus de bono status Religiosi, lib. 1, c. 34 et lib. 2, c. 22. Bzovius, anno 1318, num. 14 et 15. Arnoldus Wionius, libr. 1. Ligni vitæ, c. 67, ad annum 1320. Negot. sæcul. M., p. 207. Vincentius Charron, in Calend., 22 Augusti, num. 2. Poiræus, Tripl. coron., tract. 4, c. 12, § 7, num. 17.

(2) Wadingh. tom. 3. Annal. Ord. Minor., ad annum 1322. Bzovius hoc anno. Chron. SS. Deip., p. 303. Negot. sæcul. M., p. 209.

VI

Apparitions à saint Elzéar , à un Chrétien esclave des infidèles et à sa mère.

Comme on voit quelquefois , quoique bien rarement, des rois puissants aller, en signe d'estime et d'affection, visiter, dans sa demeure, un personnage marquant , un grand du monde, illustre par ses talents ou ses services, ainsi, et bien plus souvent, on a vu l'immortelle et auguste Mère de Dieu venir du ciel en terre visiter en personne des grands selon Dieu, c'est à dire des âmes d'une vertu peu commune.

De ce nombre fut saint Elzéar de Sabran , comte d'Arian, au royaume de Naples, et baron d'Ansois , en Provence. Sa gouvernante, nommée Garsende d'Alphant, femme d'un haut mérite sous tous rapports, eut deux visions qui présageaient la future sainteté de son élève; car, comme elle priait souvent et avec une grande ferveur pour l'enfant confié à ses soins, une nuit qu'elle était prosternée dans une église et qu'elle recommandait Elzéar au Seigneur, elle entendit distinctement des oreilles du corps J. C. qui lui disait : « Sache que j'ai donné à cet enfant qui t'est si cher, et pour lequel tu t'intéresses » avec tant de persévérance, ma propre Mère pour » institutrice ; sois donc tranquille sur son compte.» Ces paroles la surprirent, l'effrayèrent même ; mais

quand elle fut revenue de cette première impression, elle pria Dieu avec instance de lui faire connaître d'une manière certaine si cette voix était ou non un jeu et une illusion de son imagination. « Dans le cas, » ajouta-t-elle, où je serais le jouet de mes propres » désirs, faites, ô mon Dieu, que cette illusion cesse ; » mais si, au contraire, ce que j'ai entendu est une » révélation de votre infinie bonté, daignez m'en » donner quelque assurance positive et indubitable. » Dieu exauça ces pieux et sages désirs ; car, le lendemain, comme elle assistait à la messe avec sa piété ordinaire, elle entendit de nouveau des oreilles du corps, et après la consécration, une voix mystérieuse qui, s'adressant à elle, lui disait : « Ne doute » aucunement de la vérité de ce que je t'ai dit la » nuit dernière touchant le jeune Elzéar. » Garsende révéla tout au directeur de sa conscience ; c'était un homme singulièrement pieux et éclairé. Entre autres questions qu'il adressa à Elzéar, il lui demanda quelle était sa formule habituelle de prière et quel saint il s'était choisi pour patron spécial parmi les bienheureux. Elzéar répondit : « J'ai pris la sainte » Vierge pour ma principale protectrice et pour mon » avocate auprès du souverain maître. Quand je » suis sur le point d'adresser à Dieu ma prière, je » commence par considérer ma bassesse, ma misère » et mon indignité ; puis, me recommandant à la » bienveillance de ma céleste Mère, je la supplie

» humblement de mettre dans mon cœur et sur
» mes lèvres des sentiments et des paroles agréables
» à son cher Fils et à elle ; puis je lui dis avec toute
» la piété possible un *Ave Maria*. Après cette invo-
» cation je ne suis jamais à court de bonnes et sain-
» tes pensées ; jamais mon cœur ne reste vide d'af-
» fections pieuses. » A cette déclaration le confesseur
comprit que Dieu avait réellement parlé à la gouver-
nante de cet Ange terrestre, que la sainte Vierge fa-
vorisa de plusieurs apparitions , surtout durant les
nuits du samedi au dimanche. La première de ces
grâces fut accordée à Elzéar un jour où l'Église ho-
norait l'Assomption de cette Vierge et son couron-
nement dans la gloire des cieux (1).

L'histoire du Mont-Serrat mentionne une autre
apparition de cette même Vierge à la mère d'un
chrétien esclave des infidèles et qui eut lieu vers le
temps où vivait saint Elzéar. Le fils de cette pauvre
femme avait été pris sur mer par des pirates musul-
mans ; et, depuis longtemps déjà, les fers de l'escla-
vage le marquaient de leur dure empreinte. Mais sa
malheureuse mère n'était pas assez riche pour payer

(1) Negot. sæcul. M., p. 209. Surius, 27 septembr. Bzo-
vius, anno 1325, num. 23 et anno 1351, num. 14. Spondanus,
hoc anno, n. 12. Wadinghus, annis 1316, 1319, 1323. An-
tonius, 3 parte, titul. 24, cap. 9, § 15. Spinellus, tractat. de
Virginib., n. 75, Canisius, lib. 2, de B. Maria, cap. 11. Vincen-
tius Charron, 28 septembris. Balinghem, 27 ejusdem mensis.

sa rançon. Dans sa détresse, dans sa douleur elle se tourna entièrement vers Notre-Dame du Mont-Serrat, à laquelle elle avait la plus grande confiance. Elle la pria donc avec les plus vives instances; et ce ne fut pas en vain; car un jour que sa prière avait été encore plus pressante que de coutume et qu'elle avait été précédée et accompagnée de jeûnes et d'aumônes extraordinaires, la sainte Vierge lui apparut et lui dit : « Que veux-tu? Qui demandes-tu? Pourquoi » ces plaintes incessantes et ces pleurs qui ne tarissent pas? » La pieuse femme répondit : « Bonne » Dame, je vous invoque afin que vous rendiez mon » enfant à l'amour de sa mère et à la liberté. » L'auguste Vierge reprit : « Mets fin à tes douleurs; car je » t'annonce que bientôt tu reverras ton fils sain et » sauf; bientôt tu pourras l'embrasser et le presser » contre ton cœur. » Cette prédiction ne tarda pas à avoir son accomplissement. Car un jour de saint Barthélemi, au moment où la mère du captif repassait dans son esprit les circonstances de sa vision, son fils frappa à sa porte. La mère ouvrit... et quel ne fut pas son bonheur quand elle reconnut son enfant! son premier soin fut de lui demander comment il avait pu secouer les chaînes de l'esclavage. « Une » nuit, répondit-il, la Mère de Dieu se fit voir à moi; » elle détacha d'abord les fers que j'avais aux » pieds, aux mains et au cou; elle m'ouvrit ensuite les portes du lieu où j'étais renfermé et m'in-

» diqua le chemin par lequel je devais fuir pour regagner mes foyers et revenir dans vos bras. » Or la mère et le fils ayant remarqué l'époque des deux apparitions, reconnurent qu'elles avaient été simultanées, et ils remercièrent ensemble leur commune bienfaitrice (1).

Prions comme cette tendre Mère, et comme elle nous obtiendrons les grâces les plus précieuses, les plus conformes aux désirs ou aux besoins de notre pauvre humanité.

VII

Apparitions aux Frères Mineurs du grand couvent de Paris, au bienheureux Christian, convers de l'Ordre de Cîteaux, à la garnison de Tournai, à Pierre François, religieux Carme, au bienheureux Gérard, frère lai de l'Ordre des Franciscains, et au bienheureux Livinus, de la même congrégation.

Nous voyons au milieu du quatorzième siècle les apparitions de la Mère de bonté se succéder rapidement dans les annales des bienfaits de cette auguste Vierge.

Ainsi, on lit dans Wadding, qu'un jour d'Assomption de l'an 1338, tandis que les religieux du grand couvent des Frères Mineurs, à Paris, chantaient en chœur l'office de la glorieuse Reine que l'Église tout entière honore en cette solennité, la Souveraine du Paradis leur apparut à tous portant son divin Fils dans

(1) *Histor. Mont. Serrat. Chron. SS. Deip.*, p. 304.

ses bras maternels. Cet adorable Enfant parcourant tous les rangs, souriant à tous les Frères et leur parlant à tous, les exhorta en français à louer de leur mieux sa Mère bien-aimée, ajoutant qu'ils ne pouvaient rien faire qui lui fût plus agréable. Parmi ces pieux et dignes enfants de saint François, il y en avait un qui ressentait un plaisir tout à fait surnaturel toutes les fois qu'il récitait la Salutation angélique. Marie lui apparut une fois en particulier au moment où il adressait à son auguste Souveraine les hommages de l'archange Gabriel; et l'Enfant-Dieu qu'elle portait, s'élançant de ses bras, alla, dit-on, présenter au bon religieux une rose d'une beauté ravissante et d'une odeur toute céleste, qui jeta le fervent et saint religieux dans une sorte d'enivrement inconnu à la terre (1).

En 1539 vivait et florissait, par l'éclat des plus pures vertus, un Frère convers nommé Christian, de l'Ordre de Cîteaux. Un jour, et ceci arriva au couvent dit de *l'Aumône*, un jour cet humble frère vit toute la maison enveloppée de démons. Ils étaient en si grand nombre, qu'ils semblaient obscurcir l'air et dérober à la terre l'aspect du ciel. A cette vue, Christian s'écria : « Grand Dieu ! qu'est-ce que tout cela ? et qui pourra résister à tant d'ennemis ? » Une voix lui répondit : « Celui qui sera humble échap-

(1) Wadinghus, Annal. Minor, Chron. SS. Deip., p. 310.

» pera à tous ces pièges. » Peu après, une grande clarté sembla venir de l'Orient. A son approche, les puissances malfaisantes de l'air disparurent soudain, et, au milieu de cette lumière, brilla la Mère de Dieu. En la voyant le bon Christian s'écria : « Mon Dieu, où va donc notre Dame, notre avocate, notre Reine, celle qui a sauvé le monde? » Marie lui répondit : « Je viens au secours de ce lieu qui m'est cher et qui a besoin de moi; je viens défendre et protéger cet asile pieux, comme je défends et protège tous ceux qui se confient en moi (1). »

Vers l'an 1340 les Anglais vinrent mettre le siège devant Tournai. Déjà ils pressaient cette ville depuis quarante jours; presque toutes les provisions y étaient épuisées, et à peine avait-on encore des vivres pour quatre jours. Dans cette extrémité, on fit une procession publique et générale. Toute la ville courut à l'église de Notre-Dame, implorant avec larmes et avec gémissements son assistance et celle de Dieu. Les habitants terminèrent la pieuse cérémonie en remettant les clefs de leur chère cité entre les mains d'une statue de la glorieuse Vierge. Leur confiance eut sa récompense; car, moins de quatre jours après, les ennemis levèrent le siège; la ville fut délivrée et put en toute liberté remercier sa Libératrice. On dit que plusieurs fois, pendant la durée du siège, les soldats virent sur les remparts la très sainte Mère de

(1) Henriq., Annal. Cisterc. Chron. SS. Deip., p. 310.

Dieu protéger la cité placée sous son patronage (1).

Deux ans plus tard, un nommé Jean-Pierre-François, se promenant un jour sur le bord de la mer, y fut tout à coup assailli par des Turcs qui, lui ayant lancé deux flèches, le blessèrent grièvement au visage et à la poitrine, puis lui déchargèrent sur la tête un violent coup de cimeterre. Dans cet état il invoqua Notre-Dame du Carmel, qui soudain lui apparut, mit ses ennemis en fuite et le guérit complètement (2).

Ce fut vers le même temps que mourut un nommé Gérard, religieux convers de l'Ordre des Franciscains. Il avait jeté un grand éclat par ses hautes vertus et par ses nombreux miracles. Aussi la Reine du ciel daigna-t-elle s'entretenir une fois avec lui; et peu d'instants avant sa mort elle lui apparut encore et lui donna l'assurance de son salut éternel (3).

Ajoutons à cette série des apparitions de la Vierge vers la fin de la première moitié du quatorzième siècle, celle dont fut honoré le bienheureux Livinus, de l'Ordre des Frères Mineurs, qui fut martyrisé au

(1) Annal. Flandr., lib. 12. Archivium Tornacense; Vincentius Charron, in Calendario 11, Aprilis n. 3. Bzovius, hoc anno, n. 11. Spondanus, n. 7. Novarinus, in Umbrâ Virgineâ, n. 639. Poiræus, Triplicis coron, tract. 3, cap. 7, § 3, n. 13. Negot sæcul. M., p. 212. Chron. SS. Deip., p. 311.

(2) Fasti Carmelit. Chron. SS. Deip., p. 10.

(3) Chron. SS. Deip., p. 311. Wadinghus, Annal. Minor.

Caire en 1345. Il était dans cette ville pour y servir les chrétiens. Durant ses heures de loisir, il avait travaillé à faire quelques petits livres à la louange de l'Enfant Jésus et de sa très sainte Mère. Mais, sur un prétexte ou par un motif peu plausible sans doute, il quitta ce travail et cessa de s'en occuper. Tandis qu'il composait les livres dont nous venons de parler, la sainte Vierge lui avait plusieurs fois apparu, mais toujours avec son Fils; quand il eut interrompu son œuvre pieuse en l'honneur de la sainte enfance de Jésus, Marie lui apparut encore, mais sans son divin Fils. A cette vue, Livinus de s'écrier tout chagrin : « O sainte Mère ! où avez-vous donc laissé » votre Fils, mon Seigneur ? » Marie lui répondit : « Il s'est éloigné de toi parce que tu as abandonné » l'ouvrage commencé par toi à sa gloire. Reprends » donc cette œuvre de piété, et non-seulement mon » Jésus se fera de nouveau voir à toi, mais il t'accor- » dera en outre la palme du martyr qui est l'objet » de tous tes vœux. » Livinus reprit sans délai son travail interrompu; il l'acheva, après quoi il sentit redoubler en lui le désir du martyr, qu'il reçut en effet de la main des infidèles (1).

(1) Wadingh., ad annum 1345. Chron. SS. Deip., p. 312. Negot. sæcul. M., p. 213.

VIII

Apparitions aux bienheureuses Agnès du mont Politien, Elizabeth de Portugal, Jeanne d'Orviette et-Paule de Florence.

Quoique la bienheureuse Agnès du mont Politien ait quitté cette terre en l'an 1317, et qu'elle ait par conséquent vécu au commencement du siècle au milieu duquel nous sommes arrivé dans nos pieuses recherches sur les apparitions de la très sainte Vierge, néanmoins, n'ayant pas mentionné en leur lieu et place celles dont fut favorisée cette bienheureuse servante de Dieu, nous les relaterons ici pour les joindre à d'autres grâces de même nature accordées, dans cette première moitié du quatorzième siècle, à d'autres épouses du Christ.

Dès le berceau Agnès fit admirer en elle une dévotion singulière envers la Mère de Dieu en l'honneur de laquelle sans cesse elle balbutiait et bégayait plutôt qu'elle ne récitait la Salutation angélique. Devenue plus grande, elle se montra encore plus fervente envers la Vierge des vierges, qui, de son côté, fut loin d'être indifférente à la piété d'Agnès ; car, un jour de l'Assomption, tandis que celle-ci était en prière, la sainte Vierge lui apporta du ciel son divin Fils sous la forme d'un enfant qu'elle lui remit entre les bras. L'heureuse Dominicaine (car Agnès était alors de la famille de saint Dominique) ne pouvait se las-

se de contempler et d'admirer la merveilleuse fleur de beauté et d'innocence qui brillait sur le visage de l'Enfant que les anges adorèrent à Bethléem. Mais tandis qu'elle était en extase à la vue d'un si ravissant objet, elle aperçut au cou de l'Enfant-Dieu une petite croix attachée à un faible cordon. Au moment où il parut vouloir s'éloigner d'elle, elle saisit cette croix afin de la garder, comme il arrive souvent d'enlever, en guise de souvenir, quelque objet à une personne que l'on affectionne et dont on veut avoir quelque mémorial. Le Fils de la Vierge Marie vit ce pieux larcin, sourit et laissa faire Agnès. On dit qu'après la mort de cette sainte fille cette croix précieuse fut mise dans un reliquaire et conservée avec grand soin. On la vénère surtout le premier jour de mai. On ajoute qu'une autre fois la sainte Vierge donna à la pieuse Agnès trois pierreries de grande valeur et d'une remarquable beauté, en lui disant que ce présent devait être à l'avenir pour elle un emblème de la Trinité, à laquelle elle devait offrir et en l'honneur de laquelle elle devait désormais faire toutes ses actions. « Ma fille, lui dit Marie, reçois ces trois » perles fines, symbole des trois personnes divines; » sois heureuse; et, pour cela, sois-moi toujours dévouée; moi, de mon côté, je t'aimerai toujours. » Aidée de la grâce d'en haut, tu me bâtiras une » église, et tu fonderas, en mon honneur, une communauté. » Après ces mots, la Reine des anges

disparut, et Agnès trouva dans sa main les trois pierres symboliques (1).

Sainte Elizabeth, reine de Portugal, ne mérita pas moins que la bienheureuse Agnès les faveurs de Marie. Après la mort de son époux Denys, elle avait pris l'habit du tiers ordre de saint François ; et telle était sa dévotion envers la sainte Vierge, qu'elle jeûnait au pain et à l'eau les quarante jours qui précèdent la fête de l'Assomption et tous les samedis de l'année, ainsi qu'à toutes les veilles de fêtes de la Vierge. Tous les jours, après la messe, elle récitait le rosaire et le petit office. Aussi eut-elle le bonheur d'être, à ses derniers moments, visitée par la Mère de Dieu. Car comme sa belle-mère l'assistait à cette heure suprême, Elizabeth s'écria : « O ma mère, ô » ma mère, faites place à la Reine du ciel qui daigne » venir me fortifier par sa douce présence. La voyez- » vous avec sa robe éblouissante de blancheur ? » Puis, peu de moments avant de rendre son âme à Dieu, elle s'écria en s'adressant à son auguste visiteuse : « Marie, Mère de grâce, Mère de miséricorde, » protégez-moi contre les assauts du démon ; et » recevez-moi dans vos bras à l'heure de ma » mort (2). »

(1) Bzovius, tom. 14. *Annal Chronicon Prædicatorum*, part. 2, lib. 1, cap. 72. Spinellus de *Virginibus*, n. 68. Vincentius Charron et Balinghem, in *Calendario*, 20 Aprilis. *Negot sæcul. M.*, p. 207.

(2) Wading, tom. 3. *Annal. Minor.*, ad annum 1336.

Une pieuse Dominicaine, la bienheureuse Jeanne d'Orviette, fut aussi un modèle de piété envers Marie. Un jour de l'Assomption, tandis qu'on lisait l'exposé historique de cette fête et que Jeanne se demandait à elle-même comment la sainte Vierge avait pu être enlevée corporellement au ciel, la fervente Dominicaine fut ravie en extase; son corps même fut enlevé de terre pendant un assez long temps, puis il reprit peu à peu sa situation naturelle. Un jour que cette admirable fille de saint Dominique ne pouvait communier avec ses sœurs et que cette privation lui causait une vive douleur, la sainte Vierge lui apparut avec son Fils dans ses bras. L'enfant Jésus dit à Jeanne : « Sans doute, ma fille, tu ne m'as pas » reçu aujourd'hui dans mon sacrement. Mais con- » sole-toi en pensant que tu me possèdes toujours » dans ton cœur par l'état de grâce et par l'amour » fervent dont tu brûles pour moi (1). »

A ces pieuses et vénérables servantes de Marie

Bzovius, eodem anno, n. 28. Poiræus, Triplicis coronæ tractatu 4, cap. 10, § 2, n. 1. Vincentius Charro et Balinghem, in Calendario, 4 julii. Vasconcellius, in Anacephalæosi 8, et in oratione in S. Elizabetham. Petrus Perpinianus, Ribadeneira. Negot. sæcul. M., p. 211. Chron. SS. Deip., p. 309.

(1) Bzovius, anno 1306. Vincentius Charron. Gononus, in Chron. SS. Deip., anno 1360. Vincentius Charron et Balinghem, in Calendar, 23 julii. Chronic. Ordin. Prædicatorum. Negot. sæcul. M., p. 217.

associations ici la bienheureuse Paule de Florence, de l'ordre des Camaldules. Elle s'était, dès l'enfance, consacrée sans réserve à Jésus et à Marie; et son plus grand bonheur était de contempler une image de la Vierge-Mère allaitant son divin Fils. Elle passait, en oraison, devant cette sainte image, des nuits et des journées entières. Aussi, pour la récompenser de sa foi à ce mystère de sa glorieuse maternité, Marie lui apparut avec l'enfant Jésus dans l'état où Paule de Florence avait aimé à l'adorer. Il y a plus : l'Enfant divin donnant un doux baiser à la vierge Florentine laissa couler sur ses lèvres quelques gouttes du lait maternel et virginal qu'il venait de puiser dans le sein de Marie; et tel fut l'effet de cette merveilleuse substance, que Paule en fut comme enivrée; à partir de ce moment elle ne désira plus que les biens surnaturels. A quelque temps de là, elle entendit la Vierge mère du Dieu d'amour qui lui dit d'aller au couvent des Saints-Anges, qui était peu éloigné, l'assurant qu'elle y trouverait un religieux Camaldule nommé Sylvestre, qui deviendrait son Ananie et qui la conduirait dans les voies du salut. Paule obéit; et elle devint une des plus belles fleurs de sa congrégation (1).

(1) Augustinus Fesulinus in ejusdem Vitâ. Bzovius, anno 1368, n. 13. Poiræus Triplicis coronæ tractat. 3, cap. 5, § 4, n. 18. Vincentius Charron, 9 Augusti, n. 1. Chron. SS. Deip., p. 319. Negot. sæcul. M., p. 21.

O mon Dieu , quand donc aurai-je la piété de ces saintes femmes pour être, comme elles, l'objet de la tendresse de votre auguste et bienfaisante Mère? Hélas ! ma vie s'écoule, mes jours s'en vont sans que je fasse rien pour mériter vos faveurs. Serai-je donc, jusqu'à la fin , une terre stérile et un figuier sans fruits? mettez un terme, ô mon Dieu, à ma paresse, à ma lâcheté, à ma déplorable apathie , et faites qu'enfin je sorte de mon état de mort ou du moins de ma somnolence, pour vous servir avec zèle, vous et votre sainte Mère et pour mériter ainsi le salaire après le travail, la couronne après le combat et la palme après la victoire.

IX

Apparitions aux bienheureux Charles, comte de Vérone, Pierre Thomas, religieux Carme, à Taclémanoth, indien de l'Ordre des Frères Prêcheurs, à un marchand mis, sur mer, en péril de sa vie, et enfin aux premiers Ermites de l'Ordre de saint Jérôme, autrement dits Hiéronymites.

Continuons à rapporter les différentes apparitions et révélations dont la très sainte Vierge a daigné, de siècle en siècle, favoriser quelques âmes dignes d'un tel honneur par leur piété envers cette Mère de miséricorde.

Vers l'an 1359, Charles, comte de Vérone, ayant été pris par les Turcs et jeté pieds et mains liés dans une forteresse, eut à souffrir de la part de sés vain-

queurs inhumains les plus horribles tortures. D'abord il ne songea pas à recourir à celle que l'Eglise proclame le *Secours des chrétiens*. Mais la pensée de cette bonne et toute-puissante Vierge lui étant venue à l'esprit, il s'adressa à elle avec grande ferveur. A peine lui eut-il adressé son humble et touchante prière, que cette tendre Mère lui apparut, le fit sortir de sa prison et le conduisit sain et sauf jusqu'à l'église des Carmélites de Naples (1).

Le nom des Carmes ou Carmélites se retrouve encore et figure dans une autre apparition qui eut lieu à peu près à la même époque en faveur d'un religieux de cet Ordre, nommé Pierre Thomas, et qui fut mis à mort en haine de la foi catholique. Après Dieu, Marie avait toutes les pensées, tout l'amour et toute la dévotion de son cœur; il recourait sans cesse à elle, même dans ses besoins temporels. Aussi le favorisa-t-elle de plusieurs grâces singulières, telles que révélations et apparitions. On raconte qu'un jour, tandis qu'il la priait avec instance de lui venir en aide dans une grande nécessité, elle lui apparut et lui dit : « Pierre Thomas, ne craignez point; » vous ne manquerez jamais du nécessaire. » Une autre fois, comme il remerciait Dieu et la très sainte Vierge, après avoir dit la messe, un marchand vint le trouver, demandant à se confesser; et, après la

(1) Chron. SS. Deip., p. 316. Fast. Carmelit.

confession, il lui remit dix pièces d'or. Depuis ce temps, comme le lui avait promis sa royale protectrice, il ne manqua jamais du nécessaire. Il vint à Paris pour y prendre le grade de docteur; et, malgré ce titre qui enfle la vanité de tant d'autres, il fut toujours le plus humble de la communauté à laquelle il s'incorpora. Son historien ajoute aussi, qu'une nuit de la Pentecôte, la sainte Vierge apparut de nouveau à Thomas Pierre, à la suite de nombreuses et ferventes prières qu'il lui avait adressées pour la stabilité et la perpétuelle durée de l'Ordre du Carmel, et qu'elle lui donna la promesse formelle que cet Ordre subsisterait jusqu'à la fin du monde. « Car, » ajouta-t-elle, c'est la grâce qu'Élie, votre fondateur, a demandée à mon Fils, au jour où il parut » au côté du Saviour transfiguré sur le Thabor. » Ce Pierre Thomas devint plus tard évêque de Paca, puis patriarche de Constantinople, et enfin légat apostolique d'Alexandrie, quand Pierre, roi de Chypre, eut pris cette ville aux Turcs, en 1365. Les infidèles lui ayant lancé une flèche à Famaguste, en l'île de Chypre, il mourut de cette blessure, et il mérita d'être considéré comme martyr. Odon Gyssée, dans son Histoire de Notre-Dame du Puy, livre 3, chapitre 23, raconte que Pierre Thomas, accompagnant le corps du pape Clément VI, qu'on transportait au couvent ou monastère de La Chaise-Dieu, pour l'y enterrer, prêcha dans l'église d'Annecy et dit dans

son sermon, qu'ayant perdu, par suite des difficultés du voyage, l'usage de la parole, il ne l'avait recouvré que par la sainte Vierge. Joseph Falconius atteste, dans sa *Chronique des Carmes*, qu'après la mort de ce saint homme, on trouva le nom de Marie écrit sur sa poitrine (1).

Ce fut dans le même temps qu'eut lieu la mort du bienheureux Tacléemanoth, noble indien, qui entra dans l'Ordre des Frères-Prêcheurs où il se distingua spécialement par une grande dévotion à la sainte Vierge. En récompense de sa piété, cette divine Mère lui apparut avec J.-C., son Fils, lorsqu'il rendit à Dieu son âme riche et ornée de toutes sortes de bonnes œuvres (2).

Les *Fastes du Carmel* rapportent à la même époque une autre apparition de la Mère de Dieu à un marchand très dévot à cette Vierge, dont il portait le scapulaire. Ce marchand s'étant embarqué pour l'Orient avec des sommes considérables destinées à son commerce, les hommes de l'équipage, tentés et séduits par l'appât de l'or, résolurent de lui enlever non-seulement son or, mais encore sa vie. Ils le garottèrent donc et le jetèrent à la mer, malgré les prières qu'il leur fit. Mais si ces barbares furent sourds à ses supplications, Marie ne fut pas insensible à celles que

(1) Paleonydorus, lib. 3. Antiq. Ord. Carm., c. 12.
Chron. SS. Deip., p. 319. Negot. sæcul. M., p. 219.

(2) Negot. sæcul. M., p. 219.

ce pieux marchand lui adressa dans le péril extrême où il se trouvait ; car elle lui apparut , le délia , et , par elle , il put gagner le rivage et échapper à la mort qu'il avait vue de si près (1).

La Reine du ciel apparut aussi , vers le même temps , aux premiers religieux de l'Ordre des Hiéronymites , dont l'institut fut fondé en 1365. Longtemps les pieux Italiens qui en jetèrent les fondements en Espagne , près de Tolède , furent en très petit nombre. Aussi , découragés en voyant que leur institut ne prenait pas d'accroissement , ils songeaient sérieusement à se séparer et à dissoudre leur société lorsque Marie leur apparut , dissipa leurs pensées de découragement et les assura que leur Ordre ne tarderait pas à s'étendre d'une manière admirable ; ce qui arriva en effet peu après cette promesse. On dit que c'est en mémoire de la bienveillance que Marie témoigna alors pour leur Ordre , que les Hiéronymites portent une tunique blanche sous un pardessus , ou manteau noir (2).

X

Apparitions et révélations à sainte Brigitte.

Peu d'âmes ont , en cette vie , été , de la part de

(1) *Fast. Carmelit. Chron. SS. Deip.*, p. 319.

(2) *Platus*, lib. 1, de bono status religiosi, cap. 34. *Negot. sæcul. M.*, p. 221.

la Mère de Dieu, l'objet de plus de faveurs surnaturelles que sainte Brigitte de Suède. Comme toute sa famille était singulièrement dévouée au culte de Marie, toute cette famille était aussi singulièrement chère à la Reine du ciel, qui la combla de bienfaits. D'abord, quand Brigitte naquit, on vit la sainte Vierge apparaître sur un nuage éclatant de lumière, et on l'entendit s'écrier : « Voilà que Brigitte, ma » fille chérie, vient au monde; l'univers entier en- » tendra les paroles admirables qui sortiront de sa » bouche. » Et, pour indiquer de suite à quelles paroles elle faisait allusion, elle tenait un livre ouvert, et, sur ce livre, on lisait en lettres d'or : *Révéla-tions*. Ce fut aussi avec ce même livre à la main qu'elle se fit voir au bienheureux Hemmingue, évêque d'Abœ, en Suède, comme on le lit dans la Vie de sainte Brigitte, par Surius.

Voici ce que nous trouvons dans cette même Vie, touchant les apparitions et révélations dont Brigitte fut favorisée.

Elle n'avait encore que sept ans que la sainte Vierge déposa elle-même sur son front candide et virginal une couronne d'or de grand prix, dont ce front garda l'empreinte. La même Vierge assista à toutes les couches de Brigitte devenue épouse, et adopta tous ses enfants qu'elle protégea, en conséquence, d'une manière toute spéciale. Cette protection se révéla notamment envers Charles, un des fils

de Brigitte, que la sainte Vierge défendit à l'heure de sa mort contre la malice du démon, comme on le voit au livre 7, chapitre 13, des *Révélations*, et dans la *Vie* de sainte Brigitte. Charles fut donc, en mourant, l'objet des attentions maternelles de Marie, comme il l'avait été en entrant dans la vie; car nous lisons dans Surius que, comme sa mère éprouvait, en accouchant de lui, des douleurs extraordinaires, une dame d'un port et d'un maintien tout divin, revêtue d'une robe d'une blancheur éblouissante, apparut tout à coup auprès du lit de la malade, passa doucement la main sur elle, après quoi Brigitte se sentit tellement soulagée, qu'aussitôt elle accoucha sans souffrance ultérieure.

Impossible de dire quelle familiarité exista entre cette sainte et l'auguste Mère de Dieu; jamais il n'y en eut de plus grande entre une mère et sa fille. Tout le livre des *Révélations* en est la preuve. Ce fut Marie elle-même qui révéla à Brigitte les mystères de sa conception toute pure et tout immaculée, les joies de sa maternité dans l'Incarnation, les mystères de la douloureuse passion de l'Homme-Dieu. Marie lui apprit aussi la mort et le salut de son frère Israël, brave capitaine, dont la glorieuse carrière finit à Riga; elle lui révéla combien le bienheureux Brinoux, évêque de Scat, en Suède, était grand devant le Seigneur; Brigitte connut aussi par elle le trépas de plusieurs personnes de sa famille ou de ses amis.

Enfin, ce fut la Vierge-Mère qui inspira à la royale princesse suédoise de fonder la maison religieuse de Wastein, dont elle traça elle-même la règle. Brigitte dut encore à Marie une multitude d'autres grâces, entre lesquelles il faut compter l'intelligence des Écritures et le don de prophétie.

Ces faveurs signalées et extraordinaires ne trouvèrent Brigitte ingrate ni durant le cours de sa vie, ni à son heure dernière. Car on voit combien elle aimait la très aimable Vierge par ce passage du trente-sixième chapitre des *Révélation*s : « Jésus-Christ sait que Marie, fille de Joachim, m'est plus chère que ne le sont les enfants de Wulphe et de Brigitte à leur mère, et j'aimerais mieux que Brigitte, fille de Birger, ne fût jamais née, que Marie, fille de Joachim, ne fût point venue au monde. Je préférerais même que Brigitte fût en enfer, plutôt que Marie, fille de Joachim, ne fût pas Mère de Dieu dans le ciel. » A ce vœu sublime, héroïque, surnaturel, Marie répondit : « Ma fille, sois assurée que cette Marie, fille de Joachim, te fera plus de bien que toi, Brigitte, fille de Birger, ne t'en feras à toi-même, et que cette même fille de Joachim, qui est en même temps Mère de Dieu, veut être aussi la mère des enfants d'Ulphé et de Brigitte. »

Les huit livres des *Révélation*s ne sont autre chose que des entretiens familiers de Jésus et de Marie avec sainte Brigitte qui, en outre, reçut, dit-on, de la

bouche d'un ange même, le *Discours sur l'excellence de la Vierge Marie*, discours qu'on trouve à la fin des œuvres de la sainte. Enfin, nous apprenons de ses historiens que J.-C. la visita et se fit voir à elle à ses derniers moments.

Le volumineux recueil des *Révélations* de sainte Brigitte fut déferé au jugement du concile de Bâle. Gerson et d'autres théologiens voulaient qu'on les censurât. Mais Jean de Torre-Cremata, alors maître du Sacré-Palais, et depuis cardinal, en donna des explications favorables et les approuva comme utiles pour l'instruction des fidèles. Le concile regarda cette approbation comme suffisante. Benoît XIV s'exprime au sujet de ces *Révélations* de la manière suivante : « L'approbation de semblables révélations n'emporte autre chose, sinon qu'après un mûr examen, il est permis de les publier pour l'utilité des fidèles... car, quoiqu'elles ne méritent pas la même croyance que les vérités de la religion, on peut cependant les croire d'une foi humaine, conformément aux règles de la prudence, selon lesquelles elles sont probables, et appuyées sur des motifs suffisants pour qu'on les croie pieusement. »

Un célèbre hagiographe, Baillet, dit à l'égard de ces *Révélations* : « Ce n'étaient point des fruits de ses veilles ou de ses méditations, ni par conséquent des productions de son esprit, mais de l'esprit qui possédait son cœur et qui agissait en elle. On en serait

pleinement persuadé, si ces productions avaient pu paraître dans leur simplicité originale; mais comme il a fallu recourir à l'esprit humain pour pouvoir les expliquer aux hommes, de là sont venues les obscurités, les traits d'incertitude et quelques marques de la faiblesse humaine que plusieurs ont aperçues dans ces fameuses *Révélations*. C'est ce qui a fait naître la variété des jugements que les savants et les ignorants en ont portés. »

Les *Révélations* de sainte Brigitte furent écrites, non par elle-même, mais d'après ce qu'elle en avait dit, par Pierre, sous-prieur, puis prieur du monastère d'Alvestre, de l'Ordre de Cîteaux; par Matthias ou Matthieu, de Suède, d'abord chanoine de Lincolpen, puis évêque de Worms; par Pierre d'Alcastre et par Alphonse, surnommé l'Espagnol ou l'Ermite, qui fut évêque de Jena, en Andalousie, lesquels dirigèrent tous la conscience de la sainte. « Si elle eût écrit elle-même ses révélations, observe l'anglais Alban Butler, on y trouverait plus de simplicité et plus de cet esprit qui caractérise les saints, et elles auraient conséquemment plus d'autorité. »

Quoi qu'il en soit, vénérons-les comme inspirées par l'Esprit Saint; et lisons-les comme utiles aux fidèles. Saint Liguori les cite souvent dans ses deux opuscules intitulés *Vertus de Marie* et *Pouvoir de Marie*. Le P. Poiré leur fait aussi de très fréquents emprunts dans sa *Triple couronne*.

Quant aux apparitions, elles reposent sur les mêmes bases que les révélations, c'est-à-dire sur la véracité de la sainte, sur sa piété, sur sa probité morale, sur sa haute intelligence des choses de Dieu, en un mot sur l'ensemble de ses éminentes vertus. Si sainte Brigitte avait donné comme vraies des apparitions fausses, la fille de Birger aurait tout simplement menti; et, dans ce cas, l'Eglise, inspirée en tout ce qu'elle fait, lui aurait-elle décerné un culte solennel? Lui aurait-elle élevé des temples et dressé des autels? Non; et la canonisation, par un concile et par un pape, de l'épouse de Wulphe est au moins une forte preuve, sinon une preuve péremptoire, en faveur de la certitude de ces apparitions (1).

XI

Apparitions à sainte Catherine de Sienne, à sainte Catherine de Suède et aux bienheureuses Dorothee de Pologne, et Claire, indienne, du Tiers-Ordre de saint Dominique.

Quand mourut sainte Brigitte, en 1373, vivait une digne émule de sa piété et surtout de sa dévotion envers la Mère de Dieu, c'était Catherine de Sienne, religieuse du Tiers-Ordre de saint Dominique. Elle n'avait pas encore cinq ans, que son plus grand plaisir était de réciter la Salutation angélique. Elle fut même inspirée de l'adresser à Marie en montant et

(1) *Negot. sæcul. M.*, 221. *Chron. SS. Deip.*, 321. *Surius*, 23 *julii*.

descendant les escaliers de sa maison, de dire un *Ave Maria* et de faire une gémulation à chacune des marches qu'elle montait ou descendait. Cette pratique fut si agréable à la Vierge qui en était l'objet, Catherine s'en acquittait avec tant de ferveur, que souvent, dit-on, des anges vinrent du ciel la prendre et la porter dans leurs mains de manière que ses pieds ne touchaient pas les degrés. A l'âge de sept ans, elle mit sa virginité sous la protection de Marie et après s'être offerte et consacrée au Fils, elle s'offrit et se consacra également à la Mère. Ce ne fut pas en vain pour elle et pour son profit spirituel ; car, peu de temps après cette consécration, Jésus et Marie lui apparurent au milieu d'un cortège d'anges et de bienheureux. Marie prenant la main de Catherine, la mit dans celle de Jésus qui donna à sa fiancée un riche et précieux anneau qu'elle seule avait le privilège de voir. Souvent la Mère de Dieu visita Catherine de Sienne ; souvent elle récitait avec elle le saint office. Un jour même que Catherine faisait du pain pour les pauvres, la Mère de Dieu lui apparut et l'aida de ses mains royales dans sa charitable besogne. Les différents auteurs qui ont écrit sa vie racontent plusieurs autres traits de la piété de Catherine à l'égard de la sainte Vierge et de la maternelle bonté de cette même Vierge à l'endroit de Catherine (1).

(1) Chron. SS. Deip., p. 323. Negot. sæcul. M., 222. Raymondus Capuanus, in Vitâ ipsius Surii, 29 aprilis ; S. An-

Une autre sainte du même nom, mais originaire de Suède et fille de sainte Brigitte dont nous avons parlé plus haut, mérite de trouver place ici parmi les âmes favorisées, dès cette vie, des célestes apparitions de la Mère de Dieu. Comme la précédente, cette Catherine acquit des droits aux faveurs de la Vierge-Mère par la plus tendre piété envers cette Reine des anges. Pour lui ressembler davantage, elle garda constamment la plus chaste continence sous le voile du mariage ; et quand son époux fut mort, elle embrassa la vie religieuse. Elle avait fait auparavant avec sa mère un long et laborieux pèlerinage à Rome où elle s'était d'abord proposé de demeurer autant de temps que sa mère y demeurerait elle-même. Cependant, à la fin, elle se lassa de son séjour dans la ville de saint Pierre, elle songea sérieusement à quitter sa mère et à retourner dans son pays. Mais Marie lui apparut, la réprimanda sévèrement, lui reprocha son inconstance dans ses résolutions et obtint d'elle la promesse qu'elle ne quitterait Rome qu'avec sa pieuse mère. Catherine ne faisait rien ni n'entreprenait rien sans préalablement recourir à Marie. Pour cela elle lui adressait la salutation de l'ange ; et aussitôt elle obtenait, tant pour elle-même que pour les autres, lumière et bon conseil. En considération de

toninus, 3 part., titul. 23, cap. 14. Poiré, Tripl. cour., tom. 2, p. 571. Letourneur, Mois de Marie, p. 63.

cette sainte femme, la Mère de Dieu apparut à sa belle-sœur, épouse de son frère Charles, et la corrigea de sa trop grande recherche dans les habits et la parure. On trouve dans Surius plusieurs autres apparitions de Marie à Catherine de Suède (1).

Cette sainte eut pour contemporaine et pour imitatrice la bienheureuse Dorothee, polonaise. Dès ses plus jeunes années, Dorothee ressentit une grande dévotion envers la Mère de Dieu. Un des effets de cette piété fut l'habitude qu'elle contracta, depuis l'âge de sept ans, de jeûner au pain et à l'eau tous les samedis de chaque semaine, et elle fut jusqu'à la mort fidèle à cette pratique. Elle fit à pied le pèlerinage d'Aix la Chapelle pour y vénérer la célèbre image de Marie que l'on honore en cette ville. Elle reçut souvent la visite de la Mère de Dieu et celle de Jésus-Christ, qui, un jour de sainte Agathe, lui perça le cœur de cinq flèches, et qui daigna la communier de ses saintes et divines mains à ses derniers moments (2).

Peu de temps après la mort du bienheureux Taclemanoth, dont nous avons parlé plus haut, l'Inde,

(1) Surius, 22 martii. Balinghem, Vincentius Charron, eodem die, n. 1 et 2. Canisius, lib. 2, Marialis, cap. 11. Chron. SS. Deip., p. 324. Negot. sæcul., p. 223.

(2) Ex ejus Vitâ Cracoviæ editâ. Bzovius, tom. 14, Annal. Poiræus Tripl. cor., tom. 3, p. 201. Balinghem ac Vincentius Charron, in Calendario, 11 septembris; Chron. SS. Deip., p. 330. Negot. sæcul. M., p. 228.

sa patrie, donna au ciel une autre âme bien pure aussi et bien riche devant Dieu en mérites surnaturels. Ce fut la bienheureuse Claire, de l'Ordre de saint Dominique. Quoique née du sang des rois qui gouvernaient ces contrées, Claire foula aux pieds toutes les vaines grandeurs du siècle pour obtenir les véritables grandeurs de l'éternité. Elle fit tant de progrès, et elle s'éleva si haut dans la perfection, qu'elle mérita de recevoir la visite mille fois précieuse de Jésus et de sa sainte Mère, qui lui remirent et lui laissèrent une robe de grand prix. Souvent aussi elle fut ravie jusque dans le sein de Dieu par de sublimes extases (1).

Sainte Catherine de Sienne a, comme sainte Brigitte, laissé des *Révélation*s qui inspirent à un auteur les réflexions suivantes que nous nous empressons de reproduire ici, tant elles vont à notre sujet, et tant elles nous ont paru sages et judicieuses. « Quoique dans le grand nombre de visions et de révélations qu'on attribue à sainte Catherine de Sienne on ne puisse douter qu'il n'y en ait de véritables, ce serait manquer de critique que de les admettre toutes. La canonisation des saints ne ratifie pas leurs opinions ni leurs révélations. Nous avons vu ailleurs que, sans les explications favorables que le cardinal de Torre-Cremata donna des visions de

(1) Chronicon Ordinis S. Dominici; Negot. sæcul. M., p. 227.

sainte Brigitte, elles eussent été condamnées au concile de Bâle. Grégoire-le-Grand remarque que les saints les plus favorisés de Dieu se trompent quelquefois en prenant pour une lumière divine ce qui n'est que l'effet de l'activité de l'âme humaine. Fleury ajoute que dans les personnes de la plus éminente piété les veilles et les jeûnes peuvent échauffer une imagination vive au point d'y produire des effets surprenants qu'on regarde comme des opérations de l'Esprit Saint. Cette pensée de Fleury est appuyée par un passage remarquable de saint Jérôme. Il ne faut cependant point parler avec dédain ou avec aigreur de ces situations extraordinaires des saints, qui, supposé qu'elles appartiennent quelquefois à l'imagination, sont néanmoins l'effet d'une piété toujours bien respectable dans son principe et dans son objet. » (Feller, art. Catherine de Sienne.)

XII

Apparitions aux bienheureux André Corsini, évêque de Fiésole, Raynier, dominicain, Gui Régolan, aussi dominicain, et Conrad Offidon, de l'Ordre des Frères Mineurs.

Vers la fin du ^{xiv}^e siècle, outre les apparitions dont Marie favorisa les Brigitte, les Catherine de Sienne et de Suède, les Claire et les Dorothee, elle se fit voir à plusieurs grands serviteurs de Dieu, au premier rang desquels nous placerons ici saint André Corsini, d'abord religieux carme, et ensuite évêque

de Fiésole. Ce fut à leur piété envers la sainte Vierge et à un vœu qu'ils firent à cette Mère de toutes grâces, que ses parents durent sa naissance. Leur mariage était stérile, ce qui les affligeait beaucoup. Dans leur douleur, ils s'adressèrent à la Reine du ciel, et ils obtinrent d'elle un enfant qu'ils firent baptiser sous le nom d'André, et qu'ils consacrèrent à celle qui le leur avait obtenu de l'Auteur de tout don et de toute paternité. Dès l'âge le plus tendre, ils inculquèrent à leur enfant la piété envers Marie ; aussi, quand il s'agit pour lui de choisir un état de vie, il eut recours à Marie, et ce fut elle qui lui dit d'entrer dans l'Ordre des Carmes. Le jour de son ordination à la dignité de prêtre, comme il s'était retiré à l'écart dans l'église d'un couvent isolé, pour y offrir à Marie les prémices de son sacerdoce, cette Vierge bonne et glorieuse lui apparut en personne et lui dit : « Vous êtes mon serviteur ; je vous ai choisi et je vous » adopte en cette qualité ; et un jour j'aurai lieu de » me glorifier en vous. » Dans la dernière année de sa vie elle lui apparut encore, la nuit de Noël, et lui dit qu'il mourrait peu de jours après ; ce qui arriva, en effet, le 6 janvier suivant. « Combien, s'écrie le P. Courcier, combien ces nombreux bienfaits et tous ceux bien plus grands et bien plus nombreux encore que nous ignorons et dont il fut comblé, ne devaient-ils pas remplir son cœur de dévotion pour Marie ! Aussi, l'aimait-il ardemment et ne négligeait-

il rien de ce qu'il savait pouvoir plaire à sa bonne Mère et maîtresse (1).

Gonon place dans le même temps l'existence du bienheureux Raynier, de l'Ordre de saint Dominique. Balinghem et Arnould disent que ce Raynier étant dans un couvent et se trouvant si violemment tenté du côté de la foi, qu'il ne savait, ni s'il voulait rester chrétien, ni s'il devait se faire juif ou gentil, fit part à ses Frères des peines qui l'accablaient, et que ceux-ci mirent tout en œuvre pour l'en délivrer et lui rendre le calme et la tranquillité. Mais ce fut en vain ; car il conçut par devers lui le projet de fuir, la nuit, du monastère. Déjà même il commençait à exécuter ce dessein ; déjà il était arrivé à la porte de la maison, lorsque soudain Marie lui apparut et lui barra le passage. « Vous avez, lui dit-elle, flotté dans vos » croyances comme un vaisseau sans lest est balotté » sur l'eau. Vous doutez si la foi en J.-C. vous met » en possession de la vérité, et si, étant chrétien, » vous êtes dans la voie du salut. Sachez donc d'une » foi ferme et assurée que les gentils sont plongés » dans les ténèbres de l'erreur, que les juifs sont le

(1) Surius, 6 januarii; Spondanus, anno 1373, 4. Bzovius, eodem anno, n. 7. Spinellus, cap. 35, n. 14. Ribadeneira, in Floribus sanctorum. Poiræus, Tripl. coron., tom. 2, p. 558. Balinghem et Vincentius Charon, in Calendario, 6 januarii, n. 7, et 25 decembris; Chron. SS. Deip., p. 320; Negot. sæcul. M., p. 221.

» jouet des ombres mosaïques, et que les seuls chré-
» tiens marchent à la lumière d'en haut. » Après ces
mots elle disparut et laissa Raynier dans une grande
tranquillité d'esprit. Ce dernier mourut à Bruges,
chargé d'ans et de vertus (1).

Un autre dominicain, du nom de Gui Réziolan, mé-
rita, à la même époque, de jouir de la même faveur ;
car il dut à sa piété envers la sainte Vierge, de la voir
une fois, au chœur, pendant la prière du matin,
tenant son enfant dans ses bras (2).

Elle fit encore plus en faveur d'un franciscain
nommé Conrad Offidan. Car ce bon religieux s'étant,
un jour, enfoncé dans l'épaisseur d'une forêt pour
s'y livrer, plus à son aise, à l'exercice de la prière et
de la contemplation, Marie se fit voir à lui pendant
un assez long temps, et lui remit entre les bras l'En-
fant divin qu'elle portait, comme autrefois elle l'a-
vait accordé aux pieux désirs de Siméon. Offidan
éprouva les sentiments de joie et de tendre piété
qu'avait, avant lui, ressenti le saint vieillard d'Israël,
et, toute sa vie, il demeura pénétré de reconnais-
sance et rempli de ferveur (3).

(1) Arnoldus ad Molanum. Balinghem, in Calendario B.
M., 9. Aug. Chron. SS. Deip., p. 329.

(2) Michael Pius, lib. 1, de Viris illustrib. Ord. Prædicat.
Chron. SS. Deip., p. 329.

(3) Chronicon Ordinis Minorum, tom. 2, lib. 6, cap. 27.
Balinghem ac Vincentius Charron, 2 februar., in Calendar.
Chron. SS. Deip., p. 296. Negot. sæcul. M., p. 227.

C'est par ces apparitions que nous clorons la série de celles que vit le **xiv^e** siècle, riche aussi en noms grands et illustres dans les annales du culte et des bienfaits de Marie.

XIII

Apparition à saint Vincent Ferrier, à saint Bernardin de Sienne, à Ferdinand, prince de Portugal, à saint Antonin, archevêque de Florence, et au pape Paul II.

Saint Vincent Ferrier, surnommé le **Thaumaturge** du quinzième siècle, a droit d'être placé en tête des âmes privilégiées qui, dans cette période séculaire, furent, de la part de Marie, l'objet de faveurs singulières et de grâces extraordinaires. Du reste, il les mérita par une dévotion à la Vierge qui commença en lui dès l'âge le plus tendre. Car ce fut dans son enfance qu'il contracta l'habitude de réciter, chaque jour, l'Office de la sainte Vierge. Quand il eut pris l'habit de saint Dominique, cette piété, loin de décroître, ne fit que gagner en ferveur. Aussi, un jour qu'il recommandait avec les plus vives instances sa chasteté à Marie, ayant entendu une voix qui lui dit : « Nous ne pouvons pas tous être vierges, » il demeura comme atterré et frappé de stupeur; et il était depuis quelques minutes dans cet état horrible pour son âme, lorsque Marie, pour l'en tirer, se fit voir à lui et lui dit : « La voix que vous venez d'entendre est » celle du démon qui voulait vous décourager et vous

» faire perdre la couronne qui n'appartient qu'aux
» âmes virginales, et qui est, dans le ciel, leur plus
» belle parure. Mais, ajouta-t-elle, ayez toujours
» confiance en Dieu et en moi; et, avec cela, la
» guerre que vous livre le démon tournera à sa pro-
» pre honte et à votre avantage. » Cette promesse se
réalisa : Vincent jouit dès lors d'une paix qu'il ne fut
plus donné à Satan de troubler; et telles furent ses
conquêtes pour le règne de J.-C., qu'il gagna au ca-
tholicisme au moins trente mille juifs et païens, et
qu'il ramena dans les voies salutaires de la pénitence
plus de cent mille pécheurs (1).

Tandis que saint Vincent Ferrier faisait la gloire et
l'ornement de l'Ordre des Frères Prêcheurs, saint
Bernardin de Sienne brillait d'un vif éclat dans celui
des Frères Mineurs. Comme saint Vincent Ferrier, il
avait, pour ainsi dire, puisé avec le lait la piété envers
l'auguste Mère de Dieu; car, dès l'âge de six ans, il
jeûna en son honneur tous les samedis, et jamais il
ne manqua à cet acte de mortification, tant qu'il fut
dans le monde. Il s'était ainsi imposé l'habitude émi-
nemment pieuse d'aller tous les jours offrir ses hom-
mages à une statue de la Mère de Dieu qui était sur
une des portes de sa ville natale, et devant laquelle
il priait avec une rare ferveur; il l'appelait son *amie*,

(1) Balinghem, 5 aprilis. Spinellus, cap. 35, n. 15. Chron.
SS. Deip., p. 338. Negot. sæcul. M., 232. Poiré, Tripl. cour.,
tom. 3, p. 128. Sambucy, Mois de Marie, p. 271.

et il ne pouvait pas dormir de la nuit quand, le jour, il ne lui avait pas rendu sa visite accoutumée. Lorsqu'il fut entré en religion, il continua, autant qu'il le put, à aller vénérer cette image chère à son cœur. Jamais, non plus, il ne passait un jour sans dire le chapelet. Une piété si vive et si féconde en œuvres saintes devait naturellement lui attirer la bienfaisante affection de Marie. Aussi cette auguste Vierge daignait-elle lui apparaître un jour au milieu d'un grand éclat et dans le rayonnement d'une gloire toute céleste; et elle lui accorda le double privilège de prêcher avec fruits et de faire des miracles. Au reste, il aimait à dire et à proclamer sans cesse qu'il se croyait redevable à la tendre et bienveillante médiation de Marie de toutes les grâces dont Dieu avait daigné le favoriser. Il a consigné lui-même, dans un de ses sermons, qu'il était né le jour de la Nativité de la bienheureuse Vierge; qu'il avait été baptisé ce jour-là; que ce même jour il avait pris l'habit de saint François; que c'était encore en ce jour qu'il avait fait profession et dit sa première messe. Il espérait pouvoir mourir en ce même jour. Mais Dieu en avait disposé autrement; car il passa de la terre au ciel la veille de l'Ascension, 20 mai 1444 (1).

Ce même siècle vit mourir, dans les fers des Sar-

(1) Surius, 20 maii. Balinghem, 20 junii. *Negot. sæcul. M.*, p. 240. *Chron. SS. Deip.*, p. 339. Poiré, *Tripl. courtom.* 2, p. 561.

rasins, Ferdinand, prince de Portugal, l'un des plus beaux lis de la cour sainte. Lui aussi jeûnait au pain et à l'eau tous les samedis, ainsi que toutes les veilles de fêtes de la sainte Vierge. Toute sa vie fut un continuel exercice de piété envers cette Mère des chrétiens. Aussi lui fut-il accordé de la voir en personne, même avant que la mort lui eût ouvert la porte de la cité vivante. Car, peu avant sa dernière heure, la Reine du ciel lui apparut assise sur un trône élevé et resplendissant. Une légion d'anges et de saints environnait ce trône, près duquel on distinguait l'archange saint Michel et saint Jean l'évangéliste, auxquels le fils de Jean I^{er} avait été fort dévot. Ces deux prédestinés voulurent alors lui faire voir qu'ils n'étaient pas indifférents à sa piété envers eux ; car, se jetant aux pieds de leur Souveraine adorée, ils la prièrent avec instance de retirer des fers de la captivité et des misères de cette vie son cher fils Ferdinand, de peur que la malice du siècle, les tentations de l'esclavage ou les dangers des cours ne vinssent à souiller son âme jusque-là innocente et pure. « Ferdinand, ajoutèrent-ils, est digne d'être admis dans la société des élus, attendu qu'il n'a jamais commis une faute mortelle, et qu'il a conservé sans tache la robe de son baptême. » La Reine du paradis, après avoir écouté avec bonté cette supplique, se montra favorable au vœu des deux sollicitateurs ; puis elle promit aux deux protecteurs de Ferdinand qu'avant la

fin de ce même jour leur royal protégé aurait quitté la terre d'exil pour la véritable patrie, ce qui arriva en effet ; car, à peine l'héritier présomptif de la couronne lusitanienne eut-il raconté aux personnes qui l'entouraient cette belle et rassurante vision, qu'il rendit son âme à Dieu. Marie emporta elle-même cette âme dans le sein du Très-Haut (1).

Ce fut aussi au moment où la vie temporelle allait l'abandonner pour le mettre en possession d'une vie éternelle et glorieuse, que l'illustre saint Antonin, archevêque de Florence, qui avait tant écrit à la gloire de Marie, mérita de la voir avant d'entrer au ciel. Quand elle se présenta à lui près de son lit de mort, il s'écria avec transport : « O sainte Virginité, je ne sais comment trouver des éloges dignes de vous ! » Par cette exclamation il saluait et honorait la Mère de Jésus, comme étant la plus glorieuse personification de la pureté sans tache. Il avait, dit-on, composé plus de quarante-six sermons à la gloire de Marie, et fait un gros volume sur le premier chapitre de saint Luc, où se trouvent le récit de l'Annonciation, la Salutation angélique, la Visitation et le Magnificat (2).

(1) *Negot. sæcul. M.*, p. 239. Vasconcellus, in *Anacephalæosi Regum Lusitaniæ* 14. *Chron. SS. Deip.*, p. 361. Poiré, *Tripl. cour.*, tom. 3, p. 203.

(2) *Negot. sæcul. M.*, p. 244. Vincentius Mainardus, in *Vitâ ipsius apud Surium*, tom. 2, 11 maii. Bonifacius, in *Historia*

Un homme plus élevé encore dans la hiérarchie que le saint et savant archevêque de Florence, le pape Paul II, fut, à peu près dans le même temps, honoré aussi d'une visite de la très sainte Vierge. N'étant encore que cardinal, il fut atteint de la peste. Obéissant alors à sa dévotion envers la Mère de Dieu, il se fit transporter à Notre-Dame-de-Lorette. Là, il pria avec ferveur la Vierge qu'on invoque tout particulièrement en ce lieu renommé. Le secours fut prompt à venir; la grâce sollicitée ne se fit pas attendre; car, peu après sa prière il s'endormit, et vit dans son sommeil la bienheureuse Vierge qui lui promit non-seulement qu'il guérirait, mais que très prochainement il serait élevé sur la chaire de saint Pierre. Cette double prophétie eut son accomplissement; car il guérit et fut choisi pour chef de la chrétienté. Dans son élévation il se souvint des grâces qu'il avait reçues à Lorette; car, comme l'ancien temple tombait en ruines, il en fit commencer un autre qu'il éleva presque jusqu'au comble. Il enrichit ce même lieu d'un grand nombre d'indulgences et de privilèges spirituels que lui seul pouvait accorder (1).

Virginali, lib. 3, cap. 2. Chron SS. Deip., p. 365. Poiré, Tripl. cour., tom. 2, p. 464, et tom. 3, p. 196.

(1) Tursellinus, in Histor. Lauret., lib. 2, c. 1. Balinghem, in Calendar. B. V. M., 16 septembr. Negot. sæcul. M., p. 246. Chron. SS. Deip., p. 367.

XIV

Apparitions à la bienheureuse Colette, à sainte Euphémie et à sainte Lydwine.

Autant saint Bernardin de Sienne, dont nous avons parlé dans le paragraphe précédent, se distingua dans l'Ordre de saint François parmi les hommes, autant la B. Colette, réformatrice des Clarisses, brilla dans le même Ordre parmi les femmes. Elle fut pour toutes ses sœurs en J.-C. un modèle accompli de toutes les vertus, et notamment elle leur donna l'exemple de la piété la plus tendre et la plus fervente envers la sainte Vierge, qui, d'ailleurs, la récompensa de sa dévotion par un éclatant miracle. Car cette digne fille de saint François ayant, dans la visite qu'elle faisait d'une des maisons soumises à son autorité, éprouvé tout à coup à la langue un accident tel qu'elle ne pouvait plus ni parler, ni prier vocalement, ni presque respirer, elle vit subitement apparaître devant elle une Vierge d'une rare beauté et d'un éclat tout céleste. Cette Vierge salua Colette avec affabilité et le sourire sur les lèvres, puis elle s'approcha et embrassa la sainte comme après une longue et douloureuse séparation une sœur embrasserait sa sœur. A ce contact bienfaisant, Colette sentit sa langue revenir à son état naturel, et la Vierge disparut. Henri de Baume, confesseur de la pieuse

Clarisse, assura que cette Vierge n'était autre que Marie mère du Créateur (1).

La vie de sainte Euphémie nous offre, de la part de cette même Reine des anges, un trait à peu près semblable à celui-ci, c'est-à-dire une apparition accompagnée d'une guérison merveilleuse et surnaturelle.

Sainte Euphémie est une de ces âmes généreuses qui, pour pouvoir chanter au ciel le cantique réservé aux vierges et suivre l'Agneau sans tache partout où il porte ses pas, ont su faire, ici-bas, les plus grands sacrifices, et s'élever, pour ainsi dire, au-dessus de l'humanité. Euphémie était belle, noble et pleine d'esprit. Dès son bas âge elle avait juré à Dieu de rester vierge. Mais son père, ignorant cette consécration secrète ou n'en tenant nul compte, la promit à un riche seigneur. En vain Euphémie lui apprit le vœu fait, par elle, au Très-Haut ; en vain elle témoigna de l'horreur qu'elle avait pour les nœuds du mariage ; en vain elle demanda à n'appartenir qu'au seul époux mystique de son cœur ; son père fut inexorable, et quand le jour convenu pour les noces fut arrivé, il voulut traîner sa fille au pied des saints autels et la remettre au mari qu'il lui avait choisi. Euphémie, voyant que toute résistance était devenue désormais

(1) Steph. Julianus, in *Vitâ ipsius apud Surium*, 6 martii., Chron. SS. Deip., p. 339. Negot. sæcul. M., 241. Balinghem, 6 marti.

inutile, entra, sans qu'on s'en aperçût, dans la chapelle de son palais; et, après avoir demandé à Marie force et courage, elle s'arma d'une paire de ciseaux et se coupa à la fois et le nez et les lèvres. Dans sa colère, son père la donna comme servante à un de ses fermiers, paysan rustre et grossier, qui l'accablait de travaux et même de coups. Mais trop heureuse d'avoir à souffrir quelque chose pour Dieu, Euphémie se réjouissait plus qu'elle ne s'attristait de ces mauvais traitements, et elle remerciait Dieu de ce qu'il la trouvait digne de souffrir quelque chose pour lui. Elle avait passé sept ans sous cette tyrannie impie lorsqu'un soir de Noël, au moment où toute la famille de son maître était à table, elle alla dans l'étable pour y adorer Dieu. Marie l'attendait là pour mettre fin à ses souffrances et lui donner une grande preuve de sa tendresse toute maternelle. Car elle se fit voir à elle au milieu d'une lumière resplendissante. Elle exhorta Euphémie à la persévérance: puis elle lui guérit et le nez et les lèvres. Dès que le père de cette héroïque épouse du Christ eut connaissance de ce miracle, il fit bâtir à la place de l'étable qui lui appartenait un vaste couvent de vierges où Euphémie servit encore Dieu pendant quelque temps après quoi elle s'endormit dans la paix des élus (1).

Ce ne fut pas une fois seulement, mais ce fut à

(1) Guillelm. Gran. in spec. exempl. dist. 9, num. 22. Balinghem, 24 decembr. Chron. SS. Deip., p. 345.

plusieurs reprises que la bienheureuse Lydwine reçut la visite de Marie. Dès l'enfance elle s'était acquis des droits à ces faveurs par une dévotion fervente envers la Vierge des vierges qui lui rendait en bontés ce qu'elle recevait en prières et en hommages. « La dévotion qu'elle eut de bonne heure pour la Mère de Dieu lui donna, dit Baillet, de l'amour pour la virginité, et lui fit rejeter les propositions de mariage qu'on lui fit dès l'âge de douze ans. » Dès ses premières années aussi, elles s'était accoutumée à prier fréquemment la Mère de miséricorde aux pieds d'une de ses images qui était à Schiedam, et qui depuis quelque temps opérait de nombreux miracles. Un jour que sainte Lydwine était dans une grande peine, et qu'elle versait, devant cette image, des larmes abondantes, Marie la consola en faisant que cette même image la regardât d'un regard animé et bienveillant ; ses yeux remuèrent ; Lydwine retira de ce prodige une grande force pour souffrir avec calme et résignation. Aussi fut-elle de plus en plus fidèle à recourir à la Mère de Dieu dans toutes ses nécessités et dans tous ses besoins ; et Marie, de son côté, accordait à Lydwine tout ce qu'elle lui demandait. Entre autres apparitions de Marie à la pieuse vierge de Schiedam, l'histoire en signale une dans laquelle notre sainte reçut de la Mère de Dieu un voile qu'elle lui remit plus tard, et une autre dans laquelle la divine Mère du Christ rassembla tous les insignes ou instruments de

la Passion, puis les présenta à baiser à Lydwine, alors malade depuis bien des années, et qui comprit par-là que Dieu lui réservait encore bien des souffrances à endurer et bien des croix à porter. Mais elle se sentit dès lors animée à se complaire de plus en plus dans les souffrances. Enfin, ceux qui ont écrit la vie de sainte Lydwine ajoutent que, peu avant sa mort, elle vit dans sa chambre Notre-Seigneur et sa sainte Mère avec une suite nombreuse d'anges, d'apôtres et d'autres saints. Puis Jésus-Christ lui appliqua, mais sans dire une parole, les onctions que l'Église terrestre applique à ses enfants malades et en danger de mort. Après quoi, prenant un cierge, il le mit dans la main de la pieuse Lydwine, ainsi qu'on le fait aux mourants. Deux jours après cette vision, la sainte de Schiedam allait, comme dit l'auteur de *la Triple couronne*, chanter un doux *Alleluia* avec les autres vierges au royaume de Dieu (1).

XV

Apparitions à Jeane d'Arc, à une jeune espagnole nommée Agnès et à sainte Françoise de Rome.

Français, nous sommes heureux en faisant ce travail sur les apparitions et révélations dont Marie a,

(1) Surius, 14 April. Balinghem, eodem die. Chron. SS. Deip., p. 350. Negot. sæcul. M., p. 236. Poiré, tom. 3, p. 144 et 230.

dans tous les pays et dans tous les âges chrétiens, favorisé certaines âmes de prédilection, de rencontrer et d'avoir à inscrire ici le nom de l'illustre héroïne que Dieu choisit pour arracher et la France et son roi à l'invasion anglaise. En effet, quiconque a lu l'histoire de Jeanne d'Arc, sait que sa mission fut vraiment prodigieuse; que Dieu seul put changer la colombe en lion et la houlette pacifique de la bergère de Domremy en ce glaive qui terrassa d'innombrables légions et rendit la victoire aux armées de Charles VII. Quiconque a lu l'histoire de la vierge de Vaucouleurs, sait que, tandis qu'elle gardait, dans les champs, les troupeaux, comme aussi quand elle priait dans le paisible ermitage de Notre-Dame de Beaumont, des voix mystérieuses se firent entendre à elle. Des auteurs, sur lesquels nous aimons à nous appuyer, disent formellement, d'après un vieil annaliste du temps, que Marie, Mère de Dieu, daigna fréquemment apparaître à l'humble fille des Vosges, par laquelle Dieu devait aussi *opérer de grandes choses, abattre la puissance des forts et relever les faibles*. Nous accueillons ce dire avec un vrai bonheur; car il nous est bien doux de voir que c'est depuis longtemps que Marie s'intéresse aux affaires de la France et qu'elle la protège; il nous est bien doux de voir que c'est depuis longtemps qu'elle a acquis des droits au titre de protectrice du royaume de France, titre qui lui a été solennellement donné en 1638, et que

consacre la plus pompeuse de ses fêtes. Oui, nous aimons à croire et à écrire que Marie, Reine du monde, a apparu à la timide et chaste fille de Lorraine qui releva les lys alors foulés aux pieds par les soldats et les chevaux de l'Angleterre. Oui, nous aimons à croire et à écrire que Marie lui révéla les grands desseins de Dieu sur elle, et qu'elle l'encouragea à se montrer digne du choix que le Très-Haut avait fait d'elle pour sauver le plus beau des royaumes d'ici-bas ; oui, Marie lui enseigna ce qu'elle aurait à faire pour opérer ce grand exploit. Elle lui montra peut-être aussi les flammes d'un bûcher..... et au-dessus de ces flammes, au-dessus de ce bûcher, une immarcessible couronne et une immortelle palme (1).

Quelques années après, la Reine du ciel donna une autre mission à une paysanne d'un bourg nommé Cuba, dans le voisinage de Madrid. Mais ici ce ne fut point une mission guerrière ; ce fut une mission toute de paix qu'elle confia à la fille des champs ibériens. Cette fille s'appelait Agnès selon les uns, et Juette selon d'autres. Marie lui apparut pendant neuf jours consécutifs, à l'heure de midi. Dans la

(1) Æneas Silvius, Nider, Æmilius, Bergamas, Polydorus, Meyerus, Belleforestius, Dupleix, Spondanus, anno 1429, n. 4, 5, 6, 7, 8. Poiræus Tripl. cor., tract. 3, cap. 7, § 2, n. 4, 5 et 6. Vincentius Charron, in Calendario, 30 maii. Nicol. OEg., in Annal. Francor. in Carolo VII. Negot. sæcul. M, p. 234. Chron. SS. Deip., p. 343.

dernière de ces apparitions, elle ordonna à Agnès d'aller dire au curé et aux habitants de Cuba de lui élever un temple dans un lieu qu'elle lui indiqua; et pour que la jeune Agnès fût crue de ses concitoyens, Marie lui plia tellement les doigts qu'ils faisaient la croix. Agnès obéit donc à celle qui, après Dieu, est la maîtresse de l'univers. Elle fit part aux habitants de son pays natal, de la commission qui lui avait été donnée, et elle montra le signe qui devait lui obtenir créance. On ajouta foi à ses dires; une procession fut ordonnée à l'endroit désigné. Agnès marcha à la tête, portant le signe sacré de la rédemption. Dès qu'on fut arrivé au lieu choisi par Marie, cette Vierge parut en personne; elle prit la croix des mains d'Agnès et la planta à l'endroit où elle voulait avoir un temple. Ce temple fut bientôt construit; et de nombreux miracles le rendirent célèbre. Pour Agnès, ayant reçu de la Mère de Dieu l'ordre d'aller en pèlerinage à Notre-Dame-de-Guadaloupe, elle s'y rendit dévotement et y recouvra, tout à coup, par un nouveau prodige, l'usage de sa main, qui reprit sur-le-champ son état naturel. Ce fait est détaillé au long dans la Chronique des Frères-Mineurs et dans d'autres ouvrages (1).

A cette époque, c'est-à-dire vers l'an 1449, vi-

(1) Chronicon. minorum, part. 4, lib. 1, cap. 23. Vincentius, Charron et Balinghem, 1 martii. Negot. sæcul. M., p. 242.

vait à Rome une femme qui est une des gloires de cette cité si riche en gloires de tous genres. Nous voulons parler de la noble fille de Paul de Buxo , de la noble épouse de Laurent de Pontiani et de la sainte fondatrice des Oblates de la Tour des Miroirs. Sainte Françoise, en effet, a sa place marquée parmi les femmes que Marie a daigné favoriser de grâces extraordinaires.

Il lui fut, nombre de fois, donné de voir la Reine des cieux dans différents états. Un jour, notamment, cette Vierge, apparaissant à Françoise, prit doucement sa tête et la mit sur son cœur à elle ; ce que faisant, elle prodigua mille caresses affectueuses à sa chère Françoise. Elle mit même sur la tête de cette fille des Romains son propre voile, qui était d'une riche étoffe d'or ; et elle lui en donna, pour ses compagnes, un autre dont la blancheur effaçait celle de la neige. Par là, elle voulait lui donner à entendre qu'elle la prenait elle-même et toute sa communauté sous sa protection toute-puissante. Sainte Françoise était digne de toutes ces faveurs par la tendre dévotion dont elle était animée envers la Mère de Dieu. Une preuve entre mille autres de cette piété constante, c'est que, pendant quarante ans, elle ne manqua jamais un jour à dire l'Office de la Vierge ; et c'était toujours à genoux qu'elle le récitait, soit qu'elle fût chez elle, soit qu'elle fût à l'église, soit qu'elle fût même aux champs. On raconte, à ce pro-

pos, qu'un jour qu'elle était allée avec ses compagnes se promener dans une vigne, et qu'elle s'était éloignée du reste de ses sœurs pour dire son office, il survint tout à coup une pluie diluvienne qui mouilla jusqu'aux os toutes les religieuses, excepté la seule Françoise, sur laquelle ne tomba pas la plus petite goutte d'eau, quoiqu'elle ne se fût mise à couvert sous aucun abri. Ce fut sans doute en récompense de son exactitude et de sa piété à réciter le petit office, qu'elle mérita de mourir en faisant cette récitation. « Quel bonheur et quelle douceur, s'écrie à ce sujet le pieux P. Courcier, de mourir en adressant des hymnes à Marie, et de n'interrompre ces hymnes sur la terre que pour aller les reprendre et les continuer au ciel! *Dulce sanè est mori in laudibus Mariæ; et à laudibus istis ad eas quæ in patria eidem sempiternè dantur fortunatè transire* (1)!

XVI

Apparitions aux habitants de Bologne, à ceux de Saluces, et à saint Boniface, religieux de l'Ordre de Cîteaux et depuis évêque de Lausanne

Nous lisons dans l'histoire de Notre-Dame-du-Mont-Guardian, par Ascagne de Perse, qu'en 1438

(1) Valaderius, in Vitâ ipsius; Bulla canonisationis per Paulum V. Spondanushoc anno, n. 40. Chron. SS. Deip., p. 356. Vincentius Charron et Balinghem, 9 martii. Negot. sæcul. M., p. 238.

la ville de Bologne se trouvant dévastée par une peste affreuse qui avait ravagé une partie du monde, le premier magistrat de cette cité pieuse fut inspiré, pour apaiser la colère de Dieu, de prescrire que, pendant trois jours, on irait en procession faire des prières publiques dans trois églises différentes, et que, dans ces processions, on porterait l'image de Notre-Dame-du-Mont-Guardian. Cet arrêté ayant été religieusement exécuté, et la ville ayant fait un vœu à la Mère de miséricorde, le fléau cessa ses ravages.

Ce premier et miraculeux bienfait de l'auguste Vierge devait avoir naturellement pour résultat d'augmenter la confiance que déjà les Bolonais avaient en la Mère de Dieu ; aussi, un second danger ayant, après la peste, menacé leur cité, et un ennemi formidable étant venu mettre le siège devant la ville dès longtemps consacrée à Marie, tous les citoyens s'empressèrent de recourir de nouveau à celle qui leur avait naguère été si bonne. Hommes et femmes l'invoquèrent avec une grande ferveur pour le salut commun. Son image vénérée vit sans cesse à ses pieds une foule humble et suppliante. Tant de vœux furent exaucés ; et pour que les Bolonais sussent certainement à qui ils étaient redevables de cette seconde délivrance, la sainte Vierge se fit voir à plusieurs habitants, entre saint Pétrone et saint Dominique, protecteurs de la cité. Elle était sur les remparts ; et, par son seul regard, terrible comme l'est

celui d'une armée rangée en bataille, elle effraya l'ennemi et lui fit lever le siège (1).

Neuf ans plus tard, une autre ville d'Italie, Saluces, fut délivrée par elle d'un incendie qui menaçait de n'en faire qu'un monceau de cendres. Déjà le feu avait dévoré des rues entières. Un appel universel et spontané fut fait à la Vierge puissante, et le feu s'arrêta soudain. Marie parut dans les airs, et on la vit défendre aux flammes de pousser plus loin leurs désastres (2).

A treize années de là, mourut un saint pontife que sa dévotion à Marie avait rendu très cher à cette Reine des prédestinés. Saint Boniface, évêque de Lausanne, avait d'abord été moine de Cîteaux. Alors il se distinguait de tous ses frères par une piété singulière envers la sainte Vierge. Cette dévotion le porta un jour à désirer voir cette Mère aimable, qui se prêta à ce désir, car elle lui apparut au milieu d'un grand éclat. Une auréole de lumière environnait son front, et une majesté divine respirait dans toute sa personne. L'heureux et fervent religieux était alors malade et gisant sur son lit. A la vue de la Reine des anges, il fit un énergique effort, descendit de sa couche et se jeta aux pieds de son au-

(1) Ascanius Persicus, in histor. B. V. Montis Guardix. Chron. SS. Deip., p. 353.

(2) Bzovius, tom. 17. Chron. SS. Deip., p. 362.

guste visiteuse en lui disant : « O sainte Marie ! ô ma Souveraine ! vivifiez-moi. » Elle lui répondit : « Je t'ai sanctifié et je te sanctifierai encore. » Puis, ce disant, elle disparut.

Une autre fois, c'était le jour de l'octave de saint Jean-Baptiste, comme il était en oraison et abîmé dans de saintes et sublimes contemplations, la Reine du ciel se fit de nouveau voir à lui. Son front royal était ceint d'un bandeau de lumière. Sa robe, d'une étoffe infiniment précieuse, était de plusieurs couleurs, et de ses épaules descendait un manteau de drap d'or. Un chœur nombreux de vierges formait sa brillante suite ; car ces vierges étaient parées de bracelets et de colliers étincelants comme les feux des étoiles. Le saint précurseur de Jésus était au milieu d'elles. Boniface passa une partie de la nuit avec ces âmes bienheureuses, qui ne disparurent que quand la nuit disparut elle-même.

Un jour de Noël, que Boniface était encore malade et que, par conséquent, il ne pouvait aller avec les autres à Matines, il resta en grande tristesse dans sa pauvre cellule, se plaignant amèrement à sa bonne consolatrice de l'isolement auquel il se trouvait réduit. Pour calmer son ennui, la Mère de bonté daigna lui apparaître, portant entre ses bras son adorable Fils, le Désiré des nations, enveloppé de langes, selon le mystère de ce jour. Elle posa l'enfant Jésus sur le lit du malade. Alors cet Enfant-Dieu, tirant

un bras de dessous ses langes, s'en servit pour écarter le voile qui lui couvrait la tête, et pour faire voir au religieux la beauté de cette face dont la contemplation fait, au ciel, la joie des anges. Alors, dans son ravissement, Boniface s'écria : « N'y eût-il au ciel que cet adorable visage, ce ne serait pas trop de souffrir ici-bas tous les supplices imaginables pour mériter de le voir (1). »

Comme ce pieux Cistercien, désirons ardemment, demandons avec instance, et méritons par nos vertus et nos bonnes œuvres de voir éternellement, sans voile et sans obstacles, et Jésus et Marie. Disons-leur souvent, comme l'époux du cantique sacré le crie à sa bien-aimée : Montrez-moi votre visage, car votre visage est beau. *Ostende faciem tuam.... facies enim tua decora.*

XVII

Apparitions aux bienheureuses Catherine de Bologne, Marguerite de Savoie, Elisabeth ou Marie Picivard.

Les saintes et augustes solennités de Noël étant, de toutes les fêtes de l'année, les plus propres à exalter le sentiment religieux, la foi, la piété, la gratitude, sont aussi les plus capables d'attirer du ciel sur

(1) Henriquez, in Fascicul. Sanctor. Ordin. Cisterc. Chron. SS. Deip., p. 365.

la terre des grâces plus abondantes et plus extraordinaires. Dieu semble alors ouvrir plus largement ses trésors, parce que les cœurs des hommes sont alors plus fervents. Aussi avons-nous vu déjà nombre de fois, dans le cours de cet ouvrage, que des apparitions tout à fait merveilleuses ont eu lieu dans les jours consacrés à la naissance de l'Homme-Dieu, et surtout dans la nuit où s'accomplit ce grand mystère. Et, pour n'en citer qu'un exemple, la dernière apparition dont nous venons de faire mention au paragraphe précédent, et dont saint Boniface a été favorisé sur son lit de souffrance, eut lieu en cette nuit mémorable ; et celle que nous avons à rapporter ici, et dont fut gratifiée Catherine de Bologne, professe de l'Ordre des Clarisses, doit être rapportée aussi au jour, ou, pour mieux dire, à la nuit anniversaire de l'entrée dans le monde du Fils de Dieu fait homme. Une fois donc, dans cette nuit si douce et si chère aux âmes pieuses, Catherine de Bologne étant, vers les quatre heures du matin, en prière dans une église, la sainte Vierge lui apparut portant dans ses bras l'Enfant Jésus, qu'elle lui donna à tenir et à baiser. Une autre fois, Catherine étant malade et arrêtée au lit, la même Reine du ciel lui apparut encore en compagnie de J.-C., de saint Laurent et de saint Vincent. Pendant cette apparition, un ange, aux ailes de feu, faisait retentir sur sa harpe ces paroles sacrées : *Et gloria ejus in te videbitur*, « Sa gloire apparaîtra en

toi. » Et Jésus, prenant la main de Catherine, l'engagea à bien réfléchir au sens de ces paroles et à les bien retenir. On dit que la sainte Vierge avait également apparu au père de Catherine, avant la naissance de celle-ci, et lui avait prédit la sainteté à laquelle Dieu élèverait sa fille (1).

A peu de temps de là, l'auguste Reine des Vierges se fit voir aussi à une noble et sainte religieuse de l'Ordre des Dominicaines : c'était Marguerite de Savoie, marquise de Montferrat. Comme elle avait la goutte aux pieds et qu'elle souffrait horriblement, elle pria Notre-Seigneur d'apaiser du moins un peu l'intensité de ses douleurs. Sa prière fut si fervente, si humble, si résignée, que la Vierge tout aimable daigna descendre du ciel, et déclarer à Marguerite que la volonté de Dieu était qu'elle endurât patiemment ce mal jusqu'à la fin de ses jours. C'était mettre Marguerite à une rude épreuve; elle la subit cependant, semblable à un chêne robuste que la tempête bat sans pouvoir le renverser. Marguerite se résigna, et finit non-seulement par supporter courageusement, mais même par aimer ses souffrances. Aussi mérita-t-elle une seconde apparition de la Reine des cieux. Voici

(1) Flaminius, in ejus Vitâ. Chronic. Minor., 3 part., lib. 4, cap. 33. Balinghem et Vincentius Charron, in Calendar., 9 martii, n. 2. Chron. SS. Deip., p. 367. Negot. sæcul. M., p. 245.

à quelle occasion. Sa petite fille, qui, depuis, se maria au roi de Chypre, étant dans un état tel que les médecins désespéraient de pouvoir la sauver, Marguerite implora pour elle la bonté de Jésus et de sa sainte Mère. Ce ne fut pas inutilement ; car la nuit même qui semblait être la dernière de la jeune princesse, Marie, Mère de Dieu, se présenta à la royale et pieuse Dominicaine, et lui apprit que ses prières avaient été exaucées et que sa chère petite fille recouvrerait la santé. En effet, la guérison suivit de près cette promesse (1).

Tandis que Catherine de Bologne édifiait l'Ordre des Clarisses, Marguerite de Savoie celui des Dominicaines, Élizabeth Picivard embaumait de ses vertus et de ses bons exemples l'institut des Servites. Marie ou Élizabeth Picivard avait su, par sa piété et par l'innocence de ses mœurs, se rendre si agréable à la Reine des anges, que cette Vierge accordait à sa cliente bien aimée tout ce que celle-ci lui demandait, et que souvent elle venait converser avec elle comme une amie s'entretient et converse avec son amie. Les habitants de Mantoue, ville où elle demeurait, avaient tant de confiance en son crédit auprès de la Souveraine dispensatrice des grâces du

(1) Chronic. Prædicator. Balinghem ac Vincentius Charron, 23 novembris, num. 1. Chron. SS. Deip., p. 368. Negot. sæcul. M., p. 246.

Très-Haut, qu'ils l'appelaient la pieuse *référendaire de Notre-Dame*; et tous s'adressaient à elle dans leurs nécessités. Bien long-temps avant sa mort, la Mère de Dieu lui apparut et la prévint du jour où Dieu la rappellerait à lui. Son trépas eut lieu, en effet, au jour et à l'heure que Marie, Reine du ciel et de la terre, avait indiqués à l'avance.

O Marie ! je n'ose pas vous demander de venir en personne m'annoncer et me prédire l'instant de mon décès. Mais du moins, ô Vierge sainte, ô bonne Mère, à ce moment suprême, priez, priez pour moi (1) !

XVIII

Apparitions à Jacques Picent, à Isate Boner et à Pierre Caralt.

C'est certainement une belle et précieuse gloire pour un corps quand un de ses membres est honoré d'une apparition merveilleuse de la Reine du monde. Or, trois Ordres différents, celui des Franciscains, celui des Augustins et celui des Dominicains, ont été favorisés de cette grâce extraordinaire en la personne des trois Justes dont les noms sont inscrits en tête de ce paragraphe.

Jacques Picent portait l'habit de saint François.

(1) Chronic. servitar. Negot. sæcul. M., p. 247. Chron. SS. Deip., p. 369. Bzovius, tom. 47, Annal. Poiré, Tripl. cour., tom. 3, p. 210. Vincentius Charron et Balinghem, 19 februarii.

Il s'était fait un nom, et par sa science, et ce qui vaut infiniment mieux, par sa fervente piété. Il avait prêché l'Evangile avec de grands succès, Dieu ayant béni sa parole. Cependant il fut atteint, nous ne saurions trop dire à quelle époque de sa vie, d'une maladie très grave, à l'égard de laquelle les médecins reconnaissaient et proclamaient leur impuissance. Le corps faisait souffrir l'âme; car la force du mal l'avait contraint d'interrompre le cours de ses prédications, et le mettait hors d'état de nourrir le peuple fidèle du pain de la parole sainte. Il n'avait même plus d'espoir de pouvoir jamais exercer le ministère sacré de la prédication. Dans cette situation, n'espérant nulle guérison des moyens naturels, n'attendant nul secours des hommes, il pensa à s'adresser uniquement à Dieu. Toujours il avait eu grande confiance en Marie; toujours il l'avait aimée, toujours il l'avait priée; et, depuis son sacerdoce et sa profession, toujours il avait prêché, avec le nom de Jésus-Christ, celui de son auguste Mère. Aussi, dès qu'il fut convaincu qu'un miracle seul pouvait lui rendre la santé, il résolut de le demander à la Vierge toute-puissante; et, pour cela, il voulut aller, quoique bien souffrant et bien faible, à son sanctuaire de Lorette. Sa confiance avait touché le cœur de cette bonne Mère; car, à peine fut-il entré dans la chapelle vénérée, que Marie lui apparut tandis qu'il disait la messe, et que, les larmes aux yeux, il priait

avec instance la divine Maîtresse de ce lieu de lui être favorable auprès de J.-C. son fils, et d'obtenir pour lui que la santé lui fût rendue, afin de pouvoir encore travailler au salut des âmes par la prédication. La Vierge-Mère lui dit de demander autre chose, parce que déjà son désir de recouvrer la santé était exaucé. En effet, le fervent disciple de saint François se sentit à l'instant guéri. Ayant donc remercié son auguste bienfaitrice, tant pour lui-même que pour les âmes dont le salut lui était cher, il retourna à sa maison et se livra de nouveau, avec une ardeur plus grande encore qu'auparavant, aux travaux de l'apostolat. Ce ne fut pas là la seule grâce qu'il obtint de sa divine et bienfaisante Mère ; car, quelque temps après, se trouvant en proie à des peines d'esprit qui ne lui laissaient ni trêve ni repos, il retourna à Lorette, où coule si abondamment une source intarissable de grâces de tous genres. Il se prosterna humblement aux pieds de l'image de Marie ; monta ensuite à l'autel, exposa à la Mère de Dieu le triste état de son âme, la conjura de lui donner une nouvelle preuve de cette maternelle bonté dont il avait déjà fait l'heureuse expérience, et accompagna cette prière de sanglots et de larmes. Marie vit et entendit tout cela du haut des cieux ; elle descendit dans son sanctuaire chéri, se fit voir de nouveau à son humble client, et elle lui dit : « Rassure-toi, mon fils ; tes » travaux vont bientôt avoir leur immortelle récom-

» pense ; et la couronne impérissable est prête à
» ceindre ton front. » L'événement suivit de près
cette prédiction. La paix revint dans l'âme du bon
religieux. Le démon, qui le tourmentait, se sentit
enchaîné, et ce fut dans ce calme et cette tranquil-
lité que Dieu rappela à lui son bon et fidèle servi-
teur (1).

A peu près à la même époque, c'est-à-dire vers
l'an 1472, passa de la terre au ciel et du temps à
l'éternité un pieux Augustin, professeur de théo-
logie, nommé Isaïe Boner. Il était né à Cracovie,
l'une des grandes villes de la Pologne. Il aimait sur-
tout à prier devant une magnifique image de Marie,
qu'il avait fait exécuter en grande partie à ses frais
et avec le concours de quelques âmes pieuses. Sou-
vent il lui arrivait, dans les moments où sa prière
était plus vive, plus fervente, plus extatique, d'être
enlevé de terre, de paraître enveloppé d'une clarté
toute céleste et de chanter, dans ses moments de
pieux enthousiasme, l'*Ave Regina cœlorum*. Quand
il fut arrivé à ses derniers moments, il vit venir à
lui la bienheureuse Vierge Marie, escortée de ses
anges et des saints protecteurs de son Ordre. La
Reine du ciel l'invita à venir prendre possession du

(1) Tursellinus, lib. 2. Lauretanæ historiæ, cap. 2. Negot.
sæcul. M., p. 247. Chronic. S. Franc., lib. 6, cap. 3 et 4.
Chron. SS. Deip., p. 369.

royaume éternel. On rapporte qu'un jour il avait ressuscité un enfant qu'on portait en terre, en récitant simplement, en faveur de cette jeune victime de la mort, et devant une image de la Mère de la vie, cette seule invocation : Montre-toi notre Mère , *Monstra te esse Matrem* (1).

Marie ne fut pas moins bonne à l'égard d'un pieux enfant de l'Ordre de saint Dominique, appelé Pierre Caralt, et qui vivait dans le même temps. Voici ce que raconte, à son sujet, François Diague. Un jour, Pierre Caralt, qui était alors chargé d'ans et de mérites devant Dieu, et dont les forces physiques s'étaient usées au service du Maître souverain, voyageait monté sur une mule. Le Dieu qui avait permis au démon d'éprouver Job, de le frapper dans sa chair, dans ses biens et dans sa famille, permit à cet esprit méchant de nuire aussi au saint et pieux Dominicain. En conséquence, ayant pris les dehors et l'apparence d'un spectre épouvantable, il se présenta tout à coup à la mule qui portait le vénérable vieillard. Celle-ci, effrayée, fit un écart et prit la fuite ; elle renversa de sa selle Pierre Caralt et le traîna fort loin, la tête en bas et un pied pris dans l'étrier. Il était dans cet état, sur le point de périr, quand la divine bienfaitrice des hommes lui apparut soudain, arrêta sa monture, le releva, guérit les plaies qu'il

(1) Bzovius, tom. 18. Annal. Chron. SS. Deip., p. 372.

avait à la tête et aux autres parties du corps, et l'arracha, par miracle, à une mort certaine. Une autre fois, dans une grave maladie qu'il fit, le démon vint à lui sous la forme d'un docteur de théologie, et lui ayant proposé de hautes et difficiles questions sur l'inaccessible mystère de la Très-Sainte Trinité, il arriva, à force d'arguties et de subtilités, à faire chanceler dans sa foi le fils de saint Dominique. Cependant, étonné de se voir au bord de l'abîme, d'être à court de réponses et de ne savoir qu'opposer aux objections du tentateur, il jeta un regard pieux et suppliant sur une image de la sainte Vierge qui était suspendue à la paroi de sa chambre; il la pria de l'assister, ce qu'elle fit aussitôt; car cette même image se tournant de son côté, éclaira son intelligence d'une lumière surnaturelle, émanée du sein de Dieu, dissipa les ténèbres dont le démon l'enveloppait, lui inspira des réponses péremptoires et triomphantes; ce que voyant le démon, il s'enfuit et disparut, laissant le malade en repos et frémissant de rage contre celle qui sans cesse lui écrase la tête sans qu'il puisse la mordre au talon.

Plusieurs qui liraient ces faits, y verraient simplement des hallucinations de malade, des visions délirantes, des fantômes imaginaires. Libre à chacun d'apprécier, comme il le croira devoir faire, ces phénomènes. Pour nous, nous voulons y voir ce qu'y ont vu les auteurs qui nous les ont transmis; et nul,

que nous sachions, n'a le droit de s'y opposer. Il nous est doux de croire à la puissance de Marie, à sa bonté et au soin qu'elle prend de ses enfants ; et tout ce qui, de près ou de loin, peut nous la faire aimer nous est cher et précieux. Nous accueillons avec bonheur toute opinion, tout sentiment qui peut augmenter dans nos cœurs la piété envers cette suprême dispensatrice des bienfaits du Très-Haut (1).

XIX

Vision de Thomas A Kempis.

Il serait bien étonnant que nous n'eussions pas à écrire ce beau nom dans notre livre des apparitions et révélations de Marie. Il serait bien étonnant qu'un nom devenu si célèbre par la tendre piété et par la douce onction de celui qui l'a porté, ne vint pas se placer sur la liste des âmes que la Mère de Dieu a daigné favoriser en se faisant voir à elles, alors que ces âmes étaient encore dans leur prison de boue. Il serait bien étonnant, lorsque tant d'autres personnages ont été trouvés dignes de contempler dès ici-bas les traits de l'auguste Vierge, que l'auteur de l'*Imitation de Jésus-Christ* et de tant d'opuscules véritablement admirables à la gloire de Marie, n'eût pas eu le bonheur de voir celle qu'après

(1) Chron. SS. Deip., p. 373.

Dieu il aimait par-dessus tout, et de laquelle il dit tant de ravissantes choses. Formé dès le berceau à servir la Reine des anges, il s'était habitué, n'étant encore qu'enfant, à lui adresser, tous les jours, certaines prières et oraisons qu'il n'omettait jamais. Il grandit dans cette pratique. Mais dans le temps qu'il faisait ses études au couvent où ses parents l'avaient placé, il eut le malheur de laisser sa dévotion se refroidir. Il négligea peu à peu ses exercices accoutumés; il les omit un jour, puis deux, puis trois, puis une semaine entière; et, par un relâchement déplorable, mais qui n'est, hélas! que trop ordinaire à notre nature, il finit par les abandonner tous. Mais celle dont il avait su gagner déjà les bonnes grâces, ne voulut pas le laisser dans ce dangereux état. Aussi lui envoya-t-elle un songe qu'elle puisa dans les trésors de sa miséricorde. Car Thomas, s'étant endormi, crut être avec ses condisciples dans la salle où l'on donnait les leçons; il lui sembla, alors, voir la Reine des cieux descendre sur des nuages avec un visage rayonnant et des habits d'une blancheur éblouissante; il la voyait faire le tour du cloître, s'arrêter auprès de chacun des religieux chargés de l'instruction de cette jeunesse, leur parler avec bonté et leur donner les plus douces marques de sa tendresse, comme pour les remercier de ce que, par leurs leçons, ils travaillaient au salut des jeunes âmes rachetées par le sang précieux de son Fils. Thomas, de son côté, en

voyant les tendresses maternelles que Marie prodiguait aux bons religieux, trépignait d'impatience à sa place, attendant que la sainte Vierge pensât à lui; et, jetant sur elle des regards où se peignaient les désirs de son cœur, il se disait à lui-même : « Attends un instant; j'espère que notre sainte Mère, après avoir témoigné son amour à tous les autres, me fera la même faveur à mon tour; il est vrai que je n'en suis pas digne; mais, enfin, je l'ai aimée de mon mieux. » Il l'espérait, dit l'auteur contemporain qui raconte ce fait; mais; hélas! les hommes sont souvent abusés par leurs espérances. Thomas, attendant une marque de tendresse de la Mère des miséricordes, en reçut une vive réprimande; car, lorsqu'elle arriva à sa place, il lui sembla qu'elle le regardait d'un œil sévère en lui adressant ces paroles : « C'est en vain que vous attendez de moi un témoignage de tendresse, vous qui, par une détestable négligence et par la suggestion d'un conseiller perfide, avez cessé de me payer l'ancien tribut de vos ferventes prières. En effet, où sont vos pieux exercices? Que sont devenues ces oraisons si enflammées? Qu'avez-vous fait de ces rosaires, de ces offices récités avec tant de piété et mêlés autrefois de tant de soupirs ardents? Votre amour n'est-il pas bien refroidi, votre dévotion bien ralentie, votre ancienne ferveur bien éteinte? Et maintenant, comme si vous n'aviez rien à vous reprocher, vous

» attendez présomptueusement que je vous témoigne
» mon amour, moi qui devrais plutôt vous montrer
» ma colère et mon ressentiment ! » C'est ainsi qu'il
lui sembla entendre parler Marie, semblable à une
mère qui gronde son enfant pour son bien ; et, là-
dessus, il la vit détourner son visage avec un air de
mécontentement, en disant ces mots : « Allez, allez
» loin de moi ; vous n'êtes pas digne de ma ten-
» dresse, puisque vous négligez d'offrir des sacrifi-
» ces et des exercices si faciles à celle que vous ai-
» miez tant autrefois. » A ces mots elle disparut,
le laissant déchiré par les remords. Thomas, s'étant
éveillé, sonda sa conscience, reconnut humblement
sa faute, promit de se corriger ; et, pour ne plus s'at-
tirer la froideur de cette Reine des anges, il reprit
ses exercices, recommença ses pieuses pratiques avec
tant de ferveur et de constance, que, jusqu'à la fin
de sa vie, il paya à Marie le tribut journalier d'hom-
mages et de prières dont il avait, dans son enfance,
contracté la sainte habitude. Ce fut ainsi que Marie
changea son relâchement en ferveur, et qu'elle le fit
sortir, par un songe mystérieux, d'une voie au bout
de laquelle il aurait pu trouver sa perte.

En conséquence de cet exemple, soyons fidèles,
soyons exacts à nos pratiques de piété envers la sainte
Vierge. Si petites qu'elles soient, la persévérance
leur donne une grande valeur ; et nous nous sauve-
rons plutôt par une petite pratique à laquelle nous

serons invariablement fidèles, que par de grands actes de dévotion faits seulement de loin en loin (1).

XX

Apparitions au bienheureux Alain de la Roche.

Contemporain de Thomas à Kempis, le bienheureux Alain de la Roche mérite, à plus d'un titre, de lui être comparé et de marcher son émule. Il lui ressemble surtout par sa tendre piété envers la sainte Vierge. Aussi fut-il, dès cette vie, comblé par cette divine Mère des faveurs les plus singulières. Il reçut d'elle la mission de ranimer dans l'Église la dévotion du rosaire ou psautier de la Vierge, qui avait été aussi fervente que générale dans les jours de saint Dominique, mais qui s'était peu à peu refroidie par un effet tout naturel de ce penchant dont nous parlions au paragraphe précédent, et en vertu duquel l'homme est toujours enclin à tomber dans le relâchement, s'il ne fait, contre cette pente, de continuels efforts. Avant d'entrer en religion, Alain avait été un grand pécheur, et il s'était abandonné, et pen-

(1) Herib. Rosweid in *Vita ipsius. Chron. SS. Deip.*, p. 372. *Negot. sæcul. M.*, p. 248. Balinghem ac Vincentius Charron, 25 julii. Poiré, *Tripl. cour.*, tom. 3, p. 150. Sambucy, *Mois de Marie*, p. 126; Debussy, *Mois de Marie*, p. 177; Le Guillou, *Mois de Marie*, p. 95.

dant bien des années, à toutes sortes de désordres. Mais ayant été choisi par la bienheureuse Vierge pour la pieuse mission que nous venons de dire, et ayant quitté le monde pour embrasser la règle de saint Dominique, il parut tout changé et se montra un tout autre homme. Afin d'exciter en lui l'ardent désir de réveiller la sainte pratique du rosaire, Marie se fit voir à lui; elle lui dit que des maux affreux menaçaient l'univers, et que, pour les empêcher de fondre sur la terre, il fallait raviver une dévotion éteinte, celle du rosaire, et former de nouveau, pour sa récitation, de nombreuses confréries. « Le démon, ajouta-t-elle, le démon, cet implacable et perpétuel ennemi de l'homme, fera les plus grands efforts contre cette pratique; il vous persécutera avec acharnement, dit-elle à Alain; mais ayez confiance; je serai votre sauvegarde et votre bouclier contre tous les assauts, et vous réussirez dans votre utile entreprise. » Et pour que son cher Alain fût plus zélé dans la mission qui lui était confiée, elle lui fit présent d'une bague magnifique, faite de ses propres cheveux, et elle la lui mit au doigt. Inutile de dire combien un pareil présent enflamma d'une vive ardeur le pieux Dominicain. En outre, elle lui mit au cou un chapelet ou rosaire, dont les grains étaient de grand prix; elle alla même, au dire de tous les historiens d'Alain, jusqu'à renouveler en sa faveur le prodige d'une lactation miraculeuse, comme elle l'a-

vait fait, ainsi que nous l'avons vu, pour saint Bernard, pour saint Fulbert et pour quelques autres encore de ses enfants privilégiés. Enfin, elle termina en lui disant que s'il négligeait de rétablir la pratique du rosaire, pratique destinée, dans les desseins du ciel, à sauver le monde menacé, il se rendrait coupable de révolte contre Dieu, et qu'une double mort, celle du corps et celle de l'âme, serait son châtiment.

Frappé, comme il devait l'être, de cette apparition et de ses circonstances, et craignant pour lui-même et pour l'univers entier les malheurs que lui avait fait entrevoir la Mère de Dieu, il se mit à déployer, pour ressusciter la pieuse pratique du rosaire, un zèle proportionné à la désuétude dans laquelle cet exercice était tombé. A cette fin, il parcourut, avec des peines incroyables et des fatigues inouïes, d'innombrables contrées, et, entre autres, la Belgique, la Saxe et la Bretagne; et partout il allait recommandant la salutaire pratique du rosaire, et formant, dans ce but, des milliers de confréries, tant d'hommes que de femmes. Dieu, du reste, secondait le zèle ardent d'Alain par les miracles signalés qu'il opérait sur tous les points par cette dévotion.

Mais, comme Marie l'avait prédit, le démon vit d'un mauvais œil les succès éclatants de l'apôtre du rosaire et l'enthousiasme avec lequel les popula-

tions accueillaien sa parole. Il frémissait de voir la Mère de Dieu lui arracher des âmes qui étaient déjà sa proie. Mais il était surtout plein de rage contre l'instrument que la Reine du ciel s'était choisi et qui devenait l'auteur des pertes que faisait l'enfer. Aussi l'attaqua-t-il avec une fureur satanique, surtout par les moyens qu'il avait autrefois employés et mis en œuvre et contre saint Antoine et contre saint Jérôme au milieu même des déserts et au fond des solitudes. Il le tenta par l'attrait des voluptés sensuelles; et, pendant sept années entières, il ne lui laissa pas une heure de relâche, se transformant en mille manières et sous mille formes diverses, pour faire tomber dans ses pièges le missionnaire de Marie. Tantôt c'étaient des fantômes de la plus séduisante beauté et tantôt des spectres horribles. Un jour c'était par l'or, un autre jour par le prestige des honneurs et des dignités, souvent même il lui arriva de l'accabler de coups et de mauvais traitements, de manière à le pousser enfin au désespoir. C'est ce qu'Alain raconte lui-même dans son livre posthume sur l'excellence du rosaire ou psautier de de la Vierge, chapitre 4 et autres, mais sans dire précisément qu'il s'agit de lui-même dans le récit qu'il fait. Car, imitant la manière dont l'apôtre saint Paul parle de ses révélations en disant, « Je connais un homme qui a été enlevé au ciel, *scio hominem raptum* », Alain s'exprime ainsi : « Avant que celui dont nous parlons fût devenu fidèle à réciter le ro-

saire, il disait très souvent le cantique *Magnificat*, afin d'être, par-là, délivré de ses tentations. Et, en effet, il obtint d'être débarrassé de plusieurs de ces attaques. Mais il resta en butte à un grand nombre d'autres beaucoup plus dangereuses. Car il fut pendant sept ans tenté, frappé par le démon au point de tomber sous les coups de cet ange de ténèbres. Il y eût même laissé plus d'une fois la vie, si la bienheureuse Vierge ne fût venue à son secours. Souvent aussi le désespoir s'empara tellement de son âme, qu'il aurait infailliblement succombé sans l'assistance de la même Vierge, et notamment une fois où cette bienfaisante Mère lui apparut visiblement dans une église appartenant à des Dominicains, et où elle mit en fuite l'affreux génie de l'abîme. Car dans ce moment-là même, épuisé par les efforts d'une longue et terrible lutte, vaincu, abattu, découragé, il armait déjà sa main d'un glaive meurtrier, et, malgré ses sentiments de foi et de religion, il se fût coupé la gorge, si la Reine de bonté n'eût retenu son bras et empêché un suicide. Elle se fit voir soudain à lui, le frappa rudement et lui dit : « Que fais-tu, » malheureux ? que fais-tu ? Ah ! si tu m'avais invoquée comme tu le devais et comme tu as appris à » le faire depuis quelque temps, tu n'en serais pas » venu à une pareille extrémité. » Après ces mots elle disparut. A peu de temps de là, Alain tomba gravement malade ; son état était incurable, et tous

les gens de l'art le condamnaient à mort. Cependant le démon était revenu à la charge, et il ne cessait de tenter le pauvre Dominicain; dans cette situation doublement pénible, Alain, troublé encore par les remords de sa conscience et par le souvenir de ses anciennes fautes, s'écriait d'un ton déchirant : « O » malheureux enfant de la mort, que vais-je faire? » je n'ai plus de goût, plus d'amour pour les choses » du ciel! j'avais compté, ô Marie, sur votre pro- » tection! j'avais cru trouver par vous le repos et la » paix du cœur! et voilà que, malgré ma confiance » en vous, malgré tous les hommages que je vous ai » rendus, malgré toutes les prières que je vous ai » adressées, je suis plus que jamais battu par la tem- » pête! Ah! pourquoi suis-je né? pourquoi ai-je » quitté le monde et pris l'habit religieux? à quoi » donc m'a servi de me soumettre à une règle sévère? » Où est la vérité de cette parole : *Mon joug est doux » et mon fardeau léger; Dieu ne permet pas que l'homme » soit tenté au-dessous de ses forces.* » C'est ainsi qu'Alain se plaignait dans le style et le langage de Job et de Jérémie. Mais, vers les dix heures du soir, sa chambre, alors remplie d'une obscurité profonde, fut tout à coup éclairée d'une lumière éblouissante au milieu de laquelle parut l'auguste Mère de Dieu. Elle salua avec bonté le religieux en pleurs, lui adressa de douces paroles qui furent comme un baume sur ses cuisantes plaies et qui les cicatrisèrent. En même

temps, lui prenant la main, elle l'adopta par cet acte, pour son mystique époux en présence de J.-C. et de plusieurs autres saints. Tout ceci est merveilleux. Mais, pourtant ce n'était la fin ni des grâces extraordinaires réservées à Alain, ni des épreuves auxquelles il devait être soumis. Car, ainsi que saint Paul, il devait trouver de faux frères et avoir beaucoup à souffrir de leur part. En effet, quelques prêtres ou religieux, qui, soit par incrédulité, soit par envie, n'aimaient pas à l'entendre parler des faveurs singulières qu'il recevait de Marie, et qu'il aimait à raconter, et qui souffraient en outre de voir qu'on lui décernait la palme de l'éloquence et qu'on le proclamait le premier prédicateur de son temps, se déclarèrent ses ennemis. D'abord on commença par mal parler de lui tout bas; ensuite la calomnie leva la tête et se montra au grand jour. On l'accusa auprès de l'évêque de Tournai. Aussi Alain, abattu par la malice de ses ennemis, mit moins de zèle à prêcher la dévotion au saint Rosaire; ce qui déplut sensiblement à Jésus-Christ et à Marie, comme il put lui-même s'en convaincre par le sévère et dur avertissement qu'ils lui donnèrent. Car un jour que, s'étant mis en oraison, il se sentait sec et aride, comme cela n'arrive que trop souvent même aux âmes justes et saintes, et que cette sécheresse et cette aridité le tourmentait horriblement, la Mère de Dieu lui apparut et daigna le consoler comme il le raconte lui-

même dans son 56^e chapitre. « La très bonne Vierge, dit-il, résolut, dans l'immense bonté qui la caractérise, de visiter, dans sa détresse, son époux bien aimé un des jours de l'octave de la Toussaint. Sa beauté semblait atteindre les bornes du possible ; et devant cette beauté, celle des fleurs, celle des astres n'était qu'une pâle copie, une ombre informe, une ébauche grossière. Sa présence répandait un parfum si énivrant, une telle suavité s'exhalait de toute sa personne, il y avait dans l'accent de sa voix et dans ses paroles tant de charmes, que rien au monde n'en peut donner une juste idée. Celui dont nous parlons, poursuit Alain, récitait depuis plusieurs jours son psautier de la Vierge avec beaucoup de légèreté et d'inattention. En y réfléchissant, il fut vivement peiné de ne point s'acquitter de ce pieux devoir avec l'attention et la dévotion convenables. Il pensa ensuite que sa prière, ainsi faite, était inutile à son âme, et que, par conséquent, il ferait aussi bien d'y renoncer entièrement. C'était évidemment une tentation du démon et un effet des ténèbres répandues dans son esprit par le père du mensonge. Mais Marie, qui sait toutes les ruses de l'esprit de malice, et qui le surveille de près, vint de suite empêcher l'effet de ses mauvais desseins ; et, apparaissant tout à coup à son fidèle client, qui à sa vue fut saisi de crainte et voulut fuir de l'église, elle l'arrêta et lui dit : « Ne fuis pas, ô mon fils ! » Et en même temps, par

un effet de l'irrésistible puissance que Dieu lui a donnée, elle le fixa à l'endroit même où il était, et ses pieds restèrent immobiles comme s'ils eussent été attachés et cloués au sol. Puis la Mère de Dieu ajouta : « Si tu as quelque doute , soit par rapport à » moi , soit par rapport à mes compagnes , fais sur » nous le signe de la croix. Si nous sommes des visions d'enfer , nous disparaîtrons soudain ; si , au » contraire , nous sommes des visions du ciel , nous » demeurerons , et plus vif sera encore l'éclat qui » jaillit de chacune de nous. » Alain se signa donc ; l'apparition continua et la lumière s'accrut encore autour de lui. Marie reprit : « O mon fils , n'aie plus » de doute ; je suis ta virginale fiancée ; je t'aime » toujours , et toujours je m'intéresse à toi. Mais sache » que personne n'est sans peines en ce monde ; » ni moi , ni mon fils , ni aucun des saints d'ici-bas » n'avons été sans souffrances. Il y a plus : couvert » des armes de la foi et de la patience , prépare-toi à » des épreuves plus difficiles encore que celles que » tu as eues à traverser jusqu'ici. Car je ne t'ai pas , » ô mon fils , choisi pour faire de toi un soldat de parade , mais pour te voir combattre en brave et en » héros sous le drapeau de J. C. et sous ma bannière à moi. Quant à la sécheresse et à l'aridité » que tu as éprouvée durant l'espace de quelques » jours , ne t'en tourmente point ; c'est moi qui ai » voulu te faire passer par cette épreuve ; supporte-

» la comme une peine et comme un châtiment de tes
» anciennes fautes; et aussi, reçois-la comme un
» moyen de faire des progrès dans la patience et en
» vue du salut des vivants et des morts. » Ce fut dans
cette même circonstance que la Mère de miséricorde
dota son cher fiancé de onze grâces énumérées dans
Gonon et ailleurs. Car tout ce que nous venons de
dire, quelque surprenant qu'il paraisse, se trouve
rapporté par ce pieux Célestin, par Spondanus, par
Choquet, par Vincent Charron, par Balinghem, par le
P. Courcier et par Arneuld de Raisse, dont nous ne
sommes que l'écho. C'est donc jusqu'à ces auteurs
que devrait remonter l'incrédulité, si l'incrédulité
voulait suspecter notre récit (1).

XXI

Apparitions aux Turcs qui faisaient le siège de Rhodes, et aux bienheureux Conradin et Stanislas.

En 1480 les Turcs, ces redoutables ennemis du
nom chrétien, vinrent, avec quarante mille hommes,
mettre le siège devant Rhodes, boulevard de la chré-

(1) Chron. SS. Deip., p. 373. Negot. sæcul. M., p. 250.
Spondanus, anno 1473, num. 16. Justinus Micchoviensis, dis-
cursu 309, in Litanias Lauretanis. Choquetius de sanctis Bel-
gii, ex Ordine Prædicatorum; Vincentius Charron et Balin-
ghem, 8 septembris et 29 octobr., num. 3. Arnoldus de Raisse,
in Auctuario, 8 septembris.

tienté en Asie et défendue alors par les seuls chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem. Déjà ils assiégeaient cette ville depuis plus de trois mois ; et durant cet espace de temps, ils n'avaient point cessé de faire pleuvoir sur elle d'innombrables projectiles qui l'avaient ravagée. La disette commençait aussi à se faire sentir. Les troupes des assiégés étaient épuisées de besoin et de fatigues ; déjà on parlait d'ouvrir les portes aux assiégeants, lorsque Pierre d'Aubusson, grand maître de l'Ordre, de concert avec tous les autres chevaliers et avec toute la garnison, implora Dieu, la sainte Vierge et les saints avec une grande ferveur, puis il résolut de tenter un dernier et suprême effort. En conséquence, de la citadelle où il était renfermé il fit une vigoureuse sortie, vint jusqu'aux murs avancés, dont l'ennemi était déjà maître, refoula victorieusement les avant-postes, et planta résolument l'étendard de J. C., la bannière de Marie et celle de saint Jean-Baptiste sur les murailles entr'ouvertes par les boulets mahométans. C'en fut assez : ces signes sacrés furent comme un mur infranchissable ; ils semblèrent dire aux ennemis : « Vous n'irez pas plus loin, et ici s'arrêteront vos » légions frémissantes. » En effet, à peine les enseignes sacrées de la foi catholique furent-elles arborées sur les remparts en ruine, qu'une croix d'or brilla dans les airs à la vue des infidèles ; on aperçut aussi une dame d'une beauté toute céleste, qui, d'une

main tenait une lance et de l'autre un bouclier et dont tout le corps répandait une lumière surnaturelle; puis, non loin d'elle, saint Jean-Baptiste qu'accompagnait une redoutable phalange d'esprits du ciel armés à l'instar de ceux qui avaient autrefois combattu pour les Machabées. A ce spectacle les Turcs furent saisis de frayeur; ils levèrent le siège; et les assiégés, ayant fait une sortie impétueuse, en tuèrent un grand nombre qui trouvèrent la mort aux portes de la cité qu'un prodige venait de sauver (1).

Six ans après cet événement, mourut à Brescia, en Lombardie, un religieux Dominicain d'une éminente vertu et appelé Conradin. Ce fidèle serviteur de Dieu et de Marie, outre plusieurs tentations auxquelles il fut en butte, en éprouva une très violente contre la chasteté. Pour la combattre et pour éteindre en lui les vives ardeurs de la concupiscence, il s'épuisa sous les coups d'une sanglante discipline. A peine eut-il ainsi martyrisé sa chair, que Marie lui apparut accompagnée de deux vierges venues du ciel avec elle; et, l'ayant regardé avec une bonté ineffable, elle lui dit : « Il y a longtemps, mon fils, que vous me » donnez des preuves de votre affection pour moi et

(1) Bosius, in *Historia Ordinis*, tom. 2, lib. 11 et 12. Spondanus, *hoc anno*, num. 2. Poiræus, tom. 2, p. 4. Vincentius Charron, in *Calendario*, 24 junii, num. 4. Chron. SS. Deip., p. 379. Philipp. Bergom., in *Supplem. Chron. ad annum 1480*, *Histor. Eccles. Carnot. Negot. sæcul. M.*, p. 252.

» du désir que vous avez de conserver la fleur de
» votre virginité. Un tel soin plaît infiniment à mon
» Fils bien aimé ainsi qu'à moi ; et afin de vous
» prouver combien nous est agréable votre amour
» pour la chasteté, sachez que je ne suis venue du
» ciel vers vous que pour vous assurer que tout ce
» que vous demanderez soit à mon Fils soit à moi
» vous sera octroyé soudain ; et pour preuve de ce
» que je vous déclare ici, je vous gratifie dès main-
» tenant du don de chasteté.» Cela dit, elle oignit
les reins de son serviteur d'un baume merveilleux en
prononçant ces paroles : « Qu'en vertu de cette on-
» tion vos reins soient ceints de chasteté de manière
» à ne jamais ressentir les impures révoltes de la
» chair. » En effet, il ne fut plus permis à l'ange de
Satan de faire sentir à Conradin ses honteux aiguil-
lons ; et jusqu'à la fin de sa vie ce bon religieux
jouit d'une paix profonde (1).

Nous ne mentionnerons ici que pour mémoire une
autre apparition dont fut favorisé un nommé Stanis-
las, chanoine régulier, qui mourut à Cracovie vers le
temps dont nous parlons. Comme il avait toujours
été fort pieux à l'égard de la très sainte Vierge, cette
bonne Mère lui apparut avec Jésus-Christ même et
avec saint Stanislas ; et elle lui dit : « Je me réjouis,
» mon fils, de ta dévotion pour moi et pour ton

(1) Poiræus, Tripl. cor., tom. 2, p. 651.

» bienheureux patron. Continue à me servir avec
» zèle et ferveur ; car ta place est marquée au ciel
» parmi les places de mes Saints ; et une magnifique
» récompense t'attend dans l'éternel séjour (1). »

O heureux , mille fois heureux qui entendrait ,
dès son vivant, des paroles semblables à celles-ci sortir, à son adresse , de la bouche de Marie. Efforçons-nous de mériter cette insigne faveur par le moyen qu'employa le bienheureux Stanislas. Aimons , servons Marie comme des enfants dévoués ; et, en mère bonne et généreuse , elle nous paiera au centuple , dans la vie éternelle, ce que nous aurons fait pour elle dans cette vie d'un jour.

XXII

Apparitions à la bienheureuse Béatrix de la Foret, et à deux jeunes filles des environs de Fiezzole.

Vers le milieu du quatorzième siècle, naquit en Portugal, dans l'abondance des biens, des plaisirs et des honneurs que procurent, au milieu du monde, la noblesse, la fortune, la beauté, l'esprit et la jeunesse, Béatrix de la Foret, sœur du bienheureux Amédée, et de Jacques de la Foret, premier comte de Portallègre. Sa naissance, ses titres et ses qualités,

(1) Bzovius, tom. 18. Annal. Chron. SS. Deip., p. 407.

en firent une des personnes les plus recommandables du royaume lusitanien. Aussi, dès qu'elle fut en âge, elle fut appelée à la cour, et elle y fut attachée à la reine Isabeau, qui, veuve de son premier mari, épousa en seconde nocces Jean II, roi de Castille. Beatrix suivit cette princesse dans ses nouveaux États. Mais, malgré sa vertu, malgré l'irréprochable innocence de ses mœurs, elle gagna tellement les cœurs, elle se fit tant aimer, tant admirer, que c'était à qui l'honorait et chercherait à lui plaire. On ne parlait que d'elle et de ses amabilités. Aussi la reine en conçut-elle une si grande jalousie, qu'elle passa de l'affection la plus vive à la haine la plus injuste et la plus violente. Elle se porta même jusqu'à enfermer Béatrix dans une cellule si étroite, qu'elle était là comme dans une cage, où elle fut tenue sous clef et condamnée aux privations les plus dures et les plus cruelles ; car on ne lui donnait pas même de quoi contenter sa faim. Dans cette extrémité, l'infortunée dame d'honneur n'eut plus de pensées que pour Dieu. Son cœur se détacha de toutes les choses de la terre ; elle prit le monde en dégoût ; et, se tournant tout entière vers Jésus et vers Marie, elle leur promit que si elle revenait à la liberté, elle n'aurait jamais d'autre époux que l'Agneau sans tache. Sa prière monta jusqu'au trône du Dieu qui protège l'innocence, et jusqu'aux oreilles de la Vierge immaculée qui avait été, elle aussi, pendant quelques instants, de la part de

Joseph, l'objet de soupçons injurieux. Aussi cette divine consolatrice des affligés vint-elle au secours de Béatrix ; car, la nuit qui suivit le vœu de cette victime de la jalousie d'une reine , Marie se fit voir à elle revêtue d'une robe d'une éclatante blancheur, et d'un manteau d'un plus beau bleu que l'azur du firmament ; et elle promit à Béatrix qu'elle la ferait sortir du lieu où elle gémissait et où elle passait des journées et des nuits si tristes. En effet, trois jours après, la reine commanda qu'elle fût élargie et rendue à la liberté ; après quoi Béatrix fut présentée à Isabeau. Celle-ci lui faisant quelques observations sur les dangers que la vertu rencontre à la cour des rois, et sur la conduite que doit y tenir toute personne honnête pour ne pas s'y compromettre , et lui donnant à entendre qu'elle la destinait à un des premiers seigneurs de Castille , Béatrix lui dit sur-le-champ qu'elle avait d'autres projets, ayant fait vœu de rester vierge et de ne jamais appartenir à un époux mortel. En conséquence, elle pria la reine de lui permettre d'abandonner la cour, pour aller se réfugier à l'ombre et dans l'obscurité d'une maison religieuse. Isabeau, qui savait quels dangers eût courus dans le monde, et surtout à la cour, une beauté si rare , se réjouit à cette déclaration inattendue ; elle permit sans difficulté à la jeune Portugaise d'accomplir son pieux désir. Trois jours après , Béatrix entra dans un couvent de Dominicaines , à Tolède. Elle y passa quarante ans sans

recevoir d'autres visites du dehors que celles de la reine et de l'infante sa fille. Ce fut de là que, de concert avec cette même reine, elle conçut la pensée d'un Ordre destiné à honorer spécialement l'Immaculée Conception, et qui en porterait le nom. Le pape l'ayant approuvé ainsi que les constitutions qui en faisaient la règle, Béatrix l'inaugura dans une maison dont la reine avait fait tous les frais, et elle en prit la direction. Dix jours après sa prise de possession, elle mourut; et aussitôt qu'elle eut rendu à Dieu son âme, son visage devint beau comme celui d'un ange, et une étoile d'or, jetant de tous côtés des rayons lumineux, vint briller sur sa tête. Ce fut ainsi que Dieu révéla, par deux prodiges, l'éclat et la beauté dont Béatrix jouissait au ciel (1).

Environ dans le même temps, il y avait à Fiezzole, en Toscane, deux jeunes sœurs dont la vie se passait dans les champs, où elles gardaient les troupeaux de leur père. Entrées ensemble dans la vie,

(1) Franciscus Gonzaga, generalis Ordinis S. Francisci, in descriptione cœnobiorum sui Ordinis. Vasconcellius, in descriptione regni Lusitanici. Hieronymus Romanus August. Reip., part. 1, lib. 7, cap. 34. Paulus As., lib. de Ordine Redempt. Captiv. Miræus Originis monasticæ lib. 5, cap. 13. Spondanus, anno 1484, num. 9. Chrysost. Henriquez, in Fascic. Sānctorum Cisterc., p. 45. Balinghem ac Vincentius Charron, in Calendar., 8 decembris. Salazarius, lib. de Concept., cap. 42 sæculo 15. Negot. sæcul. M., p. 254.

elles marchaient d'un pas égal dans les voies du Seigneur. Elles avaient le même goût, le même attrait pour la prière et pour la méditation ; le même mépris du monde, et la même avidité pour les biens de la grâce et pour ceux de la gloire. Aussi faisaient-elles ensemble toutes leurs prières, toutes leurs lectures et tous leurs pieux exercices. Souvent, quand elles étaient à la garde de leur troupeau, et quand, vers le milieu du jour, un soleil trop ardent embrasait l'air de ses feux, les deux sœurs se retiraient de préférence sous un rocher qui leur donnait de l'ombre et formait comme une voûte où, de temps immémorial, était une vieille statue de Notre-Dame. A genoux devant cette image, les deux sœurs aimaient à dire ce qu'on appelait alors le Psautier de la Vierge ; elles le disaient tour à tour pour leurs parents, pour leur famille, pour leur pays, pour l'Église, pour elles-mêmes ; et elles ne se relevaient jamais sans avoir obtenu quelque grâce de Marie. Un jour même, jour où l'Église honorait la visite de la Mère de Jésus à sainte Élisabeth, au moment où les deux jeunes filles allaient entrer dans leur grotte chérie, la Reine des anges leur apparut sur un lieu élevé qui lui servait comme de trône, et sous une forme majestueuse. Elle était avec Jésus, son adorable Fils ; deux anges étaient avec eux, l'un à droite et l'autre à gauche. Une nuée resplendissante environnait le Roi et la Reine des cieux. A cette vue, les deux jumelles furent d'abord

effrayées. Mais, d'un signe bienveillant, Marie les rassura et les appela près d'elle. Quand elles furent auprès de celle qui règne sur les mondes, elle leur dit qu'elle avait à parler à leur père. Cet homme étant venu, la Mère de Dieu lui dit qu'elle voulait qu'à l'endroit même où elle était on lui édifîât une église. Elle le chargea de porter ce vœu à ses concitoyens. Cette volonté de Marie ayant été exécutée, il se fit un concours général des pays voisins au lieu de l'apparition, et il fut décidé, d'un consentement unanime, qu'un temple serait élevé à la gloire de la sainte Vierge à l'endroit marqué par elle. Pour exciter davantage le zèle de ces bons villageois, et pour les récompenser de leur soumission et de leur empressement, Marie se fit voir à eux comme elle s'était d'abord montrée aux deux jeunes filles et à leur père. L'église fut donc bâtie; et il s'y fit tant de miracles, qu'elle devint un des sanctuaires les plus célèbres et les plus vénérés de toute la contrée. Telle est, selon la légende, l'origine de Notre-Dame-de-la-Roche ou du Roc (1).

(1) Archangelius Gianus, *centuriâ 3. Chronici Servitarum*, lib. 4, cap. 9. Poiræus, *Tripl. cor.*, tom. 1, p. 508. Balinghem ac Vincentius Charron, 1 julii. *Chron. SS. Deip.*, p. 406. *Negot. sæcul. M.*, p. 257. M. Letourneur, *Mois de Marie*, p. 196.

XXIII

Visions des bienheureuses Osanne, Eustochium et Cécile, et Apparitions à la jeune Alexandra et à la bienheureuse Colombe de Riez.

Au commencement du seizième siècle, l'histoire des bontés de Marie nous montre cette Vierge divine accordant des grâces singulières à plusieurs femmes de piété.

Et d'abord à la bienheureuse Osanne de Mantoue. C'était une Dominicaine d'une haute vertu. Quelques auteurs ont écrit que c'était Jésus lui-même et son auguste Mère qui lui avaient, dans son enfance, appris à lire et à écrire. A l'âge de dix-huit ans, le même Sauveur et la même Vierge, accompagnés du Roi prophète, lui apparurent visiblement, et Jésus-Christ l'épousa en lui mettant au doigt l'anneau, symbole des fiançailles. Une nuit de Noël, elle eut une extase merveilleuse dans laquelle elle vit tout ce qui s'était passé à la naissance du Dieu fait homme ; elle vit donc les esprits célestes ; elle entendit leurs chants de joie ; elle vit aussi, elle vit surtout l'Enfant Jésus et Marie qui le pressait entre ses bras. Dire quelle consolation elle retira de ce spectacle n'est pas chose possible. Un jour de la Chandeleur, après qu'elle eut communiqué, il lui fut donné de voir, à la faveur d'une autre extase, tout ce qui se passa dans le tem-

ple de Jérusalem ; elle vit donc Jésus , Marie , Joseph , Siméon et Anne la prophétesse. Après avoir repris l'enfant divin des bras du vieillard inspiré , Marie le présenta , avec un doux sourire , aux baisers respectueux de la pieuse Osanne. Mais celle-ci , tombant à genoux , refusait de toucher le Dieu devant lequel les anges se voilent la face ; elle se bornait à le prier avec une grande humilité pour elle et pour le monde entier. Cependant , Marie insista pour qu'Osanne prit Jésus entre ses bras. Ce que la fervente Dominicaine ayant fait avec un profond respect , elle adressa au Sauveur de nouvelles demandes , puis elle le rendit à sa mère (1).

Les mêmes faveurs furent faites , à peu près dans le même temps , à une sainte religieuse du même Ordre , nommée Eustochium ; car elle aussi eut le bonheur de voir l'Enfant Jésus , bonheur qu'elle avait longtemps et ardemment désiré. Enfin , après trois jours de larmes abondantes et de prières ferventes , elle fut ravie en extase dans une espèce de réduit où elle vit Marie qui adorait son nouveau-né , couché sur un peu de paille. Et ce ne fut pas là la seule jouissance qu'elle eut ; car il lui fut encore donné d'embrasser la sainte Vierge et l'adorable Enfant qui a

(1) Chronic. Prædicatorum , part. 2. Balinghem ac Vincentius Charron , 18 junii. Chron. SS. Deip. , p. 418. Poiræus , tom. 2 , p. 572. Negot. sæcul. M. , p. 265.

sauvé le monde. Aussi, tel fut l'excès de sa félicité et de son saint enivrement, que si cet état n'eût pas cessé promptement, et si son extase n'eût pas fini à temps, la fille de saint Dominique y aurait laissé la vie. Quelques-unes de ses sœurs lui ayant demandé comment était la sainte Vierge et quelle était sa beauté, ainsi que celle de l'enfant-Dieu : « Cette beauté, dit Eustochium, était telle que nulle langue, ni humaine ni angélique, ne saurait la décrire (1). »

Ce fut aussi dans une extase qu'elle eut, peu de jours avant sa mort, que la bienheureuse Cécile, autre Dominicaine, vit la très sainte Vierge et plusieurs autres saints qu'elle avait coutume d'invoquer tous les jours. Quand son ravissement eut cessé, elle s'écria : « Où est mon doux Jésus ? où est l'Époux de » mon cœur ? où est sa sainte Mère ? » Dès que la mort eut touché cette servante de Dieu, ses mains répandirent un parfum et une odeur de roses en récompense de ce qu'elles avaient, des milliers de fois, tenu le saint rosaire (2).

Horace Tursellin raconte, dans son *Histoire de Notre-Dame-de-Lorette*, qu'une jeune enfant de la

(1) Chronicon Ordinis Prædicator., part. 2. Poiræus, tom. 2, p. 578.

(2) Chronic. Prædicator., part. 2, pag. 243. Balinghem ac Vincentius Charron, 25 januarii. Chron. SS. Deip., p. 421. Negot. sæculor. M., p. 266.

Marche d'Ancône, qui s'appelait Alexandra, fut, de la part de la sainte Vierge, l'objet d'une rare faveur. Elle n'avait encore que sept ans, que déjà elle gardait, comme sainte Geneviève de Nanterre, les troupeaux de son père. Mais, dans cette occupation, comme elle savait chaque jour faire de nouveaux progrès dans les voies spirituelles ! comme tout, dans la nature, lui devenait une leçon et un degré d'ascension vers le ciel ! comme tout parlait à son cœur de la grandeur, de la puissance et de la providence de Dieu ? comme elle savait découvrir la Mère du Sauveur dans les gracieux symboles qu'elle a dans le monde matériel, dans l'étoile du matin, dans l'éclat de l'aurore, dans l'arc-en-ciel, dans le lis, dans la rose et dans l'humble violette ! comme elle aimait à cueillir, pour sa divine Mère, les plus belles fleurs sur le penchant des collines et au fond de la vallée, sur le bord des fontaines et au milieu des guérets ! comme elle était heureuse de tresser, pour sa bonne reine, des guirlandes et des couronnes qu'elle portait ensuite à sa chapelle bien aimée ! Aussi tant de ferveur, dans un âge si tendre et dans un cœur si pur, eut sa récompense magnifique. Marie daigna se faire voir à cet ange de candeur et de piété ; et elle fit, avec cette enfant, plus de trente milles à partir de l'endroit où était le troupeau de la pieuse Alexandra jusqu'à l'église de Lorette, où la petite bergère avait très ardemment désiré faire un pèlerinage. Puis, lorsque

celle-ci eut fini sa prière et déposé sur l'autel sa guirlande de fleurs, Marie revint avec elle jusqu'au troupeau qu'elle avait quitté, et qu'en partant elle avait confié à la garde de Dieu. Impossible de dire le contentement que laissa cette apparition dans le cœur de la jeune enfant, qui s'en souvint toute sa vie et qui y puisa constamment un motif de persévérance dans la pratique de la vertu et de la dévotion envers la sainte Vierge (1).

Cette aimable Mère des chrétiens daigna se faire voir aussi, et à la même époque, à la bienheureuse Colombe de Riez, de l'Ordre de saint Dominique. Dès l'âge de cinq ans, cette élue du Très-Haut avait choisi Marie pour sa maîtresse spéciale et pour son avocate toute particulière auprès du Souverain Juge, et, depuis ce moment, elle n'avait jamais manqué de lui adresser chaque jour un grand nombre d'*Ave Maria*. En retour de cette piété, Marie se fit voir à elle, et lui obtint la faveur de pouvoir contempler, par intuition, tout le mystère de la naissance adorable du Christ, et celle d'entendre les cantiques que les anges avaient chantés au-dessus du berceau du Moïse de la loi nouvelle (2).

(1) Tursellinus, lib. 2 Histor. Lauret., cap. 13. Negot. sæculor. M., p. 266.

(2) *Chronicum Dominicanum*, part. 2. Negot. sæcul. M., p. 267.

XXIV

Apparitions à Jérôme Émilien, à un religieux Célestin, à Silvestre Maraddie
et à Onuphre de Genève.

Ce que la sainte Vierge avait fait, en 1324, en faveur d'un captif qu'elle arracha aux infidèles, elle le renouvela, en l'année 1511, à l'égard d'un nommé Jérôme Émilien, qui avait été, nous ne savons pourquoi, jeté dans un cachot affreux, où il eut à souffrir les plus horribles tortures. Mais comme, malgré ses crimes, il avait toujours eu une grande confiance en Marie, il recourut à la prière comme moyen de salut, et s'adressa avec les plus vives instances à celle que nul malheureux n'a jamais implorée en vain. Il dirigea surtout ses vœux vers Notre-Dame de Trévis, et promit, s'il était rendu à la liberté, d'aller en pèlerinage lui offrir ses hommages et ses actions de grâces. A peine avait-il fait ce vœu, et promis de se corriger et de changer de vie, que la bienheureuse Vierge lui apparut soudain, le consola par des paroles pleines d'affection et fit tomber les fers qui l'attachaient aux murs de sa sombre geôle. Après quoi elle disparut comme une nuée légère qui s'évapore dans les airs. Mais si son apparition avait été pour Émilien un bonheur ineffable, sa disparition lui causa une vive peine. Aussi exprima-t-il à cette Mère de bonté, dans les termes les plus touchants, et sa joie

et sa tristesse ; il eut pour elle des larmes de douleur et des pleurs de contentement. Mais sa prison était ouverte ; et il en sortit sur-le-champ. Cependant, pour avoir par devers lui et pour pouvoir laisser à la postérité un souvenir monumental de la bonté de Marie, il voulut emporter ses chaînes avec lui. Orné donc, plutôt que chargé de ce précieux trophée qui, d'instrument de supplice, de honte et d'ignominie, était devenu pour lui un monument sacré, il se mit en route. Mais un nouveau péril l'attendait à peu de distance ; car, à peine eut-il fait quelques pas dans la campagne, qu'il se trouva peu éloigné des troupes de l'empereur, qui occupaient tous les chemins, vu qu'on était alors en guerre. A leur aspect, Jérôme fut saisi d'épouvante, et le courage lui manqua ; car il ne voyait nul moyen d'échapper aux soldats répandus dans tout le pays. Se trouvant donc destitué de tout secours humain, il se tourna derechef vers sa bienfaisante protectrice, et l'implora avec ardeur, en lui représentant que la première grâce qu'il avait reçue d'elle lui deviendrait inutile, et peut-être même funeste, si elle ne lui en accordait pas une seconde, puisque les soldats allaient le reprendre et le reconduire dans cette même prison d'où elle l'avait fait évader. Ces nouvelles prières furent exaucées comme les premières ; car à peine étaient-elles sorties du cœur de Jérôme, à peine ses lèvres les avaient-elles adressées à Marie, que cette bonne Vierge lui appa-

rut sous la même forme qu'elle avait quand elle s'était montrée à lui dans l'horreur de son cachot. Puis, lui prenant la main, elle le rendit invisible à tous les regards, et le fit passer avec elle à travers les troupes du prince. Il y a plus : comme Jérôme ne savait pas le chemin de Trévise, Marie lui servit de guide, et elle ne le quitta que quand il put apercevoir les murs de cette ville. Alors seulement Marie se sépara de lui, disparaissant tout à coup comme dans la prison. Seulement, et de plus que la première fois, elle lui laissa dans l'esprit une vive lumière, et dans le cœur un ardent foyer de charité. Pour Jérôme, quand il eut pénétré dans la ville, il alla droit à l'église de Notre-Dame, où il remercia longuement Jésus-Christ et sa mère. Après quoi il raconta à tous les assistants les deux miracles dont il avait été l'objet, et en perpétua le souvenir par un acte authentique et par un tableau qu'il fit faire. Puis, ayant suspendu aux voûtes du sanctuaire les témoignages incontestables de sa captivité et de sa délivrance, il sortit du temple en emportant dans son cœur une reconnaissance qui dura autant que sa vie (1).

A cette époque, il y avait parmi les Célestins un religieux qui était très passionné pour l'étude et qui, cédant à l'entraînement de cette passion, voulait s'é-

(1) Bzovius, tom. 19. *Annal. Chron. SS. Deip.*, p. 245. *Negot. sæcul. M.*, p. 267.

lever dans des hauteurs inaccessibles à son esprit et cherchait à pénétrer des mystères hors de sa portée. Il y avait en cela grand danger pour son âme. Mais comme il était fort pieux envers la sainte Vierge, cette tendre Mère ne voulut pas que ce fils qu'elle aimait pérît. Elle lui apparut donc, et lui recommanda de lire les œuvres de saint Bonaventure. Le Célestin obéit; et la lecture prescrite lui fit un bien immense. Elle le corrigea notamment de la curiosité qui l'aurait certainement perdu; et, à partir de là, il s'adonna moins à l'étude et plus à la prière, ce qui en fit bientôt un religieux tout à fait selon le cœur de Dieu (1).

Les Annales des Dominicains nous apprennent que, vers le même temps, la sainte Vierge apparut aussi au bienheureux Silvestre Maraddie. Cet élu du Seigneur avait perdu, bien jeune, les auteurs de ses jours. Leur mort l'avait laissé, dans un âge fort tendre, sans secours et sans appui. Aussi, quittant son village après s'être instamment recommandé à Marie, il partit pour Florence afin d'y trouver à la fois du travail et du pain. Chemin faisant, il priait et priait avec ferveur la Mère par excellence de tous les orphelins. Ce ne fut pas en vain. Car, tandis que ses doigts parcouraient un à un les grains de son rosaire, Marie lui apparut, marcha quelque temps avec lui et

(1) Chron. SS. Deip., p. 438. Chron. M. S. Ord. Cœlestin.

lui donna de sages conseils pour sa direction ; puis, l'ayant mené jusqu'à la porte du couvent des Dominicains, elle l'y fit entrer, et disparut soudain. Silvestre Maraddie, ayant fait profession, devint, autant par sa science que par ses éminentes vertus, un des membres les plus illustres de l'Ordre de saint Dominique (1).

Dans l'année où il mourut, un grand miracle fut opéré à Notre-Dame de Mont-Serrat, sur la personne d'un jeune gènevois nommé Onuphre, qui était sourd et muet. Car, comme il priait dévotement au pied du grand autel de la sainte Basilique, la Mère de Dieu vint à lui, revêtue d'une robe d'une blancheur éclatante. Elle lui toucha en même temps la bouche et les oreilles en lui disant : « *Je suis la Vierge Marie.* » Onuphre, qui jusqu'alors n'avait rien entendu, entendit ces paroles ; puis, sa langue rompant en même temps son lien, il parla aussitôt et remercia Dieu et sa bienfaitrice, ce que firent avec lui tous ceux qui se trouvaient là, et notamment l'abbé du monastère, qui, avec tous ses religieux, et au son de toutes les cloches, entoïna solennellement et chanta avec l'effusion de la reconnaissance un *Te Deum* d'actions de grâces (2).

(1) Chron. Ordin. Prædicator. Balinghem ac Vincentius Charron, 1 octobr. Negot. sæcul. M., p. 270. Chron. SS. Deip., p. 437.

(2) Historia Montis Serrati, miraculum 136. Vincentius Char-

XXV

Apparitions à Jean de la Baume, à une jeune bergère des environs de Tarbes, et à Pierre Martinez; et origine de Notre-Dame de Grâce du mont Vardaille, de Notre-Dame de Guaraison et de Notre-Dame de la Lumière.

Depuis le jour où saint Lazare et ses deux sœurs sanctifièrent, en le touchant des pieds, le beau pays de la Provence, toujours cette heureuse contrée avait vénéré Marie d'un culte pieux et fervent; toujours l'encens et les parfums mystiques de la prière s'élevaient élevés vers le trône de cette Reine des anges avec l'encens et les parfums des roses et des oranges qui embaument ce doux climat. Aussi, toujours Marie avait eu pour ces lieux enchanteurs et ravissants un amour de prédilection et des faveurs de choix. Une fois notamment, c'était en l'an 1519, le 10 août, jour consacré par le martyre de saint Laurent, cette Vierge des vierges apparut tout à coup, sur les hauteurs du mont Vardaille, à un honnête laboureur, nommé Jean de la Baume. En cultivant ses champs, ce sage et pieux paysan cultivait aussi son âme et ne la laissait pas en friche comme il arrive à tant d'autres qui, tout entiers à la terre, n'ont plus de pensées pour le ciel. Bien différent, Jean de

ron, in Calendario, 10 martii, num. 2. Negot. sæculor. M., p. 271.

la Baume , en arrosant de ses sueurs la terre sur laquelle le péché du premier homme a attiré l'anathème, se rendait digne de cette terre où couleront éternellement le lait et le miel , et où il n'y aura plus ni peines ni fatigues. Ce fut à cet homme de bien que Marie apparut le jour que nous venons de dire. Dans cette apparition, elle brillait d'un éclat céleste et était accompagnée de saint Michel et de saint Bernard. Elle dit à Jean de la Baume qu'elle voulait , à l'avenir, être spécialement honorée à l'endroit où elle était; qu'en conséquence il fallait lui bâtir là une église sous le titre de Notre-Dame des Grâces; et, pour justifier ce titre , elle promit d'accorder , dans ce sanctuaire béni , des bienfaits signalés et d'avoir toujours une oreille propice et favorable pour toutes les prières qui lui seraient adressées dans le lieu marqué par elle. Jean de la Baume obéit aux injonctions de Marie; il alla trouver le clergé et la communauté de Catignac, dit ce qu'il avait vu et entendu , et demanda qu'une procession fût faite à l'endroit désigné. Cette procession eut lieu le mois suivant, jour où l'Église honore l'exaltation de la sainte Croix. On y bénit et l'on y posa la première pierre du monument sacré qu'avait demandé Marie. Les travaux furent poussés avec une grande activité, et, en peu de temps, l'édifice fut entièrement achevé. Telle est la tradition touchant le pèlerinage de Notre-Dame du mont Vardaille; et une bulle de Léon X, pontife

grand en toutes choses, a confirmé cette tradition et enrichi de beaucoup de faveurs spirituelles ce sanctuaire auguste ; et cela moins de dix-huit mois après sa fondation et après l'événement auquel il doit sa naissance. Relatée dans la bulle de cet illustre pape, l'apparition de la sainte Vierge au pieux Jean de la Baume tire de là un caractère d'authenticité qui la recommande à la croyance et au respect de tous (1).

Un fait du même genre donna lieu, l'année suivante, à une construction de même nature aussi, qui n'est pas devenue moins célèbre, qui l'est même devenue beaucoup plus. Nous voulons parler du sanctuaire de Notre-Dame de Guaraizon ou Guérison, près de Tarbes, en Bigorre, sur la frontière du Béarn et dans la province d'Aquitaine. Vers l'an 1520, vivait, dans cette contrée, sous le regard du Très-Haut et dans la pratique fidèle de toutes les vertus chrétiennes, un homme pauvre mais craignant Dieu, et dont la profession était celle des premiers adorateurs que l'étable de Bethléem vit autour du berceau du divin Fils de Marie. La légende a négligé de nous transmettre son nom. Peu riche des biens du monde, ce pâtre se procurait le vivre et le vêtement en gardant les troupeaux du village qu'il habitait ; car il n'avait à lui qu'une modeste chaumière et un ameub-

(1) *Negot. sæcul. M.*, p. 271. Poiræus, tom. 1, p. 418. Vincentius Charron, 10 Augusti, n. 2.

blement aussi modeste que le local. Pendant quelques années, il avait servi Dieu , pratiqué la justice et goûté une paix profonde en compagnie d'une femme que le ciel lui avait donnée comme récompense de ses vertus. Puis, après quelque temps d'une union qui semblait devoir rester stérile , son épouse l'avait rendu père d'une enfant dont la beauté extérieure et physique n'était que l'heureux présage d'une beauté intérieure et morale bien plus admirable encore. Cette enfant était la joie et le trésor de ses parents ; et sa mère se promettait bien de l'élever dans la loi et la crainte du Seigneur. Mais tandis qu'elle se berçait de cet espoir si doux, Dieu la rappela à lui pour que , du haut du ciel, elle protégât sa fille et priât pour son mari. Celui-ci resta donc seul avec sa chère enfant que nous nommerons Agathe ; et il mit tous ses soins à la former au bien, autant par ses exemples que par ses bonnes leçons. Il voulait qu'après Dieu , Agathe aimât la sainte Vierge, qu'elle mit en elle toute sa confiance, qu'elle l'honorât fréquemment et qu'elle s'efforçât de marcher sur ses traces par une vie sans reproche. Lorsqu'elle eut atteint douze ans, il l'envoya de temps en temps garder à sa place les troupeaux confiés à sa vigilance ; et Agathe s'acquittait de cette commission avec une exactitude qui n'échappa point au regard de la Mère de Dieu et que cette Reine des cieux voulut récompenser comme nous allons le dire. Un jour donc

que la jeune fille gardait ses brebis dans les champs, elle alla, selon sa coutume, s'asseoir, pour y faire une lecture pieuse, au bord d'une fontaine qui coulait dans la lande où paissait son troupeau. Après cette lecture, elle avait attaché au tronc d'un saule une médaille de la sainte Vierge que sa mère elle-même lui avait mise au cou lorsqu'elle l'avait embrassée pour la dernière fois ; et, à genoux devant cette image, elle demandait à Dieu, par l'entremise de Marie, de vouloir bien graver dans le fond de son cœur ce qu'elle venait de lire, et de lui donner la grâce d'y conformer sa conduite. Elle était dans cette attitude quand, soudain, la Vierge-Mère se présenta à elle et lui dit d'aller sur-le-champ trouver son père pour lui dire d'aller, à son tour, parler aux magistrats de Mont-Léon, ville située à une lieue de là, et de leur commander, de la part de la Mère de Dieu, de faire bâtir une église à l'endroit de l'apparition. Comme l'aspect de Marie n'avait rien d'effrayant, Agathe n'en fut point troublée ; et, sans se déconcerter, elle répondit à la sainte Vierge qu'elle était prête à s'acquitter du message dont la Mère de Dieu daignait l'honorer, mais à la condition que cette même Vierge se chargerait du soin de garder, pendant son absence, son sac, ses provisions et son troupeau. Marie ayant souscrit à cette condition, la jeune bergère disparut avec l'agilité du cerf, elle dit à son père pourquoi elle revenait avant la fin du jour et sans

ramener ses brebis. Le père d'Agathe, qui ne savait qu'obéir aux ordres du ciel, alla tout aussitôt trouver les magistrats, qui d'abord le reçurent fort mal, quoiqu'il fût d'ailleurs connu et estimé généralement. Il revint donc chez lui tout triste et raconta à sa fille la réception peu agréable qui lui avait été faite. Cependant, tandis qu'il était à Mont-Léon, un mendiant était venu à son humble chaumière demander la charité; et Agathe, à qui son père avait répété souvent : « Faisons l'aumône à quiconque est plus pauvre que nous, » Agathe avait donné à cet indigent le seul morceau de pain qui restait sur la planche enfumée où on le mettait. Lorsque son père rentra, il avait grandement besoin, et il voulut sur-le-champ apaiser sa faim. Mais Agathe lui raconta ce qu'elle avait fait; et, au lieu de la gronder, au lieu de lui faire des reproches, ce bon père embrassa sa fille en la félicitant avec des larmes de bonheur. Cependant il fallait qu'Agathe allât en toute hâte rendre compte à la sainte Vierge de l'inutilité de la démarche de son père; elle partit donc sans délai; et, revenue au lieu de l'apparition, elle y retrouva Marie à qui elle raconta comment les choses s'étaient passées. Mais la Vierge lui ordonna de ne point se rebuter et de retourner sur ses pas, lui promettant que cette fois son père réussirait. Agathe obéit encore; mais, avant de reprendre le chemin de sa cabane, elle se dirigea vers le sac où étaient ses provisions, car

elle voulait porter à son père tout ce qui lui restait de pain. Elle l'ouvrit donc ; mais, ô surprise agréable ! ô récompense de l'aumône ! ô bonté du Seigneur ! au lieu d'un pain noir et grossier , Agathe mit la main sur un pain d'une blancheur de lait et du goût le plus exquis. Elle l'emporta avec une indicible joie à son père, qui, à son tour, en porta aux magistrats. Tout ceci, après avoir fait l'entretien de toute la ville, étant venu aux oreilles du curé, ce pieux pasteur exhorta vivement ses paroissiens à croire à l'apparition et au miracle qui en prouvait la réalité, et à ne pas se rendre indignes, par leur incrédulité et leur indifférence, de l'honneur et de la grâce que voulait leur faire l'auguste et très sainte Mère de Dieu. Une enquête régulière ayant donc été faite, on alla en procession au lieu où la jeune bergère avait vu la sainte Vierge ; on y planta une croix ; et ensuite, au moyen des offrandes des fidèles, on bâtit un bel oratoire qui devint, par la suite, une magnifique église où tant de guérisons merveilleuses s'opérèrent, que le peuple finit par l'appeler Notre-Dame de Guérison, ou, en patois, de Guaraison (1).

C'est également à un miracle et à une apparition que Notre-Dame de Lumière, bâtie non loin de Lis-

(1) *Negot. sæcul. M.*, p. 271. *Chron. SS. Deip.*, p. 441. *Spondanus*, anno 1520, num. 12. *Poiræus*, tom. 1, p. 408. *Petrus Geoffroy*, in *Historia B. V. Guarazoniæ*.

bonne, doit sa merveilleuse origine. Voici comment Vasconcellius raconte ce fait prodigieux. A peu de distance de Lisbonne, on trouve, dit-il, la célèbre église de Notre-Dame de Lumière, ainsi appelée de ce que, sous le règne d'Alphonse V, roi de Portugal; mort en 1481, on avait vu, au lieu où est bâtie cette basilique, une grande quantité de lumières courir et voltiger çà et là dans les ténèbres épaisses d'une profonde nuit. Tous ceux qui avaient été témoin de ce prodige en étaient saisis d'étonnement, et chacun l'interprétait à sa manière. Les uns y voyaient un heureux présage; les autres le regardaient comme l'annonce de grands malheurs. Les esprits furent ainsi partagés sur l'interprétation à donner à cet événement, jusqu'à ce que Marie elle-même se fût fait voir à un certain Pierre Martinez, alors esclave des infidèles. Car, lui ayant apparu, elle lui dit qu'il allait être aussitôt mis en liberté; ensuite elle lui ordonna de se rendre, dès l'instant où ses fers seraient tombés, à l'endroit du voisinage de Lisbonne où mille feux avaient brillé dans l'obscurité de la nuit, et de construire là une chapelle à la sainte Vierge sous le titre de Notre-Dame de la Lumière. Dès que la Reine du ciel eut disparu aux regards du captif, il fut tout étonné de se trouver, non plus en Afrique, chez les Maures, mais en Portugal, son pays. Ses fers étaient brisés; et cependant il les avait, afin de pouvoir les suspendre dans le futur sanctuaire de sa di-

vine libératrice, comme monument de la bonté toute-puissante de cette Vierge. S'étant ensuite associé, par une inspiration d'en haut, un nommé Loup Simoine, et la femme de celui-ci, appelée Agnès Anésie, il marcha, pendant quelque temps, vers l'endroit indiqué; puis il aperçut au-dessus d'une fontaine qui coulait dans ces lieux une lumière étincelante qui se mit en mouvement devant eux et qu'ils suivirent dans la forêt comme un flambeau allumé pour diriger leur marche. Cette lueur suivit quelque temps le cours du ruisseau qui serpentait dans le bois, et elle brilla d'un éclat infiniment plus vif quand elle fut à l'endroit où était le trésor que la Mère de Dieu voulait leur révéler. Mais là le taillis était plus épais que partout ailleurs. Martinez, Simoine et sa femme, obéissant à une voix intérieure, se mirent à couper ce taillis et à enlever toutes les broussailles. Puis, à force de recherches, ils découvrirent, sous un énorme tas de pierres, une statue de la sainte Vierge, de la hauteur d'un pied. Cette statue était couverte d'une robe de soie d'une éclatante blancheur, qui, encore aujourd'hui (écrivait Vasconcellius en 1618, c'est-à-dire 98 ans plus tard) est aussi fraîche que si elle sortait de la fabrique où elle a été tissue. De quelle matière est la statue, c'est, poursuit Vasconcellius, ce que personne n'a pu encore découvrir; et tous ceux qui ont voulu le savoir ont été châtiés de leur indiscrete curiosité, soit par la perte de la vue, soit

par quelque fièvre violente. Quant à Pierre Martinez, il fit d'abord, avec des branches d'arbres, une espèce de berceau à cette sainte image ; puis, ayant ensuite vendu une partie de ses biens, il en consacra le produit à élever une chapelle dont les fondations furent posées en présence du roi Alphonse V et de Noqueria, évêque de Lisbonne, lequel, quand l'œuvre fut achevée, la consacra solennellement en présence du même prince, en y disant la messe pour la première fois. On vit dès l'origine de cet auguste sanctuaire les chemins qui y conduisent couverts de pèlerins ; et, de nos jours encore, le même concours a lieu, tant la glorieuse Vierge s'y montrait et s'y montre constamment bonne et libérale !

Une remarque importante à faire, c'est que, dans ces trois légendes, c'est à des êtres pauvres et faibles, selon le monde, que la sainte Vierge se fait voir. Comme Dieu, elle réserve ses plus grandes faveurs aux petits et aux humbles. Ah ! heureux l'ouvrier, heureux le laboureur, heureux l'enfant du peuple qui comprend tout ce que le ciel a pour lui d'ineffable amour ! Oh ! pourquoi donc le peuple méconnaît-il le christianisme ? pourquoi le repousse-t-il ? pourquoi l'abjure-t-il ? O vous qui n'avez pas les richesses de la terre, richesses fugitives et fausses, ah ! aimez donc une religion qui montre la faiblesse et la pauvreté comme étant l'objet constant des préférences de Dieu. Aimez cette religion ; attachez-vous à elle, et

qu'elle vous soit toujours plus chère que la vie même (1).

XXVI

Apparitions aux religieux Dominicains de Sorian, aux habitants de Lucerne, à Jacques Calipet, de l'Ordre des Célestins, et au R. P. Bonaventure de Crémone.

On lit dans les annales du couvent de Sorian, qui appartient longtemps à l'Ordre des Frères Prêcheurs, qu'en l'année 1530, la sainte Vierge se fit voir, une nuit, dans cette maison, sous la forme d'une dame d'une beauté remarquable ; une éclatante splendeur l'environnait et semblait émaner de toute sa personne. Elle était, dans cette visite, accompagnée de sainte Catherine martyre et de sainte Marie-Madeleine. Elle apporta et donna à la communauté un très joli tableau représentant saint Dominique, et elle désigna l'endroit où elle voulait que l'on plaçât cette peinture, qui opéra plusieurs miracles et devant laquelle la prière obtint souvent des grâces tout à fait extraordinaires (2).

(1) Vasconcellius, in *Descriptione regni Lusitanici*, paragrapho de Delubris, num. 4. Poiræus, *Tripl. cor.*, tom. 1, p. 389. *Negot. sæcul. M.*, p. 272.

(2) *Negot. sæcul. M.*, p. 277. Toussanus Bridoul, in *Virginis Triumpho*, 16 septembris. Justinus Mecchoviensis, *discursu* 231, num. 212.

Nous touchons à l'époque où Luther et Calvin enlevèrent tant de feuilles et même tant de branches à l'arbre de la foi. La Suisse, surtout, devait être ravagée par les nouvelles hérésies, et une partie de ses habitants devait abandonner le giron de l'Eglise et passer dans le camp ennemi. Afin de retenir ce beau pays dans l'union avec le centre de la vérité catholique, Marie voulut lui donner une preuve de sa bonté et une marque incontestable de son attachement et de sa sollicitude. L'invocation des Saints, et, par conséquent le culte de la Reine des Saints, devait être un des points que la soi-disant Réforme devait rejeter de son symbole. C'est pourquoi, avant que cette riche contrée eût renoncé à prier et à honorer les élus de la cité de paix, leur immortelle souveraine voulut faire voir à ses enfants qu'elle y vit et qu'elle y règne, après Dieu, au-dessus de tout; et que, de là, elle s'intéresse à la terre et à ce qui s'y fait; elle voulut faire voir qu'elle aime les hommages et l'encens qu'elle reçoit de notre vallée. En conséquence, cette auguste et glorieuse Vierge se manifesta, non pas une fois seulement, mais à plusieurs reprises, non pas à une seule personne, mais à des milliers de témoins, non pas dans l'intérieur d'un temple, d'une chapelle, d'un couvent, mais au milieu des airs. Ce fut le canton et le voisinage de Lucerne qu'elle choisit de préférence pour cette manifestation, qui eut lieu dans l'année 1534 et

qui fut si authentique et si publique qu'on bâtit un bel oratoire au-dessous du lieu aérien où Marie avait apparu ; puis on bénit ce sanctuaire avec une grande solennité, et il devint un pèlerinage qui attira depuis la foule des dévots de Marie (1).

Quelques années plus tard mourut Jacques Calipet, de l'Ordre des Célestins. Dans sa jeunesse, enfant du siècle, il s'était laissé aller à ce malheureux torrent qui, comme dit saint Augustin, roule depuis si longtemps la race d'Adam dans ses flots. Il s'était fatigué dans les voies de l'iniquité. Mais la Mère de miséricorde avait eu pitié de lui et lui avait tendu une main secourable. Calipet l'avait saisie ; et, grâce à elle, il put sortir du précipice dans lequel il était tombé. Revenu au Seigneur, il entra chez les Célestins, où il mena une vie si sainte, si pure et si fervente, qu'un jour la Vierge immaculée se fit voir à lui au moment où il disait la messe. Puis, s'approchant de l'autel, elle lui mit sur la tête une couronne de fleurs dont toute l'église fut embaumée et qui n'était que le signe des vertus qui le couronnaient et de l'auréole de gloire qui l'attendait au ciel (2).

Dans le temps dont nous parlons, les maux de l'Eglise étaient bien grands, ses douleurs bien pro-

(1) *Negot. sæcul. M.*, p. 279.

(2) *Negot. sæcul. M.*, p. 280. *Chron. SS. Deip.*, p. 458. *Chorus Sanctorum ejusdem Gononi.*

fondes, ses pertes bien cruelles, ses ennemis bien puissants, bien nombreux et bien méchants; et ce qu'elle avait de plus cher était bien menacé et courait d'immenses dangers. Aussi les âmes pieuses étaient-elles consternées, et la prière était leur seule consolation, leur seul motif d'espérance. Un juste de cette époque, religieux Capucin, nommé Bonaventure de Crémone, et qui demeurait à Faenza, se plaignait, jour et nuit, avec une grande amertume, de la tempête qui ébranlait toutes les institutions chrétiennes, et qui, notamment, menaçait d'une ruine prochaine l'Ordre auquel il appartenait. Sa prière fut si pressante, ses larmes si abondantes, qu'elles touchèrent la divine consolatrice des affligés, laquelle lui apparut, le consola et lui promit que jamais J.-C. n'abandonnerait la pieuse famille des Capucins (1).

Tant que l'Église sera sur l'océan du monde, elle y essuiera des tempêtes. Prions donc, à l'exemple de Bonaventure de Crémone, prions pour que J.-C. protège, contre l'orage, la barque de saint Pierre. Demandons pour cette barque une traversée heureuse; et, par nos vives instances, obtenons qu'elle ne perde aucun de ses passagers, mais qu'au contraire elle les fasse aborder tous au port de l'immuable et bienheureuse éternité.

(1) Zacharias Boverius, tom. 1, *Annalium Capucinatorum*. Negot. sæcul. M., p. 283.

XXVII

Apparitions à Jean Nugnez, jésuite, et à un autre Nugnez de la même compagnie.

Nous avons dit, dans le paragraphe précédent, que la suite des événements pieux et extraordinaires dont nous retraçons l'histoire nous amenait, en ce moment, aux jours à jamais mémorables où, inspirant de son souffle impie Luther, Calvin, Zuingle, Bèze et une infinité d'autres, l'homme ennemi avait semé à pleines mains l'ivraie dans le champ de l'Église, et étouffé une partie du bon grain qui y croissait, sous l'influence de la grâce, pour les greniers éternels du Père de la grande famille. Mais le Dieu qui avait suscité les Athanase, les Cyrille, les Jérôme, les Augustin contre les hérésies du quatrième siècle, le Dieu qui avait soulevé l'Occident tout entier contre l'Orient devenu barbare et sectateur du Coran, le Dieu qui avait armé les Croisés du moyen-âge contre le cimeterre des fils de l'Islamisme, le Dieu, enfin, qui a toujours sous sa puissante main un remède à opposer aux maux que vomit l'enfer, ce Dieu voulut avoir une milice nouvelle à opposer aux nouveaux soldats de l'hérésie. Il voulut que son Église eût un nouveau rempart contre les nouveaux ennemis que le père du mensonge armait et soulevait contre elle. Et alors fut fondée la Société de Jésus, milice toute pacifique et dont les armes sont toutes spirituelles. Dès

le principe, elle se plaça sous les auspices de Marie ; elle forma ses premiers vœux et prononça ses premiers engagements dans une chapelle de Marie, le jour de l'Assomption, en l'an 1534. Après la gloire de Dieu, le plus cher objet de son zèle et de ses travaux dut être et fut en effet le culte de Marie. Aussi cette Reine du ciel témoigna-t-elle, dès le principe, à cette sainte congrégation, combien elle l'aimait ; d'abord, en lui donnant elle-même, et par des voies surnaturelles, ses membres les plus distingués, et notamment les Louis de Gonzague, les Stanislas Kostka, les Ledesman, les Rodriguez et plusieurs autres ; et ensuite en favorisant plusieurs de ces disciples de saint Ignace de Loyola de grâces extraordinaires et d'apparitions merveilleuses. Une des premières de ce genre, fut la vision dont la sainte Vierge gratifia et honora Martin Guttierre, en lui montrant tous les membres de la Société de Jésus abrités et couverts de son manteau royal, en signe de la protection qu'elle leur accordait à tous. Ensuite elle daigna révéler elle-même à Alphonse Rodriguez, avec lequel elle s'entretenait aussi familièrement qu'une mère ici-bas s'entretient avec un fils chéri, qu'un des motifs pour lesquels la Compagnie de Jésus avait été instituée avait été, en particulier, dans les desseins de Dieu, la défense du mystère de sa conception sans tache, et, en général, le triomphe de ses droits, de son culte et de ses privilèges.

Jean Nugnez fut un des premiers Jésuites auxquels cette Vierge accorda l'honneur d'une apparition. Il était à la tête d'une abbaye située à quelques lieues de Prague, en Portugal, et il y vivait avec tant de régularité, qu'on l'appelait communément le saint abbé. Mais Melchior Nugnez, son jeune frère, qui était depuis quelque temps entré dans la Société de Jésus, voulut y attirer son aîné. Il le pressa en conséquence de venir se joindre à lui pour porter le même joug et combattre pour Dieu sous les mêmes enseignes. Avant de se déterminer à céder à ces instances, Nugnez l'aîné pria, jeûna, consulta Dieu et la très sainte Vierge, en l'honneur de laquelle il dit un grand nombre de messes. Touchée de la piété et cédant aux pressantes sollicitations de son humble client, elle lui apparut un jour avec un prêtre que Nugnez n'avait jamais vu des yeux du corps, mais que précédemment il avait vu dans un songe évidemment surnaturel; et elle lui commanda d'aller trouver ce prêtre dans la ville de Coïmbre, où il était alors, et de faire de point en point ce qu'il lui prescrirait. Jean Nugnez obéit; il se rendit à Coïmbre, et à peine y fut-il arrivé, qu'il rencontra, dans les rues, le Père Lefèvre, Jésuite. Il le reconnut sur-le-champ pour le prêtre qu'il avait vu en songe et dans une apparition. A cette vue, il ne douta plus de la volonté de Dieu; il raconta au Père Lefèvre toutes ces particularités, se mit sous sa direction, et entra dans

la Compagnie, où il passa quelques années en bon soldat de J.-C. Après quoi, le Roi du ciel l'appela pour lui donner la couronne impérissable (1).

Un autre Nugnez, de l'illustre maison espagnole des Gusmans, fut, à la même époque, gagné à la Société de saint Ignace de Loyola, par le même Pierre Lefèvre. Et ce fut encore la sainte Vierge qui procura cette conquête à la Compagnie naissante. Car, comme ce Nugnez réfléchissait en lui-même au genre de vie qu'il embrasserait, et comme il ne savait trop à quel parti s'arrêter, la sainte Vierge lui apparut accompagnée de Pierre Lefèvre et de François Strada, grand prédicateur du même Ordre, et elle lui parla en ces termes : « Te sens-tu le courage de servir Jésus-Christ mon Fils jusqu'à succomber sous le poids écrasant du travail ? » Nugnez ayant répondu affirmativement, « Attache-toi donc, lui dit Marie, aux deux personnages que tu vois. » A quelque temps de là, Nugnez rencontra les deux Pères qui lui étaient inconnus; et les ayant abordés, le Père Lefèvre lui adressa la même question que lui avait faite la sainte Vierge. Dès lors Nugnez ne douta plus que la Mère de Dieu ne lui eût amené ces deux prêtres pour qu'il

(1) *Negot. sæcul. M.*, p. 283. *Orlandinus*, lib. 4, num. 139. *Poiræus*, *Tripl. cor.*, tom. 2, p. 620. *Balinghem ac Vincentius Charron*, 23 decembris, *Nurembergius*, in *Vitâ ejus. M. Tharin*, *Mois de Marie*, p. 217.

se joignit à eux ; et c'est ce qu'il fit soudain (1).

Apprenons de ces religieux à consulter le ciel sur le choix si important, si décisif d'un état de vie, et à nous conformer en tout point, sous ce rapport, aux volontés de Dieu à notre égard. Demandons-lui avec ferveur, demandons aussi à Marie et à notre bon ange de nous faire connaître la voie où nous devons marcher et d'y guider nos pas ; car c'est par cette voie-là seulement que nous pourrons aller partager les saintes joies des fidèles serviteurs de Dieu.

XXVIII

Apparitions aux habitants de Sens, à la bienheureuse Stéphanie Soncin, Dominicaine, à saint Ignace de Loyola, et aux assiégeants du Fort-Dieu, dans les Indes.

En l'an 1529, la France presque tout entière fut désolée par les ravages que fit la fièvre rouge, que d'autres nomment scarlatine, érysipèle ou feu sacré. Ce mal fit, en particulier, d'innombrables victimes dans les diocèses de Sens, d'Arras, de Paris et de Bayeux, où il dépeupla les villes et les campagnes. Dans ces temps de foi vive et d'ardente piété, on ne se bornait pas aux moyens naturels ; on ne s'arrêtait pas, pour les maladies du corps, à la science médi-

(1) Negot. sæcul. M., p. 283. Nicolaus Godignus, in Vitâ superioris Nugnezii. Poiræus, Ibid. ac suprâ.

cale. On élevait les yeux, les mains et les pensées plus haut. On priait Dieu de remettre dans le fourreau son glaive exterminateur. On conjurait les saints, et surtout leur glorieuse et toute-puissante Souveraine, d'intercéder auprès de Dieu et de désarmer son bras. Sens, en Bourgogne, se distingua de toutes les autres villes en proie à l'épidémie, par la vivacité de ses supplications. On fit des prières publiques, des neuvaines, des processions. Et à peine ces pieux exercices furent-ils commencés, qu'on en sentit l'heureux effet. En moins de quinze jours, plus de cent personnes, tant hommes que femmes, guérissent de cette maladie, qui disparut peu à peu. On ajoute, à la gloire de la Mère de Dieu, qu'avant que le mal eût entièrement cessé, et la veille du jour où la cité bourguignonne en fut complètement délivrée, la sainte Vierge se fit voir, dans son église principale, à un grand nombre de suppliants prosternés devant son autel. Elle était revêtue d'une robe de fin lin, couleur d'hyacinthe; une multitude d'anges et de vierges l'entouraient de leurs hommages. Elle tenait dans ses mains la guérison et le salut, non-seulement pour la province où elle se manifestait, mais pour plusieurs autres contrées voisines, qui jouirent du bienfait accordé à leur métropole (1).

(1) Chron. SS. Deip., p. 449. Oliverius, in libr. Miracul. B. Mariæ Montisserrat. Negot. sæcul. M., p. 275. Astolphus in miraculis B. M. V.

Vers le même temps, l'Ordre de saint Dominique possédait avec bonheur, dans son sein, une religieuse d'un haut mérite devant Dieu et devant les hommes. C'était la bienheureuse Stéphanie, ou Étiennette Soncin. Dès qu'elle eut fait vœu de chasteté, la sainte Vierge, pour lui en témoigner son contentement, lui apparut avec Notre Seigneur Jésus-Christ, à qui elle la donna pour épouse mystique, en lui mettant au doigt l'anneau emblématique. La beauté dont brillait alors cette Reine des cieux était telle que rien au monde ne saurait l'égaliser. Étiennette Sancin ayant fait, quelques années plus tard, le pèlerinage de Lorette, y eut plusieurs révélations surnaturelles. Depuis sa mort, la prière a obtenu, par elle, grand nombre de miracles. On cite, entre autres, la guérison soudaine et merveilleuse d'un enfant que l'on toucha seulement avec un chapelet qui avait lui-même touché le corps de la bienheureuse (1).

L'ordre des faits nous amène à la vision merveilleuse dont fut favorisé saint Ignace de Loyola, le glorieux fondateur, le père et le patriarche de la Société de Jésus. Arraché, comme on le sait, au siècle et à ses vanités par la force de la grâce, qui se servit, à cet effet, d'un accident tout naturel en apparence, il se tourna entièrement vers le Dieu qui a

(1) Chron. SS. Deip., p. 457. Negot. sæcul. M., p. 277.
Chron. Dominic, part. 2.

droit à tout notre amour. On lit dans un de ses historiens, qu'une nuit, qu'il s'était relevé et avait quitté sa couche pour prier Dieu devant une image de Marie, un grand bruit se fit entendre dans toute la maison où il était; sa chambre, notamment, fut agitée avec tant de violence, que la fenêtre en fut brisée. Dans ce moment solennel, où son âme passait du monde à Dieu, il redoutait singulièrement la faiblesse de la nature et tremblait de ce côté-là. Mais la bienheureuse Vierge, à la protection de laquelle il s'était abandonné, lui apparut une nuit qu'il était en prière; et, se faisant voir à lui dans tout l'éclat de sa beauté, elle l'embrassa tendrement, comme une mère embrasse l'enfant né de son sein. Cette faveur acheva de changer totalement Ignace en un homme nouveau, et, à dater de ce jour, il ne se sentit plus aucun goût, aucun attrait pour les plaisirs sensuels. L'apparition de Marie effaça de sa mémoire tout souvenir, toute image impure. Aussi, dès ce moment, commença-t-il à vivre d'une vie que rien, jusqu'à sa mort, ne vint souiller d'aucune tache. Ses historiens assurent qu'il fut plus de trente fois honoré d'apparitions, tant de la part de Jésus que de la part de Marie. *Plus quam triginta vicibus tum Christus, tum B. Virgo eidem apparuit*, P. Courcier, p. 290 (1).

D'innombrables auteurs rapportent, qu'en l'an-

(1) Ribadeneira, in *Vitâ ipsius*. Chron. SS. Deip., p. 460.

née 1536, la sainte Vierge se fit voir à une armée entière de barbares qui assiégeaient le Fort-Dieu, citadelle avancée, bâtie par les Portugais, à l'embouchure la plus occidentale de l'Indus. Voici dans quelles circonstances : Il y avait, dit Poirée, plus de sept mois que le roi de Combaye, à la tête de plus de vingt mille soldats, pressait la place dite le Fort-Dieu. Les assiégés, en armes, étaient à peine trois cents, sous la conduite du capitaine Mascarenhas. Déjà les assaillants étaient près d'emporter d'assaut la citadelle en question, lorsque Jean de Castro, vice-roi de l'Inde, vint, avec trois mille hommes, au secours de la place, fit, à la tête de ses troupes, une sortie vigoureuse, repoussa l'armée ennemie, lui tua quatre mille hommes et lui en prit plus de six cents, sans perdre, de son côté, plus de soixante combattants. Les vaincus déclarèrent, depuis, que le ciel s'était mis du côté des assiégés contre les assiégeants, et que, dans le fort de l'action, ils avaient vu, par un temps serein et sans nuages, sur la chapelle de la forteresse, une femme, d'une beauté ravissante, qui lançait sur eux des rayons tellement vifs, que leurs yeux en étaient éblouis et aveuglés, et que, dans cet état, ils ne pouvaient ni se mettre régulièrement en rang, ni tirer sur l'ennemi. Ils ajoutèrent que, malgré la sérénité de l'air, ils n'avaient jamais pu faire partir quatre de leurs plus grosses pièces de canon. Ce fut ainsi que Marie défendit le Fort-Dieu et

triompha des légions infidèles de Mahmoud (1).

Hélas ! au moment où nous écrivons (2 novembre 1852), la France est sur plusieurs points ravagée, comme elle le fut en 1529, par des maladies souvent et très souvent mortelles. La dyssenterie, le flux de sang, la fièvre typhoïde, désolent de nombreuses provinces. Puis le roi des épouvantements, le grand fléau des temps modernes, le monstre que Dieu a chargé de faire ce que firent autrefois les Huns et les Visigoths, le choléra, enfin, s'avance à grands pas vers nous pour nous décimer encore et pour remplir encore de deuil nos villes et nos campagnes. Ah ! dans cette extrémité, imitons nos ancêtres ; invoquons le Seigneur, arbitre souverain de la vie et de la mort ; recourons aussi à Marie ; adressons-lui des prières publiques et solennelles ; et elle nous sauvera comme elle a, nombre de fois, sauvé nos bons aïeux.

(1) Spinellus, tractatu de exemplis, n. 58. Poiræus, Tripl. coron., t. 2, p. 355. Balinghem ac Vincentius Charron, 41 novembr. Chron. SS. Deip., p. 465. Spondanus, anno 1546, num. 22. Maffei, lib. 13 Historiæ Indicæ. Negot. sæcul. M., p. 284. Nicolaus, Hist. societ. Jesu, lib. 7, num. 79, ad annum 1547.

XXIX

Apparitions à Pierre Ferry de Padoue , à Jacques Ledesma, et à saint Stanislas Kostka
de la compagnie de Jésus.

Quand un institut pieux se forme , quand il prend rang dans la grande société catholique , il est ordinairement plein de ferveur, plein de zèle. Son premier âge est le beau temps de sa force , de sa vigueur, de sa jeunesse morale. Aussi mérite-t-il alors, par des vertus sublimes , des faveurs extraordinaires de la part du Très-Haut. Voilà pourquoi , et nous l'avons déjà observé plusieurs fois, voilà pourquoi les apparitions, les révélations et les miracles de tout genre remplissent ordinairement les premières pages des annales historiques des grandes congrégations chrétiennes. Puis Dieu, puis la sainte Vierge, pour encourager et étendre l'association naissante , pour lui attirer des sujets et les multiplier, accordent et souvent prodiguent à cette nouvelle famille des grâces multipliées et exceptionnelles. C'est ce que nous avons déjà eu plusieurs fois l'occasion de faire remarquer à l'égard , notamment, des Cisterciens, des Servites, des Franciscains et des Dominicains; c'est ce que nous avons encore à répéter concernant les Jésuites, qui ont été le plus nombreux et le plus flo-

rissant des Ordres religieux que les derniers âges aient vus naître du sein toujours fécond de l'Épouse de J.-C. Les apparitions et révélations de l'auguste Mère de Dieu aux premiers membres, aux fondateurs de cette illustre et sainte Compagnie, sont nombreuses et éclatantes. Nous avons vu quelques-unes de celles dont furent favorisés saint Ignace, les deux Nugnez, Martin Guttière et Rodriguez. Mais ces hommes éminents ne furent pas les seuls que Marie honorât, dans la compagnie de son Fils, de ses faveurs surnaturelles. Elle en gratifia encore, avec une grande bonté, Pierre Ferry de Padoue, un des premiers compagnons de saint Ignace de Loyola. Une fièvre putride le rongait depuis déjà soixante-trois jours; elle l'avait réduit à toute extrémité, et l'art de la médecine était devenu impuissant contre la force du mal. Saint Ignace, qui allait souvent le visiter pour le fortifier et lui suggérer de bonnes et pieuses pensées, vint le voir un jour; et, dans cette visite, il lui dit, et l'assura d'une manière positive, que bientôt la sainte Vierge le guérirait. En effet, la nuit suivante, et dans un moment de veille où le sommeil fuyait ses yeux, une dame d'une beauté sans pareille, vêtue d'une robe blanche qui effaçait la neige, et entourée d'un chœur de vierges dont le front était ceint d'immarcessibles couronnes, se présenta à lui et lui demanda s'il désirait revenir à la santé. Sur sa réponse affirmative, elle lui donna une

image en papier qui la représentait telle qu'elle est représentée à la Grotte-Ferrata, maison religieuse des environs de Frascati; et elle lui commanda de mettre cette image sur la partie du corps où était le siège du mal. Ferry, ayant obéi, s'endormit d'un profond sommeil; puis, après un court repos, il s'éveilla... O bonheur! il était radicalement guéri!.... Mais ayant cherché sur lui et autour de lui l'image qu'il regardait à bon droit comme l'instrument de sa guérison, il ne la trouva plus; elle avait disparu. Mais il n'en avait plus besoin.. Marie avait gravé si profondément ses traits dans l'esprit de son serviteur, que les images de main d'homme ne lui étaient plus nécessaires. Le lendemain, saint Ignace vint le voir et l'aborda avec un air riant qu'il n'avait pas ordinairement; c'est qu'il avait appris, par une voie extraordinaire, ce qui s'était passé; il demanda à Pierre Ferry comment il se portait : — « Fort bien, répondit celui-ci. » — « Ne vous avais-je pas bien dit, reprit saint Ignace, que Notre-Dame vous guérirait. » Pierre assura plus tard, avec serment, qu'il lui avait été formellement révélé qu'il n'avait dû sa guérison qu'aux instances que son général avait faites en sa faveur auprès de la Mère de Dieu.

Le bonheur ineffable de la voir dès cette vie fut aussi accordé plusieurs fois à Jacques Ledesme, un des premiers membres de la même compagnie. Pendant son noviciat, il fut fort tourmenté par la crainte

de ne pouvoir garder sans souillure la fleur de sa virginité et par l'appréhension de ne pouvoir pas persévérer dans l'Institut de saint Ignace. Impossible de dire les tortures morales qu'il endura dans cet état. Mais la Vierge compatissante vint les faire cesser. Car tandis qu'il était à Brescia, en Lombardie, cette Mère de bonté daigna lui apparaître en compagnie de sainte Marie-Madeleine, de sainte Catherine, vierge et martyre, et de sainte Catherine de Sienne. La Reine des anges lui parla de la manière la plus affectueuse ; et non-seulement elle l'assura qu'il garderait la chasteté et resterait toute sa vie dans la Société de Jésus, mais elle lui promit en outre qu'elle se ferait de nouveau voir à lui à ses derniers moments. Ses trois compagnes donnèrent unanimement un signe d'approbation à ces paroles, et elles accompagnèrent ce signe d'un sourire plein de bienveillance ; après quoi elles se retirèrent lentement en chantant de leurs voix célestes quelques strophes latines en l'honneur de la chasteté. Le bienheureux Ledesme n'en retint que ces vers :

« Quantum est donum castitatis
Quod Deus confert pietati !
Divina res est castitas ;
Majora sed sunt præmia
Quæ continenti dat Deus (1). »

(1) *Historia Societatis Jesu*, tom. 1, lib. 6, n. 9. *Negot. sæcul. M.*, p. 285. *Chron. SS. Deip.*, p. 464.

• Combien la chasteté est un don précieux ! Elle est un des plus riches présents du Roi des cieux.... oui , la virginité est une chose divine ; mais la récompense qui l'attend est encore bien au-dessus d'elle. • Avant d'entrer en religion , Jacques Ledesme avait brillé dans les universités d'Alcala , de Paris et de Louvain. C'était un homme dévoré d'un désir de la science, que rien ne pouvait assouvir. Aussi recherchait-il partout les maîtres les plus célèbres ; et nulle part il n'en trouvait qui répondissent parfaitement à son avidité (1).

Mais de tous les bienheureux que la sainte Vierge favorisa, dès ici-bas, d'apparitions miraculeuses, il en est peu qui l'aient été d'une manière plus admirable , plus consolante que saint Stanislas Kostka , jeune novice de la même société que Ledesme, et Patavin. Dès l'âge le plus tendre il avait aimé Marie avec un amour d'ange. Durant le cours de ses études, toutes ses pensées, toutes ses paroles , toutes ses actions avaient pour but de plaire à la très-sainte Vierge. Il n'avait rien de plus doux , rien de

(1) In Vitâ ejus a Nierembergio et Alegambe, in Bibliotheca Scriptorum Societatis ; in Vitâ Laynii, per Ribadeneiram, cap. 9, et in Catalogo Scriptorum Societatis et apud Joannem Burghe-sium , libello de Patrocinio B. Virginis. Vide etiam Poiræum, tom. 2, p. 621. Negot. sæcul. M., p. 302. Chron. SS. Deip., p. 471. Balinghem ac Vincentium Charron, in Calendar., 18 novembr., num. 2. Franc. Sacchinum, tom. 2. Histor. Societ. Jesu, lib. 1, ann. 1557.

plus cher que de parler d'elle , que de penser à elle , que de lire , que d'écrire , que de composer quelque chose soit en vers , soit en prose , à la louange de Marie. Aussi cette bonne mère l'aima-t-elle , à son tour , avec prédilection. Elle lui apparut plusieurs fois , le consola dans ses peines , le fortifia dans ses combats et l'aida de ses conseils. Dans une grave maladie qu'il fit , et qui semblait devoir trancher le fil de ses jours , elle lui envoya sainte Barbe , à laquelle le pieux jeune homme avait une grande dévotion , et que les catholiques du Nord invoquent spécialement pour obtenir la grâce de ne point mourir sans avoir reçu le saint viatique. L'immortelle Vierge de Nicomédie était suivie de deux anges , dont l'un portait l'Eucharistie , et de la main duquel l'heureux Stanislas reçut le pain descendu du ciel. Une autre fois , Marie vint elle-même , en personne , visiter son cher Stanislas , alors encore gravement malade. Au moment où il semblait près d'entrer en agonie , il vit tout à coup la sainte Vierge s'approcher de lui avec un visage où brillait une douceur ineffable. Elle lui adressa les paroles les plus affectueuses , et elle mit le comble au bonheur du jeune Polonais en déposant sur son lit et dans ses bras Jésus-Christ , qu'elle tenait sous la forme d'un enfant. Stanislas , transporté de joie , ne pensait qu'à jouir de son indicible bonheur. Il contemplait , il adorait , il bénissait l'enfant divin , le pressait sur son cœur et le couvrait de

saints baisers. Mais Marie, retirant son adorable Fils des mains du pieux malade, lui fit connaître que le temps des jouissances n'était pas encore arrivé. « Votre heure n'est pas encore venue, mon fils, » lui dit-elle, en le regardant avec amour. « Il faut mériter la possession de Jésus par une obéissance fidèle et complète à sa volonté ; entrez dans la compagnie qui porte son nom ; voilà ce qu'il demande de vous ; et je vous l'ordonne de sa part. » Après ces mots elle disparut, et le mal ne tarda pas à disparaître aussi. Dans le voyage qu'il fit pour se rendre à la maison de son noviciat, un ange vint de nouveau le nourrir du pain vivant. Cet angélique serviteur de la Reine des vierges avait souvent demandé à celle qu'il aimait tant, la grâce de mourir le jour où elle-même quitta la terre pour aller régner au ciel. Cette faveur lui fut octroyée ; car il expira ce jour-là, contre la prévision de ses garde-malades, qui croyaient qu'il irait plus loin que le 15 août. A ses derniers instants Marie lui apparut encore ; et ce fut, pour ainsi dire, dans ses bras maternels que cet ange de la terre remit à Dieu sa belle âme, que Marie put emporter dans le séjour des joies sans fin. « Heureux, s'écrie à ce propos le P. Courcier, heureux qui a pour l'introduire dans son éternité une pareille protectrice, une semblable patronne, *felix tantâ duce et tantâ patronâ* (1) ! »

(1) Tom. 3 *Historiæ Societat. Jesu*, lib. 4, num. 25 et seq.

XXX

Apparitions aux bienheureuses Lucie de Narni et Catherine de Raconis, Dominicaines.

Ces deux saintes femmes vécurent dans le même temps. La voix intérieure de la grâce les appela dans le même Ordre, où elles furent l'une et l'autre la bonne odeur de Jésus-Christ. Elles moururent aussi, ou plutôt elles allèrent vivre à jamais dans le sein de Dieu à peu près à la même époque. Durant leurs jours d'ici-bas elles furent toutes les deux l'objet d'éclatantes faveurs de la part de Marie.

La bienheureuse Lucie de Narni sembla naître avec le goût d'une tendre piété envers la Mère du Sauveur. Aussi cette Reine des vertus daignait honorer Lucie de son intimité : souvent elle eut avec elle des entretiens pleins de charmes. Lucie, de son côté, en usait aussi familièrement avec sa souveraine qu'une fille peut le faire avec sa mère. Mais ce fut surtout quand vint pour la pieuse dominicaine l'heure de quitter ce monde, que Marie redoubla à l'égard

in Vitâ Stanislai, in Spinell., cap. 35, num. 31, in Poiræo, tom. 2, p. 617. Vide etiam Balinghem ac Vincentium Charron, 14 Augusti, num. 6 et 8. Negot. sæcul. M., p. 297. Chron. SS. Deip., p. 476. Tharin, Mois de Marie, p. 115. Debussy, Mois de Marie, p. 169.

de Lucie ses marques de bonté , ses preuves d'affection ; car alors elle lui fit de fréquentes apparitions ; alors elle eut avec elle des entretiens plus longs et plus nombreux que jamais. Elle voulait par là lui faire plus vivement désirer les saintes joies du ciel et l'en rendre plus digne ; et c'est assurément ce en quoi elle réussit. A l'âge de sept ans , elle fut , dit-on , donnée pour épouse à Jésus-Christ par la très sainte Vierge. On ajoute qu'un jour qu'elle regardait avec grande attention et piété une statue de pierre représentant Marie et l'enfant Jésus dans ses bras, elle entendit une voix lui dire : « Veux-tu mon Fils ? » Et en même temps les deux images de pierre s'animèrent ; elles s'avancèrent près de Lucie. L'heureuse Mère de Jésus le remit dans les bras de la pieuse enfant qui, ne se sentant pas de joie, et ivre de bonheur, l'emporta à la vue de tous les assistants étonnés et surpris qu'une enfant si jeune et si faible portât, sans le laisser tomber, un autre enfant si fort et si lourd en apparence. Mais , observe à ce propos un auteur qui raconte ce fait, celui qui porte tout par la seule parole de sa toute-puissance savait bien se rendre léger ou augmenter les forces de sa jeune et chaste amante. Lucie arrivée chez elle le déposa sur son lit où elle le posséda trois jours jouant avec lui comme le font les enfants de sept ans, l'adorant, le priant et ne cessant de lui dire comme l'Épouse des cantiques : « Que vous êtes beau, mon bien-aimé ! *Quam*

pulcher es, dilecte mi ! Donnez-moi, oh ! donnez-moi un baiser de votre bouche ; car votre amour est pour moi plus délicieux que le vin , plus suave que les parfums. Livrons-nous à nos transports, livrons-nous à l'allégresse ; mon bien-aimé est pour moi comme un bouquet de myrrhe ; il reposera sur mon sein. » C'est dans ces doux transports, c'est dans ces ravissements que se passèrent ces trois jours, durant lesquels l'enfant divin fut, pour sa bien-aimée, comme une grappe de Chypre cueillie dans les vignes d'Engaddi. Après ce temps, hélas ! trop court pour le cœur de Lucie , l'Enfant-Dieu disparut sans qu'elle s'en aperçût, sans qu'elle sût ni quand ni comment ; et la statue de pierre , que, pendant ces trois jours, on n'avait plus vue à sa place dans l'église, y reparut aux regards de tous (1).

On dit à peu près les mêmes choses de sa contemporaine et sœur en religion la bienheureuse Catherine de Raconis, fille aussi de saint Dominique. Selon ses légendaires, elle n'avait encore que cinq ans lorsqu'un jour de la Pentecôte Marie lui apparut. Elle était revêtue d'une robe de drap d'argent , et au milieu de son front brillait un diamant dont l'éclat effaçait la splendeur du soleil. Elle tira ensuite un an-

(1) *Negot. sæcul. M.*, p. 284. *Chron. SS. Deip.*, p. 462. *Chronicon Ordinis Prædicatorum*, partie 2. Balinghem ac Vincentius Charron, 14 novembris.

neau de son doigt et le donna à Jésus, qu'elle tenait par la main et qui avait en ce moment la forme d'un enfant de cinq ans aussi. Ce Dieu le prit et le mettant au doigt de Catherine, il lui dit : « Je t'épouse en foi, en espérance et en charité. » Cependant la Mère de Jésus tenait dans sa main les deux mains droites des fiancés. Elle ne voulait par là que faire comprendre à Catherine que Dieu se la réservait et qu'elle devrait demeurer vierge. Cette pure et angélique enfant le comprit bien ; car lorsqu'elle fut en âge de contracter un engagement, de se lier par un serment, elle fit vœu de virginité et jura de n'appartenir jamais qu'à Jésus-Christ. La nuit qui suivit ce vœu, sainte Catherine de Sienne se présenta à elle et l'assura que Dieu avait eu pour agréable, ainsi que toute la cour céleste, l'engagement qu'elle avait fait de ne connaître jamais que les noces mystiques de l'âme avec le Dieu qui est esprit (1).

Ces récits trouveront sans doute plus d'un incrédule. Mais nous ne les inventons pas. Nous ne faisons que les copier, et nous les empruntons à des écrivains réputés graves et judicieux. Pour les nier, il faut, si l'on n'inculpe pas la bonne foi ou le jugement des historiens, avancer que les faits qu'ils racontent sont au-dessus de la puissance de Dieu ; en

(1) *Negot. sæcul. M.*, p. 285. *Chronic. Ord. Prædic. Chron. SS. Deip.*, p. 465. *Poiré, Tripl. cour.*, tom. 2, p. 652.

d'autres termes, que Dieu ne peut pas faire de pareilles choses, ce qui serait bien hardi. Pour nous, ici, comme pour toutes les apparitions ou révélations dont se compose ce recueil, nous dirons avec l'Ange : que rien n'est impossible à Dieu. *Non erit impossibile apud Deum omne verbum*. Cela n'est pas, nous dirait-on ; et nous demanderons, nous, pourquoi cela ne serait-il pas ? Qu'y a-t-il là de contraire, d'opposé aux lois de la nature ? Qu'y a-t-il là qui excède la puissance infinie de Dieu ? Pour nous, nous aimons à croire tout ce qui semble dilater le cercle de ce pouvoir que l'on sait être sans bornes. Nous aimons à croire tout ce qui tend à prouver davantage l'amour de Dieu pour nous. Nous aimons à croire tout ce qui nous paraît ajouter aux bontés de la Mère de Dieu pour ses enfants de la terre, tout ce qui a pour résultat de nous la faire aimer avec plus de confiance, de piété et de reconnaissance.

XXXI

Apparitions à la bienheureuse Jeanne de la Croix, à saint Jean de Dieu
et à un médecin belge.

Quoique la bienheureuse Jeanne de la Croix appartienne à une époque un peu antérieure à celle où se passèrent les faits que nous venons de rapporter en dernier lieu, cette sainte Franciscaine étant morte

en 1534, néanmoins nous ne pouvons pas, nous ne devons pas omettre et passer sous silence les grâces singulières dont elle fut favorisée par l'auguste Mère de Dieu. D'abord, sa naissance fut l'effet des prières que Marie fit à son divin Fils, auquel elle demanda expressément cette naissance, de laquelle elle attendait la réforme du monastère de la Croix, spécialement placé sous sa protection et confié à sa surveillance. Ensuite, dès le berceau, elle fut vouée par sa mère, sur une inspiration d'en haut, à Notre-Dame de la Croix. A l'âge de quatre ans, elle eut une extase dans laquelle elle fut conduite en esprit dans un lieu magnifique, où étaient plusieurs dames remarquablement belles, dont les visages et les habits brillaient et resplendissaient comme brillent et resplendissent les rayons du soleil. Mais, au milieu d'elles, il y en avait une qui surpassait toutes les autres en beauté et en majesté, et semblait être leur reine. Là aussi se trouvait une multitude de petits enfants qui, soudain, s'approchant de Jeanne, l'engagèrent à aller présenter ses hommages à la dame qui paraissait être au-dessus de toutes les autres, et qu'ils disaient être la Reine du ciel et de la terre, la Maitresse des anges et des hommes. Jeanne s'étant excusée en alléguant qu'elle ne saurait que dire à une aussi grande dame, ces enfants lui apprirent la Salutation angélique, qu'elle récita à deux genoux devant la sainte Vierge. Plus tard, ce fut cette même Vierge qui pré-

sida en bonne mère à son éducation ; ce fut elle qui lui donna le désir d'être religieuse et d'entrer dans le Tiers-Ordre du séraphique saint François ; ce fut elle qui la protégea dans le voyage qu'elle fit de la maison de son père à Hazana , près de Tolède , au monastère de la Croix , qui n'est qu'à cinq lieues de Madrid. Ce fut Marie , encore , qui l'enveloppa d'un nuage et la déroba aux regards du jeune gentilhomme auquel on voulait la marier , et qui , en la poursuivant , passa près d'elle sans la voir. Enfin , quand elle fut au couvent , ce fut Marie qui lui dit qu'elle en deviendrait supérieure ; ce fut elle qui lui ordonna de réformer cette maison , et qui lui remit , un jour , dans le jardin de ce monastère , l'enfant Jésus entre les bras (1).

Environ seize ans après sainte Jeanne de la Croix , mourut saint Jean de Dieu , fondateur de l'Ordre de la Charité , et un des plus illustres et des plus généreux bienfaiteurs de l'humanité. Ce héros de dévouement a sa place marquée parmi les âmes que Marie honora de ses grâces de prédilection ; et ces grâces , il les mérita par sa piété envers elle et par sa sublime charité envers les pauvres , les malades , les infirmes , et , en un mot , envers tous les malheureux que le monde rebute. Tendrement dévot à Marie , il

(1) *Negot. sæcul. M.*, p. 279. Poiræus, *Tripl. cor.*, tom. 2, p. 612. Vincentius Charron, in *Calendario*, 3 maii, num. 5.

l'honora dès son bas âge en récitant, chaque jour, le Rosaire en son honneur, en méditant fréquemment les douleurs qu'elle endura pendant la Passion de son Fils, et en compatissant, par les sentiments du cœur, à ces mêmes angoisses. Il parlait d'elle aux autres aussi souvent qu'il le pouvait. A ses autres prières il ajoutait tous les jours vingt-quatre *Pater* et autant d'*Ave*, en mémoire des vingt-quatre années que, selon quelques-uns, Marie passa sur la terre depuis l'Ascension de Jésus jusqu'à son Assomption à elle. Aussi, la Reine des anges vint-elle l'assister à ses derniers moments, avec saint Jean l'évangéliste et l'archange Raphaël. Elle calma les frayeurs qu'éprouvait, à l'approche de la mort, ce fidèle serviteur de Dieu; elle porta même la bonté jusqu'à lui essuyer avec un linge la sueur qui lui ruisselait du visage, digne et précieuse récompense de ce service qu'il avait lui-même rendu tant de fois aux malades et aux agonisants (1).

C'est à l'année qui vit la fin des travaux de ce saint, qu'il faut assigner ce que Tilman Breidenbach dit, au livre second de ses *Conférences sacrées*, d'un meünier belge qui, perclus de tous ses membres par une paralysie qu'il avait depuis trois ans, et mis, par

(1) *Negot. sæcul. M.*, p. 287. In *Vitâ ipsius*, per Franciscum a Castro et apud Vincent. Charron, in *Calendario*, 8 martii, num. 1.

là , dans l'impossibilité absolue d'aller en pèlerinage à aucun sanctuaire de Marie , pria tant et tant cette Vierge , qu'enfin il obtint d'elle qu'elle viendrait en personne le visiter sur son lit de douleur ; ce qu'elle fit en effet avec une grande bonté ; car elle vint le trouver ; et , en entrant dans sa chambre , elle la remplit instantanément d'une lumière éclatante et céleste , à la faveur de laquelle le pieux malade aperçut une nombreuse multitude de vierges qu'il connut sur-le-champ par leurs noms. La Mère de Dieu lui dit en outre , non-seulement ce qu'il devait faire et à quel pèlerinage il devrait se faire transporter pour y recouvrer la santé ; mais elle lui révéla de plus que la Belgique était menacée d'une foule de maux qu'on ne pourrait conjurer qu'en amenant les hommes à faire pénitence. L'événement vint justifier cette prédiction menaçante , comme le prouve Famien Strada dans ses deux savants volumes sur les guerres de la Belgique. Cette histoire du meunier belge est aussi rapportée par Jean Boniface dans ses Annales de la Vierge (1).

Ah ! peut-être que nous aussi nous sommes à la veille de grands malheurs ! Dieu est tant offensé ! son

(1) Tilmanus Breidenbachius , lib. 2. Sacrarum collationum cap. 30. Famianus Strada , de bello Belgico. Joannes Bonifacius , lib. 3. De Historia Virginali , cap. 3. Negot. sæcul. M. , p. 287.

nom est si blasphémé ! ses fêtes et ses dimanches si profanés ! ses lois si méconnues ! ses grâces si dédaignées ! Les vertus chrétiennes sont si rares ! les crimes si énormes ! les péchés si nombreux ! Faisons donc pénitence aussi ; et , par notre repentir , désarmons le bras de Dieu , éteignons dans ses mains la foudre prête à nous frapper , et changeons sa colère en miséricorde.

XXXII

Apparitions à Sébastien Beraddas , à Pierre d'Anasco , à Corneille Wischaven , jésuites ,
et à un roi du Monomotapa.

Certes , s'il y a dans les temps modernes une congrégation religieuse qui mérite l'estime et commande la créance par le grand nombre d'hommes éminents qu'elle a renfermés dans son sein , par la science , le talent , le jugement et la saine critique des écrivains qui , chez elle , ont pris la plume ; s'il y a une société aux mémoires de laquelle on doit respect et confiance , c'est indubitablement la Compagnie de Jésus , qui est autant une académie de savants qu'un collège d'apôtres et une armée de martyrs.

Or , les annales de cette sainte et illustre congrégation nous révèlent que , dans un espace de dix à douze ans , de 1580 à 1561 , l'auguste Mère de Jésus

se fit voir à plusieurs disciples de saint Ignace, en tête desquels nous nommerons Sébastien Baraddas, né à Lisbonne, de famille noble. Un jour qu'il priaît avec un grand recueillement dans une église de saint Dominique, et au pied d'un autel dédié à Notre-Dame de l'Échelle, la Mère de Dieu lui apparut et lui dit expressément d'entrer chez les Jésuites (1).

Après lui, nous avons à citer Pierre d'Anasco. Il était encore dans le monde, et âgé seulement de vingt-deux ans, lorsqu'une maladie grave vint mettre ses jours en péril. Sur son lit de souffrances, il n'oublia ni Dieu, ni son âme, ni ses intérêts spirituels; et il eut soin de tenir constamment son esprit élevé vers le ciel. Il persévéra notamment dans la prière à la sainte Vierge; et ce ne fut pas en vain; car cette Vierge lui apparut; elle lui dit d'entrer dans la Société de Jésus, puis elle le guérit soudain. En reconnaissance de quoi Anasco jeûna, depuis, tous les samedis de sa vie (2).

Dans le temps où il embaumait, par ses vertus exemplaires, la Compagnie de Jésus, elle était aussi édifiée par la conduite irréprochable de Corneille Wischaven, que la sainte Vierge lui gagna; et voici

(1) Alegambe, in *Bibliotheca scriptorum Societatis*. Poiræus, *Tripl. cor.*, tom 2, p. 627. *Negot. sæcul. M.*, p. 291.

(2) *Ex Annal. Societ. Jesu.* Poiræus, *Tripl. cor.*, tom. 2, p. 627.

comment. Pierre Fèvre, un des premiers compagnons de saint Ignace, se rendant à Louvain avec François Strada, le P. Canisius, autre Jésuite, lui donna une lettre à porter à Corneille Wischaven, auquel il disait dans cette lettre : « Mon cher Corneille, vous recevrez cette lettre des mains de Pierre Fèvre; c'est un excellent homme, et je ne puis que vous engager à entrer dans la Société à laquelle il appartient. Vous y trouverez la paix du cœur et le salut qui sont l'objet de tous vos vœux. » Mais les deux Jésuites s'étaient retirés aussitôt la lettre remise et avant qu'elle fût lue par Wischaven. Dès qu'elle le fut, il chercha longtemps, mais en vain, la maison où ils logeaient. Ne pouvant les découvrir, il alla dans une église de saint Dominique; et là, se prosternant aux pieds d'une image de Marie : « Vierge sainte, lui » cria-t-il, Mère du Tout-Puissant, je viens de recevoir une lettre qui me dit de m'entretenir de l'affaire de mon salut avec un homme qu'elle me désigne, et cet homme, je ne puis parvenir à le trouver; soyez-moi donc bonne, ô Marie! et faites-moi savoir où sont ceux que je cherche. » A peine Wischaven avait-il achevé cette prière, qu'il entendit une voix du ciel qui lui ordonna de longer la maison des Dominicains, d'entrer ensuite, à main droite, dans la première rue qu'il trouverait, et de frapper à la porte de la troisième maison de gauche. C'était là, en effet, que demeuraient les deux Jésuites. Le

P. Poiré assure que « la Mère de Dieu ne dédaigna pas de montrer elle-même à Wischaven cette maison. » Le jeune étudiant y entra ; il conféra avec les deux disciples de saint Ignace ; puis , après avoir fait les exercices spirituels prescrits par les statuts de l'Ordre , il s'y incorpora (1).

A la suite de ces apparitions ou communications intimes faites à quelques-uns des pieux enfants de Loyola , plaçons une faveur de ce genre accordée par la Mère de Dieu à un prince infidèle et barbare , qu'un Jésuite , nommé Gonsalve Silveira , convertit au christianisme. Les historiens de la Compagnie de Jésus mettent cette vision en l'an 1561. Selon eux , le Jésuite dont nous venons de dire le nom , étant allé en Afrique pour y prêcher l'Évangile , pénétra dans le royaume de Monomotapa. Une de ses premières démarches fut d'aller faire visite au roi de ce pays. Ce prince , quoique mahométan , avait des mœurs fort douces. Il aimait les Européens et les arts , qu'ils cultivent avec tant de succès. Aussi accueillit-il fort bien le P. Silveira , auquel il donna même un logement dans son palais. Le Jésuite s'y établit , et

(1) Poiræus, *Tripl. cor.*, tom. 2, p. 621. Balinghem et Charron, in *Calendario*, 24 augusti. Nierembergii in *Vitâ ipsius et in Vitâ Petri Fabri*, atque Canisii. *Historia Societat. Jesu*, tom. 2, lib. 3, num. 55. *Negot. Sæcul. M.*, p. 291. *Chron. SS. Deip.*, p. 464.

dressa un autel dans la chambre qu'il occupait. Audessus de cet autel il plaça un magnifique tableau de la sainte Vierge, qu'il avait apporté d'Europe. Quelques officiers, ayant vu ce tableau, en furent ravis d'admiration, et ils dirent à leur maître que le Jésuite avait chez lui une dame d'une beauté sans pareille. Le roi demanda à la voir; et le P. Silveira se rendit à ses désirs, et alla le trouver avec son tableau à la main. Mais ce tableau était voilé. Le missionnaire, pour piquer davantage la curiosité du roi, lui dit, avant d'ôter le voile qui couvrait ce tableau, que la dame qu'il représentait était la Mère du Rédempteur et la Reine du ciel. Après quoi il tira le rideau et mit l'image en place dans la chambre même du prince. Celui-ci trouva ce visage si divin, si ravissant, qu'il le salua avec respect, et pria le Père de lui faire présent de ce tableau. Le missionnaire y consentit, et il dressa pour ce tableau une espèce d'oratoire, afin d'engager le roi à l'honorer davantage; ce que ce prince fit en effet. Quoique venant d'un infidèle sectateur du Coran, ces hommages plurent tant à Marie, que, pendant cinq nuits de suite, elle apparut au roi au milieu d'une clarté splendide. Le visage de cette Mère de Dieu respirait une douceur ineffable. Elle parla au prince africain; mais il ne put comprendre ce qu'elle lui disait, ce dont il fut très fâché, comme il le raconta, le lendemain de chacune des cinq apparitions, à sa mère et aux Portugais qui vinrent lui

faire visite. S'en étant plaint au P. Gonsalve, celui-ci lui dit que la Mère du Sauveur Jésus-Christ parlait une langue que les seuls chrétiens pouvaient entendre. Il exhorta donc le roi à quitter l'islamisme et à se faire baptiser, l'assurant qu'alors seulement il comprendrait les maternelles et suaves paroles de la grande Dame. Le roi céda à ses instances ; et, après avoir été instruit des principaux mystères de la foi catholique, il reçut le baptême.

Quant à Gonsalve Silveira, il fut tué par les barbares en haine des conversions qu'il avait opérées, et son cadavre fut jeté dans le courant d'un fleuve.

Ce martyr des temps modernes s'était toujours distingué par sa tendre piété envers la sainte Vierge. Lorsqu'il était à Goa, au collège des Jésuites, il honorait en mille manières une image de la Mère de Dieu : tantôt il se mettait à genoux ; tantôt il roulait dans ses doigts les nombreux anneaux d'un rosaire ; tantôt il s'asséyait et tantôt il marchait ; mais toujours il se proposait de vénérer sa bonne Reine. Alegambe rapporte de lui qu'à toutes les fêtes de la sainte Vierge il disait mille *Ave Maria*, en faisant à chaque fois une génuflexion (1).

(1) Maffei, in *Litteris Indicis*, libr. 2 *Selectarum*. Ribadeneira, lib. 2 *Vitæ Laynii*. Nicolaus Godignus, in *Vitâ ejusdem Gonsalvi*, Sacchinus, tom. 2. *Histor. Societ. Jesu*, lib. 5, n. 244. Spinellus, *Tractat. de exemplis*, num. 30. Poiræus, tom. 2, p. 646. Balinghem ac Vincentius Charron, 15 martii, num. 2. *Negot. sæcul. M.*, p. 293. *Chron. SS. Deip.*, p. 475.

XXXIII

Autre apparition à saint Jean de Dieu ; apparitions à saint Pierre d'Alcantara, de l'Ordre des Récollets, et aux bienheureux Jérôme de Forli, Jacques de Nursie, Pacifique de Foix et Pierre ou Bernard de Catacium, Capucins.

En lisant quelques jours après la rédaction de notre chapitre XXXI, dans les *Vies des Saints illustrées*, la Vie de saint Jean de Dieu, par le vicomte de Falloux, ancien représentant et ancien ministre de France, nous fûmes heureusement et agréablement surpris d'y rencontrer une remarquable et très intéressante apparition de la sainte Vierge au vénérable fondateur des Frères de la Charité, apparition dont ne parlent point les auteurs que nous avons jusqu'ici suivis pas à pas, et qui mérite cependant bien d'avoir place dans notre recueil. Nous la relaterons donc ici, plutôt que de la passer tout à fait sous silence.

Or, voici ce que nous lisons dans le récit que fait de la vie de saint Jean de Dieu l'illustre et noble auteur breton que nous avons nommé plus haut, et qui aurait été un des premiers hommes de son siècle et de sa nation, si Dieu lui eût donné autant de force et de santé que de talents et de vertus :

« Un jour que saint Jean de Dieu, alors sous les drapeaux, avait été chargé, avec un petit détachement espagnol, de battre la campagne qui environ-

nait le camp et de protéger les convois de fourrages avidement attendus, on lui donna à monter un cheval qui était lui-même une capture récemment faite sur l'ennemi. A peine cet animal se trouva-t-il en liberté dans la plaine, qu'il prit son élan vers les rangs ennemis; et il y eût emporté son cavalier, si le jeune soldat, incapable de maîtriser sa monture, n'eût préféré se jeter à terre. La chute avait été violente; et Jean Ciudad demeurait étendu sur place sans connaissance. Ses compagnons ne s'étaient pas sentis en nombre suffisant pour le suivre ou le secourir dans une direction si périlleuse; et on l'eût perdu à jamais, si une jeune femme, revêtue du costume des paysannes du pays, ne se fût présentée tout d'un coup à son aide. Elle souleva sa tête, répandit de l'eau fraîche sur ses lèvres; et, après lui avoir fait ouvrir les yeux, lui parla, comme un habile médecin du corps et de l'âme; lui enseigna quel baume efficace guérirait promptement ses blessures, et quelles actions de grâces il devait rendre à la divine miséricorde; lui reprocha les écarts de sa conduite, son infidélité envers Dieu, puis disparut en indiquant du doigt le sentier qui devait le ramener sous la tente. Jean Ciudad ne douta jamais qu'il ne dût la vie à l'intervention de la sainte Vierge en personne, et forma dès lors la résolution de consacrer à Dieu, sans partage, le reste de ses jours miraculeusement préservés.

« Bien des gens, poursuit le sage écrivain que nous citons, bien des gens aujourd'hui sourient au récit d'un miracle; cependant comment expliquer la transformation soudaine qui succédait à mille passions tumultueuses? Cette résurrection de l'âme est-elle un moindre prodige que ne le serait le mouvement rendu à un corps inanimé? et Ciudad, qui sentit une vie nouvelle soufflée tout d'un coup des lèvres d'une simple fille des champs, sur son cœur régénéré, Ciudad pouvait-il douter des grâces et de la miséricorde divines (1)? »

Tandis que saint Jean de Dieu attirait ainsi sur lui le regard bienveillant de la Reine du ciel, un autre espagnol méritait aussi, par ses sublimes vertus, les bonnes grâces de cette auguste Mère de Dieu. C'était Pierre d'Alcantara, de cette famille de saint François que nous appelons les Récollets, et auquel sainte Thérèse, qui le connut parfaitement, donne les plus grands éloges. Il avait été trois ans gardien de l'important couvent de Notre-Dame des Anges, et il méritait ce titre et cette fonction par sa piété toute filiale envers celle qui est élevée en gloire et en puissance au-dessus de tous les chœurs des esprits bienheureux. Aussi, pour le récompenser dès ici-bas des honneurs qu'il lui avait rendus en passant sur la

(1) Vies des Saints illustrées. Vie de saint Jean de Dieu, par le vicomte Alfred de Falloux.

terre , et pour lui donner un gage du bonheur dont il allait jouir dans un monde meilleur, Marie lui apparut à ses derniers moments avec l'apôtre bien aimé, et elle l'assura de son salut éternel. Transporté de bonheur à cette douce assurance que lui donnait celle que l'Eglise nomme *la Porte du ciel* , il se mit à chanter ce verset du psalmiste : « Quelle joie pour moi et quel bonheur ! on vient de m'apprendre que je vais entrer dans la maison de Dieu ! » Après ces mots il expira , et son âme s'envola dans le séjour de toute pureté, sans passer par le purgatoire , ainsi que Dieu daigna le révéler à sainte Thérèse (1).

Quatre ans après, la sainte Vierge apparut pareillement, et quelques jours avant sa mort , au frère Jérôme de Forlì , de l'Ordre des Capucins. Une nuit que, ne dormant pas, il pria de tout son cœur Dieu, la sainte Vierge et les anges, la Reine de ces esprits purs se présenta à lui environnée d'un grand éclat. Puis, lui adressant de célestes et ineffables paroles, elle l'appela aux joies de l'éternelle Sion ; elle lui dit à quelle heure et quel jour il mourrait : ce devait être le dimanche suivant et au coup de l'Angelus du soir. Jérôme, pénétré de respect et de gratitude, s'écria, dans l'excès d'un religieux transport :

(1) Poquelinus Recollectus, in Vitâ Petri. Balinghem ac Vincentius Charron, in Calendario, 18 octobr. Negot. sæcul. M., p. 293.

« D'où me vient, ô noble Reine, d'où me vient ce bonheur que la Mère de mon Dieu et la souveraine du monde vienne visiter ma misère ? Qu'ai-je fait pour obtenir la couronne impérissable ? Je ne puis attribuer tant de grâces qu'à la bonté infinie de mon Dieu et à la vôtre, ô tendre Mère ! Béni soit donc mille fois le Dieu qui enrichit ainsi le pauvre et l'indigent, et qui comble de ses dons ceux qui en sont si peu dignes ! Béni soit aussi le nom de son adorable Fils, qui étend sur nous sa bonté avec tant de largesse et de miséricorde ! Soyez aussi bénie, ô la plus sainte des créatures, pour honorer ainsi, pour favoriser ainsi le plus humble et le dernier de tous vos serviteurs (1) ! »

Presque dans le même temps mourut un autre Capucin nommé Jacques de Nursie, que la sainte Vierge favorisa aussi d'une apparition au moment où la mort venait briser ses liens terrestres. A sa vue le très pieux client de la Mère de Dieu s'écria dans un saint transport : « O Vierge mille fois heureuse, Vierge la plus glorieuse et la plus pure des vierges, que vous êtes bonne de venir ainsi me visiter ! que votre visite m'honore ! » Puis, s'adressant à ceux qui entouraient son lit, « La voilà, la voilà, leur dit-il, la triomphante Reine des cieux ! la voilà qui vient

(1) Zacharias Boverius, tom. 1 *Annalium Capucinatorum*. Negot. sæcul. M., p. 296. Chron. SS. Deip., p. 478.

me chercher pour m'introduire dans les parvis de la sainte cité (1) ! »

La même famille des Capucins donna encore , en cette même année 1576, à l'Eglise du ciel, un autre de ses membres cher également à Marie , et que cette Vierge favorisa aussi d'une apparition. Car, un jour de la Conception , comme il était resté au chœur après l'office des Matines , la Mère de Dieu lui apparut , lui expliqua le mystère de sa conception sans tache, l'affermir dans la croyance de ce mystère , puis disparut en laissant après elle dans l'église une odeur si suave que toute l'enceinte sacrée en fut délicieusement remplie et embaumée. Le sacristain étant venu quelques instants après pour orner les autels , en témoigna sa surprise et son admiration ; car jamais fleurs des jardins , jamais encens de Palestine n'avaient exhalé de parfums aussi odoriférants. Le religieux ainsi favorisé de la sainte Vierge s'appelait Pacifique , et il était de Faux. Cette apparition eut lieu à Eugubbio ou Gabbio, ville du duché d'Urbain (2).

A ces heureux Capucins , joignons-en ici un autre qui reçut la même faveur que ceux que nous venons

(1) Boverius, *ibidem* hoc anno 1566, num. 6. *Negot. sæcul. M.*, p. 296. *Chron. SS. Deip.*, p. 478.

(2) Zach. Boverius, *ibid.* anno 1597, n. 31. *Negot. sæcul. M.*, p. 296. *Chron. SS. Deip.*, p. 479.

de nommer, et disons que Pierre ou, selon le P. Courcier, Bernard de Catacium, fut, dans ses derniers jours, honoré jusqu'à trois fois de la visite de Marie, qui l'appela au ciel en ces termes si bienveillants : « Venez, cher fils, venez; n'hésitez pas, ne tardez pas, car le paradis vous attend (1). »

Ce fut ainsi que la divine Mère de Jésus-Christ témoigna de son affection pour la famille réformée de saint François d'Assise. Heureux les corps, heureux les membres qu'elle favorise ainsi !

XXXIV

Apparitions à Julien de Camérino, à un novice d'Urbino, à Alexandre de Butrium, à Jean de Florence et à Jérôme de Pistoie, tous de l'Ordre des Capucins.

Un des instituts religieux sur lesquels l'école impie de Voltaire et consorts a le plus déversé d'ironie, de calomnies et d'insultes, c'est celui des Capucins. Ces humbles enfants de la foi ont, depuis plus d'un siècle, servi de point de mire à tous les traits des beaux esprits de la secte soi-disant philosophique. Contes, chansons, diatribes, lazzi, gravures, livres obscènes, tout a été employé contre ces hommes d'énergie et de fortes convictions, qui

(1) Chron. SS. Deip., p. 279. Negot. sæcul. M., p. 296. Boverius, tom. 1 Annal. Capucin.

meurent tout vivants et qui sont aussi dédaigneux des opprobres que des honneurs, des outrages que des louanges. Aussi, que fait la bave impure de l'impie et du libertin à ceux qui vont se réjouissant quand ils sont trouvés dignes de souffrir quelque chose pour le nom de Jésus-Christ? Que fait la bave impure de l'impie et du libertin à ceux qui s'estiment heureux d'être honnis, bafoués, méprisés à cause de Dieu, et qui voient dans l'ignominie le germe de la gloire, et dans l'affront un principe d'éternelle béatitude! Mais si l'incrédule n'a pour eux que de la haine ou du dédain, par contre, Dieu leur accorde toute sa bienveillance, et le ciel a prouvé, dans mille circonstances différentes, que son regard ami est sur ces justes de la terre pour les favoriser de grâces exceptionnelles.

Marie, notamment, oui Marie, la Vierge tant fêtée, tant saluée, tant invoquée par ces bons Pères, leur a, nombre de fois, témoigné qu'elle les aimait avec un cœur plein de tendresse. Ainsi, si nous en croyons Rovère, leur annaliste (et nous n'avons pas de raisons pour suspecter sa bonne foi et rejeter ses récits), la Mère de Dieu apparut à Julien de Camérino dans l'Ombrie. Sur le point de mourir, au couvent d'Amendola, il vit venir à lui cette très auguste Vierge, et il se mit à crier : « O mes frères, voici » la bienheureuse Marie, levez-vous par respect et » rendez-lui les honneurs auxquels elle a tant de

» droits. » Ce fut en parlant ainsi qu'il expira dans les bras de sa bonne et tendre mère. Ce religieux mourut en 1568 (1).

La même grâce de voir Marie à ses derniers moments fut encore accordée à un novice du même Ordre, né dans la ville d'Urbino, et mort aussi la même année que Julien de Camérino, dans le couvent d'Ancône, avant d'avoir achevé son temps de noviciat, et après quelques mois seulement d'une épreuve passée dans la pratique des vertus les plus parfaites et les plus pures. A son heure suprême les démons vinrent le tourmenter. Mais il vit la Vierge-Mère qui repoussait ces noirs génies et les mettait en fuite. Dans sa reconnaissance, ce digne enfant de Dieu dit à ses frères ce qu'il voyait, et il mourut en bénissant sa céleste protectrice (2).

L'année d'après vit le trépas d'un autre frère du même Ordre, appelé Alexandre de Butrium. Un jour que ce saint religieux, qui, alors, demeurait à Faenza, priait avec ferveur dans l'église de son couvent, le démon lui lança des flèches si aiguës et si envenimées, que le pauvre Capucin se sentit soudain brûlé et dévoré par les flammes de la concupiscence. Courageux soldat du Christ et champion de la conti-

(1) Zachar. Boverius, tom. 1. Annal. Capucin. Chron. SS. Deip., p. 480.

(2) Ibid. ac suprâ.

nence , il résista d'abord à la tentation avec un mâle courage. Mais, l'ennemi redoublant d'audace et d'acharnement , Alexandre s'aperçut que ses forces l'abandonnaient. Il éleva donc toutes ses pensées vers le ciel ; il pria Dieu avec de nouvelles instances, et appela à son aide plusieurs des bienheureux qui , du haut de la cité sainte, peuvent nous assister. Cependant Satan redoublait de fureur et de rage, et, le secours ne répondant pas au besoin d'Alexandre , il se jeta tout entier dans les bras de Marie , et lui dit : « C'est à vous , ô Mère , ô gardienne des vierges , de sauver vos enfants. Ceux qui m'attaquent » et me harcèlent sont aussi vos ennemis. Venez » donc , Vierge puissante ; apportez-moi un prompt » secours , afin que je puisse à jamais bénir votre » saint nom. » Ces cris du cœur furent poussés vers le ciel avec tant d'âme, que Marie les entendit. La tentation cessa comme cesse un incendie qu'éteignent des masses d'eau. Alexandre triompha ; et , aussitôt après , il vit la Reine du monde se présenter à lui sous une forme visible et lui déposer sur le front une couronne d'or, comme autrefois on en donnait aux athlètes vainqueurs dans les combats du cirque , et comme Dieu en promet une à ceux qui sortent triomphants des luttes de la chair (1).

Jean de Florence , frère lai de la même congréga-

(1) Ibid. Negot. sæcul. M., p. 306.

tion , qui finit sa carrière mortelle en 1569, vit aussi , en mourant , la Mère de la divine grâce (1).

Cette Vierge tout aimable fit jouir aussi du même honneur et du même bonheur un autre Capucin nommé Jérôme de Pistoie. C'était un de ses fervents et zélés serviteurs. Aussi daigna-t-elle lui apparaître un jour qu'il la priaît du plus profond de son cœur, et elle lui révéla le jour et l'heure de sa mort. Il lui arriva une fois , dans une de ses courses , de se perdre avec son compagnon de voyage , vers la fin de la journée. La nuit vint, qu'ils n'avaient pas retrouvé leur chemin. Ils furent donc contraints d'errer au milieu d'épaisses ténèbres dans des bois et des lieux tout à fait inconnus et semés de précipices. Ils marchèrent longtemps sans savoir où ils étaient , sans savoir où ils allaient. Dans cette situation cruelle , ils tournèrent naturellement leurs pensées vers le ciel , et se recommandèrent avec de vives instances à Marie, à Joseph et à l'Enfant Jésus, qui , eux aussi , voyagèrent , qui , eux aussi , connurent et éprouvèrent les peines , les ennuis et les fatigues des voyages , et qui apprirent par là à compatir plus vivement et plus charitablement aux maux et aux diverses tribulations des voyageurs. Nos deux religieux se mirent donc à genoux , et prièrent avec grande ferveur. Aussi à peine avaient-ils cessé leur prière , à peine

(1) Ibid., et *Negot. sæcul. M.*, p. 298.

étaient-ils relevés, qu'ils aperçurent dans le lointain une lumière assez brillante. Ils se dirigèrent donc en hâte de ce côté, et, arrivés au lieu où était cette lumière, ils y trouvèrent une humble et modeste chaumière, dans laquelle étaient un vieillard vénérable, une femme et un enfant, qui les accueillirent avec la plus grande cordialité, leur servirent à manger et leur donnèrent à coucher. Toute la nuit les deux Capucins dormirent d'un profond sommeil. Mais le matin en s'éveillant, ô surprise ! ils se trouvèrent au milieu d'une prairie embaumée et riante, à l'extrémité de laquelle était une fort belle route qui les conduisait droit au but de leur voyage. En vain ils regardèrent tout autour d'eux. La chaumière hospitalière avait entièrement disparu avec tout ce qu'ils y avaient vu.

Alors Jérôme de Pistoie dit à son compagnon :

« Pourquoi nous fatiguer plus longtemps pour dé-
» couvrir la maison qui nous a abrités cette nuit.
» Cher frère, l'habitation a suivi les divins hôtes
» qu'elle renfermait. Tout cela a été un miracle du
» ciel et un bienfait signalé de saint Joseph, de la
» sainte Vierge et de l'enfant Jésus, qui ont eu pitié
» de nous et nous ont traités hier avec une bonté
» adorable. C'est à eux que nous devons toutes les
» actions de grâces dont nos cœurs sont capables.
» Remercions-les donc. » Et soudain les deux fils
de saint François d'Assise se mirent à genoux, en-

tonnèrent le *Te Deum* et remercièrent avec effusion et transports leurs aimables bienfaiteurs (1).

XXXV

Apparitions à Pierre d'Urbain, à Paul de Pédone, à Séraphin de Saone, à Gervais d'Épidaure, et à Thomas de Città-di-Castello, tous Capucins.

C'est encore aux Annales de l'Ordre des Capucins, écrites et rédigées par Zacharie Rovère, que nous allons demander de faire les frais de ce paragraphe ; c'est encore à l'histoire de cette famille réformée de saint François d'Assise que nous allons recourir pour y trouver de nouvelles preuves des rapports surnaturels et merveilleux de la Reine du ciel avec quelques-uns des vrais disciples de son Fils.

Multipliant ses bontés vraiment prodigieuses en faveur de l'institut qui occupe notre attention, elle se fit voir à Pierre d'Urbain, qui mourut vers l'an 1572. A la veille de sa mort, il eut à soutenir les plus terribles combats contre Satan et ses anges. Les démons lui apparurent sous la forme de dragons. Pressé par eux, il s'écria en s'adressant à ses frères : « A moi, » mes frères, à moi ! Les monstres de l'abîme veulent me dévorer. » Les religieux qui l'assistaient se mirent alors à genoux, chantèrent les litanies de la très sainte Vierge, et implorèrent son assistance

(1) Ibid. *Negot. sæcul.*, M., p. 299. *Chron. SS. Deip.* p. 481.

en faveur du moribond. Elle vint elle-même à son secours ; et, dès qu'elle parut, la meute infernale s'enfuit, et le visage du mourant brilla d'une telle sérénité que les frères crurent y voir comme un rayonnement de la beauté des anges. Tandis qu'ils admiraient le changement surprenant opéré dans les traits et sur le visage de leur frère, qu'illuminaient déjà quelques rayons de la splendeur et de l'éclat des bienheureux, il leur dit tout à coup, avec un accent d'une douceur et d'une suavité céleste : « Oh ! oh ! » mes frères, que Notre-Dame est belle ! Quelle femme » ravissante vient me faire visite ! L'éclat du soleil » l'environne ! O frères, levez-vous donc, et faites » place aux chœurs de vierges qui forment son cortège. » Tandis qu'il parlait ainsi, son visage portait l'empreinte de tant de contentement, sa parole avait une expression si vive de bonheur, qu'aucun des assistants ne douta que Pierre ne vit en effet la sainte Vierge et avec elle plusieurs élus de l'éternelle Sion (1).

Paul de Pédone, qui décéda en 1673, fut aussi, sur son lit de mort, consolé par la présence de la Mère de Dieu, à la vue de laquelle il s'écria, comme Pierre d'Urbain : « Oh ! que Notre-Dame est » belle ! etc. »

(1) Roverius, tom. 1. *Annal. Capucin. Negot. sæcul. M.*, p. 300. *Chron. SS. Deip.*, p. 486.

(2) Roverius *ibid.*, num. 8. *Negot. sæcul. M.*, p. 301.

L'année 1573 vit encore le décès d'un autre capucin nommé Séraphin de Saone. Après une vie sans tache passée dans l'exercice des plus belles vertus, et notamment dans la pratique d'une dévotion toute filiale envers la Mère de Dieu, il apprit de cette Vierge, par révélation, que le jour où elle avait été ressuscitée et transportée au ciel pour y régner à tout jamais, selon toute sa personne, il déposerait lui-même le fardeau de cette vie et irait, affranchi des liens de la chair, dans la terre d'éternelle et véritable liberté. Impossible de dire la joie et l'allégresse que Séraphin ressentit à cette heureuse nouvelle. Il en fit part à ses frères avec empressement ; et il expira, en effet, plein de vertus et de mérites, le jour de l'Assomption de Marie dans les cieux (1).

En 1574 Dieu appela à lui un autre Capucin du nom de Gervais d'Épidaure que la sainte Vierge avait, dans le cours de sa vie riche aussi en bonnes œuvres, honoré de plusieurs visites et de fréquents entretiens (2).

Ce fut aussi dans le même temps que Dieu couronna les vertus de Thomas de Città-di-Castello, général de son Ordre. Il avait pour la sainte Vierge une si tendre piété que, tous les jours, avant la messe et

(1) Boverius, *ibid.* *Negot. sæcul. M.*, p. 302. *Chron. SS. Deip.*, p. 486.

(2) Boverius, num. 23. *Negot. sæcul. M.*, p. 302.

comme préparation à ce grand sacrifice, il récitait le chapelet. Or il lui arriva un jour qu'ayant beaucoup d'affaires qui l'enlevèrent à lui-même, il oublia sa prière à la Reine des anges. Cependant l'heure du diner arriva; et il allait se mettre à table avec les autres, quand il se rappela qu'il n'avait point payé à sa divine Mère sa dette accoutumée. C'est pourquoi il s'empressa de quitter le réfectoire avant la fin du repas; et il se retira en hâte dans un petit bois qui était attenant au monastère. Là il se mit en prière, et s'acquitta, avec une ferveur angélique, de son pieux tribut à la Souveraine de l'univers. Tandis qu'il la priait et l'honorait ainsi, un prêtre du couvent, qui l'avait vu sortir contre son habitude du réfectoire avant les autres, et qui trouvait que le chef de la communauté était longtemps dans le bois, alla curieusement voir ce qu'il y faisait; et, sans trop avancer dans la profondeur de ce bois, il aperçut de loin le pieux général qui était à genoux; et, à quelques pas de lui, la bienheureuse Vierge qui semblait accueillir sa prière avec faveur et qui lui prodiguait les marques les moins douteuses d'une bienveillance toute maternelle. Or voici une des grâces les plus éclatantes et les plus signalées que Thomas ait jamais reçues de la divine bonté par l'entremise de Marie.

Dans une visite qu'il faisait, en qualité de général, des maisons de son Ordre, il eut à inspecter les

couvents du Piémont, du pays de Genève et de toute la Suisse, dans un temps où la guerre désolait ces contrées, et où les hérétiques, armés contre les catholiques, exerçaient toutes sortes d'insultes et de mauvais traitements, contre les religieux surtout. Cependant, il advint qu'un jour il lui fallut sortir, avec ses compagnons, d'une certaine ville fortifiée où il avait dû aller, et où il avait été parfaitement accueilli par les Mineurs conventuels qui y avaient une maison. Mais Thomas et ses compagnons, malgré les indications verbales des Mineurs conventuels, ignoraient quelles routes ils devraient prendre pour échapper aux ennemis. Et voilà qu'à l'entrée du chemin qu'ils devaient prendre, ils font rencontre d'un homme de l'aspect le plus affreux et du visage le plus sinistre. Ils lui demandent la route; et lui, lançant sur eux un regard mécontent et dur, leur dit : « Pourquoi » vous enquérir du chemin ? Suivez-moi ; je vais marcher devant vous. » Alors, se mettant à leur tête, il chemina en silence et sans leur dire un seul mot. Puis il prit des détours escarpés et infréquentés, bien différents de la grande route que les Mineurs conventuels avaient enseignée à Thomas et à ses compagnons, quand ils s'étaient quittés. D'abord, nos Capucins avaient été saisis d'un sentiment d'horreur au premier aspect de l'inconnu. Mais quand ils virent les chemins par lesquels il les menait, ils eurent de nouvelles craintes ; car alors ils redoutèrent de s'être

confiés à un guide perfide. Dès l'instant où cette pensée était entrée dans leur esprit, ils avaient ralenti le pas, et ils ne marchaient plus qu'avec hésitation. L'inconnu s'en aperçut; et, se retournant vers eux, il leur dit brusquement : « Pourquoi avez-vous peur? » Suivez-moi, vous dis-je encore une fois, et ne craignez rien. » Nos voyageurs continuèrent donc à le suivre, non pas toutefois sans défiance, tant ce personnage leur semblait suspect et repoussant. Mais leurs craintes redoublèrent encore quand ils virent que, plus ils marchaient, plus les lieux par lesquels leur guide les conduisait devenaient impraticables et pleins de précipices. Dans cette situation critique, Thomas, de concert avec ses pieux compagnons, ne cessait de prier la sainte Mère de Dieu pour lui et pour les siens. Ces prières déplaisaient très fort à leur brutal conducteur, qui ne cessait de gromeler entre ses dents et de murmurer tout bas; et qui, fatigué de les entendre se recommander à Dieu et à la sainte Vierge, se retourna vers eux et leur dit avec colère : « Allons, allons, suivez-moi. » Enfin, étant tous venus auprès d'un pont jeté au-dessus d'un torrent qui, en ce lieu, coupait la route, il leur montra du doigt le chemin qu'ils devaient prendre, et il leur dit d'un air farouche : « Voilà votre chemin; passez sur ce pont. » Puis il les quitta. A peine Thomas et les siens eurent-ils franchi ce pont, qu'ils avisèrent un homme de bonne mine qui passait par là à cheval,

et qui, leur témoignant sa surprise de les voir là, leur demanda d'où ils venaient. Sur leur réponse, il s'écria : « Eh bien ! vous êtes heureux, et Dieu a » veillé sur vous ; car si vous étiez venus par les chemins ordinaires, jamais vous n'auriez pu échapper » aux hérétiques qui les couvrent, et qui pillent et » massacrent impitoyablement tous les religieux qui » leur tombent sous la main. » Thomas reconnut alors ce qu'il devait à Dieu et à la sainte Vierge ; il comprit aussi que le personnage d'aspect hideux et sinistre n'était rien moins qu'un des ministres de Satan que Dieu avait forcé d'être leur conducteur ; et, après avoir rendu à Dieu et à sa sainte Mère de pieuses actions de grâces, Thomas et ses religieux poursuivirent leur chemin.

On dit aussi qu'un jour que ce même général méditait, en voyageant, les grandeurs de Marie, sa tête se couronna d'une auréole de lumière (1).

XXXVI

Apparitions à saint Philippe de Néri.

Ecrivant ce recueil des Apparitions et Révélations de Marie au moment même où un prêtre, sur lequel

(1) Boverius *ibid.* *Negot. sæcul. M.*, p. 303. *Chron. SS. Deip.*, p. 487.

s'est évidemment reposé l'Esprit de Dieu, ressuscité, au sein de Paris et au milieu de la ville la plus agitée du monde, la célèbre et regrettable Congrégation de l'Oratoire, ensevelie, depuis les jours de notre grande tourmente révolutionnaire, dans le silence de la tombe, et abandonne, pour cette œuvre, un des postes les plus enviés du clergé séculier, et le chemin qui a conduit plusieurs de ses prédécesseurs aux honneurs de l'épiscopat et aux premières dignités de l'Église de France, nous devons saisir, et nous saisissons avec bonheur, l'occasion de rapporter ici tout ce qui peut contribuer à la gloire pieuse de l'illustre et saint fondateur de cette Société, qui fut fondée à Rome en 1575, puis établie en France par Pierre de Bérules, et qui a donné à la terre et au ciel tant d'hommes éminents par la science et par la vertu.

Aussi, n'avons-nous pas été médiocrement heureux lorsque, dans nos recherches pour le présent ouvrage, nous avons rencontré le beau et glorieux nom de saint Philippe de Néri, auquel l'Église catholique doit les Oratoriens; et c'est avec une joie réelle que nous l'avons écrit parmi les noms de tant de justes privilégiés avec lesquels la sainte Vierge est entrée visiblement en rapport dès leurs jours d'ici-bas.

Car les historiens de ce saint prêtre de Florence nous apprennent que la très auguste et très bonne Mère de Dieu voulut donner et donna, en effet, à son

serviteur, une marque sensible de sa protection et de sa bienveillance pour lui et pour les siens. Voici dans quelle circonstance. La poutre principale de la chambre où se réunissait la Congrégation naissante se détacha du mur par une de ses extrémités, sans qu'on s'en aperçût. Le danger était donc immense ; et, d'un instant à l'autre, tout le nouvel institut pouvait être enseveli sous les ruines de la maison. Mais Marie se chargea elle-même d'avertir du péril le père de cette pieuse famille. Elle lui apparut donc, soutenant de ses mains puissantes la poutre dont la chute eût entraîné la ruine de tout l'édifice. Cette vision fit connaître à saint Philippe de Néri le péril imminent qu'il ne soupçonnait même pas, et l'assistance tutélaire dont Marie le couvrait, lui et ses associés. Dès le jour même il fit consolider cette poutre, et, avec elle, toute la maison. Une autre fois, que ce saint prêtre était gravement malade, la Mère de Dieu daigna le visiter en personne ; et, dès qu'elle entra dans sa chambre, son pieux client fut guéri.

Ces grâces étaient une récompense de la dévotion dont saint Philippe avait toujours fait profession envers la sainte Vierge. C'était, pour ainsi dire, dans les bras de cette Vierge qu'était née sa congrégation : Sainte-Marie de Vallicella lui ayant été donnée dès sa formation par le souverain Pontife. Ensuite, pour mieux se rappeler sa dépendance de Marie et sa soumission à cette Reine du ciel, l'Oratoire prit pour

sceau ou si l'on veut pour armoiries la Vierge embrassant l'Enfant Jésus, dont la tête est entourée d'un nimbe lumineux. Tout porte à présumer que cet institut fut tout particulièrement consacré à Marie, du moins est-on porté à le croire, quand on songe à la piété de saint Philippe de Néri à l'égard de la Mère de Dieu, et à l'entier dévouement qu'ont sans cesse montré à cette Vierge les membres de cette congrégation, qui se sont toujours efforcés, et par paroles et par exemples, de propager son culte. Une autre preuve encore de leur attachement filial à la Mère de Dieu, c'est que, dans l'église qu'ils firent bâtir plus tard à Rome, toutes les chapelles, excepté celle où est le corps de saint Philippe, sont dédiées à la sainte Vierge. Saint Philippe de Néri n'entreprenait jamais rien, dit l'auteur de sa Vie, sans consulter sa bonne Souveraine; il recourait à elle dans tous ses embarras et dans toutes ses difficultés. Aussi était-il tout-puissant auprès de cette Mère de bonté. Et un des plus merveilleux effets de ce crédit fut la prompte et vraiment miraculeuse guérison de l'illustre César Baronius, alors prêtre de l'Oratoire, et depuis cardinal. Un mal qui paraissait plus fort que toutes les ressources de l'art le minait peu à peu. On voyait venir à grands pas la mort de ce fervent serviteur de J.-C. Saint Philippe pria pour lui. Il alla plusieurs fois se prosterner devant l'autel de la sainte Vierge. Il répandit à ses pieds des larmes abondantes et ob-

tint une guérison radicale et complète. En même temps la Mère de grâce fit voir à Baronius ce qui se passait dans l'oratoire de saint Philippe son ami.

Ce ne fut pas là le seul miracle de ce genre que ce saint ait obtenu par l'entremise de Marie ; et, après sa mort, plusieurs ont reçu de la même Vierge des faveurs signalées en la priant, au nom de celui qui, sur la terre, l'avait lui-même tant priée, tant honorée.

Ajoutons ici que, pour imiter leurs aînés dans leur dévotion envers la Reine des anges, les nouveaux Oratoriens ont pris et adopté le titre de membres de l'Oratoire de l'immaculée conception de la Mère de Dieu.

O mon Dieu ! comme aux jours qui suivirent les époques de crises , de tourmentes et de bouleversements, comme aux jours qui succédèrent aux persécutions sanglantes des empereurs bourreaux, et aux ravages épouvantables des peuplades qui passèrent comme un torrent sur le monde, la retraite se peuple d'âmes qui ne sentent pour le siècle que mépris et dégoût ; les anciens Ordres ressuscitent ; de nouveaux instituts se forment pour répondre et satisfaire à de nouveaux besoins. O Dieu ! ô Marie, protégez tous ces instituts ; donnez-leur vie et vigueur ; faites qu'ils fleurissent pour embellir et embaumer l'Eglise ; faites qu'ils guérissent la société atteinte de tant de maux, couverte de tant de plaies , en proie à

tant de misères. Oui, ô Jésus, ô Marie, que toutes ces saintes congrégations qui sont comme le bon levain des nations modernes en sanctifient toute la masse par leurs vertus, par leurs prières, par leur zèle et par leur science (1).

XXXVII

Apparition au Tasse.

A ce seul titre, quelques-uns peut-être de ceux entre les mains desquels pourra tomber ce livre, s'écrieront dans leur étonnement : « Quoi ! Le Tasse » ici !... l'illustre poète de Sorrente, le chantre de la » *Jérusalem délivrée*, le Virgile de l'Italie moderne, de » l'Italie chrétienne ! » Oui ; et certes il n'y est pas en mauvaise compagnie ; et il n'y a assurément rien de déshonorant pour le lauréat du Capitole à se trouver en société avec saint Grégoire thaumaturge, avec saint Ildefonse d'Espagne, avec saint Fulbert de Chartres, avec saint Bernard de Clairvaux, avec saint Bernardin de Sienna, avec saint Antonin de Florence, avec Thomas à Kempis, avec le bienheureux Hermann,

(1) In Vitâ ejus per Antonium Gallonium. Negot. sæcul. M., p. 302, 303 et 333. Chron. SS. Deip., p. 405. Poiré, Tripl. cour., tom. 2, p. 572 et 594. Vincentius Charron, 26 maii, num. 1.

tous hommes de haute intelligence et dont plusieurs furent poètes aussi et poètes remarquables, pour le temps où ils vécurent.

Mais qui nous donne donc le droit d'inscrire ici le nom du Tasse ? Qui ? mais son historien. Qui ? mais lui-même. Oui, son historien ; car l'abbé Serrasi, qui a écrit sa Vie, raconte que dans une maladie dangereuse que ce poète eut en prison, il se recommanda avec tant d'ardeur à la sainte Vierge, qu'elle lui apparut et le guérit. Qui nous donne le droit d'inscrire ici le nom du Tasse ? Lui-même ; car c'est lui-même qui rapporte cette apparition, qu'il a immortalisée par une cantate ou sonnet qui est un des plus beaux hymnes que la poésie ait jamais faits à la gloire de Marie. Bien que nous ayons déjà donné ailleurs ce morceau, reproduisons-le ici. Jamais la reconnaissance pour un bienfait reçu de Dieu, par l'entremise de Marie, n'a inspiré de plus nobles et plus poétiques accents. Écoutons ; ce chant pieux et lyrique vaudra bien, à nos yeux et à ceux de tous nos lecteurs, une froide et fade narration du fait.

I.

« Malade, je languissais ; un sommeil profond enchainait captives mes facultés intérieures ; tantôt glacé par un froid mortel, tantôt consumé par les ardeurs de la fièvre, j'étais là gisant, le visage tout pâle ;

» Lorsque , environnée , couronnée de lumière et rayonnante d'une beauté céleste , ô Marie ! tu descendis aussitôt pour soulager ma douleur, afin que mon âme ne succombât pas.

» Au milieu de ces splendeurs éblouissantes , je vis à ta droite saint Benoit , sous un vêtement pieux , et à ta gauche Scholastique , entourée de rayons lumineux.

» Donc , je te consacre et ce cœur et ces pages , depuis que tu m'apparais plus belle dans les cieux , ô Reine qui me guéris et me sauves !

II.

» O Vierge ! si , avec des lèvres impures encore et imprégnées de fiel et d'absinthe , je suis indigne de louer ton nom , alors , à la place du chant , je demande de la tristesse et d'abondantes larmes d'amour , sainte et précieuse faveur de ta grâce , qui apporta souvent paix et pardon. Que les gémissements et les pleurs m'obtiennent ce que j'attendais des chants. Vois , je languis au sein des péchés , tel que le coursier qui se roule dans la poussière ou se traîne dans la fange.

» O Reine du ciel ! vierge et mère , purifie-moi dans mes larmes , afin que je m'arrache au sombre abîme de mes fautes , et que , pour contempler enfin ta gloire , je m'élève de cette région terrestre , là-haut , dans la région des cercles étoilés. »

On voit clairement, par ces passages, que le fils de Bernardo Tasso et de Porcia de Rossi avait une piété vive à l'égard de la Mère de Dieu, et une grande confiance en ses charitables soins. On voit par les paroles de l'abbé Serrasi, le meilleur et le plus élégant de ses historiens, que, dans une maladie que le Tasse eut en prison, il avait prié la sainte Vierge avec une grande ardeur; et le Tasse lui-même nous révèle, dans des vers pleins du parfum de la reconnaissance, que Marie lui a apparu, dans un éclat tout céleste, en compagnie de saint Benoît et de sainte Scholastique. Plus tard, et pour remercier cette Mère de la divine grâce de sa bonté pour lui, il fit le pèlerinage de Notre-Dame de Lorette, pèlerinage qu'il chanta, comme nous l'avons vu ailleurs, avec des accents dignes de lui et dignes du sujet. Le P. Courcier nous apprend (Negot. sæcul. M. p. 331, anno 1593, Littera O), que le Tasse avait fait un poème héroïque ayant pour titre et pour sujet : *Les larmes de la Mère de Dieu*. Enfin nous avons dit aussi, dans un autre de nos ouvrages à la gloire de Marie, qu'il avait expiré en pressant avec amour, sur ses lèvres mourantes, une statuette d'argent appendue à son cou, et représentant la Vierge.

Peut-on douter, après tout cela, de la réalité de l'apparition dont il s'agit ici ? Est-on autorisé à ne voir, dans le pieux cantique de Torquato, qu'une pièce d'imagination ? Et rejettera-t-on comme faux,

parce qu'il est écrit en vers, un récit auquel on croirait s'il était rapporté en prose? Non; et nous ne voyons pas pourquoi la toute bonne Consolatrice des affligés n'aurait pas fait pour l'infortuné Tasso ce qu'elle a fait pour tant d'autres? Nous ne voyons pas pourquoi elle aurait été plus dure, plus insensible aux plaintes, aux prières et aux souffrances de cet illustre malheureux, qu'elle ne l'a été aux prières, aux plaintes et aux souffrances de tant d'autres qui l'ont appelée à leur secours dans leurs tribulations? Sans doute, la vie du Tasse ne fut pas *immaculée*, comme parle l'Écriture; sans doute, il fit plus d'un faux pas, plus d'une chute dans le chemin qu'il parcourut du berceau à la tombe. Mais Marie n'est-elle pas aussi l'asile, le refuge et l'avocate des pécheurs? Ne veut-elle pas, ainsi que Dieu, non pas que le coupable meure, mais qu'il se convertisse et qu'il vive? N'est-ce pas pour son cœur un bonheur, une ineffable jouissance, que de ramener au bercail du Souverain Pasteur une brebis égarée, et de rendre un enfant prodigue au Père de la grande famille?

Objectera-t-on encore, contre l'apparition de la sainte Vierge au Tasse, que ce poète infortuné crut aussi être l'objet des persécutions d'un *démon qui renversait tout chez lui, lui volait son argent, et enlevait de dessus sa table et sous ses yeux ce qu'on lui servait.*

Et qui donc pourrait prouver que Dieu n'avait pas

permis au démon de tourmenter le poète de Sorrente, comme il lui permit de tourmenter Job, saint Antoine et bien d'autres ? Qui donc pourrait prouver que Dieu ne voulut pas punir Torquato comme, de son côté, Alphonse, duc de Ferrare, le punit pour des fautes connues de lui ?

Nous savons bien que, de nos jours, un très grand nombre rejettent l'existence des démons, et leurs relations hostiles et malfaisantes avec les enfants d'Adam. Mais nier les démons, c'est ne pas croire à l'Évangile ; c'est n'être ni chrétien, ni catholique ; et ce n'est pas pour ceux qui ne sont ni l'un ni l'autre que nous faisons ce livre. Sans doute, les visions du Tasse ont pu être l'effet de son imagination inquiète et malade, et d'un esprit atrabilaire troublé par les déceptions et les vicissitudes de son orageuse existence. Mais aussi on voudra bien nous accorder qu'elles ont pu être également des apparitions véritables ; et cela nous suffit ; car ce dernier sentiment aura notre préférence (1).

O Dieu ! pas plus que la fortune, pas plus que l'élévation, le génie ne donne le bonheur. Avec beaucoup d'esprit, avec de rares talents, plusieurs ont eu de grandes traverses, d'immenses tribulations ! Le bonheur, ô mon Dieu ! n'est ici-bas que dans la paix

(1) Vie du Tasse, par l'abbé Serrasi. Œuvres du Tasse. Notice sur la vie et le caractère du Tasse, par M. Suard.

du cœur et dans l'accomplissement de votre bienfaisante loi. Le génie ! c'est trop souvent, hélas ! un feu follet qui séduit, trompe et égare l'imprudent voyageur qui s'attache à le suivre, et qu'il mène aux précipices ! O Dieu ! aux hommes de génie donnez un jugement sain, un cœur pur et une volonté droite, afin qu'ils aillent à vous et non à d'éternels abîmes, afin qu'ils s'élèvent vers les hautes et brillantes régions du beau, du bon et du vrai, et qu'ils ne descendent pas vers l'empire sombre et effrayant du mal et de l'erreur !

XXXVIII

Apparitions à Martin Guttierrez, à J. B. Carandini, à Didace Mendosa et à un Indien.

C'est dans les doctes et pieuses annales de la Société de Jésus que nous allons puiser toutes les apparitions mentionnées dans ce paragraphe.

En l'an 1573 mourut, riche en vertus, le P. Martin Guttierrez, de la Compagnie de Jésus. Pendant tout le cours de sa vie, il fut tout particulièrement l'objet des saintes affections de la Mère de Dieu. Aussi le favorisa-t-elle de beaucoup d'apparitions et de non moins de révélations. Un jour, notamment, elle se fit voir à lui dans un état éblouissant de grâce et de beauté. Par dessus une robe plus blanche que la neige, elle portait un manteau qui avait une ampleur

immense. Martin Guttierrez vit, abritée sous ce manteau, toute la Société de Jésus, à laquelle la Reine du ciel prodiguait les plus grandes marques de sympathique bienveillance, et qu'elle semblait ainsi rassembler sous sa protection, comme une poule réunit ses poussins sous ses ailes. Un jour de cette même année 1573, qui fut la dernière de sa vie en ce monde, comme il allait, pour l'assemblée générale de la compagnie, d'Espagne où il était, à Rome où devait avoir lieu cette réunion, et qu'il traversait le Languedoc, il vint à passer à cheval devant une chapelle de la Mère de Dieu.

Inspiré par sa piété pour cette auguste Vierge, il descendit de cheval et entra dans la chapelle, où il fit une longue et fervente prière. En récompense de cet acte éminemment pieux, il lui fut révélé là que sa fin approchait, et qu'il mourrait avant huit jours avec la gloire des martyrs. Ce qui eut lieu en effet; car, dans la même semaine, les hérétiques, l'ayant saisi, lui firent endurer les plus cruelles privations et les traitements les plus indignes, au milieu desquels il mourut en vrai héros chrétien. Sainte Thérèse vit son âme monter de la terre au ciel avec l'éclatante auréole qui couronne le front de ceux qui ont vaincu dans les combats pour la foi. Peu d'instant après sa mort, une dame qui avait la majesté d'une reine, parut soudain près du cadavre : elle tenait à la main un linceul magnifique qu'elle donna à Suarez, compagnon

de Guttierrez pour y ensevelir le corps du saint martyr. La Mère de bonté, dit le P. Poiré, sait si elle-même daigna rendre ce dernier office à son serviteur ou si ce fut quelque créature mortelle à qui elle en inspira la pensée. *L'Année des jours célèbres de la société de Jésus* ajoute que ce même Martin avait coutume de jeûner en l'honneur de la sainte Vierge tous les mercredis et samedis. Il lui avait demandé, ainsi que d'autres saints l'avaient fait avant lui, la grâce de mourir sans aucune assistance humaine. Elle lui témoigna qu'elle approuvait cette demande, et elle lui promit qu'il lui serait accordé comme il le désirait. Ce fut aussi à elle qu'il dut la guérison de violents maux de tête dont il souffrait horriblement. Il obtint également par sa puissante entremise le don précieux de l'oraison. Une autre vision accrut encore singulièrement sa piété. Il vit en songe une balance d'argent; dans l'un de ses plateaux était son cœur à lui, mais si petit qu'il semblait presque perdu et noyé dans deux gouttes de sang seulement; dans l'autre plateau était le cœur de Dieu, mais si grand et si vaste qu'un océan de crimes ne pouvait le submerger. Martin Guttierrez fut encore prévenu par la Mère de Dieu d'avertir un de ses frères, coadjuteur de l'Ordre, auquel une certaine femme tendait des pièges. Ensuite elle devint elle-même sa bienfaitrice consolatrice quand une fausse accusation l'obligea à comparaître au concile de Salamanque, sous l'incul-

pation d'un crime honteux. Enfin elle déjoua les embûches du démon, qui voulut perdre Martin en prenant vis-à-vis de lui la forme et l'apparence de Marie elle-même. Tant de grâces et tant de bienfaits devaient nécessairement entretenir et augmenter la piété de Martin envers la Mère de Dieu ; et c'est ce qui eut lieu. Aussi ne fut-il pas ingrat ; et tant qu'il put il fit passer de son cœur dans celui des autres l'amour de la sainte Vierge (1).

Quatre ans après la mort de Martin Guttierrez, mourut un autre jésuite d'une haute vertu. C'était J. B. Carandini, qui, ayant été, quoique très dange-reusement malade, transporté au palais du cardinal Alessandrini, y vit, avant de trépasser, la bienheureuse Vierge dont l'inestimable présence le combla d'une joie que rien ne saurait rendre, surtout parce qu'elle lui apprit que son frère Innocent entrerait aussi dans la compagnie de Jésus, grâce que ce même Innocent avait prié Jean-Baptiste de demander pour lui à la Mère de Dieu, dans l'instant où elle daignait le visiter en personne (2).

(1) Platus, lib. 1, De bono Status religiosi, cap. 34. Balin-ghem ac Vincentius Charron, in Calendario, 21 februarii. Spinellus, cap. 20, num. 42. De Ponti, in Vitâ Patris Baltazaris Alvares, cap. 27. Poiræus, Tripl. cor., tom. 3, p. 212. Historia Societat. Jesu, lib. 1, n. 8. Annus dierum illustrium Societat. Jesu, 21 februarii.

(2) Historia Societat. Jesu, tom. 4, lib. 5, num. 30. Negot. sæcul. M., p. 303.

Didace Mendosa, autre jésuite, contemporain du précédent, mourut l'année suivante à Madrid. Selon l'histoire de la compagnie de Jésus, la Vierge-Mère lui apparut à ses derniers moments et lui adoucit les terreurs que cause naturellement la mort, même aux âmes les plus justes (1).

Les mêmes Annales racontent qu'en 1579 un Indien qui depuis longtemps se sentait sollicité d'embrasser le christianisme, et qui depuis longtemps aussi résistait à la voix intérieure de la grâce, vint trouver les Pères Jésuites et leur demanda le baptême en disant que les deux nuits qui avaient précédé cette démarche il avait vu une dame d'une beauté prodigieuse, revêtue d'un manteau bleu comme l'azur des cieux et portant dans ses bras un enfant d'une grâce et d'une majesté toute divine. Il ajouta que cette dame lui avait dit de quitter sa fausse religion pour s'attacher à Jésus-Christ, ce qu'il faisait en venant demander le sacrement de la régénération. Il fut baptisé en effet ; et Marie fut l'instrument de cette conversion (2).

(1) *Historia Societat. Jesu*, tom. 4, lib. 6, num. 177. *Negot. sæcul. M.*, p. 305.

(2) *Historia Societat. Jesu*, tom. 4, lib. 7, num. 307. *Negot. sæcul. M.*, p. 305.

XXXIX

Apparitions à Sébastien de Gratterie, à Cosme de Martine, à Paul d'Alcane, à François de Chio et à Jérôme de Montfleurs, tous de l'Ordre des Capucins.

Quand on étudie l'histoire des Apparitions de la Mère de Dieu dans le seizième siècle, il semble que plus l'hérésie faisait d'efforts pour enlever des brebis au vrai bercaïl du souverain Pasteur, plus la Reine du ciel venait sur notre terre récompenser, par une présence de quelques précieux instants, ses dévots serviteurs, ses fidèles servantes. C'est la pensée qui viendra naturellement à l'esprit de quiconque étudiera comme nous les annales pieuses des bontés de Marie dans la période où nous en sommes. Tous ceux, justes ou pécheurs, que nous venons de voir dans les paragraphes qui précèdent, honorés de la visite inappréciable de Marie, sont morts dans le dernier tiers du seizième siècle; et tous ceux dont les noms vont fournir la matière des quatre ou cinq paragraphes qui vont suivre celui-ci, ont vécu et sont morts à cette même époque. Les faveurs extraordinaires de la Mère de Dieu, ses apparitions aux mortels, ont donc été en ce temps-là plus nombreuses que jamais. Elle combattait par là l'hérésie qui travaillait de toutes ses forces à abolir son culte, à détruire ses temples, à renverser ses autels, à

briser ses statues , à déchirer ses images , à lui ravir ses fêtes et à effacer son nom de dessus la face de la terre.

Ainsi , d'après les annales des Pères Capucins , et pour nous borner dans ces deux paragraphes aux apparitions dont ces religieux furent favorisés , elle apparut au Père Sébastien de Gratterie , dans une maladie grave qu'il fit longtemps avant sa mort. Et comme ce religieux désirait vivement boire de l'eau d'une fontaine qui coulait près d'une chapelle dédiée à Marie , cette Vierge puisa de cette eau et lui en apporta. Sébastien , en ayant bu , recouvra la santé , et il la conserva jusqu'à la fin de sa vie (1).

Marie apparut encore à Cosme de Martine , qui , durant son existence , avait si courageusement et si héroïquement combattu contre le démon , qu'à ses derniers moments cet esprit de malice aiguïsa contre lui ses flèches les plus aiguës. Les assauts qu'alors il livra au serviteur de Dieu furent si violents , que Cosme fut sur le point de succomber. Mais soudain Marie parut , et toute la foule des démons s'évanouit en un clin d'œil. Alors Cosme , respirant , se tourna vers sa bienfaitrice , et il lui dit en lui faisant un reproche tout filial : « O bonne Vierge , où étiez-vous lorsque j'étais aux prises avec tant d'enne-

(1) Boverius, *Annal. Capucinatorum* , tom. 1 , num. 34. *Negot. sæcul. M.* , p. 300.

» mis ? » Marie lui répondit par de douces paroles qui remplirent son cœur de consolation. Après quoi, se tournant du côté de son crucifix, cet athlète de Jésus-Christ alla recevoir au ciel la palme du triomphe (1).

Un autre Capucin, du nom de Paul d'Alcane, eut aussi le bonheur d'être visité par Marie au moment de quitter ce monde. La Mère de Dieu lui apparut, brillante de lumière et comme revêtue du soleil, ainsi que nous la représentent les saintes Écritures (2).

Elle accorda aussi l'honneur de sa visite à François de Chio, non pas à l'heure de sa mort, mais tandis qu'il travaillait dans le jardin de sa maison à cultiver la terre. Il était alors tourmenté par une affreuse tentation qui le jeta dans un accablement mortel. Pourtant, dans cet état, il s'adressa à Marie. La Vierge, qui est *forte comme une armée en bataille*, vint aussitôt à son secours. Elle se fit voir à lui, le consola, l'encouragea, et ne le quitta que quand le tentateur eut pris la fuite et eut laissé ce religieux dans une paix profonde (3).

(1) Boverius, Annal. Capucin., anno 1577, num. 41. Negot. sæcul. M., p. 304. Chron. SS. Deip., p. 489.

(2) Bover., ibid., num. 30. Negot. sæcul. M., ibid.

(3) Bover., tom. 1, anno 1578, n. 20. Negot. sæcul. M., p. 305.

Terminons ce paragraphe par l'apparition merveilleuse dont fut favorisé Jérôme de Montfleurs , général du même Ordre. C'était un religieux éminemment recommandable par ses vertus , par son crédit auprès de Dieu et par sa dévotion envers la sainte Vierge. Etant , un jour d'été , sorti avec ses compagnons du couvent de Pérouse pour aller à celui d'Assise , la chaleur devint si grande que tous ses frères furent bientôt mourants de soif et hors d'état de satisfaire à leur pressant besoin , car ces lieux étaient sans eau. Cependant le général s'entretenait avec ses religieux des perfections de la sainte Vierge, et il cherchait par là à leur faire oublier la soif qui les dévorait. Chemin faisant , ils arrivèrent près d'une petite chaumière de laquelle ils virent sortir une dame pleine de majesté , qui , portant dans un vase du pain trempé dans du vin , en offrit au supérieur de cette troupe voyageuse. Deux suivantes accompagnaient cette remarquable dame , et elles portaient chacune un vase également rempli de pain et de vin ; elles présentèrent ces vases aux enfants de saint François : « Restaurez-vous un peu , mes » Pères, et prenez quelque breuvage et quelque nourriture , dit aux religieux la noble dame ; car je sais » que vous êtes exténués de fatigue et épuisés de » soif. » Le général , tout surpris d'une pareille rencontre , cherchait en son esprit quelle pouvait être cette dame. Il la regardait fixement , car il croyait

voir en elle quelque chose de divin et de surnaturel. Il ne se trompait pas ; car lorsqu'ils se furent remis en route , après avoir remercié cette bienfaisante dame , Jérôme se retourna , et il vit disparaître , comme par enchantement , et la dame et ses suivantes , et la maison elle-même , dans l'emplacement de laquelle il ne resta trace ni vestige d'habitation. Tous furent alors dans l'étonnement et l'admiration ; et cette admiration se traduisit sur-le-champ en vives actions de grâces. Dans la prière qu'il fit à cette occasion , Jérôme de Monfleurs apprit par révélation que la dame qui avait été pour lui et pour les siens si charitable et si bonne , n'était rien moins que l'auguste et toute-puissante Mère de Dieu , qui avait voulu les récompenser tous de ce qu'en marchant ils parlaient d'elle , de ses grandeurs et de ses prérogatives (1).

XL

Apparitions à plusieurs Capucins.

On lit dans Zacharie Rovère, annaliste des Capucins , qu'un prêtre de cet Ordre, nommé Ambroise de Ziron, mort en 1596, fut engagé à entrer dans

(1) Bover., Annal. Capucin. Negot. sæcul. M., p. 306. Chron. SS. Deip., 490.

cet institut par une vision dans laquelle la sainte Vierge lui apparut donnant des témoignages d'affection et de sympathie aux autres Ordres religieux, mais prodiguant surtout aux Capucins les marques de sa tendresse et de sa bienveillance, *beata Virgo visa est ipsi delabi de celo et præ aliis Ordinibus quos omnes videbatur benigne salutaris familiaris agere, versari et colloqui cum Capucinis.*

Que cette vision soit vraie ou non (et nous n'avons nul motif puissant et péremptoire de la regarder comme fausse), toujours est-il que depuis l'établissement de leur Ordre jusqu'à la fin du seizième siècle, pour nous arrêter là, et ne pas porter nos regards plus loin dans la suite des temps, aucun institut ne présente autant que celui des Capucins de membres honorés de la visite sensible de la Mère de Dieu. Notre plus grand embarras est ici celui du choix; et force nous est d'omettre une multitude de noms mentionnés dans Rovère, et après lui dans l'ouvrage du savant P. Courcier et dans le *Chronicon sanctissimæ Deiparæ* du Célestin Goñon. Car, dans un espace de vingt ans, c'est-à-dire de 1580 à 1600, nous avons compté plus de trente religieux de cet Ordre soit Pères ou prêtres, soit frères convers, que la Reine du ciel a daigné visiter corporellement et d'une manière miraculeuse.

Ainsi, ont vu la sainte Vierge : En 1580, le frère humble de Paterne qui, sur le point de mourir, se

leva, se mit à genoux et s'écria en s'adressant à ceux qui étaient près de lui : « Mes frères, mes frères, » tombez à genoux devant la Mère de Dieu qui, brillante de splendeur, vient me faire visite. » Léon de Catane, que Marie débarrassa des obsessions de l'ange de ténèbres; Bernardin d'Eugubbio et Arsène de Bergame, auxquels elle rendit le même service à leur instant suprême; en 1581, Antoine de Coriolan, que Marie protégea contre un éboulement de terre qui, sans elle, l'eût écrasé; Alexis de Viglebon, qui, étant près de rendre l'âme, dit tout à coup à ses frères d'allumer des flambeaux dans sa chambre, par la raison que la sainte Vierge et saint Joseph allaient venir le visiter, et qui, l'instant d'après, s'écria d'une voix forte : « Voici Marie et saint Joseph; debout, » mes frères, et à genoux! » Et Jean de Gironne, frère lai, qu'elle vint aussi préparer au passage de l'éternité; en 1582, Vite d'Herminium, qui reçut plusieurs fois, dans le cours de sa vie, l'honneur de sa visite; en 1583, Paul de Calavello, qui, étant un jour en prière dans la chapelle de son couvent, vit la sainte Vierge descendre vers lui sur un léger nuage; elle conversa avec lui, et, par son entretien, le remplit de consolation. Cependant, un malade qu'il avait à soigner l'appela. Paul quitta sur-le-champ l'auguste Mère de Dieu, alla vers son malade, lui donna ce que ce malade demandait, puis revint à la chapelle, où il trouva encore la Vierge qui l'attendait et qui le loua de sa

charité et de son obéissance ; Vitale d'Herbite , que Marie arracha au démon comme un berger arrache au loup cruel un agneau ; Antoine de Marie , que cette Vierge exhorta à dire, à ses derniers moments, le rosaire, comme il le faisait chaque jour régulièrement ; et deux autres Capucins qui allaient se noyer en traversant à pied, en hiver, une rivière qu'ils croyaient guéable et qui faillit les engloutir ; en 1584, Paul de Barcelonne, que Marie, toute brillante de grâce et de beauté, visita à sa dernière heure ; en 1585, Ange de Forli, Augustin d'Albintimille et Bernard le Portugais ; en 1586, Michel d'Imola, Antoine de Bergame, Bernardin de Chério et Antoine de Reggio. Elle remit plusieurs fois entre les bras de ce dernier le divin Enfant Jésus ; en 1587, saint Félix de Cantalice, auquel souvent aussi elle donna à baiser et à presser sur son cœur l'Enfant né de son chaste sein ; en 1588, Antoine de Fanestre, que la sainte Vierge prévint de l'heure de sa mort, afin qu'il pût lui payer, avant de quitter la terre, sa dette journalière ; ce qui eut lieu, car il mourut en la priant. En 1589, Dominique de Buschette, auquel, un jour qu'il voyageait et qu'il tombait de lassitude, la Mère de Dieu présenta un breuvage fortifiant ; puis Didace de Valducie ; puis Raynier ou Sant de Borgo-Saint-Sépulchre ; en 1590, Paul de Sorésine, Timothée de Sienne, Michel de Venapri, Louis d'Alcane, Anselme de Bologne et Pierre de Martine ; en 1591, Bernard

d'Ebole, Ange de Forli, Jean de Colléamati, Jacques de Crimée, Bernard d'Ignies, que la sainte Vierge guérit d'une grande surdité, afin qu'il pût entrer en religion, et Laurent d'Huesca; en 1592, Samuel de Saint-Antime, qu'elle retint visiblement au bord d'un précipice où, sans elle, il eût été jeté par son cheval qui avait pris le mors aux dents; Vincent d'Adrio, Barthélemy de Césène; en 1593, Alphonse Loup, prêtre, prédicateur d'un grand zèle. Saint Philippe de Néri (c'est lui-même qui l'attesta), vit un jour la sainte Vierge assister cet homme apostolique et lui dicter ce qu'il devait dire à son auditoire; en 1594, Bernardin de Collepetracium, qu'elle récompensa de sa grande pureté par le don d'une couronne de fleurs qu'elle lui apporta du ciel; et André de Crémone, que Marie visita en compagnie de saint François, ce qui lui fit pousser ce cri : « Voici Marie mère de » Dieu et voici aussi saint François. » En 1596, Ambroise de Zizoni, dont nous avons parlé en tête de ce chapitre, et Pacifique l'Italien; en 1597, François d'Arles et Mathieu de Salins; en 1598, Jean de Castres-Baronie, Pierre d'Ustage, Michel le Gaulois, Humble de Tarasone; et en 1599, Anselme de Serra, Geniez de Gussac et François de Nare. Ce dernier étant tombé malade à Agrigente, la Mère de Dieu vint plusieurs fois, accompagnée d'autres vierges, le visiter dans ses souffrances. Un diadème de douze étoiles et une majesté divine la distinguaient de ses

compagnes et montraient qu'elle était leur Reine.

Arrêtons ici cette liste sèche et froide pour le lecteur, mais glorieuse pour l'institut dont les membres ont été l'objet de tant de grâces de la part de la Mère de Dieu, et terminons ce paragraphe par une histoire ou légende vraiment délicieuse, dont les héros sont encore deux humbles Capucins.

Les historiens donnent à cet événement la date de 1580, et ils disent que deux Frères convers, allant de Larinum à Trévent, partirent par un temps fort calme; l'air était pur, le ciel serein, et à peine apercevait-on çà et là quelques nuages tout à fait insignifiants. Cependant ces nuages grossirent rapidement, et prirent bientôt un caractère réellement menaçant. Nos deux religieux hâtaient tant qu'ils pouvaient le pas; mais le vent s'éleva soudain au moment où ils entraient dans une épaisse et longue forêt. Le tonnerre gronda, d'innombrables éclairs sillonnèrent la nue, puis vint une pluie diluvienne. Pour comble de malheurs, la nuit vint, et avec elle une obscurité profonde. Trempés jusqu'aux os, effrayés, harassés de fatigue, glissant à chaque pas qu'ils faisaient, quittant à tout moment le chemin pour entrer dans des taillis dont les épines les déchiraient, les deux pauvres pèlerins n'osaient plus ni avancer ni reculer. Le salut ne pouvait leur venir que du ciel; ils s'adressèrent donc au ciel et prièrent la sainte Vierge avec une ferveur qu'augmenta singulièrement le pé-

ril où ils étaient. Ils s'adressèrent aussi à l'archange saint Michel, dans lequel ils avaient une très grande confiance. Cependant ils ne voyaient, comme on dit, ni ciel ni terre. Mais voilà que tout à coup, dès que leur prière fut finie, un éclair leur fit voir, à très peu de distance, les murs d'une maison. Ils furent étonnés ; car ce lieu leur était connu, et jamais ils n'y avaient vu aucune habitation. Néanmoins ils approchent, et, après quelques pas, ils se trouvent au pied d'une magnifique demeure. Ils frappent ; une dame d'une beauté surhumaine paraît à la fenêtre, et, voyant le triste état de nos deux voyageurs, elle pousse un cri de compassion et ordonne à un vieillard, qui obéissait à ses ordres, de leur ouvrir bien vite la porte. Ils entrent donc, et voient d'abord, dans une salle étincelante, cette même dame entourée d'une brillante réunion de chevaliers qui semblaient la respecter comme leur reine. Les deux religieux lui sont aussitôt présentés ; elle les accueille avec bonté, commande qu'on leur fasse du feu et qu'on leur donne à manger, afin qu'ils puissent se sécher et réparer leurs forces. Cependant les deux frères étaient tout occupés de la beauté surnaturelle qui brillait dans toute la personne de cette incomparable dame. Elle leur demanda d'où ils venaient, où ils allaient, et comment ils avaient pu s'engager si tard dans une pareille forêt. Ils lui répondirent : « Nous allons de Larinum à Trévent ; nous sommes partis par un temps qui

n'inspirait aucune crainte, et nous espérions pouvoir arriver par le même temps à Trévent; mais l'orage s'est formé avec tant de promptitude, que nous avons été surpris avant d'avoir atteint le terme de notre voyage. Longtemps nous avons erré à tâtons dans la forêt; puis nous nous sommes adressés à la bienheureuse Vierge et à l'archange saint Michel, pour lesquels nous avons une dévotion toute spéciale. Comme vous le voyez, noble dame, ce n'a pas été en vain; car c'est à eux, sans aucun doute, que nous devons d'être venus ici. » La dame leur dit : « Vous avez certainement bien fait de vous placer sous un si puissant patronage. Jamais la Mère de Dieu, jamais le chef des armées du Seigneur ne ferment l'oreille aux prières qui leur sont adressées; jamais ils ne repoussent quiconque se jette dans leurs bras. Ayez toujours la même piété; vieillissez avec elle; elle vous justifiera et elle vous sauvera. » Après ces mots elle les congédia, et ils allèrent se reposer. Le matin ils se levèrent, et se disposèrent à partir; le vieillard qui, la veille, leur avait ouvert la porte se présenta pour prendre congé d'eux et les mettre dans leur chemin; mais, avant de se séparer de lui, les deux Capucins le prièrent avec les plus vives instances de vouloir bien leur dire le nom de la maîtresse du beau logis qu'ils quittaient. Le vieillard leur répondit : « Bénissez le Dieu du ciel, et remerciez l'auguste et bienheureuse Mère de Dieu, qui a été pour vous si bonne; car cette

admirable dame que vous avez vue hier et qui vous a si bien reçus n'est rien moins que la Reine du monde. Les chevaliers qui faisaient cercle autour d'elle sont des anges, à la tête desquels est saint Michel, que vous avez aussi prié; pour moi, je suis l'apôtre Pierre. » Il dit, et disparut avec tout le palais. Pour les deux religieux, pleins de reconnaissance, ils rendirent grâce à Dieu, et remercièrent Marie, les saints Anges et les Apôtres, pour lesquels ils eurent jusqu'à la fin de leur vie une dévotion encore plus fervente qu'ils ne l'avaient eue jusque-là (1).

Ce récit et ceux du même genre trouveront sans doute bien des incrédules. A ces incrédules nous nous contenterons de rappeler ce vers du poète :

Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.

XLI

Apparitions à plusieurs Jésuites et à d'autres personnes, de 1580 à 1600.

Si, dans le paragraphe précédent, nous avons vu combien s'est vérifiée la vision d'Ambroise de Zizon touchant la faveur spéciale que la Mère de Dieu accorde aux Capucins, celle-ci prouvera combien est

(1) Zacharias Boverius, *Annal. Capucin.*, Petrus Courcier. *Negot. sæcul. M. Benedictus Gononus. Chronicon SS. Deip.*, ab anno 1580 ad annum 1600.

justifiée celle dans laquelle Martin Guttierrez vit toute la famille de saint Ignace abritée sous le vaste et royal manteau de la Vierge Marie, et recevant de cette auguste et toute-puissante souveraine les marques les plus touchantes d'une affection toute maternelle.

Citons d'abord Mathieu Albenosa, qui mourut en 1585, homme, dit le P. Courcier, d'une solide vertu et d'une piété profonde à l'égard de la sainte Vierge, dont il reçut la bienheureuse et inestimable visite peu de temps avant sa mort. Saint Pierre accompagnait alors la Mère de Jésus. Telle fut la joie du bon Père, objet de cette faveur insigne, qu'il se mit à chanter, et que, de même que le cygne, il mourut en chantant : *Tantâ est consolatione repletus, ut velut cygnus moriendo caneret.*

Marie fit le même honneur à Jean Sangenot, prêtre recommandable aussi par sa piété envers Dieu et par son affectueuse dévotion à Marie, qui daigna le visiter trois jours avant sa mort. Quatre mois auparavant, il avait déclaré à son Provincial qu'il mourrait sous peu. Il ne s'était pas trompé, car il cessa de vivre ici-bas le jour de saint Laurent de cette même année.

Ce fut cinq ans après que mourut le bienheureux Ruys de Portillo, qui termina sa course apostolique à Lima, dans les Indes occidentales, où il était allé chercher des âmes à sauver, et où, pour récompenser

dès cette vie la piété qui l'animait pour elle, cette Vierge se fit voir à lui environnée d'un grand éclat.

L'année suivante, elle accorda la même grâce à Emmanuel Fernandez, qui s'écria tout à coup : « O sainte Dame ! » puis, s'adressant au P. Lopez qui l'assistait en ce moment : « Mon père, dit-il, mon père, je viens de voir la sainte Vierge ! Oh qu'elle était ravissante ! Son seul aspect a rempli d'une indicible ivresse toutes les puissances de mon âme. » En disant cela, il expira et alla voir à tout jamais celle qu'il venait de contempler pendant quelques moments trop rapides pour son cœur.

Ce ne fut pas seulement Marie, ce fut encore Jésus-Christ même qui visita, dans le même temps, un autre fils de saint Ignace, Martin de Saint-Dominique, lequel mourut la même année que le pieux Fernandez.

Francois de Moralès ne tarda pas à les suivre dans la tombe. Mais avant qu'il y descendît, et dans tout le cours de sa vie, il lui avait été donné de voir souvent la sainte Vierge.

Elle avait apparu aussi, non pas une fois, mais plusieurs, à Jean Fernand, docteur et prédicateur remarquable de la Société. Il était encore écolier, qu'elle lui révéla sa future vocation et les progrès qu'il ferait un jour dans les hautes sciences. Huit jours avant sa mort, elle le visita avec N. S. et lui dit

de se préparer pour le huitième jour à paraître devant Dieu.

Elle montra la même bonté au P. Martin Alberre, qu'elle appela elle-même dans la Compagnie de Jésus, qu'elle visita ensuite souvent et notamment lorsqu'il remplissait les humbles fonctions qui lui étaient confiées, et qui consistaient à balayer la maison et à en ôter les ordures. Ce fut à lui que Marie révéla comment elle voulait qu'on la peignît pour la représenter dans le mystère de sa conception sans tache : « On me donnera, dit-elle, une robe blanche et un manteau bleu. Je devrai avoir les deux mains jointes sur la poitrine ; j'aurai la lune sous les pieds ; le Père éternel et Jésus-Christ, son Fils et le mien, seront l'un à ma droite, l'autre à ma gauche, me mettant sur la tête et soutenant de chacun une main une couronne royale au-dessous de laquelle devra planer une colombe représentant le Saint-Esprit.

Le P. Emmanuel Sa, dont tout le monde catholique connaît les remarquables écrits, et qui mourut la même année que le P. Martin Alberre, connut aussi, par une révélation de la sainte Vierge, le jour de son trépas. Marie et saint Ignace se firent voir à lui ; et on a lieu de croire qu'il eut souvent, et surtout dans sa jeunesse, le bonheur de contempler l'enfant Jésus et son aimable Mère.

Ce bonheur si désirable et qui fait dans le ciel une des plus grandes joies des élus, Joseph Ankieta, que

le P. Courcier appelle le thaumaturge de son siècle , l'obtint aussi nombre de fois. Ce fut lui notamment que la sainte Vierge envoya à Jean Fernand pour lui ordonner de la part de la Mère de Dieu d'entrer chez les Jésuites et pour lui annoncer que dans huit jours Dieu l'appellerait à lui. Il fit vœu, assure-t-on, de composer deux mille quatre-vingt-six distiques en l'honneur de la sainte Vierge ; il les fit ; et il termine ainsi :

En tibi quæ vovi, Mater sanctissima, quondam
Carmina, cum sævo cingerer hoste latus ;
Dum mea Tamuyas præsentia mitigat hostes,
Tractoque tranquillum pacis inermis opus.
Hic tua materno me gratia fovit amore ;
Te corpus tutum mensque tegente fuit.
Sæpius optavi, Domino inspirante, dolores
Duraque cum sævo funere vincla pati.
At sunt passa tamen meritam mea vota repulsam ;
Scilicet heroas gloria tanta decet.

Ces vers prouvent à la fois la piété et les talents de leur auteur. Ils font honneur à son esprit et à son cœur ; et beaucoup de littérateurs célèbres de nos jours n'en feraient pas de pareils.

En voici la traduction :

« Voici, auguste Mère, les vers que je vous ai promis alors qu'un ennemi cruel me pressait l'épée dans les reins. Si, dans ces contrées barbares où je suis

venu adoucir et civiliser les sauvages, je puis parvenir à les rendre moins féroces et travailler tranquillement à une œuvre de paix qui ne demande que du calme, c'est que vous m'avez pris, ô Marie, sous votre protection; car c'est vous qui avez couvert d'une salubre égide et mon esprit et mon corps. Souvent Dieu m'inspira le désir du martyr; mais le ciel n'a pas voulu exaucer mes souhaits; je ne méritais pas une telle faveur. Les héros seuls sont dignes d'une semblable gloire. »

Nous venons de nommer les uns après les autres tous les Pères Jésuites qui, de 1580 à 1600, ont, à notre connaissance, été favorisés du bonheur de voir Marie dès cette vie.

Ajoutons à ce paragraphe quelques-unes seulement des visions ou apparitions dont les *Lettres annuelles de la Société de Jésus* nous ont transmis le récit, et qui furent accordées dans le même espace de temps à diverses personnes.

En 1584, une Indienne qui était à l'hospice public, vit la sainte Vierge qui visitait et soignait les malades, en compagnie de sainte Madeleine et de sainte Catherine. La Reine du ciel se révéla et se distingua de ses deux immortelles compagnes par la clarté céleste qu'elle répandait tout autour d'elle.

Il y avait dans le même temps et dans les mêmes contrées un Indien catholique, dont la vie n'était rien moins que conforme aux maximes de l'Evan-

gile. Cet Indien perdit un frère plus jeune que lui , et que la mort lui enleva. Une nuit qu'il reposait , son petit frère lui apparut et lui reprocha ses désordres. Jésus-Christ vint ensuite , et , d'un air menaçant , fit entendre le même blâme. Mais parut ensuite Marie, accompagnée de saint Pierre ; elle pria pour l'Indien coupable , et promit qu'il s'amendrait. Saint Pierre , de son côté , lui dit qu'il serait à jamais perdu s'il ne menait pas une vie plus sage ; puis il le conduisit en enfer et au ciel , et il lui dit de choisir celui des deux séjours qu'il voulait habiter durant l'éternité. Une pareille vision devait convertir l'Indien ; elle le convertit en effet , et il s'éleva depuis à la plus haute sainteté.

En 1587 mourut à Cologne , dans le collège des Jésuites, un écolier qui s'était enrôlé dans la congrégation ou confrérie de la sainte Vierge. Avant sa mort , cette Mère de Dieu se présenta à lui avec son ange gardien. Un de ses plus doux passe-temps et la plus agréable de ses récréations avait été , dans sa vie , de mettre en couleurs , et souvent même de dorer les images de la sainte Vierge et de les encadrer de fleurs , soit avec sa plume , soit avec son pinceau , soit avec son crayon. En mourant il voulut que ces images allâssent orner la chapelle des Congréganistes de la bienheureuse Vierge.

En cette même année Marie apparut encore à deux malades péruviens , et elle annonça à l'un qu'il mour-

rait dans trois jours , à l'autre qu'il mourrait dans dix. Ce qui arriva en effet.

En 1588, une dame napolitaine de la première distinction , et qui était depuis longtemps malade , demanda , sur le conseil d'un prêtre , sa guérison à la sainte Vierge. Cette tendre Mère lui apparut , la toucha doucement , la changea de place dans son lit ; et la malade fut guérie.

Dans la même ville de Naples et dans la même année , un jeune congréganiste de Marie , qui en veillait un autre dangereusement malade , vit cette Reine du ciel donner elle-même une potion au malade. Quand ce malade l'eut prise , il se trouva soudain guéri.

Marie apparut encore , dans cette même ville de Naples , à un malade qui était chargé d'iniquités. Elle se fit voir à lui avec saint Jean l'évangéliste et saint François de Paule. Elle lui obtint de Dieu le pardon de ses fautes , et elle le laissa rempli de consolation.

Elle signala de même sa grande miséricorde à l'égard d'un mahométan qui était au service d'un chrétien riche et puissant de la ville de Brague , en Portugal. Ce domestique reçut de son maître malade l'ordre de dresser dans la chambre de ce même maître un autel portatif et provisoire , de mettre au-dessus de cet autel une statue de la sainte Vierge , et de faire chaque jour , pour cette image , une cou-

ronne de fleurs et de fraîches guirlandes. Le Turc obéit non-seulement sans résistance , mais avec empressement , et il s'acquitta de sa tâche avec le plus grand zèle. Ce zèle eut sa récompense ; car, comme cet infidèle travaillait à faire ses couronnes, à tresser ses guirlandes , il sentit peu à peu naître en lui , puis se développer le désir de se convertir. C'était un bon mouvement qui lui venait de Dieu ; Marie le seconda en apparaissant à ce Turc et en l'exhortant , en personne , à embrasser la foi chrétienne ; et c'est ce qu'il fit avec une admirable piété.

Les mêmes lettres de la Société de Jésus nous apprennent encore qu'à Dijon , en 1595, la sainte Vierge apparut à une jeune fille dont la vie avait été irréprochable. Dans sa dernière maladie elle fut souvent visitée par la Mère de Dieu , qui vint la voir avec plusieurs habitants du ciel , anges et bienheureux.

Enfin disons encore ici qu'en 1598, dans la ville du Puy , en Velay , un jeune homme ou négligeait totalement ses devoirs , ou les remplissait avec moins de ferveur qu'il ne convenait. Cependant il était naturellement porté à la piété. Une nuit , la sainte Vierge se présenta à lui , et elle lui adressa de très sévères reproches. Effrayé de cette apparition soudaine , il sauta de son lit et tomba à genoux aux pieds de la Vierge irritée. Il demanda pardon et

promit de mieux faire à l'avenir. La Mère de miséricorde, se tenant pour satisfaite, disparut, laissant ce jeune homme embrasé d'amour pour la vertu, plein de confiance en Dieu et entièrement résolu à tenir ses promesses (1).

XLII

Apparitions à sainte Thérèse, à Alexandre Capoccio et à Henri Calstro ou Calsto, Dominicains; à Guillaume Raymond, à Adrien Estius et à Guillaume, de l'Ordre de Prémontré, à un prêtre nommé Cuynat, à saint Pascal Baylon et à Ange de Paz, Récollets; à Antoine de Risolée, Minime; et à Marie Razzi, Dominicaine.

Les vingt dernières années du seizième siècle, outre les apparitions qui forment les deux paragraphes précédents, nous fournissent encore toutes celles avec lesquelles nous allons composer celui-ci.

Certes, par toutes ces marques visibles de son affection et de sa sollicitude, Marie a bien prouvé qu'elle mérite le titre que lui a donné un saint, celui de *grande affairée du ciel*. Et quoi d'étonnant qu'elle soit *la grande affairée du ciel*? Car, si, dans

(1) Nierembergius, de Vitis illustrium virorum Societatis Jesu. Bencius, Annux Litteræ Societ. Jesu. Courcier, Negot. sæcul. M. Gononus, Chron. SS. Deip., ab anno 1580 ad annum 1600. Videatur quoque Poiræus, de Tripl. coron. passim.

ce beau séjour, *les affaires* des saints sont en proportion des demandes qu'on leur fait, en proportion du nombre de leurs clients de la terre, en proportion encore de leur crédit auprès de Dieu, quelle âme bienheureuse peut avoir plus à faire là-haut que celle qu'un Père appelle le propitiatoire général, l'asile universel et le refuge de tous, *commune propitiatorium, publicum valetudinarium*?

Aussi de 1580 à 1600, nous la voyons encore apparaître d'abord à sainte Thérèse. Et certes, nous eussions été bien surpris si cette vierge éminemment sage, si cette femme éminemment forte, qui réforma le Carmel, qui s'éleva si haut dans les secrets de Dieu, qui pénétra si avant dans les mystères du monde mystique et de la vie surnaturelle, qui fut favorisée de tant de grâces exceptionnelles, de tant de révélations et de tant de clartés divines, nous eussions été, disons-nous, bien surpris, si nous ne l'avions pas vue honorée d'une faveur accordée à tant d'autres, et qu'elle mérita par sa tendre piété envers la sainte Vierge, piété qui éclata en elle dès l'enfance, et qui se révéla en mille manières dans toute sa vie, et particulièrement par sa fidélité à réciter le rosaire et par le soin qu'elle prenait de recourir à Marie dans toutes ses nécessités. Aussi voyons-nous dans le P. Courcier que la sainte Vierge, dans une vision surnaturelle dont elle daigna l'honorer, lui fit présent d'une robe blanche d'une singu-

lière beauté , d'un magnifique collier d'or et d'une croix de cou d'un ravissant éclat (1).

L'année d'avant celle où mourut la réformatrice du Carmel , était mort aussi un fervent serviteur de Marie ; c'était un Dominicain nommé Henri Calstro ou Calstro. Il était de Louvain et de la noble famille des Calstro. Miré , Arnould de Raisse , Balinghem et Vincent Charron , disent que la sainte Vierge lui apparut très souvent , qu'elle lui révéla grand nombre de choses cachées , et qu'elle lui obtint une profonde intelligence des saintes Ecritures.

Voici de quelle manière Hyacinthe Choquet raconte , dans son *Histoire des saints que la Belgique a donnés aux Frères Prêcheurs* , une de ces visites de Marie à Henri Calstro.

« Un soir , dit-il , que Calstro avait sa chandelle allumée , soit pour prier , soit pour étudier , cette chandelle s'éteignit soudain ; et aussitôt aussi une autre lumière , mais plus vive , plus abondante et tout à fait surnaturelle , la remplaça et remplit toute sa chambre. Puis , du milieu de cette lumière , une voix de femme se fit entendre. Henri , tout étonné , s'écria : « Mon Dieu ! quelle voix entends-je ? » Et la voix répondit : « Je suis Marie , la Mère du Christ. » Henri reprit : « O ma Mère , ô ma Reine , montrez-moi votre visage , plus beau que celui des anges. »

(1) Negot. sæcul. M., anno 1582.

Et la voix repartit : « Tu es encore trop jeune , trop enfant ; grandis , et tu me verras. » Ce refus le frappa tellement, et il lui fut si pénible, qu'il faillit en mourir. Tout à coup des démons arrivent en lui criant : « Tu es à nous, bon gré, malgré , et tu viendras avec nous. » Cependant ces mauvais génies ne touchaient point Henri. Mais tandis qu'ils vociféraient, une grande lumière parut de nouveau , et les démons prirent la fuite. Puis Henri entendit la Mère de Dieu qui lui disait : « C'est moi ; ne crains rien. » Lui s'écria : « O Mère de bonté , pourquoi donc votre Fils permet-il tout cela ? » Et la voix dit : « Ce que » tu as souffert sert à te purifier de tout ce qu'il y » avait en toi de défectueux. Sache donc, dès à présent, que quand tu n'auras pas à souffrir de la » part des hommes, les démons te tourmenteront ; » et réciproquement. Mais la fin de tous ces combats » ne se fera pas longtemps attendre , sois patient. »

Une autre fois elle lui apparut et lui dit ; « Tu as résolu de te confesser d'avoir fait à un de tes frères une observation pour son bien , il est vrai , mais avec trop de dureté. Tu n'as point péché en cela. Mais ce en quoi tu as péché et ce dont tu dois te confesser, bien que tu n'y voies point de mal , c'est d'être resté trop longtemps à causer sur la porte ; après quoi tu t'es confessé avec tiédeur, et tu as dit la messe avec la même disposition. »

Dans une autre circonstance, un des confrères de

Calstro étant tombé malade dans une ferme appelée *Bonne*, la Mère de Dieu dit à Henri : « Va voir ce frère, parce qu'il doit mourir de la maladie qu'il a ; entends sa confession ; car il a oublié des péchés, et voici quels péchés..... Je l'assisterai à la mort, et il sera sauvé. » Henri obéit sur-le-champ. Il rappela au malade les péchés oubliés dans sa confession ; le malade en convint, les avoua et en demanda pardon. Henri lui en donna aussitôt l'absolution ; mais sans lui dire par qui il en avait eu connaissance (1).

Nous ne citerons qu'en passant un autre Dominicain nommé Capocchio qui mourut en cette même année et que Marie visita à son heure dernière en compagnie du saint fondateur des Frères Prêcheurs. Aussi pria-t-il alors les religieux qui l'entouraient de chanter la pieuse antienne *Ave Regina cœlorum, ave Domina angelorum* (2).

Le même saint Dominique, qui vint avec la Reine du ciel visiter à son heure suprême son disciple Calstro, vint aussi avec la même Vierge et avec saint

(1) *Negot. sæcul. M.*, anno 1581. *G. Chron. ordin. Prædicat. part. 1. Chron. SS. Deip.*, p. 497. Balinghem ac Vincenius Charron, in *Calendar.* 7 et 19 octobr.

(2) *Neg. sæcul. M.*, anno 1581. *I. Chron. SS. Deip.*, p. 496. Miræus, in *Fastis Belgicis*, 18 septembris ; eodem die Arnoldus de Raisse, in *Auctuario*.

Vincent, saint Pie V, Louis Bertrand et d'autres bienheureux, visiter un nommé Guillaume Raymond qui, pendant toute sa vie, s'était montré très dévot à la Mère de Dieu (1).

L'Ordre de Prémontré eut part aussi à ces faveurs de la Reine des saints ; car elle visita à la mort Adrien Estius, qui mourut à Anvers en s'écriant : « *Monstra te esse Matrem*, montrez que vous êtes ma Mère. » Peu de temps auparavant elle lui avait révélé le jour et l'heure de sa sortie de ce monde (2).

Un autre disciple de saint Norbert reçut la même grâce. Plusieurs fois, pendant sa vie, la Mère de Dieu l'avait honoré de sa visite. Elle lui avait notamment, dans une de ses visites, fait don d'une mémoire prodigieuse, et sur la fin de sa carrière elle le vint visiter avec sainte Catherine et sainte Barbe, vierges et martyres. Ce religieux s'appelait Guillaume (3).

Un prêtre séculier nommé François Cuynat vit aussi, en 1589, l'auguste Mère de Dieu qui vint lui

(1) *Negot. sæcul. M.*, anno 1582. B. Toussanus Bridoul, in *Triumpho Virginis* 3 februarii et *Vitâ Pii Quinti*. Chron. SS. Deip., p. 504.

(2) *Negot. sæcul. M.*, anno 1587. B. Joannes le Paige, in *Bibliotheca Præmonstratensi*, lib. 2. Vincentius Charron, in *Calendario*, 2 decembris.

(3) *Negot. sæcul. M.*, anno 1588. A. Joannes le Paige, in *Biblioth. Præmonstrat.*, lib. 2, p. 598. Vincentius Charron, 28 martii, n. 3.

sauver la vie; car, comme il se baignait dans un endroit fort dangereux, il eut tout à coup une faiblesse, et il allait périr; déjà même il coulait à fond lorsque la sainte Vierge, qu'il avait toujours honorée avec un cœur de fils, parut, le retira de l'eau et le porta sur le rivage, où il reprit ses sens et revint à lui (1).

Deux Pères Récollets, Ange de Paz et saint Pascal Baylon, méritèrent aussi par leur ardente piété envers la sainte Vierge l'honneur si digne d'envie que nous la voyons accorder à tant d'autres. Le premier avait coutume de dire que toutes les grâces viennent de Dieu par Marie et du ciel sur la terre comme tous les aliments passent par le cou pour aller dans l'estomac et nourrir tout le corps. La bienheureuse Vierge se fit voir à lui pour l'encourager à continuer sans relâche un commentaire sur les quatre évangélistes que Sixte-Quint lui avait demandé (2).

Quant à saint Pascal Baylon, qui fut d'abord berger, puis Récollet, telle avait été toujours sa dévotion à Marie que, lorsqu'il gardait les troupeaux, il s'était fait un devoir de dire tous les jours le petit office

(1) *Negot. sæcul. M.*, anno 1589. C. *miraculum* 357 *historiæ Montisserratæ*. Vincentius Charron, 24 *mali*, n. 4.

(2) *Negot. sæcul. M.*, anno 1596. G. *Chron. Minorum*, t. 4, lib. 10. Balinghem, in *Appendice Calendarii ad 23 augusti*, et *Historia Recollectorum per Carolum Rapine*, decade 9.

de la Vierge et d'autres prières en son honneur. Il avait toujours un rosaire à la main ou au cou. Chaque fois qu'il entendait prononcer le nom de Marie, il faisait une gémflexion. Qui dira tous les hommages qu'il rendit à cette bien aimée Reine de l'univers quand il était dans la paix et la solitude des champs, au milieu des merveilles de la végétation et sous ce ciel qui raconte si bien la gloire de l'Éternel ? Sa piété toute filiale envers la Mère de Dieu lui inspira de consacrer tout son modeste avoir à lui élever une chapelle dans un lieu solitaire ; et ce fut tandis qu'il bâtissait ce pieux et saint oratoire, que Marie lui apparut sous une forme visible avec saint François et sainte Claire. Tous les trois l'engagèrent à entrer en religion ; ce qu'il fit peu de temps après (1).

La Chronique des Frères Mineurs rapporte qu'en 1596 mourut Antoine Risolée, qui s'était constamment montré plein de piété envers la Mère de Dieu, dont il avait toujours le nom chéri et vénéré dans le cœur et sur les lèvres. A l'âge de quatre-vingt-dix ans, il tomba du haut d'une échelle ; et il devait trouver la mort dans cette chute. Mais la Reine du ciel tout éclatante de lumière parut soudain et le reçut

(1) *Negot. sæcul. M.*, anno 1592. C. *Chronicon Minorum*, t. 4, lib. 9. *Historia Recollectorum per Carolum Rapine*, decade 6. *Vincentius Charron*, in *Calendar.*, 17 maii, n. 1.

dans ses bras ; si bien qu'il ne se fit pas la plus légère blessure (1).

Un de ses confrères , nommé Rive Transon , qui mourut en l'année 1595, n'avait pas de plus grand plaisir que de méditer les douleurs de Jésus et de Marie. Un jour qu'il pria cette Vierge , au nom de ses angoisses de Mère, de lui donner la pureté du cœur, elle se fit voir à lui. Cependant, comme il ne savait si c'était bien la Reine des anges ou si ce n'était point une illusion du démon, il songeait à prendre la fuite. Mais Marie lui cria : « Si tu fuis, pourquoi donc m'avoir appelée ? » Alors, reconnaissant la Mère de Dieu, il tomba à genoux en disant : « D'où me vient un tel honneur ? » Et Marie, lui mettant la main sur le cœur, lui dit : « Voilà la pureté de cœur que vous avez demandée (2). »

La bienheureuse Marie Razzi fut certainement une des plus belles fleurs de l'Ordre de Saint-Dominique. Aussi la Mère de Dieu fit pour elle ce qu'elle avait déjà fait pour sainte Catherine de Sienne et pour plusieurs autres vierges dignes d'une semblable faveur. Elle lui apparut visiblement, lui mit sur la tête une couronne d'une admirable beauté, la déclara

(1) *Negot. sæcul. M.*, anno 1596. *F. Chronicon Minorum*. Vincentius Charron, 7 julii, n. 2.

(2) *Chron. SS. Deip.*, p. 512. *Chron. Ordin. Minor.*, p. 4, lib. 10. Poiré, *Tripl. cour.*, t. 2, p. 653.

reine, la fiança à son Fils le Roi des rois, et lui mit au doigt, comme symbole de cette mystique et glorieuse alliance, un anneau du plus grand prix (1).

XLIII

Apparitions de 1600 à 1605.

Lorsque le dix-septième siècle vint prendre sa place dans le temps, l'hérésie de Luther, de Calvin et d'Henri VIII couvrait de ses miasmes pestilentiels une grande partie de l'Europe. Mais, de même que les nuages plus ou moins denses qui enveloppent la terre dans les jours brumeux de l'automne ou dans les moments d'orage n'empêchent pas le soleil de fournir sa carrière, ainsi les nuages de l'erreur, du schisme et de l'impiété amoncelés dans le monde moral par le père du mensonge, n'empêchèrent pas Marie, qui est aussi, dans l'Ecriture, comparée à l'astre du jour, de poursuivre le cours de ses maternelles bontés à l'égard des enfants des hommes et de venir de temps en temps en visiter quelques-uns par des apparitions pleines de bienveillance. Aussi,

(1) Chron. SS. Deip., p. 513. Puis in Chronic. Negot. sæcul. M., anno 1600. G.

dans ce siècle, tout ainsi que dans les précédents, la Mère de Dieu, la Reine du ciel, est entrée en relation, d'une manière visible, avec ceux que, dans ce monde, elle a jugés dignes de cette grâce.

Ainsi les annales de ses bienfaits nous la montrent apparaissant, en 1600, avec l'apôtre saint Jacques, aux Barbares qui assiégeaient, dans le Chili, la ville dite Impériale, ville dont les habitants s'étaient mis sous sa protection et confiés à sa garde (1).

Nous la voyons ensuite, et dans la même année, se montrer ostensiblement à un célèbre jurisconsulte, auquel elle procura deux grâces infiniment précieuses, le repentir et la chasteté. Car ce savant légiste, étant près de mourir, et confessant ses fautes avec peu de douleur et avec un secret attachement au péché, aperçut N.-S. J.-C. entre la sainte Vierge et un autre habitant du ciel. J.-C. avait l'air enflammé de colère, et il semblait menacer le mourant d'une éternelle réprobation. Mais Marie tomba à genoux, pria pour son client, qui l'avait en effet toujours honorée en bon fils, et promit qu'il changerait de vie et qu'il serait à l'avenir plus chaste que par le passé. Jésus se laissa fléchir; le moribond guérit, et sa vie fut toute chrétienne. Le P. Poiré dit avoir vu et connu cet homme de loi. A l'époque où écrivait l'auteur de *la Triple*

(1) *Negot. sæcul. M.*, p. 342. Ovaglius, in *Relatione Regni chiliensis*, lib. 5, c. 13, 14 et 15.

couronne, ce fait n'avait pas plus de trente années de date (1).

La faveur accordée à ce jurisconsulte habile le fut également, et dans le même temps, à un vicaire d'Avignon, qui tomba dangereusement malade. De son lit de souffrance il eut recours à la sainte Vierge, en laquelle il avait d'ailleurs toujours placé sa confiance et qu'il avait toujours aussi honorée avec grand respect. Il la pria donc alors avec un redoublement de piété et d'amour. Ce ne fut pas en vain, car dans un moment où, parfaitement éveillé, il invoquait la Reine du ciel, il vit cette Vierge en personne, et, qui plus est, il l'entendit qui lui adressait des reproches sur certaines négligences dont il s'était rendu coupable. Il s'efforça donc d'apaiser la colère de Dieu par ses prières et par une pénitence efficace. Peu après, il vit de nouveau la même Vierge avec J.-C. et saint Ignace de Loyola, qui tous trois s'entretenaient de lui. Saint Ignace demandait sa guérison ; J.-C. exigeait la promesse et la condition d'une vie plus parfaite. Marie demanda au malade ce qu'il ferait s'il guérissait. Sur la promesse qu'il s'amenderait, elle intercédait pour lui. Jésus se laissa fléchir. Il puisa dans l'ouverture de son côté sacré quelques gouttes de sang,

(1) *Negot. sæcul. M.*, ibid. Poiræus, *Tripl. coron.*, t. 2, p. 650.

parut les appliquer sur le corps du malade, et le malade fut guéri à l'heure même (1).

L'inestimable faveur de voir, dès cette vie, la Reine des élus fut encore, si l'on en croit l'annaliste Boverius, accordée en cette même année à Placide de Tyracène, à Bathélemi de Pise, à Dominique de Véronne et à Pierre de Pétace, tous les quatre appartenant à l'Ordre des Capucins. A la vue de sa bonne mère, ce dernier s'écria : « O mon unique espérance ! ô Vierge bienheureuse ! mille et mille fois bénie, recevez-moi dès maintenant dans vos bras maternels (2) ! »

Comme Jésus, la sainte Vierge a souvent témoigné une affection particulière à l'enfance et à la jeunesse, surtout quand ces deux âges lui sont spécialement consacrés par des liens, par des rapports plus intimes de respect et de dévotion, tels qu'il en résulte des confréries ou congrégations établies en son honneur. Aussi, la voyons-nous souvent accorder à ces deux premières époques de la vie, des grâces et des faveurs de choix. Ainsi, en 1601, elle apparut, selon les *Lettres annuelles de la Société de Jésus*, à trois jeunes gens.

Le premier des trois demeurait dans la maison professe des Jésuites de Brune. Comme il réfléchis-

(1) Negot. sæcul. M., ibid. Annuæ Litteræ Societatis Jesu.

(2) Negot. sæcul. M., p. 344. Boverius, n. 23.

sait sur l'état de vie qu'il devait embrasser , Marie lui apparut deux fois , une première fois , avec saint Jean-Baptiste, qui tenait à la main le nom de Jésus, et avec saint Jacques, qui tenait, lui , un chapelet. La seconde fois, Marie était avec l'Enfant Jésus ; elle bénissait le jeune profès et lui disait d'entrer dans la Société de Jésus (1).

Le second de ces jeunes gens, que Marie favorisa de son aimable visite, était d'Aleth. Il avait fait partie d'une congrégation en l'honneur de la Mère de Dieu ; puis il s'en était retiré et menait une fort mauvaise vie. Une nuit, il vit en songe un Éthiopien affreux qui coupait des hommes en morceaux. Un sentiment d'horreur parcourut tout ses membres ; mais tout à coup, une très belle dame s'offrit à sa vue et lui dit : « Tu passeras un jour par les mains de cet homme » si tu ne changes pas de conduite et si tu ne fais pas » pénitence. » Le jeune homme s'éveilla et se mit à prier la bienfaisante Mère de Dieu, qui lui apparut alors, non plus en songe, mais dans un état parfait de veille, avec une robe dont la blancheur surpassait celle de la neige ; elle lui ordonna de rentrer dans sa chère et bien aimée congrégation s'il voulait assurer le salut de son âme (2).

Le troisième de ces jeunes gens, aimés de la Reine

(1) *Negot. sæcul. M.*, p. 346. *Annua Litteræ Societ. Jes.*

(2) *Ibid.*

des Anges, était de Verdun. Un jour qu'il priaît avec foi devant une de ses images, elle lui apparut tenant en main une couronne d'une ravissante beauté, et elle lui dit que, s'il voulait avoir ce riche diadème, il devait entrer en religion. Un autre jour, qu'il était en proie à de rudes tentations et sur le point de tomber dans un violent désespoir, la Mère de grâce vint le soutenir; elle se présenta de nouveau visiblement à lui, elle le débarrassa des importunités de l'esprit tentateur et le remplit d'une indicible consolation (1).

Il en fut de même en 1603 de deux pères Capucins. Tous deux avaient été forts dévots à la sainte Vierge. Le premier, qu'on appelait Benoît de Reggio, reçut plusieurs fois la visite de la Mère de Dieu, qui, dans une de ces visites, lui remit entre les bras son plus riche trésor, l'Enfant divin né de son sein. Le second, nommé Frédéric de Tiferne, eut également le bonheur de voir, à plusieurs reprises, dans le cours de sa vie, l'admirable Mère de Dieu et saint Antoine de Padoue. A sa mort, il vit encore la Reine des bienheureux et avec elle saint François qui l'un et l'autre l'assurèrent de son salut éternel (2).

Les *Lettres de la Compagnie de Jésus* auxquelles nous empruntons la plus grande partie des faits que

(1) Ibid.

(2) *Negot. sæcul. M.*, p. 348. Boverius, anno 1602, n. 30 et 54.

nous rapportons ici et notamment ceux qui concernent les pieux congréganistes de la Vierge immaculée, disent encore, qu'en 1603, un homme nommé Bridoul, homme pauvre, mais souverainement désireux de devenir riche, était en mille manières tourmenté et harcelé par le démon qui, connaissant son faible, le poussait à cette cupidité qu'un poète a qualifiée d'*exécrable soif de l'or, auri sacra fames*. En lui promettant la fortune, Satan avait déjà obtenu de ce malheureux qu'il reniât J.-C. et renonçât à son baptême. Il lui demandait en outre de maudire la sainte Vierge. Mais il ne put l'obtenir. Il y avait dans le cœur de cet infortuné un sentiment de piété filiale si vif et si profond à l'égard de la Mère commune des chrétiens, que ce sentiment résista à toutes les séductions. Pour le récompenser d'un tel attachement, Marie lui apparut revêtue d'un manteau bleu. Elle le délivra du démon qui s'acharnait à le perdre, Bridoul se confessa, reçut l'absolution; puis il alla remercier son auguste bienfaitrice à Notre-Dame de Montréal (1).

En 1604, ce fut une juive qui fut l'objet de la bienveillante visite de la Mère de celui qui *veut le salut de tous*. Cette juive était gravement malade. Les chrétiens qui l'entouraient la pressaient vivement de confesser Jésus-Christ. Mais elle se prêta

(1) *Negot. sæcul. M.*, p. 350. *Annuaire Litteraire*, S. J.

si peu à leurs propositions , elle en fut même si contrariée, que , pour se soustraire à toutes leurs importunités, elle s'arma d'un poignard et voulut s'en percer le sein. Mais Marie lui apparut au milieu d'une splendeur céleste, et elle conjura la fille d'Abraham de renoncer à son impie et criminel projet et de se faire baptiser sous le nom d'Agnès. La juive, désarmée par cette apparition et par ce qui lui fut dit , abandonna son dessein , obéit à la grâce ; et le baptême du salut, en purifiant son âme, guérit aussi son corps et lui rendit la santé dont elle profita pour servir Dieu en vraie chrétienne (1).

XLIV

Apparitions à 1605 à 1609.

Trois personnes différentes furent , en 1605, honorées et favorisées de la visite de Marie , d'abord Pierre d'Anasco , jésuite ; ensuite un baron du Puy-en-Vélay ; et enfin un novice de l'Ordre des Capucins.

Pierre d'Anasco était Péruvien d'origine. Etant tombé gravement malade , à l'âge de 22 ans , il pria très dévotement la sainte Mère de Dieu , en qui il

(1) *Negot. sæcul. M.*, p. 353.

avait grande confiance et qu'il honorait fidèlement. Elle lui apparut sous une forme visible , le pressa contre son cœur, le consola avec bonté, lui promit qu'il guérirait, et l'engagea à entrer dans la compagnie de Jésus. Il le fit, et, depuis, il fut aussi familier avec la sainte Vierge que l'enfant le plus chéri peut l'être avec sa mère (1).

Le baron du Puy-en-Vélay , homme distingué autant par ses exploits guerriers que par ses qualités religieuses et civiles, et qui était associé à une congrégation de la très-sainte Vierge, se sentant près de sa fin , se recommanda aux prières de ses co-associés. Cependant le démon se présenta à lui. Le malade le repoussa par ces paroles de saint Martin : « Que viens-tu faire ici , bête féroce ? tu ne trouveras rien en moi qui soit à toi. » Puis, tout à coup, un air de joie et de sérénité brilla sur son visage , et on l'entendit s'écrier : « Ah ! je vous vois , incomparable Vierge, Mère véritablement bonne , toujours prête à secourir les vôtres dans le besoin ! » Et ensuite il ajouta : « Je remets mon âme entre vos mains , » et il s'endormit en paix (2).

(1) Alegambe, in *Bibliotheca scriptorum Societat. Jesu. Nie-rembergius*, t. 1 *Vitarum*, etc. Balinghem ac Vincentius Charon, in *Calendar.* 31 decembr., n. 5. Poiræus, *Tripl. coron.*, t. 2, p. 627. *Negot. sæcul. M.*, p. 354.

(2) *Litteræ annuæ Societ. Jes. Negot. sæcul. M.*, p. 355.

Le novice dont il nous reste à parler pour l'année 1605, et qui était de l'Aquitaine, cédant aux instances de sa mère charnelle, avait quitté le cloître et était rentré dans le monde. Mais le remords ne tarda pas à s'emparer de lui. Il s'adressa à la sainte Vierge et la conjura de faire voir qu'elle était aussi puissante pour le faire rentrer au couvent que sa mère par le sang l'avait été pour l'arracher à la retraite. Cette confiance plut à Marie ; elle lui apparut et lui demanda si réellement il croyait, comme il le disait, à la toute-puissance de la Mère de Dieu. Sur sa réponse affirmative : « Retourne, lui dit-elle, » trouver les Capucins ; raconte-leur ce que je te dis, » et ils te recevront. Mais, désormais, sois fidèle à » tes vœux et à mon service. » Le novice transfuge obéit ; et les portes du couvent s'ouvrirent de nouveau pour lui (1).

Un autre Capucin, connu en religion sous le nom d'Augustin de Genève, et qui mourut en 1606, après avoir été favorisé souvent de lumières surnaturelles et de grâces extraordinaires, étant un jour à Saone, où il était père gardien, et assistant à un exercice public, qui a lieu chaque année, le 18 mars, en mémoire de l'apparition dont fut favorisé, en 1536, le P. Antoine Botta, homme d'une angélique

(1) Boverius, anno 1605, n. 34. *Negot. sæcul. M.*, p. 356.

vertu , vit lui-même la très-sainte Vierge , qui , environnée d'un éclat tout céleste , parut sur le sommet d'une colline qui avoisine la ville de Saone , et qui , contemplant de là , avec un regard bienveillant et un sourire de mère , le peuple de la ville qui la priait et l'honorait , éleva les mains et le bénit avec un grand amour. Une chapelle fut depuis bâtie en cet endroit pour perpétuer le souvenir de cette apparition. Cette chapelle est devenue célèbre , et un hospice a été construit dans son voisinage pour les pèlerins pauvres et malades qui viennent implorer la patronne de ces lieux (1).

En cette même année mourut , à Valence , un jésuite nommé Michel de Fontaine , et qui avait pendant longtemps évangélisé les barbares de l'Inde méridionale. Lui aussi vit la sainte Vierge des yeux du corps. Ce fut elle qui l'engagea à entrer dans la Société , lui promettant qu'il éviterait les flammes du purgatoire. Aussi lorsque son âme eut rompu ses liens terrestres , elle fut emportée au ciel par l'auguste souveraine de cet éternel empire , accompagnée de saint Pierre , de saint Jean et de saint Ignace , comme cela fut révélé au gardien des Franciscains (2).

(1) Boverius, anno 1606. *Negot. sæcul. M.*, p. 356.

(2) Nierembergius in *Vitâ Michaelis*, t. 4. *Vitarum. Negot. sæcul. M.*, p. 357.

La même Compagnie de Jésus perdit , pour la terre , le 11 juin 1607, un autre de ses membres , remarquable par sa science , par sa connaissance des langues , par ses hautes lumières dans la théologie mystique , et surtout par ses rares et éminentes vertus. C'était Gabriel Varica. Singulièrement pieux envers la sainte Vierge , il aimait à lui dire et à lui répéter souvent : « Montrez que vous êtes ma mère. » Par ces seuls mots partis du cœur , il mérita la visite de cette aimable Reine , dans une maladie qu'il fit , et dans laquelle il se laissait aller à l'impatience ; ce dont elle lui fit reproche (1).

Il n'en fut pas de même de sa visite au pieux Alexandre Bercio , jeune Florentin de l'illustre famille des Médicis , qui mourut en 1608 , à l'âge de quinze ans , après une vie courte , mais pleine de bonnes œuvres , embaumée de sainteté et enrichie de mille faveurs de la part de la Mère de Dieu. Souvent on vit cette tendre Mère paraître auprès du lit d'Alexandre endormi , et parsemer ce lit de fleurs. Souvent aussi lui-même parut entre deux anges , placés auprès de lui par la Reine du ciel , pour veiller sur son innocence. La Vierge , qui tant de fois avait daigné le visiter dans sa rapide existence , ne l'oublia pas à la mort. Elle vint l'y préparer. Aussi s'é-

(1) Nierembergius, t. 1. *Vitarum in Vitâ Gabrichis. Negot. sæcul. M.*, p. 358.

cria-t-il à ce moment suprême , en s'adressant aux personnes qui lui donnaient leurs soins : « Est-ce » que vous ne voyez pas Marie , Mère de Dieu , et » mon auguste souveraine ? Est-ce que vous ne voyez » pas aussi mon ange gardien et sainte Madeleine » de Pazzi ? » Or, cette sainte , qui était morte l'année d'au paravant , aimait beaucoup Alexandre , qu'elle désignait ordinairement sous le nom d'ange terrestre. Cet enfant de Marie mourut orné de toutes les vertus qui doivent être l'apanage d'un congréganiste de la Vierge. Il se préparait déjà à entrer en religion , pour être plus étroitement et plus exclusivement à Dieu et à Marie (1).

L'historien des Capucins , Rovère , écrit , dans ses *Annales* , qu'un prêtre de son Ordre , nommé Silvio de Milan , récitant un jour l'hymne *O gloriosa Domina* , fut tellement ravi en extase , qu'on le vit élevé de terre. Souvent il lui arriva de jouir de la présence et de la vue de Marie , et il éprouvait alors un tel excès de bonheur , qu'il s'écriait dans un transport de sainte ivresse : « C'est assez , ô Marie ! ô Vierge pure , c'est assez (2) ! »

Un autre religieux , frère lai du même institut ,

(1) Gaspar Lichnerus , in *Sodali Parthenio* , lib. 1 , cap. 9 vel 10. *Negot. sæcul. M.* , p. 362.

(2) Roverius , in *Annal. Capucin.* , anno 1608 , n. 12 et 13. *Negot. sæcul. M.* , p. 363.

appelé Marc de Scotonet, étant entré, sans savoir lire, dans la communauté, ses confrères l'engagèrent à demander à la sainte Vierge la science de la lecture pour pouvoir dire son office. Il le fit; et Marie se faisant voir à lui, lui dit : « Marc, la règle exige seulement que tu récites un nombre de fois déterminé » l'oraison dominicale. Qu'as-tu besoin pour cela de » savoir lire? Sois exact à réciter la prière marquée » par la règle, et borne-toi à cela; tu auras rempli » tout ton devoir. » Rassuré par cette réponse de la bienheureuse Vierge, ce bon frère, poursuit Rovère, a négligé d'apprendre à lire (1).

Enfin, le même auteur fait aussi mention d'un autre frère lai du même Ordre nommé Barthélemi d'Alexandrie, qui eut, en mourant, le bonheur de voir la sainte Vierge; et de Macer de Moselle, prêtre du même institut, entre les bras duquel l'auguste Mère de Jésus remit son divin Fils, tandis qu'il était en prières avec la communauté (2).

C'est en cette même année 1608, qu'il faut placer ce que le P. Courcier, le P. Gonon, le P. Poiré, Vincent Charron, Balinghem et les *Lettres annuelles de la Compagnie de Jésus* racontent d'une apparition dont la Reine du ciel favorisa un hérétique, nommé Martin Guttrie, et natif de Bamberg, en Allemagne. Comme

(1) Roverius, eodem anno, n. 38. *Negot. sæcul. M.*, ibid.

(2) Roverius, eodem anno, n. 98 et 99. *Negot. sæcul. M.*, i bid.

il était gravement malade, Marie se fit voir à lui, lui dit de renoncer à ses erreurs et de se tenir prêt à sortir de ce monde et à aller au ciel, où elle-même le recevrait la veille de Noël. Sur cet avertissement, il appela un prêtre de la Société de Jésus nommé Frédéric Fournier, qui, pour lors, annonçait la parole de Dieu dans la cathédrale de Bamberg ; et, malgré les menaces de ses co-réligionnaires, qui s'opposaient de toutes leurs forces à son abjuration, il demanda à rentrer dans le giron de l'Église. Le P. Fournier voulut savoir d'où lui était venue une pareille résolution. Martin Guttrie lui répondit qu'il était dans l'habitude, avant de devenir luthérien, de réciter tous les jours, soir et matin, sept *Ave Maria* en mémoire de l'honneur et de la joie qu'avait reçus la sainte Vierge dans l'incarnation du Verbe, et il ajouta que, malgré son apostasie, il n'avait jamais cessé d'être fidèle à cette pratique. Le P. Fournier ne douta pas que ce ne fût à cela qu'il fallut attribuer la grâce signalée dont Martin était l'objet. Il reçut son abjuration, lui donna l'absolution et la communion. Martin mourut en effet, comme Marie l'avait prédit, la veille de Noël, et le ciel eut un élu de plus et l'enfer un démon de moins.

Quand Poirée faisait son livre de *La Triple Couronne* il n'y avait que 22 ans que ce fait était arrivé (1).

(1) Jacobus Bertrandus, de Virgine Charmensi, cap. 11.

XLV

Apparitions de 1609 à 1613.

Les pieuses congrégations formées par les jésuites en l'honneur de la sainte Vierge avaient, au temps dont nous parlons, toute la ferveur des Ordres religieux les plus réguliers et les plus pleins de l'esprit de Dieu. Aussi les voyons-nous l'objet des plus grandes faveurs de la part de Marie, dont la gloire, après celle de Dieu, était le principal but de ces saintes associations.

A Bordeaux, un congréganiste, étant tombé malade, et voyant que les médecins désespéraient de le sauver, se recommanda instamment à la Vierge puissante pour soulager les infirmes, et promit, s'il recouvrait par elle la santé, d'accepter et de remplir l'année suivante, avec tout le soin possible, la charge de marguillier de la congrégation. Marie entendit cette prière et l'engagement filial dont elle était accompagnée. Elle daigna donc apparaître à son bien aimé client, vêtue d'une robe blanche d'un éclat éblouissant, et elle le guérit (1).

Poiræus, *Tripl. Coron.*, t. 3, p. 308. *Negot. sæcul. M.*, p. 361. Vincentius Charron, 25 decembr. Balinghem, 8 decembris, n. 8. *Chron. SS. Deip.*, p. 522. Branche, p. 278.

(1) *Negot. sæcul. M.*, p. 364.

Ce fut , en cette même année 1609, que mourut Claude Ponceot, de la Société de Jésus, recteur du collège du Puy. Dans une maladie très grave que fit cet homme de Dieu sur la fin de sa vie, et dans laquelle il se vit abandonné des médecins , il s'en remit tout entier à la volonté de Dieu et à celle de la Vierge-Mère. Peu de temps après cet acte d'abandon, deux anges, sous une forme humaine, et d'une beauté toute céleste, se présentèrent à lui. Leurs vêtements étaient d'une blancheur éclatante, et ils tenaient à la main deux fioles remplies d'une espèce d'eau trouble qu'ils mélangeaient en versant d'une fiole dans l'autre. Ce faisant, ils exhortèrent le malade, et par ce signe symbolique et par des paroles qui furent entendues distinctement, à supporter ses souffrances avec plus de patience et de résignation. Puis vint un troisième ange qui se dit envoyé par la très sainte Vierge et qui l'assura que bientôt ses souffrances finiraient. Il parlait encore que soudain la Mère de Dieu parut sous une forme visible aussi. Elle portait dans ses bras l'Enfant divin né de son sein, et elle était accompagnée de S. Claude, patron du malade, de saint Ignace, fondateur de la Société de Jésus, et d'autres bienheureux, ayant tous appartenu à la même compagnie. Tous entouraient son lit; et tous lui promirent que bientôt il irait rejoindre ses maîtres dans la Cité de paix. Cette vision remplit Ponceot d'une ferveur toute nouvelle; et, aidé puissamment par cette augmentation de grâces, il redoubla d'at-

tention et de pieux efforts pour se préparer à la mort, que Dieu lui envoya comme une amie trois jours après, et qu'il accueillit avec un céleste sourire en s'écriant : « Venez, saints, venez, anges, venez tous, élus de » Dieu ! Et vous, ô Mère de Dieu, intercédez pour » moi (1). »

En cette même année, le quinzième jour de juin, mourut aussi la bienheureuse Réparate de Paule, de l'Ordre des Minimes. L'histoire de cet Ordre raconte que, toutes les fois que cette sainte et angélique religieuse chantait au chœur avec ses sœurs le *Salve Regina*, Marie lui apparaissait vêtue en Souveraine et passant au milieu des autres religieuses. Aussi Réparate de Paule disait-elle à ses compagnes de garder constamment la plus grande modestie tant intérieure qu'extérieure (2).

Ce ne fut pas à une âme aussi juste, aussi pure devant Dieu qu'elle se fit voir à Malte en 1610, mais à un pécheur chargé des plus grandes iniquités et qui, cédant au cri et à l'impulsion de la grâce, se disposait à aller faire l'aveu de ses fautes, mais n'examinait que fort superficiellement sa conscience, et

(1) Nierembergii, t. 1 Vitarum PP. S. J., in Vitâ S. Ignatii, cap. 34. Annua Litteræ Collegii Aniciensis Provinciæ Tolosanæ. Negot. sæcul. M., p. 365.

(2) Vincentius Charron et Balinghem, 15 junii. Chron. SS. Deip., p. 526. Negot. sæcul. M., p. 365.

n'apportait point à la recherche de ses prévarications l'attention convenable. La veille du jour où il devait aller trouver le prêtre, son examen du soir avait été fort peu approfondi. Mais, au milieu de la nuit et tandis qu'il dormait d'un sommeil parfaitement calme, il fut tout à coup réveillé, et il vit, des yeux du corps, la bienheureuse Vierge Marie, qui lui rappela les uns après les autres, et avec une tendresse et une bonté de Mère, tous les péchés dont il s'était rendu coupable et qu'il avait oubliés. Le lendemain il alla en décharger sa conscience avec une grande fidélité et une sincère contrition; et sa conversion ne se démentit jamais (1).

A Fribourg, en Suisse, et dans la même année, une maladie très grave avait tenu sur son lit un jeune homme dont la conduite avait été aussi, pendant quelques années, singulièrement répréhensible, mais qui, touché comme le précédent par l'attrait de la grâce, avait résolu et promis de faire une confession générale de ses fautes. Pour la bien faire, il pria instamment saint Ignace et le P. Canisius, réputé bienheureux, de lui venir en aide. La nuit suivante la sainte Vierge se présenta à lui avec saint Ignace à sa droite et Canisius à sa gauche. Elle lui demanda s'il connaissait ces deux personnages; sur sa réponse affirmative, saint Ignace présenta au jeune

(1) *Negot. sæcul. M.*, p. 367.

malade une robe. C'était celle des Jésuites. Le jeune homme la saisit avec empressement, et il s'en revêtit de même. Il mourut dans ce saint habit, qui lui rendit la mort plus douce et plus agréable (1).

Les Annales de Bovère mentionnent, sous la rubrique de cette même année, la mort de Benoît de Comfeld, prêtre capucin, Anglais d'origine, et comme tel élevé dans l'hérésie de son pays. La lumière d'en haut étant venue l'éclairer, il avait quitté l'erreur et embrassé le catholicisme ; après quoi il était entré dans l'Ordre des Capucins ; sa piété fut si vive, que Dieu l'en récompensa par de fréquentes visions. Mais, d'un autre côté, pour que ces faveurs insolites ne viennent pas l'enorgueillir, Dieu lui ménagea des peines et des tribulations telles, qu'il tomba dans un mépris général, et que tous ses confrères demandèrent unanimement son expulsion du couvent. Dans cette rude épreuve, il eut recours à la sainte Vierge et la pria avec instances de lui venir en aide ; elle le fit, lui apparut, et, de ses royales mains, elle lui mit autour du corps un cordon comme signe qu'il lui appartenait.

Puis elle lui dit : « Vous mourrez dans l'habit religieux que vous portez maintenant. Ne craignez rien ; seulement montrez-vous digne par un courage persévérant et par une vertu soutenue des

(1) *Negot. sæcul. M.*, p. 368.

» biens qui vous sont destinés. » C'est ce qu'il fit constamment et invariablement jusqu'à sa dernière heure (1).

Les mêmes Annales parlent encore de deux autres Capucins qui moururent en cette même année et dont l'un, nommé Philippe de Constance et prêtre de la province de Paris, fut averti par la sainte Vierge de l'heure de sa mort, qui arriva tandis qu'il était à Caen dans le couvent de son Ordre, et à laquelle mort il s'était préparé avec le plus grand soin et la piété la plus fervente. L'autre avait nom Léonard de Montalte. Il n'était que frère lai et avait été autrefois appelé à la vie religieuse par saint François de Paule lui-même, qui lui avait apparu sous une forme sensible. La sainte Vierge, lui ayant apparu à son tour à Auxumo, lui prescrivit de réciter certaines prières qu'elle lui désigna elle-même, tant pour remercier Dieu des bienfaits accordés par lui, que pour demander la paix et l'accroissement du royaume spirituel de Jésus-Christ. Elle tenait alors dans ses bras le fruit divin de ses entrailles. En le regardant, Léonard se sentit enflammé d'une ardeur que jamais il n'avait ressentie avec tant de vivacité. Il lui semblait que son cœur allait fondre et se liquéfier comme fait la cire devant un brasier ardent. Il s'offrit alors à son Dieu,

(1)-Annales Boverii, n. 45. Negot. sæcul. M., p. 368.

qui accepta son offrande et lui donna en retour une pièce de monnaie (1).

Un Jésuite polonais, appelé Jacques Mlock, passa, dans ce même temps, de la vie à la mort. Toujours il avait été singulièrement pieux envers la sainte Vierge. Aussi, dans la dernière maladie qu'il fit, cette Mère de bonté vint deux fois en personne le visiter, et elle lui fit connaître, non-seulement l'heure à laquelle il devait mourir lui-même, mais encore l'heure à laquelle devait mourir celui qui le gardait. Ce prédestiné mourut en élevant les yeux vers le crucifix et les mains vers une image de la très sainte Vierge (2).

Les Lettres déjà citées de la Société de Jésus, racontent, qu'au Mexique et à l'époque qui nous fournit les faits que nous rapportons, un chrétien avait souvent le bonheur de voir des yeux du corps son ange gardien. Un jour, ce céleste ami l'avertit de quelques fautes qu'il avait oubliées dans ses confessions précédentes. Cependant, malgré cet avis si bienveillant, le Mexicain ne se pressait point de confesser ces fautes. Alors la Mère de Dieu, qui ne voulait pas que ce chrétien, d'ailleurs très dévot envers elle, compromît plus longtemps et peut-être pour toujours le salut de son âme, se présenta elle-même à lui, lui remit devant les yeux les fautes qu'il

(1) Annales Boverii, n. 50 et 76. Negot. sæcul. M., p. 369.

(2) Negot. sæcul. M., p. 370.

n'avait point confessées et l'engagea fortement à en faire l'aveu sans délai. Le Mexicain obéit ; et nul doute que, par cet acte de charité, la Mère de Dieu n'ait arraché une proie au démon et donné un élu de plus à la société des saints (1).

XLVI

Apparition au cardinal Pierre de Bérulle.

C'est le jour même de la conception sans tache de la très sainte Vierge Marie, Mère de Dieu, 8 décembre 1852, que notre main trace ces lignes. Or, ce jour est celui de la principale fête de ces Oratoriens que le Dieu *qui frappe et qui guérit, qui plonge dans la mort et qui en retire*, vient cette année même, de rappeler à la vie, en se servant pour cela d'un prêtre zélé auquel il a dit comme il dit autrefois à un de ses prophètes : « *Souffle sur ces ossements arides et desséchés, et dis-leur de se ranimer et de se réveiller.* »

L'homme suscité a obéi ; et au moment où cet article tombe de notre plume, toutes les congrégations sacerdotales résidant à Paris, accueillent, par un ou

(1) Annuæ litteræ S. J. Negot. sæcul. M., p. 372.

par plusieurs de leurs représentants, la congrégation renaissante; elles lui tendent une main amie et elles lui disent toutes de concert : « Tu es notre » sœur; sois bénie, et que Dieu te multiplie en mille » manières, *soror nostra es; crescas in mille millia!* » Gen.

Ce fut en 1613 que Pierre de Bérulle fonda et établit en France, sous le nom de l'Oratoire, une congrégation essentiellement différente de celle que saint Philippe de Néri avait établie à Rome quelques années auparavant. La congrégation des Oratoriens de France avait été emportée par l'affreux ouragan qui désola et ravagea notre belle patrie à la fin du dix-huitième siècle; elle resta ensevelie dans le silence de la tombe jusqu'aux jours où nous écrivons et qui voient la résurrection de cette congrégation à laquelle l'Église et la France ont dû, en moins de deux cents ans, tant de prêtres, grands en toutes choses devant Dieu et devant les hommes. Oh! puisse maintenant l'existence de cette nouvelle famille de J.-C. et de sa sainte Mère durer autant que l'Église! Puisse surtout l'Esprit de Dieu qui la vivifie de nouveau être toujours avec elle, être toujours sur elle!

Le pieux de Bérulle avait, dit le P. Courcier, fait sucer à ses enfants le lait pur et vivifiant d'une tendre dévotion envers la sainte Vierge, et il l'avait, pour cela, appelée la congrégation des Pères de l'Oratoire de Jésus et de Marie. « *Lacte mariano istam familiam nu-*

trire satagens, eamdem nominasse dicitur congregationem oratorii Jesu et Mariæ ; » et outre les autres offices ou prières d'obligation, il statua que tous les jours, sur le soir, on chanterait sur un ton gracieux, doux et touchant, les litanies de la sainte Vierge, auxquelles seraient tenues d'assister exactement toutes les personnes de chaque maison, à moins d'empêchements très graves. D'après le règlement, ce chant devait être public, c'est-à-dire que les personnes étrangères à la communauté pouvaient être admisos à ce religieux et saint exercice.

Pierre de Bérulle joignit, dit le P. Poiré, à une éminente vertu un profond savoir et une connaissance exquise des choses intérieures. Le P. Louis Dony d'Attichy, tant dans la Vie particulière qu'il a écrite de Pierre de Bérulle que dans son livre intitulé : *Fleurs de l'histoire des cardinaux*, ajoute certains détails qui font voir jusqu'où allait la piété du saint fondateur des Oratoriens envers la Reine du ciel. Car, en parlant des années qu'il passa, dans sa jeunesse, sous la direction des Jésuites et des études qu'il fit dans les collèges de ces Pères, il remarque spécialement et signale principalement la fervente dévotion dont il fit preuve à l'égard de la Mère de Dieu. Ayant pris rang parmi ses pieux congréganistes, il demanda instamment à être chargé du soin d'entretenir sa chapelle, de parer son autel et d'en blanchir les linges; et il s'acquitta de tout cela avec

le plus grand zèle. Il balayait toujours lui-même le lieu où se tenaient les assemblées de la congrégation ; car ce lieu était aussi consacré à Marie.

D'Attichy affirme encore qu'en récompense d'une piété si active et si zélée, la Mère de Dieu lui apparut pressant son fils contre son sein ; puis elle le présenta à Pierre. Mais Pierre, n'écoutant que le cri intérieur de son humilité, et se regardant comme indigne de recevoir dans ses bras le Dieu de majesté, le repoussa modestement et respectueusement en s'écriant comme l'apôtre son homonyme : « Retirez-vous de moi, Seigneur, parce que je suis un pécheur. » Le même auteur dit encore qu'un jour que Pierre de Bérulle célébrait les saints mystères, la sainte Vierge lui apparut et lui dit, de la part de Dieu, d'aller en Espagne chercher une colonie de Carmélites, afin que cet Ordre pieux, qui embaumait l'Espagne du mystique parfum de ses angéliques vertus, vint aussi exhaler la bonne odeur de J.-C. dans le royaume de France. Pierre se mit sur-le-champ en devoir de partir ; et il était occupé aux préparatifs de son voyage, lorsque Jésus et Marie lui apparurent ensemble pour le féliciter de sa prompte obéissance et l'affermir encore dans sa résolution. Quand il eut été nommé cardinal, il n'eut rien de plus pressé que de rapporter à Marie la gloire qui lui revenait de cette dignité ; et dès qu'il eut revêtu la pourpre romaine, il alla sur-le-champ à Notre-

Dame de Paris, et là il se présenta avec son nouveau costume à Jésus et à Marie, et il s'offrit à eux comme une hostie vivante prête à faire en toutes choses leur volonté suprême. Enfin, lorsqu'il eut fondé sa Congrégation de l'Oratoire, il la mit sous la protection toute particulière du Fils de Dieu et de sa Mère; et il avait toujours soin de faire mettre leurs noms sacrés, comme armoiries ou écusson, au frontispice de toutes les maisons des Oratoriens. Ces noms augustes étaient ceints et environnés d'une couronne d'épines qui devait, dans la pensée du pieux fondateur, rappeler à ses enfants la nécessité de tout souffrir pour travailler à la gloire de Jésus et à celle de Marie, et pour étendre leur culte malgré tous les obstacles que leur susciterait l'enfer (1).

Voilà ce que raconte bien plus au long d'Attichy, et ce que nous ne donnons ici qu'en abrégé. Mais puisse cet abrégé faire connaître à ceux qui l'ignorent quelle large et belle place fut faite à la piété envers la sainte Vierge dans l'institution de l'Oratoire de France, et combien cette dévotion était chère à celui qui en fut l'architecte et en posa la première pierre ! Avec le temps, qui dénature et détériore tant de choses, l'arbre planté par de Bérulle a pu jaunir et

(1) *Negot. sæcul. M.*, p. 373. Spondanus, anno 1613, n. 2. Poiræus, *Tripl. cor.*, t. 2, p. 41. Vincentius Charren, 2 octobris.

perdre bon nombre de ses feuilles , bon nombre de ses fleurs, bon nombre de ses fruits ! Mais reconnaissons du moins, à l'honneur et à la gloire de celui qui en avait doté et enrichi le jardin de l'Église , que cet arbre avait été planté par une main habile et dans une bonne terre. S'il a souffert depuis, s'il a languì, et si enfin il est tombé, c'est qu'un être nuisible l'a attaqué dans sa racine. Que Dieu préserve et protège le nouvel arbre qui vient de remplacer l'ancien , et qu'il lui donne un meilleur sort ! Puisse-t-il aussi nous être donné , à nous qui faisons ces vœux , de pouvoir reposer pendant quelques années et ensuite mourir sous ses rameaux bénis !

XLVII

Apparitions de 1613 à 1616.

Nous lisons dans les *Lettres annuelles de la Société de Jésus* et dans le savant ouvrage du docte et pieux Courcier, qu'en 1608, selon les *Lettres*, et en 1613, selon le *Negotium sæculorum*, un avocat de Chambéry, qui s'était enrôlé dans une congrégation en l'honneur de la sainte Vierge , fut une année entière sans paraître aux réunions et exercices de cette association pieuse. Il se bornait à faire , en son particulier, quelques prières par lesquelles il s'unissait de

cœur à l'association. Mais comme sa conduite provenait de sa tiédeur et de son indifférence, Marie voulut l'en corriger. Une nuit donc il vit en songe la bienheureuse Vierge, qui lui sembla embrasser avec la tendresse d'une mère tous les autres congréganistes. Lui seul fut excepté de cette marque de bienveillance. Ce songe lui ouvrit les yeux, et il devint aussi fervent qu'il était tiède et paresseux dans le service de Marie (1).

En l'année 1614, une jeune fille de Nuremberg, qui était d'une famille riche et marquante, mais luthérienne, avait appris d'une de ses amies qui était catholique l'*Ave Maria*, et souvent elle adressait cette prière à celle qui en est l'objet. Cet acte de piété lui valut les bonnes grâces de la Mère de Dieu, qui lui apparut en songe, lui ordonna de se rendre dans la ville de Bamberg, l'assurant qu'elle y trouverait quelqu'un qui l'instruirait, et recevrait ensuite son abjuration. En même temps, elle prévint un Père de la compagnie de Jésus, et lui dit à quels signes il pourrait reconnaître cette jeune protestante au salut de laquelle elle s'intéressait si vivement. La jeune Nurembergeoise obéit à la parole de la Reine du ciel; elle alla à Bamberg, y fut instruite des dogmes de la foi catholique, et y abjura l'erreur. Elle répétait souvent, depuis sa conversion, qu'un hérétique qui prie-

(1) *Negot. sæcul. M.*, p. 370 et 374.

rait dévotement la sainte Vierge, ne mourrait jamais dans l'hérésie (1).

En cette même année, une peste affreuse ravagea plusieurs contrées du Pérou. Deux jeunes filles chrétiennes de ce pays, ayant entendu dire que ceux qui contractaient la maladie en soignant les pestiférés, et qui ensuite en mouraient, étaient en un sens des martyrs, se sentirent fortement éprises du désir de mériter ce genre de martyre. Elles se mirent donc tout entières à soigner les malades. L'une des deux, nommée Catherine, gagna la maladie et dut se mettre au lit. Mais Dieu et la sainte Vierge avaient vu son dévouement, et ils voulurent l'en récompenser dès cette vie. Marie vint donc la visiter avec l'Enfant Jésus qu'elle portait dans ses bras. Elle parla à Catherine, l'encouragea par de tendres et célestes paroles, et elle la laissa remplie de consolations. Au moment où cette noble et généreuse héroïne de la charité chrétienne rendit le dernier soupir, on l'entendit s'écrier : « O ma Reine, d'où me vient tant d'honneur? Quoi! vous daignez verser » sur mes lèvres brûlantes, quelques gouttes de ce » lait virginal et sacré qui a nourri mon Dieu! Ah! » combien je suis loin de mériter semblable grâce! » Et en parlant ainsi, elle ouvrait la bouche comme le fait un enfant au berceau qui va prendre le sein de

(1) *Negot. sæcul. M.*, p. 377.

celle qui le nourrit. Après quoi elle expira, laissant après elle une haute réputation de sainteté (1).

Nous lisons encore dans Courcier qu'en cette même année, à Lublin, en Pologne, un Hongrois de distinction qui était protestant résolut d'entamer une discussion religieuse avec un Père de la compagnie de Jésus. On prit jour pour le lendemain. Mais, en le quittant, le jésuite dit à son futur antagoniste que s'il voulait sincèrement ouvrir les yeux à la lumière et à la vérité, il devait préalablement prier la sainte Vierge à laquelle ses ancêtres avaient été si dévots. Le luthérien se rendit à ce pieux conseil; et, ayant pris un livre où étaient les plus forts raisonnements des hérétiques, il voulut, avant d'y chercher des arguments pour sa controverse du lendemain, se mettre à genoux et implorer l'assistance bienveillante de la Mère du Christ. Puis, sa prière faite, il se mit, malgré l'heure avancée de la nuit, à lire attentivement son livre pour se bien pénétrer de la doctrine qu'il renfermait. Mais tandis qu'il était tout entier à sa lecture, la Mère de Dieu lui apparut. Une céleste beauté brillait dans toute sa personne; et, faisant tomber des mains du luthérien le livre empoisonné, elle le menaça de son ressentiment s'il persistait à lire. L'hérétique ramassa son livre, et il se disposait à en continuer la lecture; mais Marie lui adressa des pa-

(1) *Negot. sæcul. M.*, p. 377.

roles plus sévères encore; elle lui reprocha de n'être pas fidèle aux promesses qu'il lui avait faites ; et elle éteignit la lumière. Un tel fait était bien de nature à troubler , pour le reste de la nuit , le repos du luthérien. En effet, il ne dormit point ; et, dès le matin , il alla trouver le Père jésuite, lui raconta tout en peu de mots , et abjura entre ses mains les erreurs de sa secte (1).

Le P. Alegambe , dans son livre intitulé *les Victimes de la charité dans la Société de Jésus*, dit que l'année 1615 vit mourir, à Glutz, un Jésuite nommé Dominique de Valois , de Fréjus en Provence , qui s'était signalé à Nysse par son héroïque dévouement à soigner les pestiférés. Un jour qu'il était chancelant dans la route de la perfection et qu'il se trouvait en proie à une grande perplexité, la Mère de Dieu lui apparut sous une forme visible avec son Fils dans ses bras ; et elle lui adressa des paroles qui firent une telle impression sur lui, qu'à dater de ce jour, foulant aux pieds toute vaine gloire, toute crainte et tout respect humain, et se livrant sans réserve aux pratiques les plus ferventes de la mortification, de l'humilité, du détachement, de la charité et de toutes les autres vertus , il courut plutôt qu'il ne marcha, et il vola plutôt qu'il ne courut dans les sentiers de la justice la plus parfaite et la plus consommée. Il avait

(1) Negot. sæcul. M., p. 377.

pour la sainte Vierge un amour si filial qu'il ne l'appelait que sa Mère; sans cesse il parlait d'elle, et rarement sans éprouver une sorte d'extase. En quelque lieu qu'il rencontrât une de ses images, il fléchissait le genou s'il se croyait sans témoin; et, dans le cas contraire, il se découvrait et faisait de la tête une salutation profonde. Une fois qu'il avait aux genoux une violente douleur, il pria la sainte Vierge, et la douleur disparut aussi bien que l'enflure dont elle était accompagnée. Mais ces grâces corporelles n'étaient rien en comparaison des faveurs spirituelles dont sa bonne Mère le combla (1).

Dans le même temps mourut aussi la bienheureuse Passidée, dont Venturin de Sienne, abbé du Mont-Olivet, a écrit l'édifiante vie et les grâces extraordinaires. A l'âge de trois ans, elle fit une grave maladie. La sainte Vierge lui apparut et lui donna une potion qui la guérit sur-le-champ. A huit ans, Passidée étant tombée à l'eau, la même Vierge l'en retira et la reporta chez elle avec les linges que cette enfant était allée laver. Un peu plus tard Passidée, qui était d'une complexion extrêmement délicate, portant un jour avec grand'peine un panier rempli d'aumônes destinées aux indigents, Marie vint à son secours, lui prit le panier des mains, le porta

(1) Alegambe, anno 1615, cap. 4, 8, et Negot. sæcul. M, p. 378.

elle-même aux pauvres et leur distribua tous les secours qu'il contenait. La pieuse servante de Dieu, ayant perdu sa mère, et éprouvant de vives et cruelles inquiétudes au sujet du salut de cette mère chérie, Marie vint en personne consoler Passidée et l'assurer que celle qu'elle aimait si tendrement était dans la paix de Dieu. Enfin, dans le cours de l'année 1592, la même Reine du ciel apparut de nouveau à sa pieuse cliente avec l'Enfant Jésus qui, approchant sa petite main de la poitrine de Passidée, lui enleva le cœur. D'où il arriva, dit Venturin, et, après lui, Vincent Charron, que lorsque, après sa mort, les médecins ouvrirent son corps, ils n'y trouvèrent plus le cœur (1).

Enfin c'est ici le moment de parler, d'après Vasconcelle (description du royaume de Portugal, article *Temples*, numéro 23), de l'apparition dont fut favorisée, vers ce temps-là, une vieille femme fort pieuse nommée Catherine ; car cette apparition commença la réputation de *Notre-Dame de lumière* ; voici ce que raconte l'écrivain précité : Une femme âgée et pauvre, des environs de Cos, au diocèse de Lérins, étant dans une vigne où elle ramassait du sarment, la sainte Vierge lui apparut tout à coup avec sainte Marthe. Elle lui remit entre les mains une clef qu'elle avait perdue, lui ordonna de creuser, conjointement

(1) Venturinus. Vincentius Charron. 16 maii, n. 2. Negot. sæcul. M., p. 378.

avec elle, un petit puits d'environ une coudée de profondeur, qui donnerait toujours une eau pleine de vertu pour la guérison des maladies. La pauvre femme obéit. Elle raconta ensuite ce qui lui était arrivé. Le bruit s'en répandit bientôt. Les malades accoururent à cette source bienfaisante, et il y eut tant de guérisons, qu'il devint évident, non-seulement pour le peuple, mais même pour l'évêque, que Catherine avait dit vrai et qu'elle avait vraiment vu la Mère de Dieu. Cette sainte femme mourut deux ans après, et elle fut enterrée dans la chapelle qu'on avait bâtie au-dessus du puits et au pied de l'autel de ce sanctuaire béni, qui, d'abord, fut fort modeste, mais qui, depuis, a été singulièrement agrandi et embelli (1).

XLVIII

Apparitions de 1616 à 1624.

Entre tous les grands personnages de l'époque qui occupe en ce moment notre attention, entre tous les serviteurs illustres que Marie avait alors dans l'église militante, Alphonse Rodriguez tient certainement une des premières et des plus glorieuses

(1) *Negot sæcul. M.*, p. 380. *Prædictus Vasconcellius in loc. citat.*

places. Cet humble coadjuteur dans la Société de Jésus, et qui n'y fut même, pendant bien des années, que simple portier, fut indubitablement, au temps dont nous parlons, une des plus belles fleurs du parterre terrestre de la Reine des anges, un des membres les plus distingués de sa famille adoptive, un des plus brillants fleurons de sa mystique couronne. On pourrait même dire qu'il fut un des chefs-d'œuvre de la bonté et de la puissance de cette auguste Vierge. Telle était l'intime et douce familiarité qui régnait entre Jésus et Marie d'une part, et Alphonse de l'autre, que la Mère du Sauveur daignait très fréquemment se faire voir à lui, converser avec lui, l'accompagner dans ses voyages, essayer même la sueur qui coulait de son front. Par une expression qui lui était habituelle, et qui révélait toute la tendresse de sa piété, il n'appelait ordinairement Jésus et Marie que ses *deux amours*, ses *deux bijoux*. Et, en effet, telle était son affection pour eux, qu'il n'y avait rien au monde dont il parlât avec plus de bonheur, rien au monde qu'il désirât avec plus de transports. Un jour, entre autres, qu'il était humblement prosterné devant un autel de Marie, il s'écria dans un élan d'amour tout filial : « O ma » Reine, ô ma Mère, je vous aime beaucoup plus que » je ne m'aime moi-même... Il me semble même que » je vous aime plus que vous ne m'aimez. » La Mère de Dieu lui apparut et lui dit avec un air moitié sou-

riant, moitié fâché : « Que dis-tu là, ô mon Alphonse ? » Ah ! l'amour réuni de toutes les mères n'égale pas le mien ; et il n'y a nulle proportion entre ton amitié pour moi et celle que j'ai pour toi. » — « O douce ! ô touchante ! ô heureuse familiarité ! s'écrie ici le P. Courcier, *mira familiaritas !* qui ne l'envierait ? » Ce fut d'après l'ordre formel que lui en donna la sainte Vierge, qu'Alphonse Rodriguez écrivit les nombreux et pieux opuscules qu'il a composés à la gloire de cette souveraine de ses pensées et de ses affections (1).

Un autre Jésuite, contemporain d'Alphonse et son émule en dévotion envers la sainte Vierge, mérita comme lui de voir cette Reine des anges. Il s'appelait Jacques Rhem, et il mourut vers l'an 1617. Il institua en l'honneur de Jésus une confrérie dont le but était principalement de parler d'elle, de discourir sur ses vertus, sur sa gloire, sur ses bienfaits, sur ses grandeurs, etc. Ce qui fit donner à cette association le nom de *Conférence*. Un jour que l'on chantait, dans cette pieuse assemblée, les Litanies de la sainte Vierge, Rhem désira savoir et demanda avec instance à la Vierge, objet de ces chants, quel était de tous les titres consignés et énumérés dans ces saintes invocations celui qu'elle préférait. Quand les assistants

(1) *Negot. sæcul. M.*, p. 382. *Chron. SS. Deip.*, p. 498. *Poiræus, Tripl. cor.*, t. 2, p. 626. *Sambucy, Mois de Marie*, p. 183. *Pascal, Recherches édifiantes et curieuses*, etc., p. 89.

en furent arrivés à ces paroles : *Mère admirable, priez pour nous !* cette Vierge apparut à Rhem, au milieu d'un vif éclat et d'une lumière resplendissante, et elle lui dit que ce titre était un de ceux qu'elle aimait de prédilection. Aussitôt Jacques Rhem quitta le coin obscur et retiré qu'il occupait toujours, et, s'élançant au milieu de ses co-associés, il s'écria soudain à leur grande surprise : « Répétez, répétez trois fois l'invocation *Mère admirable*. » Puis il déclara qu'il venait de lui être révélé que cet éloge plaisait entre tous les autres à celle dont ils chantaient les louanges (1).

L'an 1618 vit mourir la bienheureuse Marie de l'Incarnation, Carmélite réformée de l'Ordre de sainte Thérèse. Elle fut, pendant les sept premières années de sa vie, *vouée au blanc* par sa mère, qui, se voyant enceinte, promit à la sainte Vierge que si l'enfant qu'elle portait dans son sein venait à naître viable, elle le lui consacrerait en lui faisant porter sa virginale livrée. Ayant, plus tard, été mariée, et étant devenue mère elle-même, elle imprima à ses enfants la plus tendre piété envers la Mère de Dieu, et, chaque jour, elle leur faisait réciter son office. Après la mort de son mari, elle embrassa la vie religieuse ; et, dans ce nouvel état, elle fut très souvent visitée

(1) Negot. sæcul. M., p. 382. Alegambe, Doutremannus, Burghesius, Balinghem ac Vincentius Charron, 12 octobris.

par la Reine des anges, surtout dans sa dernière maladie. Car alors la Mère de Jésus lui apparut visiblement avec son divin Fils. Tout ceci est rapporté dans sa Vie par André du Val (1).

Marie de l'Incarnation eut une pieuse rivale de sa dévotion envers la sainte Vierge dans la personne d'une fervente religieuse de Vaux-Roses, nommée Catherine Welterkel, qui mourut la même année que la fille du Carmel et qui fut, comme elle, honorée de la visite de l'auguste et glorieuse Mère de Dieu (2).

Christophe Borri et Poiré disent qu'en 1620 la même Vierge apparut, dans les airs, sur un trône formé de nuages, à plusieurs Cochinchinois auxquels elle dit d'aller dans la ville de Nouëcman, où ils trouveraient les envoyés que J.-C. leur adressait pour les faire sortir des ténèbres et les appeler à son admirable lumière. Ces infidèles obéirent; ils vinrent dans la ville indiquée où était le P. Borri, qui raconte ce fait, et qui, les ayant instruits, les baptisa et les marqua du sceau de J.-C. (3).

Marie se montra encore à un pieux Jésuite qui

(1) *Negot. sæcul. M.*, p. 384. Poiré, t. 3, p. 202. Charron, 18 aprilis. Andreas Duval, in *Vitâ ipsius*.

(2) *Negot. sæcul. M.*, p. 384. Arnoldus de Raisse, in *Auctario* 15 maii.

(3) *Negot. sæcul. M.*, p. 386. Christophorus Borri, *Relatio Cochinchinensis*, cap. 9. Poiræus, *Tripl. cor.*, t. 2, p. 336.

mourut en 1622. Il s'appelait François d'Otazo ; et il évangélisa , avec de grands succès , les îles Philippines. Nieremberg assure que la piété envers Marie avait commencé en lui avec l'usage de la raison , et que ce fut cette Vierge qui lui inspira d'entrer dans la Compagnie de Jésus. Un jour qu'il était très tourmenté par la crainte d'être damné , la Mère de Dieu lui apparut tenant un livre à la main. Puis , ayant ouvert ce livre , elle dit à son serviteur : « Voici le livre des Prédestinés , vois et lis. » Et François d'Otazo remarqua que son nom était écrit en lettres d'or à la tête du livre. « Tous ceux dont les noms » suivent , ajouta-t-elle , seront sauvés par toi. » Une fois , que les infidèles s'étaient soulevés contre lui et contre ses compagnons , il s'écria en s'adressant à Dieu et à Marie : « Ne livrez pas à la rage des bêtes » féroces les âmes de vos serviteurs. » Et aussitôt la Reine du ciel , se présentant à lui , lui dit : « François , ne craignez rien ; car je vous protégerai ; » continuez votre œuvre comme vous l'avez commencée (1). »

Cinq ans après la mort de la bienheureuse Marie de l'Incarnation , mourut à Paris une autre fille de sainte Thérèse , appelée Catherine de Jésus , et aussi dévote à l'égard de la très sainte Vierge qu'avait pu l'être sa sœur et contemporaine Marie de l'Incarna-

(1) *Negot. sæcul. M.* , p. 389. *Nierembergii* , t. 4 *Vitarum*.

tion. Aussi, comme celle-ci, Catherine de Jésus eut l'ineffable bonheur de voir, des yeux du corps, l'auguste et puissante Mère de Dieu abritant sous un manteau d'une éclatante blancheur un grand nombre de Carmélites (1).

Vincent Charron raconte encore, sous la date de 1623, et d'après un recueil de lettres des Capucins, qu'à cette époque deux religieux de cet Ordre, allant d'un de leurs couvents à Notre-Dame de Lorette, eurent à traverser une forêt immense dans laquelle ils s'égarèrent. Cependant la nuit vint et leur situation était vraiment effrayante. Mais ils s'adressèrent à Marie et la prièrent avec instance. Cette Vierge pleine de bonté entendit leur cri de détresse; elle vint à leur secours, et, avec la puissance dont Dieu l'a investie, elle fit paraître sur-le-champ une espèce de château dans lequel elle les reçut et où elle les fit servir par des anges que les Capucins prirent pour de jeunes valets. Le lendemain matin elle leur remit une lettre qui n'était point cachetée afin qu'ils pussent l'ouvrir et en prendre connaissance, et dans laquelle elle donnait des éloges à leur piété et leur promettait pour l'avenir une protection constante (2).

(1) *Negot. sæcul. M.*, p. 391. Charron, 19 februarii, n. 2. Andreas du Saussay, in *Corollario martyrologii generalis*, 19 februarii.

(2) *Negot. sæcul. M.*, p. 392. Charron, 10 decemb., n. 4. *Litteræ Patrum Capucinatorum*.

XLIX

Apparitions de 1624 à 1636.

Les années 1624 et 1625 ne nous fournissent aucune apparition à relater.

Il n'en est pas de même de la suivante. Le P. Duran, dans sa relation de la chrétienté de l'Amérique méridionale, dit, en parlant de la Réduction ou Colonie de Notre-Dame de Lorette et de saint Ignace, que la sainte Vierge, escortée d'une foule de Bienheureux, se fit voir, en 1625, à un chrétien très pieux, auquel elle donna pour son salut de très sages avis, et auquel elle rappela, en l'engageant instamment à s'en confesser au plus tôt, des péchés oubliés par lui dans ses confessions antérieures (1).

Ce fut en cette même année que mourut le prince cardinal Alexandre des Ursins, qui, inspiré par sa fervente piété envers la sainte Vierge, avait établi en son honneur une confrérie ou congrégation à Bracciano, résidence ordinaire de sa famille; et qui, à Rome, se montra très assidu à fréquenter ces saintes réunions, auxquelles il donnait l'exemple de

(1) Nicolaus Duran, in *Relatione de Christianitate Americæ meridionalis*. Negot. sæcul. M., p. 395.

toutes les vertus et particulièrement de l'humilité et de la mortification. Poiré assure que cet illustre et noble prince se trouvant à Bracciano, la veille de l'Assomption, de l'an 1626, et s'y étant rendu à la congrégation, y fit l'exhortation aux confrères avec une ferveur d'ange; après quoi il tomba malade. Peu de jours après, Marie lui apparut, et l'assura qu'il irait célébrer dans le ciel l'octave de sa grande fête. En effet, il mourut le 22 août, à l'âge de trente-trois ans, pleuré et regretté de tous ceux qui l'avaient connu (1).

En l'an 1628, la sainte Vierge, au rapport du P. Niéremberg, qui raconte ce fait au chapitre 33^e de sa Vie de saint Ignace, et qui en fut le témoin oculaire, signala singulièrement sa grande miséricorde en faveur d'un Espagnol qui en était venu à un tel oubli de Dieu et de son âme, qu'il fut soixante ans entiers sans faire une bonne confession. La Vierge, qui a, comme son Fils, une compassion immense pour les pauvres pécheurs, apparut une nuit à celui-ci; elle le regarda fixement de cet oeil de bonté qui porte le repentir dans l'âme du coupable. Ce regard fit sur lui l'effet qu'avait produit celui de Jésus-Christ sur le cœur de saint Pierre. Notre Espagnol en fut si profondément touché,

(1) *Negot. sæcul. M.*, p. 395. Poiré, *Tripl. cour.*, t. 3, p. 213.

qu'il sentit naître en lui un vif regret de ses fautes , qu'il alla , dès le lendemain , accuser au tribunal de la réconciliation , avec des signes non équivoques d'un repentir sincère. Ce fut Niéremberg lui-même qui reçut sa confession et qui apprit de sa bouche ce que nous rapportons ici. Reconnaisant dans ce fait la puissance de la grâce et la bonté de Marie , il demanda à l'Espagnol ce qu'il avait pu faire pour mériter ce trait de signalée clémence de la part de la Mère de Dieu. Son pénitent lui répondit que depuis longues années il n'avait jamais manqué à réciter, chaque jour, un *Ave Maria* ; et il ajouta même que c'était là, à peu près, le seul acte de religion qu'il eût fait depuis longtemps. Nieremberg ne doute pas que ce ne fût à cette prière qu'il fallût attribuer la grâce extraordinaire dont ce pécheur venait d'être l'objet de la part de celle qui mérite vraiment d'être appelée la Mère de miséricorde. Niéremberg brisa les liens de son pénitent et il purifia son âme dans le sang de l'Agneau sans tache. Peu de jours après, ce pécheur, devenu juste, passa des tristesses d'ici-bas aux éternelles joies du ciel. Toussaint Bridoul rapporte aussi ce trait de la bonté de Marie, dans son *Triomphe de la Vierge* (1).

Environ deux ans après, l'auguste Mère de Dieu

(1) Nierembergii citatus. Toussanus Bridoul, 31 decembris. Negot. sæcul. M., p. 398.

se fit encore voir à un pieux jésuite, nommé Augustin Sangri, qui se distinguait par une grande dévotion envers cette Reine du ciel. Elle lui apparut sur son trône, ayant entre les bras son adorable Enfant, environnée de Bienheureux, et dans un appareil digne de la Souveraine du monde. Une autre fois, il lui fut encore donné de voir cette même Vierge priant la divine Majesté pour les chrétiens des îles Philippines et pour la prospérité de cette église. Souvent il répétait que nous ne savons pas tout ce que nous pouvons par Marie. A l'approche de sa dernière heure, il conjura tous ceux qui l'assistaient de réciter quelques *Ave Maria* pour demander, en sa faveur, à la très sainte Vierge le grâce d'une mort paisible. Cette grâce lui fut accordée, car il expira en tenant et en récitant le rosaire (1).

Si nous en croyons Jules César Récupit, membre aussi de la Société de Jésus, la Mère de Dieu se fit également voir en 1631 à un grand nombre de personnes qui l'invoquaient et qu'elle préserva miraculeusement des suites effrayantes d'une éruption du Vésuve qui eut lieu en cette année, le 15 de décembre, et qui fut si violente, que la ville de Naples, qui est pourtant à plus de trois lieues du volcan, fut

(1) Nierembergius, in *Vitâ ipsius*, t. 2 *Vitarum. Negot. sæcul. M.*, p. 400.

couverte de cendres et de laves enflammées (1).

Un Capucin, nommé Archange de Nantes, eut aussi, au rapport de Vincent Charron, le bonheur de voir la très sainte et très auguste Mère de Dieu quelques instants avant sa mort, qui arriva en cette même année. Il salua sa présence par le *Salve Regina*, auquel il ajouta *Maria mater gratiæ, mater misericordiæ*. Après quoi il remit son âme pure et sainte entre les mains de sa bonne et bienfaisante Mère, qui l'emporta au ciel pour la présenter à Dieu (2).

La même faveur fut accordée l'année d'après, non pas une fois seulement, mais à plusieurs reprises, à un chrétien japonais, du nom de Nicolas Kegan Fucinanga, qui fut le premier de tous ceux qui furent, pour la foi, attachés et suppliciés la tête en bas avec une énorme machine de bois autour du cou. Tandis qu'il subissait ce genre de martyre, la Mère de Dieu vint plusieurs fois le fortifier par sa douce présence et par ses tendres paroles. Elle le détacha même de la machine qui lui serrait la tête pour lui faire boire un peu d'eau fraîche. Elle laissa ensuite auprès du généreux supplicié le vase dans lequel elle avait apporté cette eau, voulant par là prouver son appari-

(1) *Negot. sæcul. M.*, p. 402. Vincentius Charron, 15 decembris. Jacobus Milesius, Franciscanus discalceatus.

(2) Vincentius Charron, 10 maii, n. 5. *Negot. sæcul. M.*, p. 402.

tion et faire voir en même temps de quelles grâces invisibles elle remplirait dans la suite tous ceux qui souffriraient le même tourment pour la cause de Jésus-Christ (1).

Le 4 juin de cette même année, mourut Martin Ignace, coadjuteur ou frère lai de la Société de Jésus, qui eut également l'ineffable consolation de voir plusieurs fois la sainte Vierge, dont il fut un dévot et zélé serviteur (2).

Marie apparut aussi, au rapport d'Alegambe, à Antoine Andrada, Portugais, qui, le premier de tous les Européens, pénétra dans le Tibet. Ayant été empoisonné sur le vaisseau qui le ramenait de ce pays à Goa, et éprouvant dans les entrailles les plus atroces douleurs, il recourut à la sainte Vierge, qui se fit voir à lui, et le guérit en lui disant : « Mon fils, » te voilà guéri, et jamais tu ne souffriras des suites » de cet empoisonnement. » Et en effet, jamais il ne s'en ressentit (3).

Niéremberg, déjà cité par nous dans ce paragraphe, raconte, au tome quatrième de ses *Vies des Jésuites célèbres*, qu'en 1635, mourut, le 3 octobre, le P. Jean-André Manconius, religieux d'une haute vertu et que

(1) Alegambe, in libro cui titulus *Mortes illustres*, et in *Anno dierum illustrium Societatis Jesu*. Negot. sæcul. M., p. 402.

(2) Alegambe, *ibid.* Negot. sæcul. M., *ibid.*

(3) Alegambe, in *Bibliotheca*. Negot. sæcul. M., p. 403.

la sainte Vierge avait souvent favorisé de ses apparitions. Plusieurs fois il l'avait vue à genoux et priant au pied d'un crucifix. Elle lui avait aussi révélé plusieurs secrets relatifs tant au présent qu'à l'avenir. Le même historien ajoute qu'un certain jour de Pâques, comme le P. Manconius devait prêcher dans un exercice public, il monta en chaire tenant à la main une image de la Mère de Dieu. Mais dès qu'il eut commencé son exhortation en fixant les yeux sur cette image vénérée, il ne put plus les en détacher pour regarder son auditoire ; ses regards furent comme cloués sur cette sainte effigie ; et il l'entendit lui dire : « Commence comme tu pourras, aie confiance ; car » je t'assisterai. » Le pieux prédicateur ayant pris pour texte ces mots : Il est ressuscité et il n'est plus ici, les commenta, en s'écriant : « On n'a point Jésus sans Marie, si donc vous voulez trouver Jésus, cherchez Marie. » Dans les fréquentes prières que ce saint homme adressait à son auguste bienfaitrice, il l'entendit souvent qui lui disait : « Jamais je ne t'ai abandonné, et jamais je ne t'abandonnerai (1).

(1) Nierembergius, t. 4 Vitarum. Negot. sæcul. M., p. 407.

L

Apparitions de 1636 à 1645.

L'historien Alegambe raconte qu'en l'an 1636, mourut, dans les Pays-Bas, un Jésuite nommé Antoine de Greef, qui, après de grands travaux entrepris et exécutés pour le salut des âmes, succomba sous les atteintes de la peste qu'il contracta en soignant, à Nimègue, les citoyens et les soldats que ce fléau avait touchés. Étant allé, à l'âge de 14 ans, à Bruges, pour y faire son cours de philosophie, il se sentit détourné par la force invisible de la grâce des occupations qui n'ont pour objet et pour fin que les choses passagères du temps, et attiré vers les grandes et importantes études qui ont trait à l'éternité. Pour se lier lui-même, pour s'enchaîner lui-même et se forcer, pour ainsi dire, à obéir à ce mouvement intérieur de la grâce, il fit, dans la salle des congréganistes de cette ville, et en présence de l'image de la sainte Vierge, vœu de religion et de chasteté. La nuit qui suivit ce pieux et saint engagement, il vit, pendant son sommeil, la même Vierge qui lui apparut avec un air de grandeur digne de son titre et de son rang parmi les Bienheureux et dans l'empire de son Fils. Elle brillait de plus d'éclat que les plus belles étoiles. Cette vision délicieuse dura assez long-

temps, Marie voulant par là récompenser et encourager la piété de son jeune et bien aimé client. En effet, cette faveur le remplit d'une sainte joie et l'enflamma d'un désir encore bien plus vif de se consacrer tout à Dieu et à sa sainte Mère ; ce qu'il fit ; car toute sa vie ne fut qu'une suite de bonnes œuvres et de vertus de toute espèce (1).

D'après les *Lettres annuelles* de la Société de Jésus, la Mère de bonté se fit également voir, non pas, cette fois, pendant le sommeil, mais en pleine veille, à un malheureux malade de la Réduction de Sainte Marie d'Acaragua, que le démon tourmentait en mille manières. Quand il fut près de sa fin, la Vierge que l'on invoque tout particulièrement pour l'heure de la mort apparut à ce malade sous la forme d'une belle et imposante dame qui lui dit d'un air compatissant : « Prends courage, mon fils ! mon Dieu et mon Fils » te pardonnera tes fautes, si, de suite, tu les détailles avec soin à un prêtre. » Il le fit ; et il jouit dès lors d'une paix si profonde qu'il apprit aux autres à honorer la Cause d'un si grand bien et à se confier imperturbablement en elle (2).

L'année 1640 vit le départ pour un monde meilleur de Corneille Murgia, de la compagnie de Jésus,

(1) Alegambe, in *Victimis charitatis*, anno 1636, cap. 2 et 4. Negot. sæcul. M., p. 408.

(2) *Annuaire litteræ*, cap. 32. Negot. sæcul. M., p. 409.

auquel la sainte Vierge apparut peu d'instants avant sa mort en compagnie de son auguste et adorable Fils. Elle adressa au mourant des paroles pleines de bonté qui le consolèrent, le fortifièrent, l'encouragèrent et le remplirent d'un calme tout céleste. Un peu auparavant, il avait cru voir son cœur entre les mains sacrées de Jésus et de Marie, qui le poussaient vers une profonde humilité, vers une ardente charité, vers une angélique pureté de conscience, vers le zèle du salut des âmes et vers les autres vertus personnifiées ou représentées dans sa vision (1).

C'est aussi sous la date de cette même année qu'il faut mettre ce qui arriva en Ethiopie à un membre de la Société de Jésus nommé Brun-Brun de sainte Croix, que les schismatiques de ces contrées firent périr à la potence par le supplice de la strangulation. Un jour que, dans les régions où s'exerçait son zèle, il demandait à la sainte Vierge force et courage, cette bonne Mère lui apparut avec l'Enfant Jésus; elle le remplit d'une douce joie et lui mit au doigt un anneau symbolique, gage et emblème de son union mystique avec Jésus roi du ciel, et avec sainte Catherine pour laquelle il avait toujours manifesté une dévotion spéciale (2).

(1) Nierembergius, in *Epitome vitæ Cornelii*, t. 4 *Vitarum*.

(2) *Annus dierum illustrium Societatis Jesu. Negot. sæcul. M.*, p. 413.

Les Archives de la même compagnie de Jésus, où nous puisons maintenant, nous apprennent encore que, dans le collège *du Saut*, un nommé Gonsalve Juste, coadjuteur ou frère lai de la Société, homme d'une excessive sévérité pour lui-même et qui, par piété, portait la mortification de sa chair jusqu'à la cruauté, mourut à l'âge de soixante ans. Son recteur l'entendit assurer que plusieurs fois il avait reçu la visite de Jésus et de Marie, qui avaient revêtu une forme visible, et qu'il put contempler non pas seulement du regard de l'esprit, mais des yeux du corps. Il ajouta que souvent il lui avait été donné de s'entretenir avec eux des intérêts de son âme (1).

Les mêmes documents historiques nous révèlent encore qu'en cette même année 1641, au collège de *Bon-air*, un Indien qui avait coutume de dire tous les jours le chapelet avec une grande ferveur s'étant laissé aller à des pensées de désespoir, nous ne savons par quel motif, songea, pour se soustraire à leur importunité, à se donner la mort. Déjà même il avait commencé à exécuter ce criminel dessein; déjà il était attaché à la corde qui devait mettre fin à ses jours. Mais une puissance invisible l'en détacha; puis il vit la sainte Vierge; il l'entendit lui reprocher sa coupable tentative et l'engager à ne pas s'aban-

(1) Relatio ab Adamo Schirmbek, Societatis Jesu sacerdote. Negot. sæcul. M., p. 415.

donner ainsi aux mauvaises inspirations de l'esprit tentateur, et à vivre avec plus de confiance en Dieu et de soumission à sa volonté souveraine. Ce que fit cet Indien, qui dut à la sainte Vierge de n'être pas tombé ce jour-là, dans le feu préparé pour le démon et pour les réprouvés (1).

En 1642 dans la Réduction de Sainte-Marie de l'Annonciation (nous copions toujours les *Lettres annuelles* des Jésuites sur leurs missions), un enfant de dix ans qui était déjà, à cet âge, un fort bon musicien, mais qui était encore bien plus pieux envers Marie, n'avait pas de plus grand bonheur que de chanter ses louanges soit avec son instrument soit de sa voix mélodieuse. C'était toujours des hymnes à la Reine des anges qu'on l'entendait exécuter avec tout l'entraînement d'une âme passionnée. Aussi, pour le récompenser, deux fois la Mère de Dieu daigna lui apparaître dans sa dernière maladie; deux fois elle vint le convier aux bienheureux concerts des anges et aux saintes harmonies du ciel. L'enfant lui répondit avec un élan de bonheur; et il expira en souriant à sa divine Mère et à ses frères du paradis (2).

Dans la Réduction ou mission de Sainte-Marie-Majeure, on vit, en 1643, une Indienne éminemment

(1) *Negot. sæcul. M.*, p. 415.

(2) *Relatio Adami Schirmbek, de Reductionibus Paraquariæ. Negot. sæcul. M.*, p. 416.

pieuse envers la sainte Vierge et en même temps très charitable à l'égard du prochain, et qui fut, malgré cela, horriblement tourmentée par le démon, lequel non-seulement lui apparut à elle-même sous les formes les plus hideuses, mais qui alla jusqu'à troubler et effrayer plusieurs de ses amis. Dans sa piété, l'Indienne eut recours, contre lui, à celle qui a écrasé la tête du serpent, et qui est terrible aux puissances et aux légions de l'abîme comme une armée en bataille. Elle invoqua, elle supplia sa divine et bienfaisante protectrice. Marie entendit sa prière ; elle se fit voir à elle, et, par des paroles toute-puissantes pour consoler et pour encourager, elle la fortifia contre la malice de Satan (1).

Dans une autre Réduction, celle des apôtres Pierre et Paul, et dans la même année, une jeune Indienne de onze ans, prévenue, par la bonté de Dieu, de grâces extraordinaires, mais accablée d'infirmités et de maladies nombreuses, vivait par la pensée plus dans le ciel que sur la terre, et sa conversation était plus avec les anges qu'avec les enfants des hommes. Une seule chose lui faisait peine : c'est qu'elle n'avait pas fait sa première communion, et qu'elle ne pouvait aller, avec les enfants de son âge, recevoir les instructions qui préparent l'âme ici-bas aux noces

(1) Adamus Schirmbek, in relatione de Reductionibus. Negot. sæcul. M., . 418.

mystiques de l'Agneau. Souvent elle s'en plaignait avec un abandon plein de naïveté et de simplicité, et empreint de la tristesse la plus touchante, à celle *de qui est né le vrai corps de J.-C.* Marie vit sa piété et entendit ses soupirs. Elle vint donc elle-même du ciel; enseigna à la jeune malade les éléments de la foi catholique, lui apprit, en particulier, à préparer en elle une demeure pure et agréable au divin Époux des âmes, et à le recevoir avec une foi vive, une humilité profonde et une ardente charité. Après quoi la jeune Indienne communia comme l'eût fait un ange (1).

Enfin, dans la Réduction des Martyrs du Japon, et encore dans le même temps, une femme indienne aussi, et qui était gravement malade depuis une année entière, sans pour cela cesser d'offrir religieusement et régulièrement les hommages que sa piété lui commandait d'adresser à la Mère de Dieu, en fut récompensée par plusieurs apparitions de la très sainte Vierge, qui vint la visiter au milieu d'une grande lumière, et qui dit qu'en retour de tant d'*Ave Maria*, par lesquels elle l'avait saluée dans tout le cours de sa vie et particulièrement durant sa maladie, elle avait voulu venir lui apporter elle-même la bonne nouvelle d'une mort prochaine qui la délivrerait des misères de cette vie et la mettrait en possession de

(1) Ibid. Ibid.

l'éternelle béatitude. Cette visite et cette annonce remplirent de joie la pieuse Indienne, qui, en effet, mourut fort peu de temps après, et alla, en mourant, vivre à jamais dans le sein de Dieu (1).

Le lecteur en a peut-être fait comme nous la remarque; presque toutes ces apparitions ont eu lieu dans le Nouveau-Monde, dans les terres récemment découvertes, récemment conquises à la grâce; presque toutes en faveur de chrétiens de ces contrées nouvellement nées à la fois et appelées, à cette époque, à la connaissance du vrai Dieu; tandis qu'à cette même époque les apparitions deviennent rares et cessent même presque entièrement dans le vieux monde européen. Et en cela rien d'étonnant: des apparitions devaient avoir lieu en faveur des régions et des âmes récemment converties à la foi catholique pour que ces régions et ces âmes ne se crussent pas indifférentes à Dieu, à la sainte Vierge et aux habitants du ciel; pour qu'elles ne se regardassent pas comme entièrement oubliées dans la distribution de ces grâces extraordinaires, et pour que les derniers n'eussent pas à trop envier aux premiers. A ces nouveaux chrétiens, il fallait, pour les affermir, de ces faveurs exceptionnelles, éclatantes, merveilleuses que Dieu avait abondamment accordées à leurs aînés

(1) Ibid. Ibid.

et qui devaient leur prouver la vérité du christianisme, et ses rapports avec le ciel. De là les apparitions aux Indiens, aux Japonais et aux chrétiens appelés dans ces derniers temps à la lumière de l'Évangile. Et voilà ce qui explique les nombreuses apparitions rapportées dans les Lettres des apôtres de ces pays ; voilà ce qui les rend croyables, indépendamment des titres et des droits qu'ont à être crus les estimables et pieux auteurs qui les rapportent.

LI

Vision de Dominique Alix et apparitions à la bienheureuse Marguerite du Saint-Sacrement et à Vincent Caraffa, général de la Société de Jésus.

La vision suivante nous ramène de l'Amérique en Europe, du nouveau monde dans l'ancien. Elle eut lieu en Lorraine, dans un village nommé Gerbeuil. Là était, en 1645, un enfant de cinq ans appelé Dominique Alix, qui tomba de très haut sur un tas de pierres, et se fracassa le crâne à tel point qu'on voyait sa cervelle par les anfractuosités des os que la violence de la chute avait brisés. On le releva et on l'emporta sans connaissance. La mort était imminente. C'était le 25 avril. Les médecins appelé désespérèrent de pouvoir sauver ce pauvre enfant. Alors

ses parents, n'ayant rien à attendre des secours humains et naturels, recoururent aux moyens surnaturels, et à la toute-puissance de Dieu et de Marie. Ils s'adressèrent donc à N.-D. Auxiliatrice, et lui recommandèrent instamment leur enfant. Après une prière fervente, il donna signe de vie, puis peu à peu il alla mieux, et enfin il ne tarda pas à être complètement guéri. Dès qu'il put parler, il dit qu'au plus fort du danger il avait vu son patron saint Dominique priant la sainte Vierge, et lui demandant instamment de sauver son client. La Mère de Dieu accéda aux désirs du Bienheureux. L'enfant commença aussitôt à aller mieux, et ce mieux augmenta surtout quand les Pères Carmes de Gerbeuil eurent donné au malade le scapulaire. « Tout ceci, dit le P. Courcier, est attesté par un procès-verbal très régulier et en bonnes formes que j'ai depuis longtemps entre les mains (1). »

Mais, dit plus loin le même auteur, l'année 1648 ne présente, sous le rapport des grâces signalées de la Mère de Dieu, rien de plus beau, rien de plus édifiant que ce qui arriva, en France, à la bienheureuse Marguerite du Saint-Sacrement, Carmélite déchaussée, qui mourut à Beaune en Bourgogne, le 26 mai de cette année. Elle avait eu à soutenir les plus terribles luttes contre l'ange des ténèbres. D'un autre

(1) *Negot. sacul.* M, p. 420.

côté, J.-C. lui avait fait sentir une grande partie des souffrances qu'il avait lui-même endurées dans le cours de sa Passion. Puis, par compensation, il l'avait inondée de consolations célestes, à tel point que le cœur de cette servante de Dieu en avait débordé et qu'elle avait pu dire comme le grand Apôtre : *J'abonde, je surabonde de bonheur, abundo et superabundo gaudio*. Souvent le chaste amant des âmes virginales et pures avait visité Marguerite sous une forme sensible et lui avait donné, en personne, ses divines instructions. Elle avait aussi (ce qui est une grâce que Dieu accorde bien rarement), vu des anges du ciel qui lui étaient envoyés par celui qui est leur Roi. Une fois même J.-C. en habits sacerdotaux lui apparut visiblement et lui donna la communion. Elle avait notamment une très tendre dévotion envers la sainte enfance du Dieu sauveur, et sa piété ingénieuse lui suggérait mille moyens d'honorer ce touchant mystère de la vie de l'Homme-Dieu.

Mais, nous devons nous borner à rapporter ici ce qui a trait à sa dévotion toute filiale envers la sainte Vierge. Dès l'âge de cinq ans, elle aimait tout spécialement à honorer cette Vierge auguste en qualité de mère de l'Enfant Jésus. Dès qu'elle fut entrée au couvent comme religieuse, elle s'offrit et se consacra tout particulièrement à la même Vierge ; elle la prit pour mère et pour maîtresse ; elle contracta l'habitude de méditer, d'admirer et d'honorer, chaque jour, ses

grandeurs, sa pureté, ses privilèges, les dons incomparables dont Dieu l'avait enrichie et l'assemblage merveilleux de ses excellentes vertus. Mais les âmes les plus justes ne sont pas exemptes d'épreuves et de tentations. Dieu permet qu'elles soient battues par les coups de l'orage, afin qu'en résistant, elles se montrent fidèles à Dieu et fortes dans la foi. Marguerite fut souvent tourmentée par le démon, mais elle recourut à Marie, et Marie lui apparut. Marguerite la vit éloigner d'elle les esprits malfaisants; et cette vue la remplit d'une indicible confiance. Plus tard, elle vit encore plus de cinq fois cette même Vierge avec l'Enfant Jésus dans ses bras maternels; et elle reçut d'elle d'ineffables consolations. Mais, entre toutes ces apparitions, la plus remarquable, peut-être, est celle dont elle fut honorée le 8 septembre, jour de la Nativité. Ce jour-là, Marguerite vit les cieux ouverts, et, dans ces cieux, les bienheureux qui les habitent et qui présentaient alors, avec une grande humilité et un profond respect, des fleurs, des palmes et des couronnes à leur glorieuse Reine, en s'écriant : « C'est aujourd'hui le jour de la naissance de la Mère de Dieu, notre auguste souveraine. » Avant d'être religieuse, Marguerite avait été guérie d'une grave paralysie dont le démon l'avait frappée, et elle en avait été délivrée par la vertu secrète du scapulaire. Etant devenue professe, non-seulement elle bâtit une chapelle en l'honneur de la sainte en-

fance de Jésus pour laquelle elle éprouvait une dévotion toute spéciale, mais, en outre, elle établit un chapelet de douze *Ave Maria* ou salutations angéliques, en mémoire des douze années de l'enfance du Sauveur et de trois *Pater* ou oraisons dominicales pour honorer Jésus, Marie et Joseph, qui forment à eux trois la sainte famille. Plus tard, elle fit construire un second oratoire, qu'elle appela du nom de *Notre-Dame de prompt secours*, parce qu'elle y était toujours exaucée promptement dans les demandes qu'elle faisait à la très sainte Vierge. Ajoutons encore que le jour où elle passa de la terre au ciel, sa piété envers la sainte Vierge sembla encore acquérir un accroissement d'énergie et de vivacité ; comme on voit une lampe qui va s'éteindre jeter un éclat plus vif, ainsi la pieuse Marguerite, sur le bord de sa tombe, unit, avec un redoublement de ferveur, tout ce qu'elle souffrait et tout ce qu'elle faisait alors aux respectueux hommages et au culte fervent que quelques-unes de ses sœurs offraient en ce jour à Marie dans une certaine maison de l'Ordre spécialement consacrée à cette auguste Vierge, sous le titre de *Notre-Dame des Grâces*. Tout ceci est tiré de sa *Vie*, écrite sous le voile de l'anonyme, par un Père de l'Oratoire et imprimée à Paris, en 1654 (1).

(1) *Ex Vitâ ejus, Parisiis impressa anno 1654, quam scripsit Anonymus Oratorii sacerdos. Negot. sæcul. M., p. 424.*

Ajoutons à ce paragraphe les apparitions dont fut favorisé le pieux Vincent Caraffa , général de la Société de Jésus, et qui alla, le 18 juin 1649, goûter les saintes joies du ciel auprès de sa bonne Mère qu'il avait tant aimée, tant honorée, si bien servie et si vivement désiré voir dans tout l'éclat de sa gloire. Il avait dirigé, à Naples, la congrégation de Marie avec tant de sollicitude, de soin et de succès, qu'il semblait ne songer qu'à cela et ne faire que cela. Aussi réussit-il, avec l'aide de Dieu, à la rendre très-florissante et à y attirer une multitude de membres, surtout parmi les nobles. Dès l'âge le plus tendre, il avait pris l'habitude de réciter, à genoux, sept fois par jour, la prière *O Domina mea, sancta Maria*. Tous les samedis, il jeûnait en l'honneur de la sainte Vierge. Il portait au pied un anneau de fer, en signe de l'esclavage auquel il s'était condamné, également en l'honneur de la Mère de Dieu. Il était plein de zèle pour la beauté de la maison de cette Reine des anges ; et ce zèle, il ne le faisait pas seulement consister à décorer ses églises et ses chapelles matérielles d'ornements matériels aussi, et à faire, pour cela, des sacrifices pécuniaires, mais il avait surtout à cœur d'embellir sa maison mystique, qui est l'Église, par l'exercice des vertus dont Marie est, après Jésus, le plus parfait modèle. Aussi fut-il si cher et si agréable à cette Vierge, qu'elle daigna plusieurs fois se faire voir à lui et s'entretenir avec lui, surtout

dans une maladie qu'il fit, maladie qui ne fut pourtant pas celle dont il mourut. Car alors, la Mère de Dieu se présenta visiblement à lui, et lui laissa le choix de la vie ou de la mort, choix qu'il ne voulut pas faire lui-même, mais pour lequel il s'en remit entièrement au jugement de son *auguste Mère*, c'est ainsi qu'il nommait ordinairement la sainte Vierge. On lui attribue un ouvrage qui fut imprimé à Naples, en 1641, sous le titre de *Praxis devotionis erga sanctissimam Dei Matrem*, et dans lequel il avait pour but de faire passer dans le cœur des autres les sentiments d'amour dont le sien était embrasé pour la Reine du ciel (1).

LII

Apparitions à Jean Brébeuf, Jésuite; à un roi de Fées, en Afrique, et à un chrétien du pays des Hurons, dans la Nouvelle-France.

Quelques mois avant Caraffa mourut un autre Jésuite nommé Jean Brébeuf, que, dans leur rage barbare, les Iroquois brûlèrent d'abord à petit feu, qu'ils déchirèrent ensuite à coups de couteaux, et qu'ils dévorèrent enfin comme des tigres dévorent un faible agneau. Son glorieux trépas eut lieu le

(1) In ejus Vitâ quam composuit Daniel Bartholi. Negot. sæcul. M., p. 424.

16 mars 1649. Durant son long et cruel supplice, J. C. et la sainte Vierge ne l'abandonnèrent pas ; ils lui apparurent plusieurs fois pour l'exhorter à la constance. Mais ce n'était pas la première fois qu'il avait le bonheur de voir, des yeux du corps, l'admirable Mère de Dieu ; car, dès l'an 1634, une sédition s'étant élevée contre les missionnaires, dans le village de Saint-Joseph, peuplé de ces sauvages, Jean et ses compagnons eurent beaucoup à souffrir ; et, pour les fortifier, la compatissante Vierge leur avait apparu le cœur percé de trois flèches ; et, en même temps, ils entendirent une voix intérieure qui leur dit que dans toutes ses peines et dans toutes ses afflictions la sainte Vierge ayant toujours été soumise à Dieu et à sa volonté, ils devaient l'imiter. Une autre fois Marie apparut encore à Jean sur le sommet d'une colline et au milieu d'une innombrable multitude de saintes vierges couronnées dans le ciel. Ces vierges étaient tellement disposées et rangées sur le versant de la colline qu'à mesure qu'elles s'éloignaient du bas, et s'approchaient du haut, leur nombre allait en diminuant, de sorte que Marie couronnait seule cette hauteur. Entre autres choses que lui inspira sa dévotion envers la sainte Vierge, nous devons mentionner le vœu qu'il fit, en prenant à témoin cette Vierge, de souffrir le martyre si l'occasion s'en présentait. Nous venons de voir comment il accomplit ce vœu. Il reçut aussi très souvent la visite du saint

Époux de la Vierge de Nazareth , père nourricier de l'Enfant-Dieu et dont les entretiens ne contribuèrent pas peu, sans doute, à augmenter sa piété envers la Reine des anges (1).

Le P. Courcier qui écrivait son savant livre intitulé *Negotium sæculorum Maria* en 1660, année qui est la dernière de ce précieux recueil, raconte qu'en cette même année le roi de Féez en Afrique alla de Rome à Lorette. Il avait d'abord été, comme presque tous les Africains, sectateur de Mahomet. Mais il s'était converti à Jésus-Christ, et voici dans quelles circonstances et de quelle manière avait eu lieu cette conversion. Un jour que, pour se conformer à la loi du Coran et aux usages de son pays, il allait, par mer, de chez lui à la Mecque, pour y prier auprès du tombeau du Prophète, il fut pris par la flotte des chevaliers de Malte, et emmené dans cette île en qualité de prisonnier. Il y passa quelques mois, au bout desquels il se racheta. Puis il se mit en mesure de reprendre la mer pour continuer son voyage. Mais au moment même où il quittait la terre et montait sur son vaisseau, la Mère de Dieu lui apparut, et lui montrant l'immense et effroyable étang de feu qui forme l'empire de Satan, elle lui déclara qu'il y serait avant peu précipité s'il ne renonçait pas à sa

(1) *Relatio Huronum ad annos 1648 et 1649*, cap. 4. *Negot. sæcul. M.*, p. 425.

fausse religion, pour être à Jésus-Christ. Epouvanté à la vue d'un si affreux spectacle, le prince africain renonça à son voyage de la Mecque, il rentra dans l'île de Malte, s'y fit instruire des dogmes de l'Église catholique, demanda et reçut le premier des sacrements, et alla ensuite à Rome, où il fit voir qu'il avait non-seulement une foi solide, mais encore toutes les vertus qui sont l'apanage du juste. La vraie foi en J. C. ne saurait exister sans piété envers Marie. Le roi de Féez devait trop à la Mère de Dieu pour ne pas lui garder un souvenir reconnaissant. En conséquence donc de cette gratitude, au lieu d'aller à la Mecque, il alla de Rome à Lorette, et il fit ce pèlerinage, non en roi, non en prince, mais en simple pèlerin. Il parcourut, à pied, toute la distance qui sépare la capitale du monde chrétien de la ville chère à Marie. Il voulut même faire pieds nus les deux dernières lieues, et il en éprouva la plus douce consolation. « Je tiens, ajoute le P. Courcier, tous ces détails de personnes dont les unes ont été témoins du fait et dont les autres l'ont appris de la bouche même du héros de cette pieuse histoire, lequel la racontait à qui voulait l'entendre avec une candeur et une simplicité d'enfant (1). »

Celle qu'un Saint a nommée *la Grande affairée du Paradis* pourrait bien aussi être appelée *la Grande affairée de la Terre*. Car, après la bonté de Dieu, nulle

(1) Negot. sæcul. M., p. 431 et 432.

bonté n'est plus étendue et n'embrassé plus d'objets que celle de Marie. Nous venons de la voir dans ce seul paragraphe, fortifiant et consolant des missionnaires mourant pour la foi; nous l'avons vue ensuite convertissant un infidèle et le rappelant des ténèbres à la lumière, de l'erreur à la vérité. Maintenant, c'est en faveur de deux pauvres chrétiens du pays des Hurons qu'elle va signaler sa tendresse. Ces deux infortunés avaient été faits prisonniers par les Iroquois, ennemis implacables des Hurons. Déjà les féroces vainqueurs préparaient le bûcher qui devait les brûler après des tourments inouïs. Mais ces Hurons étaient chrétiens. Ils prièrent Dieu et la sainte Vierge avec une ferveur égale au danger qu'ils couraient. Dieu et Marie les entendirent; et la Mère de miséricorde vint de son céleste empire briser les liens par lesquels l'un des deux était attaché, la nuit, au barbare qui l'avait pris; et il s'enfuit comme le vent. L'autre fut plus heureux encore; car la Reine du ciel daigna lui apparaître et se faire voir à lui au moment où ce malheureux désespérait de son salut. Elle ranima son courage et sa confiance en Dieu et lui indiqua un moyen d'échapper à ses bourreaux. Il le saisit avidement, et il se déroba aussi, grâce à la bonté de Marie, aux tourments qui l'attendaient (1).

(1) Ex Relatione Canadensi hujus anni. Negot. sæcul. M., p. 422.

Ici finissent les documents du savant P. Courcier, Nous sommes à la dernière année de son précieux recueil. Nous avons constamment marché avec lui et par lui. Sans lui nous ne pouvons plus aller. Aussi, encore un pas ou deux, et puis nous nous arrêterons en disant comme lui : *Ecce ad metam negotium perduximus.*

LIII

Vision d'une jeune sœur du Noviciat des Filles de la Charité et origine de la médaille dite miraculeuse. — Autres visions d'une autre religieuse en août 1835 et dans le même mois 1836.

Si les apparitions dont nous avons vu, jusqu'ici, l'aimable Mère de Dieu favoriser certains membres de la plupart des Ordres religieux que l'amour et le désir d'une vie plus parfaite a fait naître dans l'Eglise, sont des faits glorieux pour le corps tout entier, nous devons bien nous attendre à voir, quelque jour, la belle et angélique famille des Sœurs de la Charité, des filles de saint Vincent de Paul, honorée de quelqu'une de ces faveurs singulières. Quelle congrégation, en effet, a jamais été plus florissante que celle-là ? Quelle congrégation a jamais donné au jardin mystique de J.-C. plus de fleurs, plus de fruits, plus de parfums que celle-là ? Quelle congrégation a peuplé l'Eglise

de la terre et l'Église du ciel de plus d'âmes virginales et pures que celle-là ? Elle compte, à l'heure qu'il est, plus de huit mille filles répandues sur le globe, au sein des nations catholiques et parmi les schismatiques, les infidèles et les païens, et partout faisant le bien, partout assistant les pauvres, recueillant les orphelins, pansant les plaies du blessé, ramenant au bon Pasteur les brebis égarées et versant dans des cœurs malades le baume précieux d'ineffables consolations ; partout donnant à manger à ceux qui ont faim, à boire à ceux qui ont soif ; procurant des vêtements à ceux qui n'en ont point ; visitant les prisonniers et montrant le ciel aux mourants ; mais aussi partout bénies et partout vénérées comme les anges visibles de l'invisible Providence qui frappe et qui guérit, qui afflige et qui console, et qui, après l'orage donne le calme, après la tristesse la joie, et après le trouble la paix. Non, il n'était pas possible qu'une famille à laquelle son digne chef avait dit : « Il faut que les bonnes Sœurs se comportent dans l'esprit de la sainte Vierge en leurs voyages et en leurs emplois ; qu'elles la voient souvent des yeux de l'esprit et qu'elles fassent toutes choses ainsi qu'elles se représentent dans la pensée que pourrait faire Marie elle-même. » Il n'était pas possible qu'une famille qui, chaque année, le 8 décembre, se consacre solennellement à Marie conçue sans péché, qui, chaque jour et à toutes les dizaines de chapelet, réitère cette profession de

foi et cette pieuse demande : « Très sainte Vierge, je crois et confesse votre sainte et immaculée conception pure et sans tache ; ô très pure Vierge, par votre conception immaculée et votre glorieuse qualité de Mère de Dieu, obtenez-moi de votre cher Fils l'humilité, la charité, une grande pureté de cœur, de corps et d'esprit, la persévérance dans le bien, le don d'oraison, une bonne vie et une bonne mort ; » il n'était pas possible, disons-nous, qu'une telle famille, qui, d'ailleurs, après le culte divin, n'a rien tant à cœur que le culte de Marie, fût entièrement oubliée dans la dispensation des faveurs merveilleuses et extraordinaires que nous enregistrons ici, et qu'elle n'eût pas une seule des miettes qui tombèrent si abondamment de la table de la Reine du ciel.

Aussi, vers la fin de 1830, année fameuse dont la dernière moitié vit, en France, tant d'actes impies, « une jeune Sœur du noviciat des Filles de la Charité, à Paris, vit, pendant l'oraison, un tableau représentant la sainte Vierge telle qu'on la dépeint communément sous le titre d'Immaculée, en pied, revêtue d'une robe blanche et d'une manteau de couleur bleu argenté, avec un voile aurore, les bras entr'ouverts et étendus vers la terre. Ses mains étaient chargées de diamants d'où s'échappaient, comme par faisceaux, des rayons d'un éclat ravissant qui se dirigeaient sur le globe et avec plus d'abondance vers un certain point. Elle entendit, en même temps,

une voix qui lui disait : « Ces rayons sont le symbole des grâces que Marie obtient aux hommes, et le point du globe sur lequel ils découlent plus abondamment, c'est la France. » Autour du tableau, elle lut l'invocation suivante écrite en caractères d'or : « O Marie conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous ! » Quelques moments après le tableau se retourna. Sur le revers elle vit la lettre M surmontée d'une petite croix ; et, au-dessous, les saints cœurs de Jésus et de Marie. L'ayant considéré attentivement, la novice entendit de nouveau la même voix, qui lui dit : Il faut faire frapper une médaille sur ce modèle, et les personnes qui la porteront indulgenciée et feront avec piété cette courte prière, jouiront d'une protection toute spéciale de la Mère de Dieu.

» Dès le lendemain, dit le directeur de la novice, elle vint me faire part de cette vision que je regardai comme un pur effet de son imagination, et je me contentai de lui dire quelques mots sur la véritable manière d'honorer Marie et de nous assurer sa protection, en imitant ses vertus. Elle se retira sans s'inquiéter et sans s'occuper davantage de sa vision. Six ou sept mois après, la vision s'étant réitérée de la même manière, la sœur crut encore devoir m'en rendre compte ; mais je n'y attachai pas plus d'importance que la première fois, et je la congédiai de même.

» Enfin, après un autre intervalle de quelques

mois, elle vit et entendit les mêmes choses ; mais la voix ajouta que la sainte Vierge n'était pas contente de ce qu'on négligeait ainsi de faire frapper la médaille.

• Cette fois, sans cependant le manifester, j'y fis plus d'attention, par la crainte surtout de déplaire à celle que l'Église nomme, à si juste titre, le *refuge des pécheurs*. D'un autre côté, toujours dominé par cette pensée que ce pouvait être une illusion et le pur effet de son imagination trompée, je n'en fis bientôt plus aucun cas. Plusieurs semaines s'étaient passées ainsi, lorsque j'eus occasion de voir monseigneur l'archevêque. La conversation me donna lieu de raconter tous ces détails au vénérable prélat qui me dit ne voir aucun inconvénient à la confection de cette médaille, vu surtout qu'elle n'offrait rien d'opposé à la foi de l'Église ; qu'au contraire tout y était très conforme à la piété des fidèles envers la très sainte Vierge ; que, par conséquent, elle ne pouvait que contribuer à la faire honorer, et qu'il désirait avoir une des premières. Dès lors je me déterminai à la faire frapper.

• Mais les ravages du choléra-morbus ayant multiplié les fonctions de mon ministère, j'en ajournai l'exécution jusqu'en juin 1832, époque où elle fut frappée selon le modèle dont il est parlé ci-dessus.

• Nous ferons observer ici qu'un jour où la novice était à réfléchir s'il ne convenait pas de mettre quelques paroles sur le revers de la médaille, comme il y en

avait de l'autre côté, la voix lui dit que le monogramme de la sainte Vierge, la croix et les deux lances en disaient assez à l'âme chrétienne.

• Nous croyons devoir placer ici la relation de deux autres visions au sujet de la médaille dont, plus tard, fut favorisée, en Suisse, une religieuse déjà prévenue de beaucoup d'autres grâces extraordinaires. Elle nous paraît devoir intéresser les âmes pieuses.

Le 17 août 1835, premier jour de sa retraite, cette religieuse fut comme ravie après la sainte communion et vit Notre-Seigneur assis sur un trône de gloire, tenant en main un glaive. Où vas-tu, et que cherches-tu, lui demanda-t-il ? — O Jésus ! lui répondit-elle, je vais à vous, et c'est vous seul que je cherche. — Où me cherches-tu, en quoi et par qui ? — Seigneur, c'est en moi que je vous cherche, dans votre sainte volonté et par Marie. • Ici Notre-Seigneur disparut, et la religieuse, revenue à elle-même, réfléchissait sur les paroles du Sauveur, lorsque lui apparut la très sainte Vierge toute resplendissante et toute débonnaire. Elle tenait en main une médaille où était gravée son effigie avec l'inscription : « O Marie, conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous. » Et des faisceaux de rayons sortaient de ses mains. « Ces rayons, lui dit Marie, sont le symbole des grâces que j'obtiens aux hommes. » Et elle retourna la médaille, où la religieuse vit la lettre M, sur-

montée d'une petite croix, et au bas les saints cœurs de Jésus et de Marie. « Porte cette médaille, lui dit alors la Reine des cieux, et tu jouiras de ma protection toute spéciale ; aie soin que tous ceux qui se trouvent dans quelque besoin la portent aussi, qu'on s'efforce de la leur procurer... Prépare-toi ; car je te la mettrai moi-même à la fête de mon bien aimé serviteur Bernard ; aujourd'hui je la laisse dans tes mains. » La sainte Vierge lui reprocha ensuite d'avoir laissé égarer cette médaille et de ne s'être pas mise en peine de la chercher. La religieuse avoua, en effet, qu'elle lui avait été donnée dans le mois de juillet, et que, l'ayant perdue, elle n'avait point pensé à la chercher, parce qu'elle l'avait regardée comme une médaille ordinaire, ne connaissant nullement ni son origine ni ses effets avant cette vision ; ce que le supérieur de la communauté atteste et certifie lui-même... La très sainte Vierge remplit sa promesse, et, le 20 du même mois, fête de S. Bernard, elle lui mit au cou la médaille qu'elle lui avait déjà mise entre les mains. Il lui fut recommandé en même temps de la porter avec respect, de réciter souvent l'invocation et de s'appliquer à la pratique des vertus de l'immaculée Marie.

Pendant sa retraite d'août 1836, la même religieuse vit, tous les jours, la médaille comme suspendue dans les airs. D'abord elle lui apparaissait très élevée, brillante, par moments, comme le soleil ; et

puis comme l'or pur ; ensuite moins haute et comme en argent ; enfin, fort près de la terre et simplement comme en cuivre. La religieuse était dans l'admiration, sans cependant comprendre ce que signifiait la représentation de ces divers états de la médaille, jusqu'à ce que, pendant l'office des vêpres, elle en reçut l'explication. Une voix pleine de douceur qu'elle ne put pas reconnaître, lui demanda quelle était celle de ces médailles qu'elle préférait ? Elle répondit que c'était la plus brillante ; et la même voix la félicitant du choix qu'elle avait fait, lui dit que la médaille brillante comme le soleil était celle des chrétiens fidèles qui, en la portant, honorent parfaitement Marie et contribuent à procurer sa gloire ; que la médaille en or est celle des personnes pieuses qui ont une dévotion tendre et filiale envers Marie, mais en qui elle est renfermée dans leur cœur, sans qu'elles contribuent beaucoup à faire honorer cette divine Mère ; que la médaille en argent est celle de toutes les personnes qui la portent avec respect et dévotion, mais qui manquent parfois de constance et de générosité dans l'imitation des vertus de Marie ; et qu'enfin, la médaille qui lui apparut comme en cuivre est celle de quiconque, se contentant de lui adresser des prières, sans se mettre en peine de marcher sur ses traces, demeure ainsi tristement attaché à la terre. La même voix lui ajouta encore que comme il y a cependant une espèce d'union particulière entre ces

diverses personnes marquées, pour ainsi parler, du sceau précieux de Marie immaculée, elles doivent toutes s'entr'aider mutuellement d'une manière toute spéciale par la prière, afin que, par ce puissant secours, les troisièmes puissent relever les dernières, les secondes soutenir les troisièmes, et que les premières attirent ainsi toutes les autres. « Ces détails nous ont été communiqués de l'abbaye de Notre-Dame des Ermites à Einsidlen, si renommée et si connue tant par les grandes vertus de ses fervents religieux, que par le concours immense de fidèles qui s'y rendent de tous les pays en pèlerinage (1).

LIV

Apparition à M. Ratisbonne dans l'église d'Ara-Coeli, à Rome en 1842.

La médaille à l'effigie et au chiffre de Marie dont nous venons de dire l'origine merveilleuse allait se répandant et se multipliant sur la face de la terre

(1) Extrait de la Notice historique sur l'origine et les effets de la nouvelle Médaille frappée en l'honneur de l'Immaculée Conception de la Très Sainte Vierge et généralement connue sous le nom de Médaille miraculeuse. Paris, 1842; huitième édition; librairie d'Adrien Leclerc. Voir aussi Mois de Marie, par M. l'abbé Le Guillou, page 313, et le Culte de Marie, par J.-B.-G., page 428.

d'une manière qui tenait réellement du prodige. En moins de quelques années il en avait été frappé plusieurs millions en or, en argent et en cuivre ; et certes on pouvait aussi , en voyant l'accueil unanime dont elle était l'objet, et l'empressement général avec lequel elle était demandée, achetée, portée, reconnaître qu'elle répondait à un sentiment universel aussi ; on pouvait et on devait s'écrier à la vue de cette prompte et prodigieuse propagation : *le doigt de Dieu est là, digitus Dei est hic*. Et pourquoi l'étonnante faveur dont jouit sur-le-champ cette médaille ? Ah ! c'est que, dès son apparition, elle opéra de toutes parts et sur toutes sortes de personnes les prodiges les plus surprenants tant dans l'ordre naturel que dans l'ordre moral ; c'est que partout sortait de ce signe vénéré une vertu surnaturelle, une puissance mystérieuse pour guérir les maladies tant du corps que de l'âme, *virtus de illo exhibet et sanabat omnes*. Aussi l'appela-t-on bientôt parmi le peuple chrétien *la médaille qui guérit, la médaille aux miracles*. Et en écrivant ces lignes nous avons sous les yeux un livre imprimé dix ans après que cette médaille eut été donnée par Marie à ses enfants bien aimés, c'est-à-dire en 1842, et dans lequel sont rapportées et racontées au long plus de cent soixante guérisons ou miracles tant de l'ordre spirituel que de l'ordre matériel et opérés en France, en Italie, en Suisse, en Savoie, en Pologne, en Belgique, en Hollande, en

Turquie , en Amérique , en Chine , dans les îles , sur des hommes , sur des femmes , sur des enfants , sur des vieillards , sur des riches , sur des pauvres , sur des justes , sur des pécheurs , sur des fidèles , sur des impies , sur des officiers , sur des soldats ; et depuis l'impression dont nous parlons jusqu'à l'époque actuelle , c'est-à-dire jusqu'en 1854 , par conséquent durant un espace de douze années , combien d'autres miracles sont venus s'ajouter à la liste , pourtant déjà si longue , des premiers , et proclamer que la médaille de Marie conçue sans péché est un talisman divin et une source féconde de grâces de toute espèce !

Notre but n'étant point d'entrer ici dans le détail et de donner le catalogue de ces faits merveilleux , nous en prenons seulement un de l'ordre spirituel , et nous le choisissons de préférence à tous les autres parce qu'il fut précédé ou si l'on veut accompagné d'une vision miraculeuse qui lui donne tout naturellement droit à une place dans ce livre.

Voici le fait tel que le rapporte la *Notice sur la Médaille miraculeuse* , notice dont l'auteur a puisé ses renseignements spécialement en ce qui concerne la vision et la conversion dont nous allons parler , aux sources les plus sûres et les plus authentiques. Nous ne faisons que le copier , en nous réservant toutefois la faculté d'abrégé son récit , qui est beaucoup trop long pour pouvoir être ici donné dans toute son étendue.

M. Alphonse Ratisbonne était juif, et il appartenait à une famille de Strasbourg distinguée dans le monde autant par sa position sociale que par l'estime générale dont elle jouissait. Il venait, vers la fin de 1841, d'être fiancé à une jeune juive qui réunissait d'ailleurs toutes les qualités capables d'assurer son bonheur. Mais avant de se lier par les vœux de cette union, il résolut de faire un voyage en Orient et de visiter, en passant, quelques-unes des villes les plus remarquables de l'Italie, à l'exception de Rome, qu'en qualité de juif il haïssait mortellement. En conséquence, il allait se diriger vers Palerme laissant de côté la ville des Papes. Mais, a-t-on dit, l'homme s'agite et Dieu le mène. Dieu le mena donc, malgré ses projets contraires, dans la cité de saint Pierre. Obéissant, à son insu, à une puissance invisible, à une voix secrète et toute miséricordieuse, il changea le programme de son itinéraire, et se dirigea vers Rome pour en voir les monuments, pour en admirer les ruines et pour fortifier encore et accroître sa haine et son aversion contre le nom chrétien... C'était là que Dieu l'attendait, comme il attendit Saul sur le chemin de Damas. Les sentiments qui animaient le disciple de Gamaliel contre l'Église de J. C. animaient aussi Ratisbonne. Mais le Dieu qui changea le loup en agneau dans la personne du premier, changea aussi la haine en amour, les ténèbres en lumière dans l'esprit du second; et c'était dans la capitale du monde

catholique que la bonté de Dieu devait opérer ce prodige. Ce qui augmentait encore l'animadversion du jeune Ratisbonne contre le catholicisme, c'était l'abjuration de son frère aîné, Théodore, qui non-seulement avait abandonné la religion judaïque pour recevoir le baptême, mais qui était même entré dans les Ordres sacrés, et qui, en conséquence, était devenu, non pas seulement disciple, mais encore ministre et prêtre de J. C. Outre les motifs de haine communs à toute sa race, quel motif particulier n'avait-il pas d'en vouloir à la religion du Christ ? Ce fut donc dans ces sentiments qu'il se rendit à Rome. Aussi à peine y fut-il arrivé, à peine en eut-il visité les monuments les plus curieux, qu'il songea à en sortir. Tout ce qu'il voyait le froissait, l'irritait et bouleversait son âme. La vue du Ghetto, ou quartier des juifs, augmenta encore sa colère et son indignation à tel point qu'il lui tardait de quitter cette ville qu'il maudissait dans son cœur.

Mais, avant de quitter Rome, M. Ratisbonne voulut visiter un de ses amis d'enfance, un de ses anciens condisciples qui était alors dans cette ville et avec lequel il avait conservé d'intimes relations quoiqu'ils fussent d'une croyance et d'une religion différente. Cet ami était M. Gustave de Bussière, protestant foncièrement attaché à sa secte et qui avait souvent, mais toujours inutilement, tenté d'amener à lui et de gagner à la religion réformée le

jeune israélite son ami, de même que le descendant d'Abraham sollicitait, mais en vain, le luthérien d'embrasser le judaïsme. Cependant, malgré l'inutilité des tentatives de conversion faites par les deux jeunes gens à l'égard l'un de l'autre, la plus étroite amitié n'avait point cessé de régner entre eux, et pas un nuage ne l'avait jamais troublée. M. Ratisbonne alla donc faire visite à son ami; il fut reçu à l'hôtel par un domestique italien qui, faisant erreur, le présenta à M. Théodore de Bussière, frère de M. Gustave absent en ce moment. Cette erreur de l'humble valet entraînait dans l'accomplissement des desseins de miséricorde que Dieu avait sur le jeune israélite; car M. Théodore de Bussière avait eu le bonheur d'abjurer le protestantisme, et il était un très pieux et très fervent catholique. Il savait de quelle religion était M. Ratisbonne; mais quelque chose lui disait que Dieu avait sur ce jeune homme des vues toutes paternelles.

Il l'accueillit donc avec un affectueux empressement comme l'ami de son frère. Après quelques paroles qui eurent naturellement pour sujet la ville de Rome, ses places, ses édifices, M. de Bussière amena la conversation sur la religion. Il parla avec charme, avec entraînement de la foi catholique, de la morale de l'Évangile, des belles espérances du chrétien, des forces et des secours qu'il puise, pour être bon, dans les sept sacrements, de l'amour infini de Jésus-

Christ pour nous, de la bonté et de la puissance de celle qui fut choisie pour être sa Mère dans le temps.....; puis il demanda à son jeune visiteur si une telle religion ne lui semblait pas bien belle, bien douce, bien consolante et bien capable de faire le bonheur de l'homme ici-bas et toujours, et s'il ne se sentait pas quelque désir de l'embrasser. A cette question, qui renfermait une proposition d'abjuration, le jeune fils des patriarches éprouva, en lui-même, un redoublement de haine contre le christianisme; mais, par politesse, il se contenta et il ne répondit d'abord que par un froid silence et un sourire de pitié; puis il finit par dire d'un ton désespérant : « *Je suis Juif, je mourrai Juif.* » Mais Dieu ne ratifiait pas ces paroles. Une voix intérieure et indéfinissable le dit à M. de Bussière, qui, poussé par une impulsion secrète, offrit hardiment au jeune Juif la médaille miraculeuse : « Promettez-moi, lui dit-il, » de porter toujours sur vous ce petit hommage que » je vous offre et que je vous prie d'accepter. » Aux yeux du monde une telle conduite était fort téméraire et fort étrange. Elle surprit le jeune Ratisbonne, qui refusa nettement de prendre la médaille, et qui la repoussa même avec indignation. Mais, sans se décourager de ce premier refus, M. de Bussière insista et supplia le jeune Israélite de recevoir cette médaille, sinon comme un objet sacré, du moins comme un souvenir, comme un gage d'affection. L'enfant de la

synagogue ne pouvait guère, alors, sans quelque impolitesse, persister dans son refus ; et un petit ruban de soie ayant été passé par deux petites filles de M. de Bussière dans la médaille en question , M. de Bussière la mit au cou de celui dont il cherchait si avidement le salut..... Ce n'est pas encore assez pour son zèle de prosélytisme..... Il va plus loin....., il conjure M. de Ratisbonne de prier la sainte Vierge ; et, pour cela, il lui présente une copie du *Memorare*. A ce coup, le jeune Ratisbonne eut mille peines à comprimer l'explosion de sa colère. Poutant il n'éclata pas ; au contraire, il tendit la main, prit la copie, et s'en alla fort mécontent de sa visite et se promettant bien de ne plus retourner chez M. de Bussière, et de se débarrasser, aussitôt qu'il le pourrait, des deux singuliers objets qu'on l'avait forcé à prendre. Mais en tout cela , il comptait sans Dieu, et sa grâce, et il ne savait pas que Dieu le poursuivait de ses miséricordes.

Cependant, à peine eut-il quitté le baron de Bussière, que celui-ci se mit avec toute sa famille en prière pour celui qu'il désirait si vivement gagner à Jésus-Christ. Le soir, il alla devant le très saint Sacrement prier avec quelques amis , et notamment avec le prince B., à la même intention ; et, au pied des autels , de nouveaux vœux s'élevèrent en faveur d'Alphonse Ratisbonne jusqu'au trône de Dieu et jusqu'à celui de Marie, la Mère de bonté.

Au sortir du lieu saint, M. de Bussière, que dévorait le zèle du salut d'Alphonse, et qui, pour assurer son éternel bonheur, le poursuivait comme le chasseur poursuit sa proie, alla, quoiqu'il fût fort tard, à l'hôtel où logeait l'ami de son jeune frère, et y laissa un billet dans lequel il priait Alphonse de vouloir bien venir le revoir le lendemain. M. Ratisbonne se rendit au désir du baron; mais il lui déclara qu'il partait la nuit suivante. « Partir ! s'écria M. de Bussière, non, non, vous ne partirez pas ; car j'espère bien que vous resterez ici encore au moins une huitaine de jours. J'ai besoin de vous voir encore ; et, de ce pas, allons au bureau des diligences contremander votre place. » Vainement M. Alphonse Ratisbonne se récria ; M. de Bussière, sous prétexte d'une grande et belle cérémonie qui devait avoir lieu à Saint-Pierre, quelques jours plus tard, le força, plutôt qu'il ne le détermina, à différer son départ. Il remporta ce nouveau triomphe le 16 de janvier. Les jours suivants, c'est-à-dire le 17, le 18 et le 19, M. de Bussière accompagna son jeune et vraiment cher ami dans la visite des principaux édifices de Rome. Il s'attachait à lui comme une tendre mère s'attache à son enfant et veut le suivre partout ; et partout et toujours il cherchait à éclairer l'esprit du jeune voyageur et à l'attirer au bercail du seul véritable Pasteur. Mais tous ses efforts étaient vains. Il ne pouvait obtenir une seule réponse consolante. C'é-

tait par la raillerie que le fils des juifs répondait à tout ce que pouvait lui dire le noble et généreux ami qui le *désirait* si vivement *dans les entrailles de la charité du Sauveur*. Aux instances les plus pressantes, il répondait froidement : « Soyez tranquille, je songerai à tout cela, mais non point à Rome ; je dois séjourner deux mois à Malte ; ce sera bon pour me désennuyer. » Pourtant l'obstination de M. de Bussière l'étonnait ; le calme , la persistance de ce zélé chrétien, l'espoir de plus en plus certain que paraissait nourrir cet apôtre d'Alphonse d'un triomphe prochain, tout cela préoccupait parfois le jeune juif, objet de tant d'efforts. C'est que Dieu, pour fortifier et pour encourager l'instrument de ses bontés, lui révélait intérieurement que la victoire lui resterait. Aussi, passant un jour, c'était le 19, avec son jeune ami devant la *Scala santa*, il s'écria en ôtant son chapeau et en désignant Alphonse : « *Salut, saint escalier : voici un homme qui, un jour, vous montera à genoux.* » Cet homme ne répondit alors que par un éclat de rire à cette prophétie. Et, encore ce jour-là, les deux amis se séparèrent sans que M. de Bussière eût rien gagné sur ce cœur rebelle.

Cependant, le 17, M. de Bussière avait perdu presque subitement un de ses plus chers amis, M. de La Ferronays, chrétien fervent, dont la mort n'avait, selon toute apparence, été que l'entrée triomphale d'un juste dans les joies du paradis. Dans les derniers jours

de sa vie, M. de Bussière l'avait entretenu de ses efforts auprès du jeune israélite, et M. de La Ferronnays lui avait répondu, dans un sentiment tout filial de confiance en Marie : « Soyez tranquille, si vous avez réussi à lui faire dire le *Memorare*, vous le tenez déjà. »

Néanmoins, le 19, rien ne semblait encore changé dans l'esprit, dans le cœur, ni dans la volonté de M. Ratisbonne. Aussi, ce même jour, en le quittant après la visite quotidienne, M. de Bussière alla se prosterner auprès du cercueil de son digne ami, et il le supplia de l'aider, du haut du ciel, à obtenir ce qu'il l'avait aidé à demander déjà avant de quitter la terre.

Toute la matinée du jeudi 20, M. de Ratisbonne fut dans les mêmes dispositions que les jours précédents. Aucun doute ne s'élève dans son âme sur la fausseté de sa religion ; et il n'éprouve pas le moindre désir d'en changer. En sortant du café, il rencontre un ami de collège, et il ne cause avec lui que de bals et d'amusements. Il était alors midi. A une heure M. de Bussière allait à l'église de Saint-André *delle Fratte*, pour y donner des ordres touchant la cérémonie funèbre du lendemain, jour destiné à l'enterrement de M. de La Ferronnays. Chemin faisant, il rencontre providentiellement celui dont le salut lui tient si fortement au cœur. Ils se réunissent donc avec l'intention de continuer ensemble leurs prome-

nades accoutumées, quand M. de Bussière aurait fait ce pourquoi il allait à l'église *delle Fratte*. Mais l'heure de la grâce avait sonné. Tous les deux entrent dans l'église, où diverses décorations annonçaient déjà la lugubre cérémonie du lendemain. L'israélite ayant demandé à qui elles étaient destinées, M. de Bussière lui répondit que c'était pour l'ami le plus intime de son cœur, pour M. de La Ferronnays, qui venait d'être enlevé à son affection, et il pria son compagnon de l'attendre un instant pendant qu'il allait parler à un des moines du couvent. Alphonse Ratisbonne se mit alors à se promener froidement dans le lieu saint, ainsi que le font tous ceux qui visitent une église comme on visite un musée. Il se trouvait alors du côté de l'épître. M. de Bussière revient après une absence d'environ une douzaine de minutes. Il ne trouve plus son jeune ami..... S'était-il lassé de l'attendre dans un lieu qui ne lui inspirait que dégoût et qu'ennui? Il l'ignore, et il le cherche. Mais quelle surprise, grand Dieu! quand il l'aperçoit du côté gauche de l'église?... Il est là prosterné la face contre terre et dans l'attitude d'une personne profondément recueillie..... A peine le pieux baron peut-il en croire ses yeux..... Et pourtant ce n'était point une illusion! C'était dans la chapelle de l'ange saint Michel que le prince des ténèbres venait d'être terrassé en la personne d'Alphonse..... Une grande joie éclatait au ciel..... le jeune juif était vaincu. M. de Bussière

s'approche, mais il n'est point entendu..... Il touche son ami, mais il ne peut l'arracher à son état..... il le touche encore..... même silence et même immobilité..... Il réitère trois ou quatre fois, et enfin Alphonse tourne la tête vers son meilleur ami, il le regarde..... et son visage est baigné de larmes, les paroles expirent sur ses lèvres, ses mains sont jointes sur sa poitrine avec un indicible sentiment de pitié : « Oh ! s'écria-t-il alors, sans ajouter un mot de plus, oh ! comme M. de La Ferronays a prié pour moi ! » Cependant M. de Bussière jouissait déjà dès ici-bas de la joie que goûtent les anges et les élus de Dieu quand, sur la terre, une âme égarée revient au Seigneur. Il était hors de lui, car la grâce avait triomphé..... Il relève donc son jeune ami que la faveur du ciel a comme accablé de son poids, il le prend dans ses bras, le presse contre son cœur et l'emporte plutôt qu'il ne l'emmène hors de l'église. Il lui tarde d'avoir des détails sur le prodige qui vient de s'opérer..... il prie M. Ratisbonne de lui dire les circonstances de cet étonnant mystère..... il lui demande où il veut aller : « Conduisez-moi, lui répond alors le nouveau Paul, conduisez-moi où vous voudrez ;... après ce que j'ai vu, j'obéis. » Et ne pouvant en dire davantage, il tire de dessus son cœur la médaille qu'il portait depuis quatre jours, il la prend en ses mains, la couvre de baisers, l'arrose d'abondantes larmes et laisse enfin échapper, à travers ses san-

glots, quelques-unes de ces paroles courtes et entrecoupées que le bonheur inspire, mais qu'une émotion profonde permet à peine d'articuler : « Que Dieu est bon ! Quelle plénitude de biens ! quelle joie inconnue ! Ah ! que je suis heureux et que ceux qui ne croient pas sont à plaindre ! » Et, continuant à verser des torrents de larmes sur le malheur des brebis égarées de la maison d'Israël, il ressent déjà les plus ardens désirs de voir s'étendre le royaume de Jésus-Christ. Il ne sait encore s'expliquer à lui-même une semblable transformation ; et, au milieu des divers sentiments qui se pressent dans son cœur, il interrompt ses larmes, ses exclamations et son silence pour demander à son amis'il n'était pas fou..... Puis, se répondant à lui-même : « Mais non, continuait-il aussitôt, je ne suis pas fou !..... Je sais bien ce que je pense et ce qui se passe au dedans de moi..... je sais que je suis dans mon bon sens..... tout le monde d'ailleurs sait que je ne suis pas fou !..... » Peu à peu, ce premier moment d'émotion fait place à quelque chose de plus calme : il peut enfin exprimer ses nouveaux désirs, sa nouvelle croyance, et il demande à être conduit aux pieds d'un prêtre, car il veut solliciter la grâce du baptême. Déjà plein d'une grâce héroïque, il soupirait après le bonheur de confesser son nouveau maître au milieu des supplices ; et se rappelant les tourments des martyrs qu'il avait vus représentés sur les murs de la fameuse église de *Saint-*

Étienne-le-Rond, il brûle du désir de verser aussi son sang en témoignage de sa foi et pour la gloire de Jésus-Christ.

Cependant il n'a rien dit encore à M. de Bussière du coup puissant et merveilleux qui l'a terrassé, et il ne dira rien si ce n'est devant le ministre du Seigneur : *car ce qu'il a vu, il ne doit, il ne peut le révéler qu'à genoux.* •

Un jésuite, le P. Villefort, fut choisi pour accueillir le nouveau néophyte et pour être le dépositaire du secret consolant qui devait lui manifester les opérations admirables de la grâce sur cet enfant d'Abraham. M. de Bussière avait acquis trop de droits à partager cette ineffable jouissance, pour n'être pas admis à entendre le premier récit de la grande faveur. Il le conduisit lui-même à l'Ananie qu'il a choisi pour ce nouveau Paul ; et le ministre de Dieu engage avec une bonté pleine de bienveillance l'enfant de la miséricorde à révéler les détails du changement opéré en lui... Alors M. Ratisbonne prend encore en main sa médaille, la couvre de nouveaux baisers, l'arrose de nouvelles larmes ; puis, s'efforçant de surmonter l'émotion qui le domine, il s'écrie avec transport : Je l'ai vue !... je l'ai vue !... Et après quelques moments d'un religieux silence, après s'être recueilli quelques instants en lui-même, il poursuit en s'interrompant de fréquents et profonds soupirs :

« J'étais depuis peu dans l'église, lorsque tout

à coup je me suis senti saisi d'un trouble inexplicable. J'ai levé les yeux ; tout l'édifice avait disparu à mes regards ; une seule chapelle avait, pour ainsi dire , concentré toute la lumière ; et , au milieu de ce rayonnement, a paru, debout, sur l'autel, grande, brillante, pleine de majesté et de douceur, la vierge Marie, telle qu'elle est sur ma médaille ; une force irrésistible m'a poussé vers elle. La Vierge m'a fait signe de la main de m'agenouiller ; elle a semblé me dire : C'est bien ! elle ne m'a point parlé , mais j'ai tout compris. »

Il s'arrêta : mais ce court récit dévoilait éloquemment les abondantes faveurs dont son âme venait d'être inondée. Le P. Villefort et le pieux baron l'avaient écouté en silence et avec une joie qui était néanmoins mêlée d'un tremblement religieux dont ils ne pouvaient se défendre à la vue de la puissance qui venait de triompher, par un prodige éclatant de force et de miséricorde. Le jeune converti avait tout révélé à ses deux confidents ; mais il témoigna aussitôt le désir que le plus profond secret fût gardé sur l'apparition dont il avait été l'objet. Son humilité redoutait la publicité d'une faveur si extraordinaire. Mais le P. Villefort ne crut pas devoir céder au sentiment de modestie du nouveau croyant. La gloire de Dieu et la gloire de Marie immaculée demandaient qu'un pareil prodige ne fût point enseveli ni perdu pour l'édification des fidèles. Le jésuite décida donc

que ce trait éclatant de la bonté de Marie serait mis au grand jour. L'enfant du miracle souffrit d'abord beaucoup de cette résolution, mais il s'y conforma.

Le changement opéré en lui était aussi complet qu'il avait été subit. Dès le jour même il voulut aller à Sainte-Marie - Majeure payer le doux tribut de sa reconnaissance à celle qui venait de descendre du ciel pour lui apporter la foi et tous les biens qui l'accompagnent. De là, il se rend encore dans la basilique de Saint-Pierre, pour protester de sa nouvelle croyance dans ce temple élevé à la gloire du prince des apôtres.....

Dès le lendemain, le bruit du merveilleux prodige se répandait dans Rome ; on était avide de détails sur cette conversion étonnante. On recueillait avec une pieuse curiosité les diverses circonstances qui transparaissent dans le public. Chacun voulait voir le nouveau converti ou souhaitait l'entendre... Le général Chlabowski parvint à pénétrer jusque dans la maison de M. de Bussière et abordant l'enfant de la grâce, « Vous avez donc vu, lui dit-il, l'image de la sainte Vierge ? Dites-moi donc comment ? » — « L'image ! reprit aussitôt l'heureux privilégié, non, pas l'image, car c'est elle-même que j'ai vue ; oui, Monsieur, elle-même en réalité, comme je vous vois là. »

M. Ratisbonne pouvait difficilement donner d'amples détails sur ce qu'il avait vu. Interrogé de nouveau dans une conversation intime sur ce qui s'était

passé au moment où il s'était trouvé environné d'une lumière toute céleste, il raconta ingénument qu'il ne savait point se rendre compte du mouvement involontaire qui l'avait poussé du côté droit de l'église à la chapelle qui était à gauche, d'autant qu'il s'en trouvait séparé par tous les préparatifs de la cérémonie du lendemain. Que quand la Reine du ciel s'était montrée à ses yeux, toute brillante de gloire et dans toute la splendide beauté de sa pureté sans tache, il l'avait vue d'abord, mais qu'aussitôt il avait senti l'impossibilité de contempler les charmes ravissants et l'éclat de cette Vierge ; que, dans le désir qui le pressait, trois fois il avait essayé d'élever encore ses regards sur cette Reine des anges qui daignait se manifester si maternellement à lui, et que, trois fois, ses inutiles efforts ne lui avaient permis que d'arrêter les yeux sur ses mains bénies d'où s'échappait un torrent de grâces. « Je ne saurais, nous a-t-il dit lui-même depuis son retour à Paris, je ne saurais rendre ce que je voyais de miséricorde et de libéralité dans les mains de Marie..... Ce n'était pas seulement une abondance de lumières, ce n'étaient pas des rayons que je distinguais ; mais les paroles manquent pour rendre ce que renferment les mains de notre Mère et pour redire les dons ineffables qui en découlent..... c'est la bonté, la miséricorde, la tendresse, c'est la douceur et la richesse du ciel qui se répandent par torrents pour inonder les âmes qu'elle protège... »

Dix jours s'écoulèrent depuis l'heureux moment où l'israélite avait compris la vérité jusqu'à celui de son baptême. M. Ratisbonne les passa dans une pieuse et fervente retraite, durant laquelle il ouvrit tout son cœur à l'influence de la grâce et reçut les instructions convenables. La Mère de miséricorde lui avait apporté du ciel le flambeau de la foi. En éclairant son intelligence, elle avait touché son cœur ; il soupirait après le beau jour où l'Église l'admettrait au nombre de ses enfants chéris ; et ce fut le 31 janvier, que cette tendre Mère lui ouvrit tous ses trésors, le revêtit d'innocence, appela sur lui la plénitude des dons de l'esprit d'amour, et l'invita au banquet des anges pour lui donner le pain de vie.

L'Église de Jésus fut le lieu choisi pour la cérémonie solennelle. Longtemps avant l'heure fixée, une foule pieuse se pressait déjà autour du saint autel, et la joie la plus pure inondait les cœurs véritablement chrétiens.

Le jeune néophyte, revêtu de la blanche tunique des catéchumènes, parut vers huit heures et demie, accompagné du R. P. de Villefort, qui avait eu la consolante mission de le préparer à ce beau jour, et de M. le baron de Bussière, son parrain. Ils le conduisirent dans la chapelle de Saint-André, où devait se faire la touchante cérémonie. Objet de la pieuse curiosité des nombreux spectateurs, le fervent catéchumène, profondément recueilli, attendait avec

une paix angélique le moment solennel... De bonnes femmes romaines laissaient échapper les élans de leur joyeuse admiration; elles l'exprimaient par leurs gestes et leurs paroles, baisant avec transport leur chapelet en signe d'amour reconnaissant pour l'immaculée Marie..... Elles se montraient l'une à l'autre le pieux baron, dont la divine Providence s'était servie pour donner au jeune Juif la médaille miraculeuse. *C'est un Français*, répétaient-elles, *c'est un Français ! Qu'il soit béni de Dieu !*

Son Éminence le cardinal vicaire de Sa Sainteté devait recevoir la profession de foi de M. Ratisbonne ; il parut à neuf heures, revêtu des habits pontificaux, et commença les prières prescrites pour le baptême des adultes.

Les prières terminées, Son Eminence se dirigea processionnellement, avec tout le clergé, vers le fond de l'église; le jeune israélite fut amené devant le prélat : — Que demandez-vous à l'Église de Dieu ? — La foi, répondit-il aussitôt. — Quel nom choisissez-vous ? — « Marie ! s'écrie-t-il avec un transport de bonheur et de reconnaissance..... » Ensuite le candidat au titre de chrétien fait sa profession de foi, ses promesses, ses serments; l'eau sainte coule sur lui, et l'enfant de Marie est fait enfant de Dieu, frère de Jésus-Christ et fils de l'Église catholique.

M. l'abbé Dupanloup, aujourd'hui évêque d'Orléans, était alors à Rome. Ayant été prié de prendre

la parole dans cette solennité, cause d'une grande joie dans l'Église du ciel et dans l'Église de la terre, il célébra devant ce nombreux auditoire les miséricordes infinies de Dieu et la miraculeuse protection de Marie conçue sans péché, sur un enfant de la France; et il sut trouver, sans efforts, dans son propre cœur, pour exprimer les sentiments du nouveau chrétien et ceux de toute l'assemblée, ce langage élevé, cette grave et mâle énergie d'une foi vive et ces élans de pathétique éloquence auxquels toute l'assistance émue répondait par des larmes.

La messe suivit ensuite..... Le nouvel enfant de l'Église y communia en succombant tellement sous le poids des dons célestes, qu'il fallut le soutenir quand il alla à l'autel, et le soutenir encore quand il en revint avec J.-C. dans son cœur.

Cette conversion fut si profonde, que l'ancien fils de la synagogue, renonçant aux plus brillantes séductions du monde, est maintenant dans la Société de Jésus.

Ah! nous prêtres, nous pasteurs tant des villes que des campagnes, nous entendons sans cesse dire et répéter à nos oreilles, aussi bien par les savants selon le monde, que par les ignorants : Des miracles ! des apparitions ! il n'y en a plus de nos jours ! on ne voit plus rien de tout cela ! Des miracles, des apparitions, il n'y en a plus, dites-vous ? Eh bien, que pensez-vous de la conversion que nous venons de

raconter? Ne serait-elle pas, selon la remarque d'un homme grave et judicieux, ne serait-elle pas elle-même un miracle inexplicable, si un miracle véritable ne l'avait pas déterminée, vu les dispositions hostiles et malveillantes dans lesquelles se trouvait le jeune israélite quand la grâce le dompta. Et l'apparition, peut-on la révoquer en doute quand un pareil jeune homme l'affirme, quand elle le change, le bouleverse, et quand on songe que dans la chapelle où le jeune juif fut trouvé baigné de larmes, il n'y avait ni statue, ni tableau, ni image représentant la sainte Vierge. Oh! bien insensé serait celui qui s'obstinerait, contre toute évidence, à ne pas reconnaître là un changement miraculeux opéré par le bras de Dieu et par la bonté de Marie, et qui ne s'écrierait pas : *Hæc mutatio dexteræ Excelsi* (1) !

LV

Apparition et révélation à deux enfants sur la montagne de la Salette, canton de Corps (Isère), le 19 septembre 1846.

Demême que J.-C., *l'Auteur et le Consommateur de notre foi*, a été donné par la Sagesse éternelle pour

(1) Voir la Relation de cette conversion, par M. le baron de Bussière et par M. Théobald Walsh. Voir aussi les journaux religieux de cette date et la Notice sur la Médaille miraculeuse.

être un signe et un objet de contradiction, adoré par les uns, honni, bafoué, conspué et crucifié par les autres, regardé par ceux-ci comme Fils de Dieu et comme Dieu, traité par ceux-là comme un simple mortel, mis même plus bas et relégué parmi les fourbes, les séditeux, les imposteurs et les scélérats; *et cum sceleratis reputatus est*, ainsi, il est de la destinée du christianisme pur, du christianisme vrai et émané de Jésus-Christ, d'être, en tout ce qui le constitue, et en tout ce qui forme son essence, un objet de contradiction, parce que le christianisme pur est établi, aussi bien que son divin fondateur, *pour la ruine et pour la résurrection*, pour la perte et pour le salut, pour la mort et pour la vie de plusieurs en Israël.

Ainsi, en ce qui est de la religion chrétienne, les uns la vénèrent et la respectent comme vraie et d'origine surnaturelle; pour les autres, elle n'est qu'une invention humaine. Les uns croient à ses dogmes, les autres les rejettent; les uns admettent ses miracles, et les autres les nient; ceux-ci observent ses préceptes, ceux-là s'en moquent et n'en tiennent nul compte. Plusieurs puisent avidement la grâce aux sources des sacrements; pour plusieurs aussi ces sacrements ne sont que des pratiques sans vertu et sans efficacité. C'est ainsi, comme nous venons de le dire, que tout, dans le catholicisme, est un objet de contradiction *signum cui contradicetur*.

Mais cette contradiction, cette divergence dans les pensées, les impressions et les jugements des hommes, par rapport au christianisme, est surtout évidente, manifeste, flagrante en ce qui concerne les miracles. Quelques uns, et ce sont les élèves de l'école impie de Voltaire et les matérialistes, les rejettent de parti pris, de prime-abord, et sans aucun examen préalable ; pour eux il n'y a point de miracles, et tous les faits que l'Église donne comme miraculeux ne sont que des inventions, des mystifications ou bien des phénomènes purement naturels, mais inexplicables, par ce que leurs causes ne sont pas suffisamment connues. D'autres, tout en admettant la vérité et la réalité des miracles bibliques, tant de l'ancien que du nouveau Testament, et ceux encore des premiers siècles de l'Église, s'imaginent que le temps des miracles est passé ; que, parce qu'il n'y en a plus autant qu'à l'origine du christianisme, il n'y en a plus du tout, et que ces moyens extraordinaires de convaincre les esprits n'étant plus aussi nécessaires qu'aux jours de l'établissement de l'Église, Dieu n'y a plus jamais recours ; et ils tiennent, en conséquence, pour suspects et même pour faux tous les événements contemporains qui dérogent aux lois ordinaires de la nature. Enfin les catholiques, les vrais croyants, ceux qui sont mus et inspirés par l'esprit de sagesse, d'intelligence, de conseil, de force, de science, de piété et de crainte de Dieu, accueillent

comme miraculeux tous les faits regardés comme tels par ceux qui sont établis pour gouverner l'Eglise et par la foi pieuse des véritables chrétiens. Ils bénissent le ciel de parler encore de temps en temps à la terre *par la voix grande et forte* des prodiges, et ils se sentent portés, par ces nouveaux témoignages de la puissance et de la bonté du Très-Haut, à aimer davantage et à servir plus fidèlement le Maître de toutes choses, celui qui tient en sa main toutes les créatures et qui en dispose avec un empire absolu.

Et ces réflexions sont surtout applicables à l'événement merveilleux que nous avons à rapporter, et à l'apparition qui va clore la longue série des faits de cette nature qui composent ce livre. Cette apparition de la sainte Vierge à deux enfants qui gardaient leurs troupeaux sur la montagne de la Salette, le 19 septembre 1846, a excité les rires moqueurs des incrédules. On en a plaisanté dans les cafés, dans les journaux et jusque dans l'assemblée des mandataires de la France. Mais elle a fait naître aussi dans une multitude d'âmes, en France et dans toute l'Europe, un vif sentiment de foi, de piété, de terreur sainte qui a opéré dans plusieurs, et notamment aux lieux qui furent le théâtre de ce prodige de bonté et de miséricorde, un grand changement moral et les a rapprochés de Dieu en les arrachant à une vie qui n'était pas chrétienne. Cet événement a donc été, il est encore, et il sera peut-être bien longtemps,

malgré les preuves de vérité dont il est appuyé, un sujet de contradiction *signum cui contradicetur*.

Racontons-le historiquement et d'après les mémoires que nous avons sous les yeux.

Deux enfants, un garçon nommé Pierre Maximin Giraud, né à Corps, chef-lieu de canton du département de l'Isère, diocèse de Grenoble, le 27 août 1835, et une fille, nommée Françoise Mélanie Mathieu, née aussi à Corps, le 7 novembre 1831, âgés par conséquent, le garçon de onze ans et la fille de quinze ans, étaient, le samedi 19 septembre 1846, veille du jour où, selon la liturgie romaine, on célèbre la fête de la Compassion ou de Notre-Dame des Sept-Douleurs, montés, comme les cinq jours précédents, pour y garder les vaches de leurs maîtres, du hameau des Ablandins, commune de Salette-Falavaux, dans deux champs de ces mêmes maîtres, contigus l'un à l'autre et situés sur un plateau de la montagne de la Salette, dit le plateau *des baisses* ou *sous les baisses*. La Salette est un hameau de la chaîne des Alpes. Le plateau en question est à deux heures de marche, huit kilomètres, de toute habitation. Jusque là il était à peine connu de quelques laboureurs, de quelques pauvres pâtres et de quelques hardis chasseurs de chamois. Il était couvert de verdure ; mais pas une pierre, pas le plus petit arbuste à mille mètres à la ronde. Sur ce plateau se trouve un ravin peu profond, au fond

duquel coule un petit ruisseau appelé *le Sézia*. Ce fut en ce lieu agreste et sauvage que, le samedi 19 septembre 1846, Maximin et Mélanie conduisirent leurs vaches. La journée était belle, le ciel sans nuages, le soleil brillant. Vers l'heure de midi que les deux bergers reconnaissaient au son de la cloche de *l'Angelus*, ils prennent leurs petites provisions et vont goûter à une petite fontaine dite *des hommes*, à gauche du ruisseau. Leur repas fini, ils descendent, traversent le ruisseau, et déposent leurs sacs séparément près d'une autre fontaine, alors tarie, mais qui va bientôt devenir le lieu à jamais célèbre de l'apparition. Ils descendent encore quelques pas, et, contre leur ordinaire, disent-ils, ils s'endorment à quelque distance l'un de l'autre. Vers les deux heures et demie, trois heures, Mélanie s'éveille la première, et, n'apercevant point ses vaches, elle éveille Maximin ; tous deux traversent le ruisseau, remontent le tertre opposé, en ligne droite, se retournent et découvrent leurs vaches sur une pente adoucie du mont Gargas. Alors il se mettent à redescendre pour aller reprendre leurs sacs restés vers la fontaine desséchée. Mais à peine leurs yeux commencent-ils à se tourner de ce côté qu'ils sont frappés d'une clarté éblouissante, à laquelle succède bientôt la vue d'une dame éclatante de lumière, assise sur les pierres de la fontaine, dans une attitude qui indique une profonde tristesse. Les enfants sont saisis ; Mélanie laisse

tomber son bâton; Maximin lui dit de le garder pour se défendre en cas de besoin.

Mais, n'empiétons point sur le récit des enfants.

- Le voici tel qu'ils le donnèrent le 19 au soir, à leurs maîtres, Pierre Selme, chez lequel était Maximin, et Baptiste Pro, au service duquel était Mélanie, et le lendemain, dimanche, au curé de l'endroit, M. l'abbé Perrin; tel que le donna, le même jour, Mélanie, à M. Peytard, maire de la Salette; tel qu'ils le donnèrent, les jours suivants, aux habitants de la Salette et de Corps; tel qu'ils l'ont constamment donnés, depuis, aux innombrables personnes qui les ont interrogés, et tel que le rapporte M. l'abbé Rousselot, chanoine, professeur au séminaire de Grenoble, vicaire-général honoraire du diocèse, dans son *Rapport* à monseigneur l'évêque de Grenoble, sur l'apparition de la sainte Vierge à deux petits bergers des Alpes, rapport intitulé : *Vérité sur l'événement de la Salette*, etc.

« Nous nous étions endormis..... puis je me suis réveillée la première, et je n'ai pas vu mes vaches. J'ai réveillé Maximin, j'ai dit : « Viens vite, que nous allions voir nos vaches. » Nous avons passé le ruisseau; nous avons monté vis-à-vis nous, et nous avons vu, de l'autre côté, nos vaches couchées; elle n'étaient pas loin. Je suis redescendue la première, et lorsque j'étais à cinq ou six pas avant d'arriver au ruisseau, j'ai vu une clarté comme le soleil, encore plus brillante, mais pas de la même couleur, et j'ai

dit à Maximin : « Viens vite voir une clarté là-bas. » Maximin est descendu en me disant : « Où elle est ? » Je lui ai montré avec le doigt vers la petite fontaine, et il s'est arrêté quand il l'a vue. Alors nous avons vu une dame dans la clarté ; elle était assise, la tête dans ses mains. Nous avons eu peur ; j'ai laissé tomber mon bâton. Alors, Maximin m'a dit : « Garde ton bâton ; s'il nous fait quelque chose je lui donnerai un bon coup. »

Puis cette dame s'est levée droite ; elle a croisé les bras, et nous a dit : « Avancez, mes enfants, n'ayez pas peur, je suis ici pour vous conter une grande nouvelle. »

« Puis nous avons passé le ruisseau ; et elle s'est avancée jusqu'à l'endroit où nous étions endormis. Elle était entre nous deux ; elle nous a dit, en pleurant tout le temps qu'elle nous a parlé (j'ai bien vu couler ses larmes) :

« Si mon peuple ne veut pas se soumettre, je suis forcée de laisser aller la main de mon Fils.

» Elle est si forte, si pesante que je ne peux plus *la maintenir*.

» Depuis le temps que je souffre pour vous autres ! Si je veux que mon Fils ne vous abandonne pas, je suis chargée de le prier sans cesse.

» Et, pour vous autres, vous n'en faites pas cas.

» Vous aurez beau prier, beau faire, jamais vous

ne pourrez récompenser la peine que j'ai prise pour vous autres.

» Je vous ai donné six jours pour travailler ; je me suis réservé le septième, et on ne veut pas me l'accorder. C'est ça qui appesantit tant la main de mon Fils.

» Ceux qui conduisent les charettes ne savent pas jurer sans y mettre le nom de mon Fils au milieu.

» Ce sont les deux choses qui appesantissent tant la main de mon Fils.

» Si la récolte se gâte, ce n'est rien qu'à cause de vous autres. Je vous l'ai fait voir, l'année passée, par les pommes de terre ; vous n'en avez pas fait cas. C'est au contraire, quand vous trouviez des pommes de terre gâtées, vous juriez, vous mettiez le nom de mon Fils. Elles vont continuer ; *que* cette année pour Noël il n'y en aura plus. »

« Et puis moi, je ne comprenais pas bien ce que cela voulait dire, des pommes de terre.

« J'allais *dire* à Maximin ce que cela voulait dire des *pommes de terre* ; et la dame nous a dit :

» Ah ! mes enfants, vous ne comprenez pas, je m'en vais le dire autrement. » Puis elle a continué en patois : (Ce patois est textuellement dans le rapport de M. Rousselot. Nous croyons qu'il suffit de donner ici le français.)

« Elle a continué :

« Si les pommes de terre se gâtent, ce n'est rien que pour vous autres. Je vous l'ai fait voir l'an passé ;

vous n'en avez pas voulu faire cas. Que c'était au contraire ; quand vous trouviez des pommes de terre gatées, vous juriez en y mettant le nom de mon Fils au milieu.

» Elles vont continuer ; *que* cette année pour la Noël, il n'y en aura plus.

» Si vous avez du blé, il ne faut pas le semer ; tout ce que vous semerez, les bêtes le mangeront ; ce qui viendra tombera tout en poussière quand vous le battrez.

» Il viendra une grande famine.

» Avant que la famine vienne, les enfants au-dessous de sept ans prendront un tremblement et mourront entre les mains des personnes qui les tiendront ; les autres feront pénitence par la famine.

• Les noix deviendront mauvaises ; les raisins pourriront.

• S'ils se convertissent, les pierres et les rochers se changeront en monceaux de blé, et les pommes de terre seront ensemencées par les terres.

« Faites-vous bien votre prière, mes enfants ? »

« Tous deux nous avons répondu : pas guère, Madame.

• Il faut bien la faire, mes enfants, soir et matin. Quand vous ne pourrez pas mieux faire, dire seulement un *Pater* et un *Ave Maria*. Et quand vous aurez le temps, en dire davantage.

• Il ne va que quelques femmes âgées à la messe,

les autres travaillent le dimanche tout l'été ; et l'hiver, quand ils ne savent que faire , les garçons ne vont à la messe que pour se moquer de la religion. Le carême, on va à la boucherie comme des chiens.

» N'avez-vous pas vu pas vu du blé gâté, mon enfant ? »

« Maximin répondit : Oh ! non , Madame. Moi , je ne savais pas à qui elle demandait cela , et je répondis bien doucement : Non, Madame, je n'en ai pas encore vu.

» Vous devez bien en avoir vu, vous , mon enfant, (en s'adressant à Maximin) une fois vers la terre du Coin, avec votre père ?

» Le maître de la pièce dit à votre père d'aller voir son blé gâté. Vous y êtes allés tous les deux. Vous prîtes deux ou trois épis dans vos mains, les froissâtes, et tout tomba en poussière ; puis, vous vous en retournâtes. Quand vous étiez encore à demi-heure de Corps, votre père vous a donné un morceau de pain et vous a dit : Tiens, mon enfant, mange encore du pain cette année ; je ne sais pas qui en mangera l'année prochaine, si le blé continue encore comme ça.

» Maximin a répondu :

» Oh ! oui, Madame ; je m'en souviens à présent ; tout à l'heure je ne m'en souvenais pas.

» Après cela, la dame nous a dit en français :

» Eh bien, mes enfants, vous le ferez passer à tout mon peuple. »

« Elle a passé le ruisseau et nous a *retourné* dire : Eh bien, mes enfants, vous le ferez passer à tout mon peuple. » Puis elle est montée jusqu'à l'endroit où nous étions allés pour regarder nos vaches.

» Elle ne touchait pas l'herbe ; elle marchait à la cime de l'herbe. Nous la suivions avec Maximin ; je passai devant la dame et Maximin un peu à côté, à deux ou trois pas. Et puis, cette belle dame s'est élevée un peu en haut ; puis elle a regardé le ciel, puis la terre ; puis nous n'avons plus vu la tête, plus vu les bras, plus vu les pieds ; on n'a plus vu qu'une clarté en l'air ; après, la clarté a disparu.

» Et j'ai dit à Maximin :

« C'est peut-être une grande sainte.

» Et Maximin m'a dit :

« Si nous avions su que c'était une grande sainte, nous lui aurions dit de nous mener avec elle.

» Et je lui ai dit :

« Oh ! si elle y était encore !

» Alors, Maximin lança la main pour attraper un peu de la clarté ; mais il n'y eut plus rien. Et nous regardâmes bien pour voir si nous ne la voyons plus.

» Et je dis :

« Elle ne veut pas se faire voir pour que nous ne voyons pas où elle va. Ensuite, nous fûmes garder nos vaches. »

Après avoir, dans cet entretien mystérieux, parlé des noix et des raisins, la merveilleuse Dame avait confié, à chacun des deux enfants un secret particulier. Elle le donna en français à Maximin, mais à voix si basse que Mélanie n'entendit pas. Elle le donna en patois à Mélanie; mais elle parlait si bas aussi que Maximin n'entendit rien. Seulement Maximin vit bien qu'elle parlait à Mélanie, comme Mélanie s'aperçut qu'elle parlait à Maximin. Mais elle leur défendit expressément de révéler ce secret.

Cette mystérieuse Dame avait, au dire des deux enfants, des souliers blancs avec des roses autour de ses souliers; il y en avait de toutes les couleurs; des bas jaunes, un tablier jaune, une robe blanche avec des perles partout; un fichu blanc, des roses autour, un bonnet haut un peu courbé en avant; une couronne d'or autour de son bonnet avec des roses; elle avait une chaîne très-petite qui tenait une croix avec son christ; à droite étaient des tenailles, à gauche, un marteau, aux extrémités de la croix une autre grande chaîne tombait comme les roses autour de son fichu. Elle avait la figure blanche, allongée. Je ne pouvais pas la voir bien longtemps, dit chaque enfant, *pourquoi* qu'elle nous éblouissait.

Tel est le récit authentique et digne de confiance de ce fait merveilleux. Nous avons dit à quelle source respectable nous l'avons puisé.

Depuis le jour où a eu lieu l'apparition jusqu'à

celui où nous écrivons ces lignes (21 décembre 1852), c'est-à-dire depuis plus de six ans, l'enquête la plus sévère et la plus minutieuse a été constamment ouverte, constamment faite par des personnes de tout pays, de tout rang, de toute classe; et jamais, en aucune circonstance, et devant qui que ce soit; jamais, depuis ces six années, les deux enfants n'ont varié dans leurs réponses, ni pour le fond, ni même pour les expressions; qu'on les ait interrogés séparément ou simultanément; qu'on ait employé à leur égard la ruse, la menace ou la séduction, jamais on n'a pu les faire tomber dans aucune contradiction.

Quant au fait, il a grandi et s'est propagé avec une étonnante rapidité. Il a obtenu un assentiment tellement général que les opposants ne forment guère qu'une imperceptible minorité.

Comme il n'entre nullement dans notre plan de prouver la vérité et l'authenticité des apparitions ou révélations dont se compose notre livre, nous n'avons point à étayer ici le fait de la Salette des arguments capables d'en démontrer la vérité. Cependant, sans imposer de croyance à personne, sans faire de cet événement un point de foi, sans anticiper sur les droits de l'autorité compétente en pareille matière, nous ne craignons pas d'avancer que l'apparition a eu lieu, que le récit des enfants est vrai et qu'il doit être cru; que ces enfants ne sont ni trompés ni trompeurs; ni trompés par une hallucination mentale ou

physique, soit de courte, soit de longue durée; ni par une jonglerie, c'est-à-dire par un personnage, homme ou femme, qui aurait joué devant eux le rôle de la belle dame. Ils ne peuvent être trompeurs soit parce que simples et ignorants, ils n'ont pas pu inventer eux-mêmes et concerter une pareille fable, soit parce qu'il est impossible d'admettre qu'ils se prêtent sciemment au jeu d'un imposteur sacrilège et habile qui les aurait stylés, et qui, de loin ou de près, leur sifflerait adroitement, depuis six ans passés, et sans jamais se laisser apercevoir, le rôle qu'ils jouent avec tant d'imperturbabilité.

Le caractère franc et ingénieux de ces deux enfants, leur fidélité invariable à rendre textuellement et littéralement ce qui leur a été dit sans jamais rien ajouter, retrancher ou changer; leur inaltérable sangfroid au milieu de toutes les questions qui leur sont faites continuellement, leur espèce d'indifférence, d'insouciance pour l'importance que leur donne cette apparition, dont ils ont été les seuls témoins et les seuls confidents; leur sorte d'antipathie l'un pour l'autre; le langage, en beaucoup de points vraiment élevé, vraiment biblique qu'on admire dans les paroles de la belle dame, comparé à l'esprit inculte, à l'ignorance crasse de ces deux pauvres petits pâtres, qui ne savaient alors ni lire ni écrire; la description ou, si l'on veut, le portrait de la dame, sa disparition, les prophéties menaçantes

qu'elle fait entendre , le secret communiqué à chacun des deux enfants, la révélation de l'entretien de Maximin avec son père à la terre du *Coin'*; la nature des lieux où s'est accompli le fait ; l'impossibilité d'établir que cette dame est une *venturière*, et d'expliquer comment elle aurait pu , à moins d'être une personne céleste, paraître et disparaître ainsi que le racontent les enfants, l'absurdité de l'hypothèse qui ferait intervenir là le démon , ou un prêtre, ou une religieuse, ou un laïque, ou un mirage ; la frappante sagacité des enfants à éviter tous les pièges qu'on leur tend et à répondre à toutes les questions qu'on leur fait ; la promptitude intelligente de leurs réparties ; la créance que le fait de la Salette a obtenu dans les lieux mêmes où il est arrivé ; le changement opéré par suite de cette créance dans la conduite religieuse et morale des habitants de ces contrées ; la fontaine qui a commencé à jaillir à l'endroit de l'apparition, et aussitôt après, et qui, depuis, n'a pas cessé de couler, bien qu'auparavant elle fût intermittente et ne donnât de l'eau qu'après des pluies abondantes ou la fonte des neiges ; l'affluence vraiment merveilleuse de pèlerins, parmi lesquels on a vu des prêtres, des laïques, des avocats, des juges, des médecins, des personnes de haut rang, et notamment un saint évêque venu de 200 lieues pour voir et interroger les deux confidents de Marie, et prier cette Vierge à l'endroit sanctifié par elle ; et ces soixante ou quatre-

vingt mille personnes qui , le 19 septembre 1847, se trouvèrent réunies sur l'heureuse montagne pour y célébrer saintement le mémorable anniversaire de l'apparition; et les miracles éclatants, nombreux, publics, incontestables, tant dans l'ordre de la nature que dans l'ordre de la grâce, opérés en plusieurs diocèses, soit par l'usage et l'emploi de l'eau de la Salette, soit simplement par le recours à celle qui a béni ce lieu par son auguste présence; l'enquête officielle faite avec la plus scrupuleuse attention et la plus grande prudence par des prêtres de mérite et sur l'ordre du vénérable évêque de Grenoble; les huit conférences tenues à l'évêché en conséquence de cette enquête; les interrogatoires de Maximin et de Mélanie en présence de la commission épiscopale instituée à l'effet d'examiner cette affaire; le livre publié par le digne et pieux évêque de La Rochelle, au retour de son pèlerinage, et qui est éminemment favorable à la croyance de l'apparition; l'approbation donnée par le premier pasteur du diocèse de Grenoble à *la Vérité* et aux *Nouveaux documents* sur l'événement de la Salette, par M. l'abbé Rousselot; la construction projetée d'un sanctuaire qui sera un mémorial éternel de ce fait merveilleux; les mandements de plusieurs évêques en faveur de cet édifice et surtout celui de l'évêque dans le diocèse duquel l'auguste Reine des cieux a posé son pied de vierge; les lettres d'un grand nombre de prélats de France à ce même pon-

tife concernant l'apparition; et enfin, et par dessus tout, la lettre du chef de l'Église, du vicaire de Jésus-Christ, du successeur de saint Pierre à l'auteur de *la Vérité* et des *Nouveaux documents sur l'apparition de la Salette*, tout cela, oui, tout cela forme une masse de preuves en faveur de ce fait qui est incontestablement un des traits les plus éclatants de la bonté de Marie pour ce monde en général, pour la France en particulier, et qui est assurément bien digne de fermer une liste ou série d'apparitions merveilleuses qui commence du vivant même de la sainte Mère de Jésus pour finir de nos jours, et qui, ouverte par l'apparition de Marie sur la fameuse colonne de Saragosse, en Espagne, se ferme par l'apparition de la même Reine du ciel près du ruisseau de Sézia, et sur un des plateaux des Alpes, dans notre belle France (1).

(1) Voir pour la réfutation des objections contre ce fait et pour les miracles relatifs à Notre-Dame de la Salette les deux brochures de M. l'abbé Rousselot, ci-dessus mentionnées. — Voir aussi *Nouveau récit de l'apparition de la Sainte Vierge sur les montagnes des Alpes*, par Mgr. Clément Villecourt, évêque de La Rochelle. — Voir encore *Pèlerinage à la Salette en septembre 1848*, par M. l'abbé Lemeunier. — Plancy, Société de saint Victor, et *Pèlerinage à la Salette*, par M. l'abbé Bez. — Voir également les *Mandements* y relatifs des évêques, etc.

OBSERVATIONS RÉTROSPECTIVES.

Lorsqu'un voyageur , après une montée difficile, est parvenu au sommet d'une montagne escarpée , il se retourne pour mesurer et embrasser d'un dernier regard l'espace qu'il a franchi , la distance qu'il a parcourue.

Faisons de même à la fin de ce pieux travail,

Grâce au Dieu qui nous a donné santé, paix et bon courage et qui nous a procuré, par l'obligeance d'un homme , auquel nous conservons un souvenir plein

de gratitude, d'indispensables et nombreux moyens d'exécution, nous voici arrivé à la fin d'un ouvrage dont la Mère de Dieu est encore le doux et aimable sujet.

Quand nous l'avons commencé, il y a douze ou treize mois, le sol moral de notre France tremblait comme tremble, en ce moment, le sol physique sur lequel est assis le vieil Etna. Mais au 2 de décembre 1851, la main hardie et vigoureuse d'un homme providentiel posa la pierre sur l'abîme des révolutions ; et, il y a un mois, la France a scellé cette pierre en confiant irrévocablement ses destinées et le soin de la gouverner au héros qui l'a sauvée dans les jours difficiles, et en lui disant par la voix de huit millions de ses enfants : Sois notre prince, sois notre empereur, *Princeps esto noster*. (Is. 3.)

O Prince ! laissez-nous vous dire, du fond de notre humble village, en employant le langage de nos livres sacrés : Tes frères t'ont-ils établi pour les

gouverner ? ne t'élève point, ne t'énorgueillis point ; sois au milieu d'eux comme l'un d'entre eux ; aies soin d'eux ; occupe-toi de leurs maux, de leurs besoins, de leur bonheur ; et, après cela, assieds-toi, demeure tranquille dans la paix de ta conscience ; jouis de leurs bénédictions ; porte la couronne que leur reconnaissance t'a décernée comme un ornement de grâce ; et que tous chantent tes louanges et exaltent ta sagesse. — *Rectorem te posuerunt ? Noli extolli ; esto in illis quasi unus ex ipsis ; curam illorum habe ; et sic conside ; et omni curâ tuâ explicitâ recumbe ut læteris propter illos, et ornamentum gratiæ accipias coronam, et dignationem consequaris corrogationis.* (Eccli. 32.)

C'est donc dans le calme que Dieu accorde après l'orage, que nous avons pu faire nos recherches à la gloire de Marie ; et c'est dans le même calme que nous les mettons au jour, en bénissant celui qui, après la tempête, nous donne un air plus pur, un soleil plus brillant et un ciel plus serein : *Post tem-*

pestatem tranquillum facis , et post lacrymas exultationem infundis. Tob. 3, 22.

Notre travail comprend dix-huit siècles et demi.

On a vu que pendant trois cents ans et plus, c'est-à-dire depuis J.-C. jusqu'à saint Nicolas de Myre, à peine si l'on rencontre et si l'on peut citer sept ou huit apparitions de la Mère de Dieu à ses enfants de la terre. Nous avons dit en son lieu la cause de cette lacune dans l'histoire des faveurs éclatantes de Marie ; nous avons dit que c'était , non sur la cire et avec le stylet , mais avec leur sang et sur la poussière des arènes, sur les murs des prisons ou sur les planches des échaffauds que les chrétiens des premiers siècles écrivaient leur histoire et le récit des grâces dont le ciel les favorisait.

Les neuvième, dixième et onzième siècles nous ont aussi fourni peu de traits à citer. La raison en est d'abord dans l'ignorance, qui était à cette époque profonde et générale, comme elle ne le fut jamais en

aucun autre temps ; et ensuite dans l'opinion universellement répandue, que le monde touchait alors à son heure dernière, que sa fin était proche et que Dieu allait le détruire. On écrit l'histoire *ad futuram rei memoriam*, plutôt que pour les contemporains ; on écrit plus pour l'avenir que pour le présent ; et quand l'avenir semble manquer, les écrivains manquent aussi.

Enfin, les deux derniers siècles, à partir de 1650, jusqu'au temps où nous écrivons, nous donnent une troisième lacune. Mais comment expliquer celle-ci ? quelles raisons en apporter ? Est-ce que la puissance de Marie n'est plus ce qu'elle fut à d'autres époques ? ou bien est-ce que sa bonté n'est plus la même que dans ces temps si féconds en miracles et en prodiges de bienfaisance et de sollicitude ? Est-ce qu'elle est devenue moins sensible à nos misères, moins favorable à nos besoins ? Loin de nous, ah ! loin de nous une pensée aussi fausse et aussi injurieuse pour celle qui en est l'objet ? Mais pourquoi donc, encore une

fois, les apparitions et révélations cessent-elles, à peu près entièrement, à partir du milieu du dix-septième siècle ? L'impie, le mécréant, le sceptique en trouveront la cause dans ce qu'ils nomment le progrès des lumières et de l'instruction, dans la réserve des esprits concernant tous les faits qui sortent de l'ordre naturel, que les âges précédents étaient, dit-on, portés à croire sans examen, et les yeux fermés, mais que, depuis le commencement du dix-neuvième siècle, on est, au contraire, porté à rejeter sans examen aussi, parce qu'ayant prononcé que ces faits ne sont pas possibles, on est rigoureusement et logiquement amené à nier leur vérité, leur authenticité.

Nous avons dit déjà, en répondant à ce système, que sans doute quelques uns des faits rapportés comme merveilleux par les légendaires ont pu être ou naturels ou controuvés; que plusieurs ont pu être accueillis comme vrais avec trop de confiance et de crédulité; mais nous soutenons aussi qu'il n'est pas possible, philosophiquement parlant, d'en rejeter la

masse. Pourquoi? parce que la plupart présentent toutes les garanties que l'on a coutume d'exiger pour qu'un fait soit digne de créance, et, en particulier, la probité des témoins ou déposants. Il ne s'agit pas de savoir comment et pourquoi telle apparition, telle révélation a eu lieu. Toute la question est de savoir si le fait *est*. — Vous dites non, et vous donnez pour seul motif de votre négation que ce fait est impossible; mais nous vous dirons : ce fait est attesté par des témoins dignes de foi, donc il est réel, donc vous devez l'admettre sous peine de tout nier même dans l'ordre naturel.

Sans doute, encore une fois, il y a eu de fausses visions, de fausses révélations. Sans doute l'imposture, la fraude ont pu avoir recours à de prétendues relations avec les êtres surnaturels, comme on l'a vu, ces jours-ci, dans la fameux procès Wiesecké. Mais, pour découvrir le mensonge et les supercheries, il suffisait d'examiner le caractère, la vie, la moralité des soi-disants visionnaires et l'affaire était

jugée. Qu'on pèse à cette balance les personnages qui viennent de passer devant nos yeux les uns après les autres, et qu'ensuite on prononce ; nous ne demandons pas de grâce, pas de faveur, nous ne voulons que de la justice.

Du reste l'absence presque totale d'apparitions et de révélations, durant cette dernière période, s'explique naturellement par la naissance, les progrès et la funeste influence de l'hérésie luthérienne, qui s'attaqua au culte de Marie, comme le démon lui-même s'attaque, autant qu'il peut, à cette Vierge, et qui affaiblit naturellement la dévotion à la Mère de Dieu, même au sein des populations qui restèrent catholiques.

Après le luthéranisme, parut le jansénisme qui, frère puiné du premier, se ligua avec lui pour détruire, s'il était possible, ou du moins pour affaiblir la piété des fidèles envers la sainte Mère de Jésus ; « car, observe le P. Courcier, vers l'an 1657, les jansénistes, d'abord condamnés et réprimés par les

souverains pontifes Innocent X et Alexandre VII, et ensuite repoussés avec horreur par tous les vrais catholiques, se liguèrent et firent cause commune avec les protestants contre le culte de Marie, qu'ils attaquèrent soit sérieusement, soit par des plaisanteries impies et sacrilèges, comme l'avait fait Luther, comme l'avait fait Calvin. L'opposition des jansénistes au culte de la Vierge se révèle à chaque page de leurs livres, dans lesquels ils déclament avec acharnement contre les vœux, les neuvaines, les pèlerinages, les confréries et autres pratiques usitées à l'égard de la Reine du ciel. »

Puis, de ces hérésies naquit l'incrédulité du dix-huitième siècle, incrédulité qui prit le beau nom de philosophie et qui, niant tous les dogmes, anéantit tout le culte.

Toutes ces causes devaient amener, et ont en effet amené un grand refroidissement dans la piété, auparavant si chaleureuse et si brûlante. Or quand il

n'y a plus ou presque plus de *saintetés* extraordinaires, il n'y a plus ou presque plus de grâces ou faveurs extraordinaires. Plus de cause, plus d'effet ; et les grandes vertus étant devenues plus rares, les grandes récompenses le sont devenues aussi.

Pourtant hâtons-nous de dire que, même dans cet âge de fer, les relations surnaturelles et merveilleuses du ciel avec la terre n'ont pas entièrement cessé ; et on en trouverait la preuve dans *les vies* des Saints qui alors ont mérité des autels ici bas et un trône là-haut. Ces *vies* nous n'avons pas pu les consulter.

Une autre cause pour laquelle nous n'avons rapporté aucune apparition ou révélation à partir de 1660 jusqu'en 1830, c'est que les auteurs qui nous ont fourni tous nos matériaux depuis notre première page jusqu'au milieu de dix-septième siècle, nous manquent presque tous à la fois en ce même temps ou à peu près. Ainsi Oden de Gyssoy, historien de N. D. du Puy et de N. D. de Roc-Amadour, le

P. Gonon, auteur du *Chronicon SS. Deiparæ*, le P. Courcier, auteur du *Maria negotium sæculorum*, Justin de Micchow, Choquet, Balinghem, Charron, Toussain Bridoul, Spondan, Abelly, le P. Poiré, tous ces pieux et savants annalistes des gloires et des bienfaits de Marie, ont vécu, ont écrit et sont morts dans la première moitié du dix-septième siècle ; et, depuis eux, personne n'a continué leurs travaux. Voilà pourquoi nos recherches s'arrêtent avec les leurs.

A ce qu'ont dit nos devanciers, nous avons seulement ajouté les trois apparitions qui terminent notre livre, et qui sont de date récente. De la première et de la seconde nous ne dirons rien de plus que ce que nous avons dit.

La troisième, celle qui a eu lieu sur la montagne de la Salette, donne lieu à plusieurs objections, tirées surtout des menaces que fait la sainte Vierge, et qui, dit-on, n'ont point eu leur accomplissement.

Mais toutes les menaces des prophètes ont-elles donc été toujours accomplies instantanément ? La maladie des pommes de terre n'a-t-elle pas fait depuis, et d'année en année, des progrès tels que bientôt ce tubercule sera entièrement détruit et perdu pour l'agriculture. A l'heure et dans le pays où nous écrivons, plusieurs cultivateurs n'ont plus pas une pomme de terre saine, pas une qu'on puisse planter. La maladie de la vigne, du raisin n'augmente-elle pas aussi, et n'a-t-elle pas, cette année, compromis la récolte en un grand nombre de pays, et notamment en Sicile ? Plusieurs plantes, plusieurs fruits utiles à la nourriture de l'homme, les carottes, les châtaignes, et quelques substances encore, ne portent-elles pas des marques de détérioration ? Ne dit-on pas qu'en Amérique la terre semble se lasser de produire le coton ? L'état avancé des seigles, dont plusieurs sont en fleurs aujourd'hui, 28 décembre, ne doit-il pas inspirer et n'inspire-t-il pas, en effet, de vives inquiétudes ? Ah ! plutôt que d'ergoter contre l'apparition et contre les menaces que la Vierge a fait entendre

du haut des Alpes , revenons à Dieu , sortons des voies de l'iniquité , cessons de profaner le nom et le jour du Seigneur , respectons les lois de l'Église , prions , jeûnons , pleurons et méritons que Dieu nous pardonne nos fautes. Réfugions-nous , réfugions-nous sous l'aile de Marie ; et nous trouverons là protection et sécurité.

FIN DU TOME SECOND ET DERNIER.

TABLE DES MATIÈRES

DU DEUXIÈME VOLUME.

I

Apparitions à Pierre du Puy, au bienheureux Accursius, à Pierre Fernandès, à Gonsalve d'Amaranthe, à Ru- dolphe de Faenza, à Rudolphe d'Ereford et à Boniface de Lausanne. ,	1
---	---

II

Apparitions aux bienheureux Paul de Lucques, Gontelin, Henri d'Heisterbach, Henri d'Hemmenrode, Herthi- nod et Baudoin d'Axelle.	6
--	---

III

Apparitions aux bienheureuses Marguerite de Hongrie , Marguerite de Rome et Gertrude d'Eisleben ou Islèbe.	1
---	----------

IV

Apparitions aux bienheureux Dominique de Portugal, Jacques Bianqui, Scot, Joachim, Conrad et Nicolas de Tolentin	18
---	-----------

V

Apparitions à sainte Mecthilde et à sainte Claire de Mont- faucon.	24
---	-----------

VI

Apparitions à Pierre Favier, Chartreux, à Gui Pétramala, évêque d'Arezzo et à Jean Firman.. . . .	29
--	-----------

VI

Apparitions à saint Elzéar, à un Chrétien esclave des infidèles et à sa mère	34
---	-----------

VII

Apparitions aux Frères Mineurs du grand couvent de Paris, au bienheureux Christian, convers de l'Ordre de Cîteaux, à la garnison de Tournai, à Pierre Fran- çois, religieux Carme, au bienheureux Gérard frère lai de l'Ordre des Franciscain et au bienheureux Li- vinus de la même congrégation	38
--	----

VIII

Apparitions aux bienheureuses Agnès du Mont Politien, Elizabeth de Portugal, Jeanne d'Orviette et Paule de Florence	43
---	----

IX

Apparitions aux bienheureux Charles, comte de Vienne, Pierre Thomas, religieux Carme Tacléemanoth, in- dien, de l'Ordre des Frères Prêcheurs, à un marchand mis sur mer en péril de sa vie, et enfin aux premiers ermites de l'Ordre de saint Jérôme autrement dits hiéronymites.	48
II.	24

X

Apparitions et révélations à sainte Brigitte.	52
---	----

XI

Apparitions à sainte Catherine de Siénne , à sainte Catherine de Suède et aux bienheureuses Dorothée de Pologne, et Claire, indienne, du Tiers-Ordre de saint Dominique	58
---	----

XII

Apparitions aux bienheureux André Corsini, évêque de Fiésole, Rayniér, Dominicain, Gui Régiolan aussi Dominicain, et Conrad Offidon de l'Ordre des Frères Mineurs.	63
--	----

XIII

Apparition à saint Vincent Ferrier, à saint Bernardin de Siénne, à Ferdinand, prince de Portugal, à saint Antonin, archevêque de Florence et au pape Paul II. . .	67
---	----

XIV

Apparitions à la bienheureuse Colette, à sainte Euphémie et à sainte Lydwine	73
--	----

XV

Apparitions à Jeanne d'Arc, à une jeune espagnole nommée Agnès et à sainte Françoise de Rome.	77
---	----

XVI

Apparitions aux habitants de Bologne, à ceux de Saluces, et à saint Boniface, religieux de l'Ordre de Cîteaux et depuis évêque de Lausanne.	82
---	----

XVII

Apparitions aux bienheureuses Catherine de Bologne, Marguerite de Savoie, Elisabeth ou Marie Picivard.	86
--	----

XVIII

Apparitions à Jacques Picent, à Isaïe Boner et à Pierre Caralt.	90
---	----

XIX

Vision de Thomas A Kempis.	96
------------------------------------	----

XX

Apparitions au bienheureux Alain de la Roche.	100
---	-----

XXI

Apparitions aux Turcs qui faisaient le siège de Rhodes , et aux bienheureux Conradin et Stanislas.	109
---	-----

XXII

Apparitions à la bienheureuse Béatrix de la Foret , et à deux jeunes filles des environs de Fiésole.	113
---	-----

XXIII

Visions des bienheureuses Osanne, Eustochium et Cécile, et Apparitions à la jeune Alexandra et à la bienheu- reuse Colombe de Riez.	119
---	-----

XXIV

Apparitions à Jérôme Emilien, à un religieux Célestin ,
à Silvestre Maradie et à Onuphre de Genève. . . . 124

XXV

Apparitions à Jean de la Baume, à une jeune bergère des
environs de Tarbes, et à Pierre Martinez ; et origines
de Notre-Dame de Grâce du mont Vardaille, de Notre-
Dame de Guaraison et de Notre-Dame de la Lumière. 129

XXVI

Apparitions aux religieux Dominicains de Sorian, aux
habitants de Lucerne, à Jacques Calipet, de l'Ordre
des Célestins, et au R. P. Bonaventure de Crémone. 139

XXVII

Apparitions à Jean Nugnez, jésuite, et à un autre Nu-
gnez, de la même compagnie.. . . . 143

XXVIII

Apparitions aux habitants de Sens, à la bienheureuse Stéphanie Soncin, Dominicaine, à saint Ignace de Loyola, et aux assiégeants du Fort-Dieu, dans les Indes.	147
---	-----

XXIX

Apparitions à Pierre Ferry de Padoue, à Jacques Ledes- me, et à saint Stanislas Kostka de la compagnie de Jésus.	153
--	-----

XXX

Apparitions aux bienheureuses Lucie de Narni et Cathe- rine de Raconis, Dominicaines.	160
--	-----

XXXI

Apparitions à la bienheureuse Jeanne de la Croix, à saint Jean de Dieu et à un meûnier belge.	164
--	-----

XXXII

Apparitions à Sébastien Baraddas, à Pierre d'Anasco,
à Corneille Wischaven, jésuites, et à un roi du Mono-
motapa. 169

XXXIII

Autre Apparition à saint Jean de Dieu, apparitions à saint
Pierre d'Alcantara, de l'Ordre des Récollets, et aux
bienheureux Jérôme de Forli, Jacques de Nursie,
Pacifique de Foix et Pierre ou Bernard de Catacium,
Capucins. 175

XXXIV

Apparitions à Julien de Camérino, à un novice d'Urbino,
à Alexandre de Butrium, à Jean de Florence et à Jérôme
de Pistoie, tous de l'Ordre des Capucins. 181

XXXV

Apparitions à Pierre d'Urbino, à Paul de Pédone, à Séraphin
de Saone, à Gervais d'Épidaure, et à Thomas de
Cità-di-Castello, tous Capucins. 187

XXXVI

Apparitions à saint Philippe de Néri.	193
---	-----

XXXVII

Apparition au Tasse.	198
------------------------------	-----

XXXVIII

Apparitions à Martin Guttierrez, à J. B. Carandini, à Didace Mendosa et à un indien.	204
---	-----

XXXIX

Apparitions à Sébastien de Gratterie, à Cosme de Martine, à Paul d'Alcame, à François de Chio et à Jérôme de Montfleurs, tous de l'Ordre des Capucins	209
---	-----

XL

Apparitions à plusieurs Capucins.	213
---	-----

XLI

Apparitions à plusieurs Jésuites et à d'autres personnes de 1580 à 1600.	221
---	-----

XLII

Apparitions à sainte Thérèse; à Alexandre Capoccio et à Henri Calstro ou Calsto, Dominicains; à Guillaume Raymond; à Adrien Estius et à Guillaume, de l'Ordre de Prémontré; à un prêtre nommé Cuynat, à saint Pascal Baylon et à Ange de Paz, Récollets; à Antoine de Risolée, Minime; et à Marie Razzi, Dominicaine	230
--	-----

XLIII

Apparitions de 1600 à 1605.	239
-------------------------------------	-----

XLIV

Apparitions à 1605 à 1609.	246
------------------------------------	-----

LXV

Apparitions de 1609 à 1613.	254
-------------------------------------	-----

XLVI

Apparition au cardinal Pierre de Bérulle.	261
---	-----

XLVII

Apparitions de 1613 à 1616.	266
-------------------------------------	-----

XLVIII

Apparitions de 1616 à 1624.	273
-------------------------------------	-----

XLIX

Apparitions de 1624 à 1636.	280
-------------------------------------	-----

L

Apparitions de 1636 à 1645.	287
-------------------------------------	-----

LI

Vision de Dominique Alix et Apparitions à la bienheu- reuse Marguerite du Saint-Sacrement et à Vincent Caraffa, général de la société de Jésus	295
--	-----

LII

Apparition à Jean Brébeuf, Jésuite , à un roi de Féez ; en Afrique , et à un chrétien du pays des Hurons , dans la Nouvelle-France.	301
---	-----

LIII

Vision d'une jeune sœur du Noviciat des filles de la Charité et origine de la médaille dite miraculeuse. — Autres visions d'une autre religieuse en août 1835 et dans le même mois 1836.	306
---	-----

LIV

Apparition à M. Ratisbonne dans l'église d'Ata-Coeli en 1842.	314
--	-----

LV

Apparition et révélation à deux enfants sur la montagne de la Salette, canton de Corps, Isère, le 19 septembre 1846.	335
Observations rétrospectives.	353

FIN DE LA TABLE DU SECOND VOLUME.

Paris. — Imprimerie de Cosson, rue du Four-St-Germain, 45.

3



BIBLIOTECA DE MONTSERRAT



13020100028477

BIBLIOTECA
DE
MONTSERRAT

Armario XVII **D**
Estante 8
Número 100

